00100405

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 July, 2016

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX.

TOME IV.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Françoise.

100405

TOME QUATRIEME. Vol 4

10-9-9

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

00100405

L'ÉPREUVE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens.

ACTEURS.

Madame ARGANTE.

ANGELIQUE, ſa Fille.

LISETTE, Suivante.

LUCIDOR, Amant d'Angélique.

FRONTIN, Valet de Lucidor.

Me BLAISE, jeune Fermier du Village.

L'ÉPREUVE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCIDOR; FRONTIN, *en bottes & en habit de maître.*

LUCIDOR.

ENTRONS dans cette ſalle. Tu ne fais donc que d'arriver?

FRONTIN.

Je viens de mettre pied à terre à la premiere hôtellerie du village: j'ai demandé le chemin du château, ſuivant l'ordre de votre lettre; & me voilà dans l'équipage que vous m'avez preſcrit. De ma figure qu'en dites-vous? (*Il ſe retourne.*)

Y reconnoiſſez-vous votre valet-de-chambre, & n'ai-je pas l'air un peu trop Seigneur ?

LUCIDOR.

Tu es comme il faut. A qui t'es-tu adreſſé en entrant ?

FRONTIN.

Je n'ai rencontré qu'un petit garçon dans la cour, & vous avez paru. A préſent, que voulez-vous faire de moi & de ma bonne mine ?

LUCIDOR.

Te propoſer pour époux à une très-aimable fille.

FRONTIN.

Tout de bon ! Ma foi, Monſieur, je ſoutiens que vous êtes encore plus aimable qu'elle.

LUCIDOR.

Eh ! non, tu te trompes : c'eſt moi que la choſe regarde.

FRONTIN.

En ce cas-là, je ne ſoutiens plus rien.

LUCIDOR.

Tu ſçais que je ſuis venu ici il y a près de deux mois, pour y voir la terre que mon homme d'affaires m'a achetée. J'ai trouvé dans le château une Madame Argante, qui en étoit comme la

concierge, & qui eſt une petite Bourgeoiſe de ce pays-ci. Cette bonne Dame a une fille qui m'a charmé; & c'eſt pour elle que je veux te propoſer.

FRONTIN, *riant.*

Pour cette fille que vous aimez ! la confidence eſt gaillarde ! Nous ſerons donc trois? Vous traitez cette affaire-ci comme une partie de piquet.

LUCIDOR.

Ecoute-moi donc ; j'ai deſſein de l'épouſer moi-même.

FRONTIN.

Je vous entends bien, quand je l'aurai épouſée.

LUCIDOR.

Me laiſſeras-tu dire? Je te préſenterai ſur le pied d'un homme riche & mon ami: afin de voir ſi elle m'aimera aſſez pour le refuſer.

FRONTIN.

Ah ! c'eſt une autre hiſtoire; & cela étant, il y a une choſe qui m'inquiette.

LUCIDOR.

Quoi?

FRONTIN.

C'eſt qu'en venant, j'ai rencontré près de l'hôtellerie une fille qui ne m'a pas apperçu, je penſe;

qui causoit sur le pas d'une porte, mais qui m'a bien la mine d'être une certaine Lisette que j'ai connue à Paris il y a quatre ou cinq ans, & qui étoit à une Dame chez qui mon maître alloit souvent. Je n'ai vu cette Lisette-là que deux ou trois fois; mais comme elle étoit jolie, je lui en ai conté tout autant de fois que je l'ai vue; & cela vous grave dans l'esprit d'une fille.

LUCIDOR.

Mais vraiment, il y en a une chez Madame Argante de ce nom-là, qui est du village, qui y a toute sa famille, & qui a passé en effet quelque temps à Paris avec une Dame du Pays.

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, la friponne me reconnoîtra: il y a de certaines tournures d'homme qu'on n'oublie point.

LUCIDOR.

Tout le remede que j'y sçache, c'est de payer d'effronterie, & de lui persuader qu'elle se trompe.

FRONTIN.

Oh! pour de l'effronterie, je suis en fonds.

LUCIDOR.

N'y a-t-il pas des hommes qui se ressemblent tant, qu'on s'y méprend?

FRONTIN.

Allons, je reſſemblerai, voilà tout; mais dites-moi, Monſieur, ſouffririez-vous un petit mot de repréſentation?

LUCIDOR.

Parle.

FRONTIN.

Quoiqu'à la fleur de votre âge, vous êtes tout-à-fait ſage & raiſonnable; il me ſemble pourtant que votre projet eſt bien jeune.

LUCIDOR, *fâché.*

Hem?

FRONTIN.

Doucement. Vous êtes le fils d'un riche Négociant, qui vous a laiſſé plus de cent-mille livres de rente, & vous pouvez prétendre aux plus grands partis. Le minois dont vous parlez eſt-il fait pour vous appartenir en légitime mariage? Riche comme vous êtes, on peut ſe tirer de-là à meilleur marché, ce me ſemble.

LUCIDOR.

Tais-toi; tu ne connois point celle dont tu parles. Il eſt vrai qu'Angélique n'eſt qu'une ſimple Bourgeoiſe de campagne; mais originairement elle me vaut bien, & je n'ai pas l'entêtement des

grandes alliances. Elle eſt d'ailleurs ſi aimable, & je démêle, à travers ſon innocence, tant d'honneur & tant de vertu en elle; elle a naturellement un caractere ſi diſtingué, que, ſi elle m'aime, comme je le crois, je ne ſerai jamais qu'à elle.

FRONTIN.

Comment! ſi elle vous aime? Eſt-ce que cela n'eſt pas décidé?

LUCIDOR.

Non; il n'a pas encore été queſtion du mot d'amour entr'elle & moi : je ne lui ai jamais dit que je l'aime; mais toutes mes façons n'ont ſignifié que cela: toutes les ſiennes n'ont été que des expreſſions du penchant le plus tendre & le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après mon arrivée, j'ai été même en quelque danger; je l'ai vu inquiette, allarmée, plus changée que moi. J'ai vu des larmes couler de ſes yeux, ſans que ſa mere s'en apperçût; & depuis que la ſanté m'eſt revenue, nous continuons de même: je l'aime toujours, ſans le lui dire; elle m'aime auſſi, ſans m'en parler, & ſans vouloir cependant m'en faire un ſecret: ſon cœur ſimple, honnête & vrai n'en ſçait pas davantage.

FRONTIN.

Mais vous, qui en ſçavez plus qu'elle, que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant? Il ne gâteroit rien.

LUCIDOR.

Il n'eſt pas temps : tout ſûr que je ſuis de ſon cœur ; je veux ſçavoir à qui je le dois, & ſi c'eſt l'homme riche, ou ſeulement moi qu'on aime : c'eſt ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre. Il m'eſt encore permis de n'appeller qu'amitié tout ce qui eſt entre nous deux; & c'eſt de quoi je vais profiter.

FRONTIN.

Voilà qui eſt fort bien : mais ce n'étoit pas moi qu'il falloit employer.

LUCIDOR.

Pourquoi ?

FRONTIN.

Oh! pourquoi? Mettez-vous à la place d'une fille, & ouvrez les yeux, vous verrez pourquoi. Il y a cent à parier contre un que je plaîrai.

LUCIDOR.

Le ſot! Eh bien ! ſi tu plaîs, j'y remédierai ſur le champ, en te faiſant connoître. As-tu apporté les bijoux ?

FRONTIN, *fouillant dans sa poche.*

Tenez, voilà tout.

LUCIDOR.

Puisque personne ne t'a vu entrer, retire-toi ; avant que quelqu'un que je vois dans le jardin n'arrive. Va t'ajuster, & ne paroîs que dans une heure ou deux.

FRONTIN.

Si vous jouez de malheur, souvenez-vous que je vous l'ai prédit.

SCENE II.

LUCIDOR ; Me BLAISE, *qui vient doucement, habillé en riche Fermier.*

LUCIDOR.

IL vient à moi ; il paroît avoir à me parler.

Me BLAISE.

Je vous salue, Monsieur Lucidor. Eh bien ! qu'est-ce? Comment vous va? Vous avez bonne maine à cette heure.

LUCIDOR.

Oui, je me porte aſſez bien, Monſieur Blaiſe.

Me BLAISE.

Faut convenir que voute maladie vous a bian fait du proufit. Vous velà, morgué! pus rougeaud, pus varmeil!... Ça réjouit, ça me plaît à voir.

LUCIDOR.

Je vous en ſuis obligé.

Me BLAISE.

C'eſt que j'aime tant la ſanté des braves gens; alle eſt ſi recommandable, ſur-tout la vôtre, qui eſt la pus recommandable de tout le monde.

LUCIDOR.

Vous avez raiſon d'y prendre quelque intérêt: je voudrois pouvoir vous être utile à quelque choſe.

Me BLAISE.

Voirement, cette utilité-là eſt belle & bonne; & je vians tout juſtement vous prier de m'en gratifier d'une.

LUCIDOR.

Voyons.

Me BLAISE.

Vous ſçavez bian, Monſieur, que je fréquente

chez Madame Argante ; & ſa fille Angélique alle eſt gentille, au moins.

LUCIDOR.

Aſſurément.

Me BLAISE, *riant.*

Hé, hé, hé. C'eſt, ne vous déplaiſe, que je vourois avoir ſa gentilleſſe en mariage.

LUCIDOR.

Vous aimez donc Angélique ?

Me BLAISE.

Ah ! cette criature-là m'affolle ; j'en pards ſi peu d'eſprit que j'ai. Quand il fait jour, je penſe à elle; quand il fait nuit, j'en rêve. Il faut du remede à ça, & je vians envars vous à celle fin, par voute moyen, pour l'honneur & le reſpect qu'en vous porte ici, ſauf voute grâce, & ſi ça ne vous torne pas à importunité, de me favoriſer de queuques bonnes paroles auprès de ſa mere, dont j'ai itou beſoin de la faveur.

LUCIDOR.

Je vous entends ; vous ſouhaitez que j'engage Madame Argante à vous donner ſa fille. Et Angélique vous aime-t-elle ?

Me BLAISE.

Oh ! dame, quand par fois je li conte ma

chance, alle rit de tout ſon cœur, & me plante là. Ç'eſt bon ſigne; n'eſt-ce pas?

LUCIDOR.

Ni bon, ni mauvais. Au ſurplus, comme je crois que Madame Argante a peu de bien, que vous êtes Fermier de pluſieurs terres, fils de Fermier vous-même....

Me BLAISE.

Et que je ſis encore une jeuneſſe; je n'ons que trente ans, & d'himeur folichonne, un Roger-Bontemps.

LUCIDOR.

Le parti pourroit convenir, ſans une difficulté.

Me. BLAISE.

Laqueulle?

LUCIDOR.

C'eſt qu'en revanche des ſoins que Madame Argante & toute ſa maiſon ont eus de moi pendant ma maladie, j'ai ſongé à marier Angélique à quelqu'un fort riche, qui va ſe préſenter, qui ne veut préciſément épouſer qu'une fille de campagne, de famille honnête, & qui ne ſe ſoucie pas qu'elle ait du bien.

Me BLAISE.

Morgué! vous me faites-là un vilain tour avec

voute avisement, Monsieur Lucidor : velà qui m'est bian rude, bian chagrinant & bian traître. Jarnigué ! soyons bons, je l'approuve : mais ne foulons parsonne ; je sis voute prochain autant qu'un autre, & ne faut pas peser sur sti-ci, pour alleger sti là. Moi qui avois tant de peur que vous ne mouriez : c'étoit bian la peine de venir vingt fois demander : comment va-t-il, comment ne va-t-il pas? Velà-t-il pas une santé qui m'est bian chanceuse, après vous avoir mené moi-même sti-là qui vous a tiré deux fois du sang, & qui est mon cousin, afin que vous le sçachiez, mon propre cousin-germain ! Ma mere étoit sa tante ; & jarni ! ce n'est pas bian fait à vous.

LUCIDOR.

Votre parenté avec lui n'ajoûte rien à l'obligation que je vous ai.

M^e BLAISE.

Sans compter que c'est cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez, comme un fou, & que la petite aura en mariage.

LUCIDOR.

Calmez-vous : est-ce cela que vous en espérez ? Eh bien ! je vous en donne douze pour en

épouſer une autre & pour vous dédommager du chagrin que je vous fais.

Me BLAISE, *étonné.*

Quoi ! douze-mille livres d'argent ſec ?

LUCIDOR.

Oui, je vous les promets, ſans vous ôter cependant la liberté de vous préſenter pour Angélique : au contraire, j'exige même que vous la demandiez à Madame Argante ; je l'exige, entendez-vous ? Car ſi vous plaiſez à Angélique, je ſerois très-fâché de la priver d'un homme qu'elle aimeroit.

Me BLAISE, *ſe frottant les yeux de ſurpriſe.*

Eh, mais ! c'eſt comme un prince qui parle ! Douze-mille livres ! Les bras m'en tombont. Je ne ſçaurois me ravoir. Allons, Monſieur, boutez-vous là, que je me proſterne devant vous, ni pus ni moins que devant un prodige.

LUCIDOR.

Il n'eſt pas néceſſaire : point de compliments, je vous tiendrai parole.

Me BLAISE.

Après que j'ons été ſi mal-appris, ſi brutal ! Eh ! dites-moi, Roi que vous êtes ; ſi, par aventure,

Angélique me chérit, j'aurons donc la femme & les douze-mille francs avec?

LUCIDOR.

Ce n'eſt pas tout-à-fait cela; écoutez-moi : je prétends, vous dis-je, que vous vous propoſiez pour Angélique, indépendamment du mari que je lui offrirai. Si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien ; ſi elle vous refuſe, les douze-mille francs ſont à vous.

Me BLAISE.

Alle me refuſera, Monſieur, alle me refuſera ; le ciel m'en fera la grâce, à cauſe de vous qui le deſirez.

LUCIDOR.

Prenez garde : je vois bien qu'à cauſe des douze-mille francs, vous ne demandez déjà pas mieux que d'être refuſé.

Me BLAISE.

Hélas! peut être bien que la ſomme m'étourdit un p'tit brin; j'en ſis friand, je le confeſſe : alle eſt ſi conſolante!

LUCIDOR.

Je mets cependant encore une condition à notre marché ; c'eſt que vous feigniez de l'em-

preſſement

preſſement pour obtenir Angélique, & que vous continuiez de paroître amoureux d'elle.

Mᵉ BLAISE.

Oui, Monſieur, je ſerons fidele à ça : mais j'ons bonne eſpérance de n'être pas digne d'elle ; & mêmement, j'avons opinion, ſi alle ôſoit, qu'alle vous aimeroit pus que parſonne.

LUCIDOR.

Moi, Maître Blaiſe ? Vous me ſurprenez ; je ne m'en ſuis pas apperçu, vous vous trompez. En tout cas, ſi elle ne veut pas de vous, ſouvenez-vous de lui faire ce petit reproche-là. Je ſerois bien-aiſe de ſçavoir ce qui en eſt, par pure curioſité.

Mᵉ BLAISE.

En n'y manquera pas ; en li reprochera devant vous, drès que Monſieur le commande.

LUCIDOR.

Et comme je ne vous crois pas mal-à-propos glorieux, vous me ferez plaiſir auſſi de jetter vos vues ſur Liſette, que, ſans compter les douze-mille francs, vous ne vous repentirez pas d'avoir choiſie ; je vous en avertis.

Mᵉ. BLAISE.

Hélas ! il n'y a qu'à dire : en ſe revirera itou ſur elle, je l'aimerai par mortification.

LUCIDOR.

J'avoue qu'elle ſert Madame Argante; mais elle n'eſt pas de moindre condition que les autres filles du village.

Me BLAISE.

Eh! voirement, alle en eſt née native.

LUCIDOR.

Jeune & bien faite d'ailleurs.

Me BLAISE.

Charmante. Monſieur verra l'appétit que je prends déjà pour elle.

LUCIDOR.

Mais je vous ordonne une choſe; c'eſt de ne lui dire que vous l'aimez, qu'après qu'Angélique ſe ſera expliquée ſur votre compte: il ne faut pas que Liſette ſçache vos deſſeins auparavant.

Me BLAISE.

Laiſſez faire à Blaiſe; en li parlant, je li dirai des propos où elle ne comprenra rin. La velà. Vous plaît-il que je m'en aille?

LUCIDOR.

Rien ne vous empêche de reſter.

SCENE III.

LUCIDOR, Me BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

JE viens d'apprendre, Monſieur, par le petit garçon de notre Vigneron, qu'il vous étoit arrivé une viſite de Paris.

LUCIDOR.

Oui ; c'eſt un de mes amis qui vient me voir.

LISETTE.

Dans quel appartement du Château ſouhaitez-vous qu'on le loge ?

LUCIDOR.

Nous verrons, quand il ſera revenu de l'hôtellerie où il eſt retourné. Où eſt Angélique, Liſette ?

LISETTE.

Il me ſemble l'avoir vue dans le jardin, qui s'amuſoit à cueillir des fleurs.

LUCIDOR, *en montrant Me Blaiſe.*

Voici un homme qui eſt de bonne volonté pour

elle, qui a grande envie de l'épouſer ; & je lui demandois ſi elle avoit de l'inclination pour lui. Qu'en penſez-vous ?

Me BLAISE.

Oui ; de queul avis êtes-vous touchant ça, belle Brunette, m'amie ?

LISETTE.

Eh ! mais autant que j'en puis juger, mon avis eſt que, juſqu'ici, elle n'a rien dans le cœur pour vous.

Me BLAISE.

Rian du tout ? C'eſt ce que je diſois. Que Mademoiſelle Liſette a de jugement !

LISETTE.

Ma réponſe n'a rien de trop flatteur ; mais je ne ſçaurois en faire une autre.

Me BLAISE, *cavalierement.*

Stelle-là eſt belle & bonne, & je m'y accorde. J'aime qu'on ſoit franc ; & en effet, queul mérite avons-je pour li plaire à cette enfant ?

LISETTE.

Ce n'eſt pas que vous ne valiez votre prix, Monſieur Blaiſe ; mais je crains que Madame Argante ne vous trouve pas aſſez de bien pour ſa fille.

Me BLAISE, *riant.*

Ça eſt vrai, pas aſſez de bian. Pus vous allez, mieux vous dites.

LISETTE.

Vous me faites rire avec votre air joyeux.

LUCIDOR.

C'eſt qu'il n'eſpere pas grand'choſe.

Me BLAISE.

Oui, velà ce que c'eſt; & pis tout ce qui viant, je le prends. (*à Liſette.*) Le biau brin de fille que vous êtes!

LISETTE.

La tête lui tourne, ou il y a là quelque choſe que je n'entends pas.

Me BLAISE.

Stapendant, je me baillerai bian du tourment pour avoir Angélique, & il en pourra venir que je l'aurons, ou bian que je ne l'aurons pas. Faut mettre les deux pour deviner juſte.

LISETTE, *riant.*

Vous êtes un très-grand devin!

LUCIDOR.

Quoi qu'il en ſoit, j'ai auſſi un parti à lui offrir, mais un très-bon parti. Il s'agit d'un

homme du monde ; & voilà pourquoi je m'informe ſi elle n'aime perſonne.

LISETTE.

Dès que vous vous mêlez de l'établir, je penſe bien qu'elle s'en tiendra là.

LUCIDOR.

Adieu, Liſette ; je vais faire un tour dans la grande allée. Quand Angélique ſera venue, je vous prie de m'en avertir. Soyez perſuadée, à votre égard, que je ne m'en retournerai point à Paris, ſans récompenſer le zèle que vous m'avez marqué.

LISETTE.

Vous avez bien de la bonté, Monſieur.

LUCIDOR, *à Blaiſe, en s'en-allant, & à part.*

Ménagez vos termes avec Liſette, Maître Blaiſe.

Me BLAISE.

Auſſi fais-je ; je n'y mets pas le ſens-commun.

SCENE IV.

Me BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

CE Monſieur Lucidor a le meilleur cœur du monde.

Me BLAISE.

Oh! un cœur magnifique, un cœur tout d'or. Au ſurplus, comment vous portez-vous, Mademoiſelle Liſette?

LISETTE, *riant.*

Eh! que voulez-vous dire avec votre compliment, Maître Blaiſe? Vous tenez depuis un moment des diſcours bien étranges.

Me BLAISE.

Oui, j'ons des manieres fantaſques, & ça vous étonne; n'eſt-ce pas? Je m'en doute bian. (*Et par réflexion.*) Que vous êtes agriable!

LISETTE.

Que vous êtes original avec votre agréable! Comme il me regarde! En vérité, vous extravaguez.

Me BLAISE.

Tout au contraire: c'eſt ma prudence qui vous contemple.

LISETTE.

Eh bien ! contemplez, voyez. Ai-je aujourd'hui le viſage autrement fait que je l'avois hier?

Me BLAISE.

Non; c'eſt moi qui le vois mieux que de coutume; il eſt tout nouviau pour moi.

LISETTE, *voulant s'en-aller.*

Eh! que le Ciel vous béniſſe.

Me BLAISE, *l'arrêtant.*

Attendez donc.

LISETTE.

Eh ! que me voulez-vous ? C'eſt ſe moquer que de vous entendre. On diroit que vous m'en contez. Je ſçais bien que vous êtes un Fermier à votre aiſe, & que je ne ſuis pas pour vous. De quoi s'agit-il donc ?

Me BLAISE.

De m'acouter ſans y voir goute, & de dire à part vous : ouais! faut qu'il y ait un ſecret à ça.

LISETTE.

Et à propos de quoi un ſecret? Vous ne me dites rien d'intelligible.

Me BLAISE.

Non : c'eſt fait exprès, c'eſt réſolu.

LISETTE.

Voilà qui eſt particulier. Ne recherchez-vous pas Angélique ?

Me BLAISE.

Ça eſt itou conclu.

LISETTE.

Plus je rêve, & plus je m'y perds.

Me. BLAISE.

Faut que vous vous y perdiais.

LISETTE.

Mais pourquoi me trouver ſi agréable ? Par quel accident le remarquez-vous plus qu'à l'ordinaire ? Juſqu'ici vous n'avez pas pris garde ſi je l'étois ou non. Croirai-je que vous êtes tombé ſubitement amoureux de moi ? Je ne vous en empêche pas.

Me. BLAISE, *vîte & vivement.*

Je ne dis pas que je vous aime.

LISETTE.

Que dites-vous donc ?

Me BLAISE.

Je ne dis pas que je ne vous aime point ; ni l'un ni l'autre : vous m'en êtes témoin. J'ons donné

ma parole, je marche droit en besogne, voyez-vous ! Il n'y a pas à rire à ça ; je ne dis rin : mais je pense, & je vais répetant que vous êtes agriable !

LISETTE, *étonnée, le regardant.*

Je vous regarde à mon tour. Si je ne me figurois pas que vous êtes timbré, en vérité, je soupçonnerois que vous ne me haïssez pas.

Me BLAISE.

Oh ! soupçonnez, croyez, persuadez-vous : il n'y aura pas de mal, pourvu qu'il n'y ait pas de ma faute, & que ça vienne de vous toute seule, sans que je vous aide.

LISETTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

Me BLAISE.

Et mêmement, à vous permis de m'aimer, par exemple : j'y consens encore. Si le cœur vous y porte, ne vous retenez pas ; je vous lâche la bride là-dessus : il n'y aura rian de pardu.

LISETTE.

Le plaisant compliment ! Eh ! quel avantage en tirerois-je?

Me BLAISE.

Oh ! dame, je sis bridé : mais ce ne'st pas comme vous ; je ne sçaurois parler pus clair.

Voici venir Angélique. Laiſſez-moi li toucher un petit mot d'affection, ſans que ça empêche que vous ſoyez gentille.

LISETTE.

Ma foi, votre tête eſt dérangée, Monſieur Blaiſe; je n'en rabats rien.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, Mᵉ BLAISE.

ANGÉLIQUE, *un bouquet à la main.*

BON jour, Monſieur Blaiſe. Eſt-il vrai, Liſette, qu'il eſt venu quelqu'un de Paris pour Monſieur Lucidor?

LISETTE.

Oui, à ce que j'ai ſçu.

ANGÉLIQUE.

Dit-on que ce ſoit pour l'emmener à Paris qu'on eſt venu?

LISETTE.

C'eſt ce que je ne ſçais pas; Monſieur Lucidor ne m'en a rien appris.

Me BLAISE.

Il n'y a pas d'apparence : il veut auparavant vous marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.

ANGELIQUE.

Me marier, Monſieur Blaiſe ! Et à qui donc, s'il vous plaît ?

Me BLAISE.

La parſonne n'a pas encore de nom.

LISETTE.

Il parle vraiment d'un très-grand mariage ; il s'agit d'un homme du monde ; & il ne dit pas qui c'eſt, ni d'où il viendra.

ANGÉLIQUE, *d'un air content & diſcret.*

D'un homme du monde qu'il ne nomme pas ?

LISETTE.

Je vous rapporte ſes propres termes.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! je n'en ſuis pas inquiette ; on le connoîtra tôt ou tard.

Me BLAISE.

Ce n'eſt pas moi, toujours.

ANGÉLIQUE.

Oh ! je le crois bien. Ce ſeroit-là un beau myſ-

tère ! vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

Mᵉ BLAISE.

Stapendant j'ons mes prétentions itou ; mais je ne me cache pas, je dis mon nom, je me montre, en publiant que je ſuis amoureux de vous. Vous le ſçavez bian.

(Liſette leve les épaules.)

ANGÉLIQUE.

Je l'avois oublié.

Mᵉ BLAISE.

Me velà pour vous en aviſer de rechef. Vous ſouciez-vous un peu de ça, Mademoiſelle Angélique ?

(Liſette boude.)

ANGÉLIQUE.

Hélas ! guères.

Mᵉ. BLAISE.

Guères ! C'eſt toujours queuque choſe. Prenez-y garde, au moins; car je vais me douter, ſans façon, que je vous plaîs.

ANGELIQUE.

Je ne vous le conſeille pas, Monſieur Blaiſe ; car il me ſemble que non.

Me BLAISE.

Ah ! bon ça ; velà qui se comprend. C'est pourtant fâcheux, voyez-vous ! ça me chagraine : mais n'importe, ne vous gênez pas ; je revianrai tantôt pour sçavoir si vous desirez que j'en parle à Madame Argante, ou s'il faudra que je m'en taise. Ruminez ça à part vous ; & faites à votre guise. Bon jour. (*à Lisette, à part.*) Que vous êtes avenante !

LISETTE, *en colere.*

Quelle cervelle !

SCENE VI.

LISETTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

HEUREUSEMENT, je ne crains pas son amour. Quand il me demanderoit à ma mere, il n'en sera pas plus avancé.

LISETTE.

Lui ! c'est un conteur de sornettes, qui ne convient pas à une fille comme vous.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'écoute pas. Mais dis-moi, Lisette ; Monsieur Lucidor parle donc sérieusement d'un mari ?

LISETTE.

Mais, d'un mari distingué ; d'un établissement considérable.

ANGÉLIQUE.

Très-considérable, si c'est ce que je soupçonne.

LISETTE.

Eh ! que soupçonnez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! je rougirois trop, si je me trompois.

LISETTE.

Ne seroit-ce pas lui, par hasard, que vous vous imaginez être l'homme en question, tout grand Seigneur qu'il est par ses richesses ?

ANGÉLIQUE.

Bon, lui ! je ne sçais pas seulement moi-même ce que je veux dire. On rêve, on promene sa pensée, & puis c'est tout. On le verra, ce mari ; je ne l'épouserai pas sans le voir.

LISETTE.

Quand ce ne seroit qu'un de ses amis, ce se.

roit toujours une grande affaire. A propos, il m'a recommandé d'aller l'avertir, quand vous feriez venue ; & il m'attend dans l'allée.

ANGÉLIQUE.

Eh ! va donc. A quoi t'amuses-tu là ? Pardi ! tu fais bien les commissions qu'on te donne ! Il n'y sera peut-être plus.

LISETTE.

Tenez, le voilà lui-même.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

Y A-t-il longtemps que vous êtes ici, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Non, Monsieur ; il n'y a qu'un moment que je sçais que vous avez envie de me parler, & je la querellois de ne me l'avoir pas dit plutôt.

LUCIDOR.

LUCIDOR.

Oüi ; j'ai à vous entretenir d'une chose assez importante.

LISETTE.

Est-ce en secret ? M'en irai-je ?

LUCIDOR.

Il n'y a point de nécessité que vous restiez.

ANGÉLIQUE.

Aussi-bien je crois que ma mere aura besoin d'elle.

LISETTE.

Je me retire donc.

SCENE VIII.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR, *la regardant attentivement.*

ANGÉLIQUE, *en riant.*

A Quoi songez-vous donc en me considérant si fort ?

LUCIDOR.

Je songe que vous embellissez tous les jours.

ANGÉLIQUE.

Ce n'étoit pas de même, quand vous étiez malade. A propos, je ſçais que vous aimez les fleurs, & je penſois à vous auſſi en cueillant ce petit bouquet : tenez, Monſieur, prenez-le.

LUCIDOR.

Je ne le prendrai que pour vous le rendre ; j'aurai plus de plaiſir à vous le voir.

ANGÉLIQUE *prend le bouquet.*

Et moi à cette heure que je l'ai reçu, je l'aime mieux qu'auparavant.

LUCIDOR.

Vous ne répondez jamais rien que d'obligeant.

ANGÉLIQUE.

Ah ! cela eſt ſi aiſé avec de certaines perſonnes : mais que me voulez-vous donc ?

LUCIDOR.

Vous donner des témoignages de l'extrême amitié que j'ai pour vous, à condition qu'avant tout, vous m'inſtruirez de l'état de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! le compte en ſera bientôt fait. Je ne vous en dirai rien de nouveau : ôtez notre amitié que vous ſçavez bien, il n'y a rien dans mon cœur, que je ſçache : je n'y vois qu'elle.

LUCIDOR.

Vos façons de parler me font tant de plaisir, que j'en oublie presque ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Comment faire ? Vous oublîrez donc toujours, à moins que je ne me taise : je ne connois point d'autre secret.

LUCIDOR.

Je n'aime point ce secret-là ; mais poursuivons. Il n'y a encore environ que sept semaines que je suis ici.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il tant que cela ? Que le temps passe vîte ! Après ?

LUCIDOR.

Et je vois quelquefois bien des jeunes gens du pays qui vous font la cour. Lequel de tous distinguez-vous parmi eux ? Confiez-moi ce qui en est, comme au meilleur ami que vous ayez.

ANGÉLIQUE.

Je ne sçais pas, Monsieur, pourquoi vous pensez que j'en distingue. Des jeunes gens qui me font la cour. Est-ce que je les remarque ? Est-ce que je les vois ? Ils perdent donc bien leur temps.

LUCIDOR.

Je vous crois, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je ne me ſouciois d'aucun, quand vous êtes venu ici ; & je ne m'en ſoucie pas davantage depuis que vous y êtes, aſſurément.

LUCIDOR.

Etes-vous auſſi indifférente pour Maître Blaiſe, ce jeune Fermier, qui veut vous demander en mariage, à ce qu'il m'a dit?

ANGÉLIQUE.

Il me demandera en ce qu'il lui plaîra : mais, en un mot, tous ces gens là me déplaiſent depuis le premier juſqu'au dernier ; principalement lui, qui me reprochoit l'autre jour que nous nous parlions trop ſouvent tous deux, comme s'il n'étoit pas bien plus naturel de ſe plaire plus en votre compagnie qu'en la ſienne. Que cela eſt ſot!

LUCIDOR.

Si vous ne haïſſez pas de me parler, je vous le rends bien, ma chere Angélique : quand je ne vous vois pas, vous me manquez, & je vous cherche.

ANGÉLIQUE.

Vous ne cherchez pas long-temps ; car je reviens bien vîte, & ne ſors gueres.

LUCIDOR.

Quand vous êtes revenue, je ſuis content.

ANGÉLIQUE.

Et moi je ne ſuis pas mélancolique.

LUCIDOR.

Il eſt vrai, je vois avec joie que votre amitié répond à la mienne.

ANGÉLIQUE.

Oui : mais malheureuſement vous n'êtes pas de notre village, & vous retournerez peut-être bientôt à votre Paris, que je n'aime gueres. Si j'étois à votre place, il me viendroit plutôt chercher que je n'irois le voir.

LUCIDOR.

Eh ! qu'importe que j'y retourne ou non, puiſqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y ſoyons tous deux !

ANGÉLIQUE.

Tous deux, Monſieur Lucidor ! Eh ! mais ; contez-moi donc comme quoi.

LUCIDOR.

C'eſt que je vous deſtine un mari qui y demeure.

ANGÉLIQUE.

Eſt-il poſſible ? Ah, çà ; ne me trompez pas au moins, tout le cœur me bat ; loge-t-il avec vous ?

LUCIDOR.

Oui, Angélique ; nous ſommes dans la même maiſon.

ANGÉLIQUE.

Ce n'eſt pas aſſez ; je n'ôſe encore être bien-aiſe en toute confiance. Quel homme eſt-ce ?

LUCIDOR.

Un homme très-riche.

ANGÉLIQUE.

Ce n'eſt pas là le principal. Après ?

LUCIDOR.

Il eſt de mon âge & de ma taille.

ANGÉLIQUE.

Bon : c'eſt ce que je voulois ſçavoir.

LUCIDOR.

Nos caracteres ſe reſſemblent ; il penſe comme moi.

ANGÉLIQUE.

Toujours de mieux en mieux. Que je l'aimerai!

LUCIDOR.

C'eſt un homme tout auſſi uni, tout auſſi ſans façon que je le ſuis.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point d'autre.

LUCIDOR.

Qui n'a ni ambition, ni gloire; & qui n'exigera de celle qu'il épouſera, que ſon cœur.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Il l'aura, Monſieur Lucidor, il l'aura; il l'a déjà: je l'aime autant que vous, ni plus ni moins.

LUCIDOR.

Vous aurez le ſien, Angélique, je vous en aſſûre: je le connoîs; c'eſt tout comme s'il vous le diſoit lui-même.

ANGÉLIQUE.

Eh! ſans doute: & moi je réponds auſſi comme s'il étoit là.

LUCIDOR.

Ah! que, de l'humeur dont il eſt, vous allez le rendre heureux!

ANGÉLIQUE.

Ah ! je vous promets bien qu'il ne ſera pas heureux tout ſeul.

LUCIDOR.

Adieu, ma chere Angélique : il me tarde d'entretenir votre mere, & d'avoir ſon conſentement. Le plaiſir que me fait ce mariage, ne me permet pas de différer davantage : mais avant que je vous quitte, acceptez de moi ce petit préſent de nôce que j'ai droit de vous offrir, ſuivant l'uſage & en qualité d'ami : ce ſont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je les prends, parce qu'ils y retourneront avec vous, & que nous y ſerons enſemble ; mais il ne falloit point de bijoux : c'eſt votre amitié qui eſt le véritable.

LUCIDOR.

Adieu, belle Angélique ; votre mari ne tardera pas à paroître.

ANGÉLIQUE.

Courez donc, afin qu'il vienne plus vîte.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

EH, bien ! Mademoiſelle, êtes-vous inſtruite? A qui vous marie-t-on ?

ANGÉLIQUE.

A lui, ma chere Liſette, à lui-même ; & je l'attends.

LISETTE.

A lui, dites-vous ? Et quel eſt donc cet homme qui s'appelle *lui* par excellence ? Eſt-ce qu'il eſt ici ?

ANGÉLIQUE.

Et tu as dû le rencontrer ; il va trouver ma mere.

LISETTE.

Je n'ai vu que Monſieur Lucidor, & ce n'eſt pas lui qui vous épouſe.

ANGÉLIQUE.

Et ſi fait ; voilà vingt fois que je te le répete. Si tu ſçavois comme nous nous ſommes parlé, comme

nous nous entendions bien ſans qu'il ait dit; c'eſt moi: mais cela étoit ſi clair, ſi clair, ſi agréable, ſi tendre!.....

LISETTE.

Je ne l'aurois jamais imaginé. Mais le voici encore.

SCENE X.

LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR.

JE reviens, belle Angélique; en allant chez votre mere, j'ai trouvé Monſieur qui arrivoit; & j'ai cru qu'il n'y avoit rien de plus preſſé que de vous l'amener: c'eſt lui, c'eſt ce mari pour qui vous êtes ſi favorablement prévenue, & qui, par le rapport de nos caractères, eſt en effet un autre moi-même. Il m'a apporté auſſi le portrait d'une jeune & jolie perſonne qu'on veut me faire épouſer à Paris. (*Il le lui préſente.*) Jettez les yeux deſſus: comment le trouvez-vous?

ANGÉLIQUE, *d'un air mourant le repousse.*

Je ne m'y connoîs pas.

LUCIDOR.

Adieu, je vous laisse ensemble, & je cours chez Madame Argante. (*Il s'approche d'elle.*) Êtes-vous contente ?

(*Angélique, sans lui répondre, tire la boîte du bijou, & la lui rend sans le regarder : elle la met dans sa main ; & il s'arrête comme surpris, & sans la lui remettre : après quoi il sort.*)

SCENE XI.

ANGÉLIQUE, FRONTIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE *reste immobile ; Lisette tourne autour de Frontin avec surprise, & Frontin paroît embarrassé.*

FRONTIN.

MADEMOISELLE, l'étonnante immobilité où je vous vois intimide extrêmement mon inclination naissante ; vous me découragez tout-à-fait, & je sens que je perds la parole.

LISETTE.

Mademoiſelle eſt immobile, vous muet, & moi ſtupéfaite : j'ouvre les yeux, je regarde, & je n'y comprends rien.

ANGÉLIQUE, *triſtement.*

Liſette, qui eſt-ce qui l'auroit cru ?

LISETTE.

Je ne le crois pas, moi qui le vois.

FRONTIN.

Si la charmante Angélique daignoit ſeulement jetter un regard ſur moi, je crois que je ne lui ferois point de peur, & peut-être y reviendroit-elle : on s'accoutume aiſément à me voir : j'en ai l'expérience ; eſſayez-en.

ANGÉLIQUE, *ſans le regarder.*

Je ne ſçaurois ; ce ſera pour une autre fois. Liſette, tenez compagnie à Monſieur. Je lui demande pardon, je ne me ſens pas bien ; j'étouffe ; & je vais me retirer dans ma chambre.

SCENE XII.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

MON mérite a manqué son coup.

LISETTE, *à part.*

C'est Frontin, c'est lui-même.

FRONTIN, *les premiers mots, à part.*

Voici le plus fort de ma besogne ici. M'amie, que dois-je conjecturer d'un aussi langoureux accueil? (*Elle ne répond pas, & le regarde. Il continue.*) Eh bien! répondez donc. Allez-vous me dire aussi que ce sera pour une autre fois?

LISETTE.

Monsieur, ne t'ai-je pas vu quelque part?

FRONTIN.

Comment donc! Ne t'ai-je pas vu quelque part? Ce village-ci est bien familier.

LISETTE, *à part, les premiers mots.*

Est-ce que je me tromperois? .... Monsieur, excusez-moi: mais, n'avez-vous jamais été à Paris chez une Madame Dorman, où j'étois?

FRONTIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que Madame Dorman ? Dans quel quartier ?

LISETTE.

Du côté de la Place Maubert, chez un Marchand de Caffé, au ſecond.

FRONTIN.

Une Place Maubert, une Madame Dorman, un ſecond ! Non, mon enfant, je ne connoîs point cela; & je prends toujours mon caffé chez moi.

LISETTE.

Je ne dis plus mot : mais j'avoue que je vous ai pris pour Frontin ; & il faut que je me faſſe toute la violence du monde pour m'imaginer que ce n'eſt point lui.

FRONTIN.

Frontin ! Mais c'eſt un nom de valet.

LISETTE.

Oui, Monſieur ; & il m'a ſemblé que c'étoit toi.... que c'étoit vous, dis-je.

FRONTIN.

Quoi ! toujours des tu & des toi ! Vous me laſſez à la fin.

LISETTE.

J'ai tort ; mais tu lui reſſembles ſi fort !... Eh !

Monſieur, pardon. Je retombe toujours. Quoi ! tout de bon; ce n'eſt pas toi ?... Je veux dire, ce n'eſt pas vous ?

FRONTIN, *riant.*

Je crois que le plus court eſt d'en rire moi-même. Allez, ma fille, un homme moins raiſonnable & de moindre étoffe ſe fâcheroit; mais je ſuis trop au-deſſus de votre mépriſe, & vous me divertiriez beaucoup, ſi ce n'étoit le déſagrément qu'il y a d'avoir une phyſionomie commune avec ce coquin-là. La nature pouvoit ſe paſſer de lui donner le double de la mienne; & c'eſt un affront qu'elle m'a fait: mais ce n'eſt pas votre faute: parlons de votre maitreſſe.

LISETTE.

Oh ! Monſieur, n'y ayez point de regret; celui pour qui je vous prenois eſt un garçon fort aimable, fort amuſant, plein d'eſprit, & d'une très-jolie figure.

FRONTIN.

J'entends bien, la copie eſt parfaite.

LISETTE.

Si parfaite, que je n'en reviens point, & tu ſerois le plus grand maraud.... Monſieur, je me brouille encore; reſſemblance m'emporte.

FRONTIN.

Ce n'eſt rien : je commence à m'y faire ; ce n'eſt pas à moi que vous parlez.

LISETTE.

Non, Monſieur ; c'eſt à votre copie, & je voulois dire qu'il auroit grand tort de me tromper : car je voudrois de tout mon cœur que ce fût lui : je crois qu'il m'aimoit, & je le regrette.

FRONTIN.

Vous avez raiſon, il en valoit bien la peine. (*à part.*) Que cela eſt flatteur !

LISETTE.

Voilà qui eſt bien particulier : à chaque fois que vous parlez, il me ſemble l'entendre.

FRONTIN.

Vraiment, il n'y a rien là de ſurprenant ; dès qu'on ſe reſſemble, on a le même ſon de voix, & volontiers les mêmes inclinations. Il vous aimoit, dites-vous ; & je ferois comme lui, ſans l'extrême diſtance qui nous ſépare.

LISETTE.

Hélas ! je me réjouiſſois en croyant l'avoir retrouvé.

FRONTIN, *à part, le premier mot.*

Heu !... Tant d'amour ſera récompenſé, ma

belle

belle enfant, je vous le prédis. En attendant, vous ne perdrez pas tout; je m'intéresse à vous; je vous rendrai service. Ne vous mariez point sans me consulter.

LISETTE.

Je sçais garder un secret. Monsieur, dites-moi si c'est toi....

FRONTIN, *en s'en-allant.*

Allons; vous abusez de ma bonté: il est temps que je me retire. (*& après.*) Ouf, le rude assaut!

SCENE XIII.

LISETTE, *un moment seule*; M^{e} BLAISE.

LISETTE.

JE m'y suis pris de toutes les façons, & ce n'est pas lui sans doute; mais il n'y a jamais rien eu de pareil. Quand ce seroit lui, au reste; Maître Blaise est bien un autre parti, s'il m'aime.

M^{e} BLAISE.

Eh bien! fillette, à quoi en suis-je avec Angélique?

LISETTE.

Au même état où vous étiez tantôt.

Me BLAISE, *en riant.*

Eh ! mais, tant-pire, ma grande fille.

LISETTE.

Ne me direz-vous point ce que peut signifier le tant-pis que vous dites en riant ?

Me BLAISE.

C'est que je ris de tout, mon poulet.

LISETTE.

En tout cas, j'ai un avis à vous donner ; c'est qu'Angélique ne paroît pas disposée à accepter le mari que Monsieur Lucidor lui destine, & qui est ici : & que si, dans ces circonstances, vous continuez à la rechercher, apparemment vous l'obtiendrez.

BLAISE, *tristement.*

Croyez-vous ? Eh ! mais, tant-mieux.

LISETTE.

Oh ! vous m'impatientez avec vos tant-mieux si tristes, vos tant-pis si gaillards, & le tout en m'appellant ma grande fille & mon poulet ; il faut, s'il vous plaît, que j'en aie le cœur net. Monsieur Blaise, pour la derniere fois, est-ce que vous m'aimez ?

Me BLAISE.

Il n'y a pas encore de réponſe à ça.

LISETTE.

Vous vous moquez donc de moi ?

Me. BLAISE.

V'là une mauvaiſe penſée.

LISETTE.

Avez-vous toujours deſſein de demander Angélique en mariage ?

Me BLAISE.

Le micmac le requiert.

LISETTE.

Le micmac ! Et ſi on vous la refuſe, en ſerez-vous fâché ?

Me BLAISE, *riant.*

Oui-dà.

LISETTE.

En vérité, dans l'incertitude où vous me tenez de vos ſentiments, que voulez-vous que je réponde aux douceurs que vous me dites ? Mettez-vous à ma place.

Me BLAISE.

Boutez-vous à la mienne.

LISETTE.

Eh ! quelle eſt-elle ? car ſi vous êtes de bonne foi, ſi effectivement vous m'aimez....

Me BLAISE, *riant.*

Oui, je ſuppoſe....

LISETTE.

Vous jugez bien que je n'aurai pas le cœur ingrat.

Me BLAISE, *riant.*

Hé, hé, hé.....Lorgnez-moi un peu, que je voie ſi ça eſt vrai.

LISETTE.

Qu'en ferez-vous ?

Me BLAISE.

Hé, hé... Je le garderai. La gentille enfant ! Queu dommage de laiſſer ça dans la peine !

LISETTE.

Quelle obſcurité ! Voilà Madame Argante & Monſieur Lucidor ; il eſt apparemment queſtion du mariage d'Angélique avec l'Amant qui lui eſt venu. La mere voudra qu'elle l'épouſe, & ſi elle obéit, comme elle y ſera peut-être obligée, il ne ſera plus néceſſaire que vous la demandiez. Ainſi retirez-vous, je vous prie.

Me BLAISE.

Oui ; mais je ſis d'obligation auſſi de revenir voir ce qui en eſt, pour me comporter à l'avenant.

LISETTE, *fâchée.*

Encore! Oh! votre énigme eſt d'une impertinence qui m'indigne.

Mᵉ BLAISE, *riant & s'en-allant.*

C'eſt pourtant douze-mille francs qui vous fâchent.

LISETTE, *le voyant aller.*

Douze-mille francs! Où va-t-il prendre ce qu'il dit-là? Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela.

SCENE XIV.

Madame ARGANTE, LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE.

Madame ARGANTE, *en entrant, à Frontin.*

EH! Monſieur, ne vous rebutez point; il n'eſt pas poſſible qu'Angélique ne ſe rende, il n'eſt pas poſſible. (*à Liſette.*) Liſette, vous étiez préſente quand Monſieur a vu ma fille; eſt-il vrai qu'elle ne l'ait pas bien reçu? Qu'a-t-elle donc dit? Parlez; a-t-il lieu de ſe plaindre?

LISETTE.

Non, Madame; je ne me ſuis point apperçue de mauvaiſe réception; il n'y a eu qu'un étonnement naturel à une jeune & honnête fille, qui ſe trouve, pour ainſi dire, mariée dans la minute; mais pour le peu que Madame la raſſûre & s'en mêle, il n'y aura pas la moindre difficulté.

LUCIDOR.

Liſette a raiſon; je penſe comme elle.

Madame ARGANTE.

Eh! ſans doute; elle eſt ſi jeune & ſi innocente!

FRONTIN.

Madame, le mariage en impromptu étonne l'innocence, mais ne l'afflige pas; & votre fille eſt allée ſe trouver mal dans ſa chambre.

Madame ARGANTE.

Vous verrez, Monſieur, vous verrez... Allez, Liſette, dites-lui que je lui ordonne de venir tout-à-l'heure. Amenez-la ici; partez. (*à Frontin.*) Il faut avoir la bonté de lui pardonner ces premiers mouvements-là, Monſieur; ce ne ſera rien.

(*Liſette ſort.*)

FRONTIN.

Vous avez beau dire, on a eu tort de m'exposer à cette aventure-ci; il eſt fâcheux à un galant-homme, à qui tout Paris jette ſes filles à la tête, & qui les refuſe toutes, de venir lui-même eſſuyer les dédains d'une jeune citoyenne de village, à qui on ne demande préciſement que ſa figure en mariage. Votre fille me convient fort, & je rends grâces à mon ami de me l'avoir retenue: mais il falloit, en m'appellant, me tenir ſa main ſi prête & ſi diſpoſée, que je n'euſſe qu'à tendre la mienne pour la recevoir; point d'autre cérémonie.

LUCIDOR.

Je n'ai pas dû deviner l'obſtacle qui ſe préſente.

Madame ARGANTE.

Eh! Meſſieurs, un peu de patience; regardez-la, dans cette occaſion-ci, comme un enfant.

SCENE XV.

LUCIDOR, FRONTIN, ANGÉLIQUE, LISETTE, Madame ARGANTE.

Madame ARGANTE.

APPROCHEZ, Mademoiſelle, approchez : n'êtes-vous pas bien ſenſible à l'honneur que vous fait Monſieur, de venir vous épouſer, malgré votre peu de fortune & la médiocrité de votre état ?

FRONTIN.

Rayons ce mot d'*honneur*; mon amour & ma galanterie le déſapprouvent.

Madame ARGANTE.

Non, Monſieur ; je dis la choſe comme elle eſt. Répondez, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Ma mere....

Madame ARGANTE.

Vîte donc.

FRONTIN.

Point de ton d'autorité, ſinon je reprends mes bottes & monte à cheval. (*à Angélique.*) Vous ne m'avez pas encore regardé, fille aimable; vous n'avez point encore vu ma perſonne; vous la rebutez ſans la connoître; voyez-la pour la juger.

ANGÉLIQUE.

Monſieur.....

Madame ARGANTE.

Monſieur! ma mere! Levez la tête.

FRONTIN.

Silence, maman; voilà une réponſe entamée.

LISETTE.

Vous êtes trop heureuſe, Mademoiſelle; il faut que vous ſoyez née coiffée.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

En tout cas, je ne ſuis pas née babillarde.

FRONTIN.

Vous n'en êtes que plus rare. Allons, Mademoiſelle, reprenez haleine, & prononcez.

Madame ARGANTE.

Je dévore ma colere.

LUCIDOR.

Que je ſuis mortifié!

FRONTIN, *à Angélique.*

Courage! encore un effort pour achever.

ANGÉLIQUE.

Monſieur, je ne vous connoîs point.

FRONTIN.

La connoiſſance eſt ſi-tôt faite en mariage; c'eſt un pays où l'on va ſi vîte......

Madame ARGANTE.

Comment, étourdie, ingrate que vous êtes!

FRONTIN.

Ah, ah! Madame Argante, vous avez le dialogue d'une rudeſſe inſoutenable.

Madame ARGANTE.

Je ſors; je ne pourrois pas me retenir: mais je la déshérite, ſi elle continue de répondre auſſi mal aux obligations que nous vous avons, Meſſieurs. Depuis que Monſieur Lucidor eſt ici, ſon ſéjour n'a été marqué pour nous, que par des bienfaits. Pour comble de bonheur, il procure à ma fille un mari tel qu'elle ne pouvoit pas l'eſpérer, ni pour le rang, ni pour le mérite......

LISETTE.

Tout doux; appuyez légèrement ſur le dernier.

Madame ARGANTE, *en s'en allant.*

Et, merci de ma vie! qu'élle l'accepte, ou je la renonce.

SCENE XVI.

LUCIDOR, FRONTIN, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

EN vérité, Mademoiselle, on ne ſçauroit vous excuſer. Attendez-vous qu'il vous vienne un Prince?

FRONTIN.

Sans vanité, voici mon apprentiſſage en fait de refus; je ne connoiſſois pas cet affront-là.

LUCIDOR.

Vous ſçavez, belle Angélique, que je vous ai d'abord conſultée ſur ce mariage; je n'y ai penſé que par zèle pour vous, & vous m'en avez paru ſatisfaite.

ANGÉLIQUE.

Oui, Monſieur, votre zèle eſt admirable; c'eſt

la plus belle chofe du monde : j'ai tort, je fuis une étourdie ; mais laiffez-moi dire. A cette heure que ma mere n'y eft plus , & que je fuis un peu plus hardie, il eft jufte que je parle à mon tour, & je commence par vous, Lifette; c'eft que je vous prie de vous taîre, entendez-vous? Il n'y a rien ici qui vous regarde : quand il vous viendra un mari, vous en ferez ce qu'il vous plaira, fans que je vous en demande compte ; & je ne vous dirai point fottement, ni que vous êtes née coiffée, ni que vous étes trop heureufe, ni que vous attendez un Prince, ni d'autres propos auffi ridicules que vous m'avez tenus, fans fçavoir ni quoi, ni qu'eft-ce.

FRONTIN.

Sur fa part, je devine la mienne.

ANGÉLIQUE.

La vôtre eft toute prête, Monfieur. Vous êtes honnête-homme ; n eft-ce pas?

FRONTIN.

C'eft en quoi je brille.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voudrez pas caufer du chagrin à une fille qui ne vous a jamais fait de mal? Cela feroit cruel & barbare.

FRONTIN.

Je ſuis l'homme du monde le plus humain; vos pareilles en ont mille preuves.

ANGÉLIQUE.

C'eſt bien fait. Je vous dirai donc, Monſieur, que je ſerois mortifiée, s'il falloit vous aimer: le cœur me le dit; on ſent cela. Non que vous ne ſoyez fort aimable, pourvu que ce ne ſoit pas moi qui vous aime. Je ne finirai point de vous louer, quand ce ſera pour une autre. Je vous prie de prendre en bonne part ce que je vous dis-là; j'y vais de tout mon cœur. Ce n'eſt pas moi qui ai été vous chercher, une fois; je ne ſongeois pas à vous; & ſi je l'avois pu, il ne m'en auroit pas plus coûté de vous crier: ne venez pas; que de vous dire: allez-vous-en.

FRONTIN.

Comme vous me le dites?

ANGÉLIQUE.

Oh! ſans doute, & le plutôt ſera le mieux. Mais que vous importe? Vous ne manquerez pas de filles. Quand on eſt riche, on en a tant qu'on veut, à ce qu'on dit; au-lieu que naturellement je n'aime pas l'argent: j'aimerois mieux en donner que d'en prendre; c'eſt-là mon humeur.

FRONTIN.

Elle eſt bien oppoſée à la mienne. A quelle heure voulez-vous que je parte?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien honnête; quand il vous plaira, je ne vous retiens point: il eſt tard à cette heure; mais il ſera beau demain.

FRONTIN, *à Lucidor.*

Mon grand ami, voilà ce qu'on appelle un congé bien conditionné, & je le reçois, ſauf vos conſeils, qui me régleront là-deſſus cependant. Ainſi, belle ingrate, je differe encore mes derniers adieux.

ANGÉLIQUE.

Quoi! Monſieur, ce n'eſt pas fait? Pardi! vous avez bon courage! (*& quand il eſt parti.*) Votre ami n'a gueres de cœur; il me demande à quelle heure il partira, & il reſte.

SCENE XVII.

LUÇIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

IL n'eſt pas ſi aiſé de vous quitter, Angélique ; mais je vous débarraſſerai de lui.

LISETTE.

Quelle perte ! un homme qui lui faiſoit ſa fortune !

LUCIDOR.

Il y a des antipathies inſurmontables. Si Angélique eſt dans ce cas-là, je ne m'étonne point de ſon refus, & je ne renonce pas au projet de l'établir avantageuſement.

ANGÉLIQUE.

Eh ! Monſieur, ne vous en mêlez pas. Il y a des gens qui ne font que nous porter guignon.

LUCIDOR.

Vous porter guignon avec les intentions que

j'ai! Et qu'avez-vous à reprocher à mon amitié?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Son amitié? Le méchant homme!

LUCIDOR.

Dites-moi de quoi vous vous plaignez.

ANGÉLIQUE.

Moi, Monſieur, me plaindre! Et qui eſt-ce qui y ſonge? Où ſont les reproches que je vous fais? Me voyez-vous fâchée? Je ſuis très-contente de vous; vous en agiſſez on ne peut pas mieux. Comment donc! vous m'offrez des maris tant que j'en voudrai; vous m'en faites venir de Paris, ſans que j'en demande; y a-t-il rien de plus obligeant, de plus officieux? Il eſt vrai que je laiſſe-là tous vos mariages; mais auſſi il ne faut pas croire, à cauſe de vos rares bontés, qu'on ſoit obligée, vîte & vîte, de ſe donner au premier venu que vous attirerez de je ne ſçais où, & qui arrivera tout botté pour m'épouſer ſur votre parole; il ne faut pas croire cela. Je ſuis fort reconnoiſſante; mais je ne ſuis pas idiote.

LUCIDOR.

Quoi que vous en diſiez, vos diſcours ont une aigreur que je ne ſçais à quoi attribuer, & que je ne mérite point.

LISETTE,

LISETTE.

Ah! j'en sçais bien la cause, moi ; si je voulois parler.

ANGÉLIQUE.

Hem ! Qu'est-ce que c'est que cette science que vous avez ? Que veut-elle dire ? Ecoutez, Lisette, je suis naturellement douce & bonne ; un enfant a plus de malice que moi : mais si vous me fâchez (vous m'entendez bien ?) je vous promets de la rancune pour mille ans.

LUCIDOR.

Si vous ne vous plaignez pas de moi, reprenez donc ce petit présent que je vous avois fait, & que vous m'avez rendu sans me dire pourquoi.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi ? C'est qu'il n'est pas juste que je l'aie. Le mari & les bijoux étoient pour aller ensemble, & en rendant l'un, je rends l'autre. Vous voilà bien embarrassé : gardez cela pour cette charmante Beauté dont on vous a apporté le portrait.

LUCIDOR.

Je lui en trouverai d'autres ; reprenez ceux-ci.

ANGÉLIQUE.

Oh ! qu'elle garde tout, Monsieur ; je les jetterois.

LISETTE.

Et moi je les ramasserai.

LUCIDOR.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas que je songe à vous marier ; & que, malgré ce que vous m'avez dit tantôt, il y a quelque amour secret dont vous me faites mystère.

ANGÉLIQUE.

Eh, mais ! cela se peut bien ; oui, Monsieur ; voilà ce que c'est ; j'en ai pour un homme d'ici ; & quand je n'en aurois pas, j'en prendrois tout exprès demain pour avoir un mari à ma fantaisie.

SCENE XVIII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE, Me BLAISE.

Me BLAISE.

JE requiers la permission d'interrompre, pour avoir la déclaration de voute darniere volonté, Mademoiselle : retenez-vous voute amoureux nouviau venu ?

ANGÉLIQUE.

Non; laissez-moi.

Me BLAISE.

Me retenez-vous, moi ?

ANGÉLIQUE.

Non.

Me BLAISE.

Une fois, deux fois, me voulez-vous ?

ANGÉLIQUE.

L'insupportable homme !

LISETTE.

Etes-vous sourd, Me. Blaise ? Elle vous dit que non.

Me BLAISE, *à Lisette.*

Oui, m'amie. Ah, çà ! Monsieur, je vous prends à témoin comme quoi je l'aime, comme quoi alle me repousse ; que si alle ne me prend pas, c'est sa faute ; & que ce n'est pas sur moi qu'il en faut jetter l'endosse ; (*à Lisette, à part.*) Bon-jour, poulet. (*puis à tous.*) Au demeurant, ça ne me surprend point : Mademoiselle Angélique en refuse deux ; alle en refuseroit trois, alle en refuseroit un boissieau ; il n'y en a qu'un qu'alle envie : tout le reste est du fretin pour elle, hormis Monsieur Lucidor, que j'ons deviné drès le commencement.

ANGÉLIQUE, *outrée.*

Monſieur Lucidor !

Me BLAISE.

Li-même. N'ons-je pas vu que vous pleuriez quand il fut malade ; tant vous aviez peur qu'il ne devînt mort ?

LUCIDOR.

Je ne croirai jamais ce que vous dites-là, Angélique pleuroit par amitié pour moi.

ANGÉLIQUE.

Comment ! Ne le croyez pas : vous ne feriez pas un homme de bien de le croire. M'accuſer d'aimer, à cauſe que je pleure, à cauſe que je donne des marques de bon cœur ! Eh, mais ! je pleure tous les malades que je vois ; je pleure pour tout ce qui eſt en danger de mourir. Si mon oiſeau mouroit devant moi, je pleurerois. Dira-t-on que j'ai de l'amour pour lui ?

LISETTE.

Paſſons, paſſons là-deſſus ; car à vous parler franchement, je l'ai cru de même.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous auſſi, Liſette ? Vous m'accablez, vous me déchirez. Eh ! que vous ai-je fait ? Quoi ! un homme qui ne ſonge point à moi, qui veut

me marier à tout le monde; je l'aimerois; moi, qui ne pourrois pas le souffrir, s'il m'aimoit; moi qui ai de l'inclination pour un autre? J'ai donc le cœur bien bas, bien misérable! Ah! que l'affront qu'on me fait m'est sensible!

LUCIDOR.

Mais en vérité, Angélique, vous n'êtes pas raisonnable; ne voyez-vous pas que ce sont nos petites conversations qui ont donné lieu à cette folie qu'on a rêvée, & qu'elle ne mérite pas votre attention?

ANGÉLIQUE.

Hélas! Monsieur, c'est par discrétion que je ne vous ai pas dit ma pensée; mais je vous aime si peu, que, si je ne me retenois pas, je vous haïrois, depuis ce mari que vous avez mandé de Paris. Oui, Monsieur, je vous haïrois; je ne sçais trop même si je ne vous haïs pas: je ne voudrois pas jurer que non; car j'avois de l'amitié pour vous, & je n'en ai plus. Est-ce-là des dispositions pour aimer.

LUCIDOR.

Je suis honteux de la douleur où je vous vois. Avez-vous besoin de vous défendre? Dès que vous en aimez un autre, tout n'est-il pas dit?

Me BLAISE.

Un autre galant? Alle feroit, morgué! bian en peine de le montrer.

ANGÉLIQUE.

En peine? Eh bien! puifqu'on m'obftine, c'eft juftement lui qui parle, cet indigne.

LUCIDOR.

Je l'ai foupçonné.

Me BLAISE.

Moi!

LISETTE.

Bon! cela n'eft pas vrai.

ANGÉLIQUE.

Quoi! je ne fçais pas l'inclination que j'ai! Oui, c'eft lui; je vous dis que c'eft lui.

Me BLAISE.

Ah, ça! Mademoifelle, ne badinons point; ça n'a ni rime ni raifon. Par votre foi, eft-ce ma parfonne qui vous a pris le cœur?

ANGÉLIQUE.

Oh! je l'ai affez dit. Oui, c'eft vous, malhonnête que vous êtes! fi vous ne m'en croyez pas, je ne m'en foucie guères.

Me BLAISE.

Eh! mais, jamais voute mere n'y confentira.

ANGÉLIQUE.

Vraiment, je le sçais bien.

Me BLAISE.

Et pis, vous m'avez rebuté d'abord : j'ai compté là-dessus, moi ; je fis arrangé autrement.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ce sont vos affaires.

Me BLAISE.

On n'a pas un cœur qui va & qui vient comme une girouette ; faut être fille pour ça. On se fie à des refus.

ANGÉLIQUE.

Oh ! accommodez-vous, bênet.

Me BLAISE.

Sans compter que je ne fis pas riche.

LUCIDOR.

Ce n'est pas-là ce qui embarrassera, & j'applanirai tout, puisque vous avez le bonheur d'être aimé, Maître Blaise ; je donne vingt-mille francs en faveur de ce mariage. Je vais en porter la parole à Madame Argante, & je reviens dans le moment vous en rendre la réponse.

ANGÉLIQUE.

Comme on me persécute !

LUCIDOR.

Adieu, Angélique; j'aurai enfin la satisfaction de vous avoir mariée selon votre cœur, quelque chose qu'il m'en coûte.

ANGÉLIQUE.

Je crois que cet homme-là me fera mourir de chagrin.

SCENE XIX.

Me BLAISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Ce Monsieur Lucidor est un grand marieur de filles! A quoi vous déterminez-vous, Maître Blaise?

Me BLAISE, *après avoir rêvé.*

Je dis qu'ous êtes toujours bian jolie, mais que ces vingt-mille francs vous font grand tort.

LISETTE.

Hum, le vilain procédé!

ANGÉLIQUE, *d'un air languissant.*

Est-ce que vous aviez quelque dessein pour elle?

Me BLAISE.

Oui, je n'en fais pas le fin.

ANGÉLIQUE, *languissante.*

Sur ce pied-là, vous ne m'aimez pas.

Me BLAISE.

Si fait dà : ça m'avoit un peu quitté ; mais je vous r'aime cherement à cette heure.

ANGÉLIQUE, *toujours languissante.*

A cause de vingt-mille francs ?

Me BLAISE.

A cause de vous, & pour l'amour d'eux.

ANGÉLIQUE.

Vous avez donc intention de les recevoir ?

Me BLAISE.

Pargué ! A voute avis ?

ANGÉLIQUE.

Et moi je vous déclare que, si vous les prenez, je ne veux point de vous.

Me BLAISE.

En veci bian d'un autre !

ANGÉLIQUE.

Il y auroit trop de lâcheté à vous de prendre de l'argent d'un homme qui a voulu me marier à un autre ; qui m'a offensée en particulier, en

croyant que je l'aimois, & qu'on dit que j'aime moi-même.

LISETTE.

Mademoiſelle a raiſon; j'approuve tout-à-fait cequ'elle dit-là.

Me BLAISE.

Mais acoutez donc le bon ſens : ſi je ne prends pas les vingt-mille francs, vous me pardrez, vous ne m'aurez point, voute mere ne voura point de moi.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ſi elle ne veut point de vous, je vous laiſſerai.

Me BLAISE, *inquiet.*

Eſt-ce votre dernier mot ?

ANGÉLIQUE.

Je ne changerai jamais.

Me BLAISE.

Ah ! me velà biau garçon !

SCENE XX.

LUCIDOR, Me BLAISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

Votre mere consent à tout, belle Angélique; j'en ai sa parole; & votre mariage avec Maître Blaise est conclu, moyennant les vingt-mille francs que je donne. Ainsi vous n'avez qu'à venir tous deux l'en remercier.

Me BLAISE.

Point du tout. Il y a un autre vartigo qui la tiant; alle a de l'aversion pour le magot de vingt-mille francs, à cause de vous qui les délivrez: alle ne veut point de moi si je les prends, & je veux du magot avec elle.

ANGÉLIQUE, *en s'en-allant.*

Et moi, je ne veux plus de qui que ce soit au monde.

LUCIDOR.

Arrêtez, de grâce, chere Angélique. Laissez nous, vous autres.

Me BLAISE, *prenant Lisette sous le bras, à Lucidor.*

Noute premier marché tiant-il toujours?

LUCIDOR.

Oui, je vous le garantis.

Me BLAISE.

Que le ciel vous conserve en joie! Je vous fiance donc, fillette?

SCENE XXI.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR.

Vous pleurez, Angélique?

ANGÉLIQUE.

C'est que ma mere sera fâchée; & puis j'ai eu assez de confusion pour cela.

LUCIDOR.

A l'égard de votre mere, ne vous en inquiétez pas; je la calmerai. Mais me laisserez-vous la douleur de n'avoir pu vous rendre heureuse?

ANGÉLIQUE.

Oh! voilà qui est fini: je ne veux rien d'un

homme qui m'a donné le renom que je l'aimois toute seule.

LUCIDOR.

Je ne suis point l'auteur des idées qu'on a eues là-dessus.

ANGÉLIQUE.

On ne m'a point entendu me vanter que vous m'aimiez, quoique je l'eusse pu croire aussi-bien que vous, après toutes les amitiés & toutes les manieres que vous avez eues pour moi depuis que vous êtes ici : je n'ai pourtant pas abusé de cela. Vous n'en avez pas agi de même ; & je suis la dupe de ma bonne-foi.

LUCIDOR.

Quand vous auriez pensé que je vous aimois, quand vous m'auriez cru pénétré de l'amour le plus tendre, vous ne vous seriez pas trompée. (*Angélique ici redouble ses pleurs, & sanglotte davantage.*)

LUCIDOR *continue*

Et pour achever de vous ouvrir mon cœur, je vous avoue que je vous adore, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je n'en sçais rien : mais si jamais je viens à aimer quelqu'un, ce ne sera pas moi qui lui chercherai

des filles en mariage ; je le laisserai plutôt mourir garçon.

LUCIDOR.

Hélas ! Angélique, sans la haîne que vous m'avez déclarée, & qui m'a parue si vraie, si naturelle, j'allois me proposer moi-même. Mais qu'avez-vous donc encore à soupirer ?

ANGÉLIQUE.

Vous dites que je vous haîs ; n'ai-je pas raison ? Quand il n'y auroit que ce portrait de Paris qui est dans votre poche.

LUCIDOR.

Ce portrait n'est qu'une feinte ; c'est celui d'une sœur que j'ai.

ANGÉLIQUE.

Je ne pouvois pas deviner.

LUCIDOR.

Le voici, Angélique ; & je vous le donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'en ferai-je, si vous n'y êtes plus ? Un portrait ne guérit de rien.

LUCIDOR.

Et si je restois, si je vous demandois votre main, si nous ne nous quittions de la vie ?

ANGÉLIQUE.

Voilà du moins ce qu'on appelle parler cela.

LUCIDOR.

Vous m'aimez donc?

ANGÉLIQUE.

Ai-je jamais fait autre chose?

LUCIDOR, *se mettant tout-à-fait à genoux.*

Vous me transportez, Angélique.

SCENE DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS

qui arrivent avec Madame Argante.

Madame ARGANTE.

EH, bien! Monsieur: mais que vois-je? Vous êtes aux genoux de ma fille, je pense?

LUCIDOR.

Oui, Madame; & je l'épouse dès aujourd'hui, si vous y consentez.

Madame ARGANTE, *charmée.*

Vraiment, que de reste, Monsieur; c'est bien de l'honneur à nous tous; & il ne manquera rien

à la joie où je suis, si Monsieur, (*montrant Frontin.*) qui est votre ami, demeure aussi le nôtre.

FRONTIN.

Je suis de si bonne composition, que ce sera moi qui vous verserai à boire à table. (*A Lisette.*) Ma Reine, puisque vous aimez tant Frontin, & que je lui ressemble, j'ai envie de l'être.

LISETTE.

Ah! coquin, je t'entends bien; mais tu l'es trop tard.

Me BLAISE.

Je ne pouvons nous quitter: il y a douze-mille francs qui nous suivent.

Madame ARGANTE.

Que signifie donc cela?

LUCIDOR.

Je vous l'expliquerai tout-à-l'heure. Qu'on fasse venir les violons du village; & que la journée finisse par des danses.

FIN.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens.

ACTEURS.

LA FÉE.

TRIVELIN, Domestique de la Fée.

ARLEQUIN, jeune homme enlevé par la Fée.

SILVIA, Bergere, Amante d'Arlequin.

UN BERGER, Amoureux de Silvia.

Autre BERGERE, Cousine de Silvia.

Troupe de DANSEURS & CHANTEURS.

Troupe de LUTINS.

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Jardin de la Fée.

LA FÉE, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à la Fée qui soupire.*

Vous soupirez, Madame ; & malheureusement pour vous, vous risquez de soupirer long-temps, si votre raison n'y met ordre. Me permettrez-vous de vous dire ici mon sentiment ?

LA FÉE.

Parle.

TRIVELIN.

Le jeune homme que vous avez enlevé à ſes parents, eſt un beau brun, bien fait; c'eſt la figure la plus charmante du monde. Il dormoit dans un bois quand vous le vîtes, & c'étoit aſſurément voir l'Amour endormi : je ne ſuis donc point ſurpris du penchant ſubit qui vous a priſe pour lui.

LA FÉE.

Eſt-il rien plus naturel que d'aimer ce qui eſt aimable?

TRIVELIN.

Oh! ſans doute : cependant avant cette aventure, vous aimiez aſſez le grand enchanteur Merlin.

LA FÉE.

Eh bien! l'un me fait oublier l'autre : cela eſt encore fort naturel.

TRIVELIN.

C'eſt la pure nature; mais il reſte une petite obſervation à faire : c'eſt que vous enlevez le jeune homme endormi, quand peu de jours après vous allez épouſer le même Merlin qui en a votre parole. Oh! cela devient ſérieux; & entre nous c'eſt prendre la nature un peu trop à la lettre. Cepen-

dant passe encore : le pis qu'il en pouvoit arriver, c'étoit d'être infidelle; cela seroit très-vilain dans un homme : mais dans une femme, cela est plus supportable. Quand une femme est fidelle, on l'admire : mais il y a des femmes modestes qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées. Vous êtes de celles-là : moins de gloire, & plus de plaisir; à la bonne heure.

LA FÉE.

De la gloire à la place où je suis ! je serois une grande dupe de me gêner pour si peu de chose.

TRIVELIN.

C'est bien dit ; poursuivons. Vous portez le jeune homme endormi dans votre Palais, & vous voilà à guetter le moment de son réveil; vous êtes en habit de conquête & dans un attirail digne du mépris généreux que vous avez pour la gloire. Vous vous attendiez de la part du beau garçon à la surprise la plus amoureuse; il s'éveille, & vous salue du regard le plus imbécile que jamais nigaud ait porté : vous vous approchez; il bâille deux ou trois fois de toutes ses forces, s'allonge, se retourne & se rendort. Voilà l'histoire curieuse d'un réveil qui promettoit une scene si intéressante. Vous sortez en soupirant de dépit, & peut-être

chaſſée par un ronflement de baſſe-taille, auſſi nourri qu'il en ſoit. Une heure ſe paſſe, il ſe réveille encore; &, ne voyant perſonne auprès de lui, il crie : eh! A ce cri galant, vous rentrez; l'Amour ſe frottoit les yeux. Que voulez-vous, beau jeune homme, lui dites-vous? je veux goûter, moi, répond-il. Mais n'êtes vous point ſurpris de me voir, ajoutez-vous? eh! mais, oui, répart-il. Depuis quinze jours qu'il eſt ici, ſa converſation a toujours été de la même force; cependant vous l'aimez; &, qui pis eſt, vous laiſſez penſer à Merlin qu'il va vous épouſer; & votre deſſein, m'avez-vous dit, eſt, s'il eſt poſſible, d'épouſer le jeune homme. Franchement, ſi vous les prenez tous deux, ſuivant toutes les règles, le ſecond mari doit gâter le premier.

LA FÉE.

Je vais te répondre en deux mots. La figure du jeune homme en queſtion m'enchante; j'ignorois qu'il eût ſi peu d'eſprit quand je l'ai enlevé. Pour moi ſa bétiſe ne me rebute point : j'aime, avec les grâces qu'il a déja, celles que lui prêtera l'eſprit quand il en aura. Quelle volupté de voir un homme auſſi charmant, me dire à mes pieds: je vous aime. Il eſt déja le plus beau brun du monde : mais ſa bouche, ſes yeux, tous ſes traits

seront adorables, quand un peu d'amour les aura retouchés ; mes soins réussiront peut-être à lui en inspirer. Souvent il me regarde ; & tous les jours je touche au moment où il peut me sentir & se sentir lui-même. Si cela lui arrive, sur le champ j'en fais mon mari ; cette qualité le mettra alors à l'abri des fureurs de Merlin : mais avant cela, je n'ôse mécontenter cet Enchanteur, aussi puissant que moi, & avec qui je différerai le plus long-temps que je pourrai.

TRIVELIN.

Mais si le jeune homme n'est jamais, ni plus amoureux, ni plus spirituel ; si l'éducation que vous tâchez de lui donner ne réussit pas, vous épouserez donc Merlin ?

LA FÉE.

Non ; car en l'épousant même, je ne pourrois me déterminer à perdre de vue l'autre : & si jamais il venoit à m'aimer, toute mariée que je serois, je veux bien te l'avouer, je ne me fierois pas à moi.

TRIVELIN.

Oh ! je m'en serois bien douté, sans que vous me l'eussiez dit. Femme tentée, & femme vaincue, c'est tout un. Mais je vois notre bel imbécile qui vient avec son maître à danser.

SCENE II.

ARLEQUIN *entre la tête dans l'estomac, ou de la façon niaise dont il voudra;* SON MAITRE A DANSER, LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

EH bien! aimable enfant, vous me paroissez triste : y a-t-il quelque chose ici qui vous déplaise ?

ARLEQUIN.

Moi, je n'en sçais rien.

TRIVELIN *rit.*

LA FÉE *à Trivelin.*

Oh ! je vous prie, ne riez pas : cela me fait injure. Je l'aime, cela vous suffit pour le respecter.

(Pendant ce temps Arlequin prend des Mouches ; la Fée continue à parler à Arlequin.)

Voulez-vous bien prendre votre leçon, mon cher enfant ?

ARLEQUIN, *comme n'ayant pas entendu.*

Hein ?

LA FÉE.

Voulez-vous prendre votre leçon, pour l'amour de moi ?

ARLEQUIN.

Non.

LA FÉE.

Quoi ! vous me refuſez ſi peu de choſe, à moi qui vous aime ?

(Alors Arlequin lui voit une groſſe bague au doigt, il lui va prendre la main, regarde la bague, & leve la tête en ſe mettant à rire niaiſement.)

LA FÉE.

Voulez-vous que je vous la donne ?

ARLEQUIN.

Oui-dà.

LA FÉE *tire la bague de ſon doigt, & la lui préſente. Comme il la prend groſſièrement, elle lui dit :*

Mon cher Arlequin, un beau garçon comme vous, quand une Dame lui préſente quelque choſe, doit baiſer la main en le recevant.

(Arlequin alors prend goulument la main de la Fée qu'il baiſe.)

LA FÉE *dit à Trivelin.*

Il ne m'entend pas : mais du moins sa méprise m'a fait plaisir. (*Elle ajoûte*) : baisez la vôtre à présent.

(*Arlequin alors baise le dessus de sa main.*)

(*La Fee soupire ; & lui donnant sa bague, lui dit :*)

La voilà, en revanche recevez votre leçon. (*Alors le Maître à danser apprend à Arlequin à faire la révérence.*)

(*Arlequin égaye cette Scene de tout ce que son génie peut lui fournir de propre au sujet.*)

ARLEQUIN.

Je m'ennuie.

LA FÉE.

En voilà donc assez : nous allons tâcher de vous divertir.

(*Arlequin alors saute de joie du divertissement proposé, & dit en riant :*)

Divertir, divertir.

SCENE III.

Une Troupe de Chanteurs & Danſeurs.

LA FÉE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

(*La Fée fait aſſeoir Arlequin alors auprès d'elle ſur un banc de gazon, qui ſera auprès de la grille du Théâtre. Pendant qu'on danſe, Arlequin ſiffle.*)

UN CHANTEUR, *à Arlequin.*

BEAU brunet, l'Amour vous appelle.

(*A ce vers Arlequin ſe leve niaiſement, & dit :*)

Je ne l'entends pas, où eſt-il ? (*Il appelle.*) Hé ! hé !

LE CHANTEUR *continue.*

Beau brunet, l'Amour vous appelle.

ARLEQUIN, *en ſe raſſeyant, dit :*

Qu'il crie donc plus haut.

LE CHANTEUR *continue, en lui montrant la Fée*

Voyez-vous cet objet charmant?
Ses yeux dont l'ardeur étincelle,
Vous répétent à tout moment:
Beau brunet, l'Amour vous appelle.

ARLEQUIN, *regardant les yeux de la Fée, dit:*

Dame! cela eſt drôle.

UNE CHANTEUSE, BERGERE, *vient, & dit à Arlequin:*

Aimez, aimez, rien n'eſt ſi doux.

ARLEQUIN, *là-deſſus répond:*

Apprenez, apprenez-moi cela.

LA CHANTEUSE *continue en le regardant.*

Ah! que je plains votre ignorance!
Quel bonheur pour moi, quand j'y penſe,
(*Elle montre le Chanteur.*)
Qu'Atis en ſçache plus que vous!

LA FÉE, *en ſe levant, dit à Arlequin:*

Cher Arlequin, ces tendres Chanſons ne vous inſpirent-elles rien? Que ſentez-vous?

ARLEQUIN.

Je ſens un grand appétit.

TRIVELIN.

C'eſt-à-dire, qu'il ſoupire après ſa collation. Mais voici un Payſan qui veut vous donner le plaiſir d'une danſe de village, après quoi nous irons manger.

UN PAYSAN *danſe.*

LA FÉE *ſe raſſied, & fait aſſeoir Arlequin qui s'endort. Quand la danſe finit, la Fée le tire par le bras, & lui dit en ſe levant:*

Vous vous endormez. Que faut-il donc faire pour vous amuſer?

ARLEQUIN, *en ſe réveillant pleure.*

Hi, hi, hi. Mon pere! Eh! je ne vois point ma mere.

LA FÉE, *à Trivelin.*

Emmenez-le: il ſe diſtraira peut-être en mangeant, du chagrin qui le prend. Je ſors d'ici pour quelques momens. Quand il aura fait collation, laiſſez-le ſe promener où il voudra.

(Ils ſortent tous.)

SCENE IV.

(*La Scene change, & représente au loin quelques moutons qui paissent.*)

(*Silvia entre sur la Scene en habit de Bergere, une houlette à la main : un Berger la suit.*)

SILVIA, LE BERGER.

LE BERGER.

VOUS me fuyez, belle Silvia !

SILVIA.

Que voulez-vous que je fasse, vous m'entretenez d'une chose qui m'ennuie ; vous me parlez toujours d'amour.

LE BERGER.

Je vous parle de ce que je sens.

SILVIA.

Oui ; mais je ne sens rien, moi.

LE BERGER.

Voilà ce qui me désespere.

SILVIA.

Ce n'eſt pas ma faute. Je ſçais bien que toutes nos Bergeres ont chacune un Berger qui ne les quitte point : elles me diſent qu'elles aiment, qu'elles ſoupirent; elles y trouvent leur plaiſir. Pour moi, je ſuis bien malheureuſe: depuis que vous dites que vous ſoupirez pour moi, j'ai fait ce que j'ai pu pour ſoupirer auſſi; car j'aimerois autant qu'une autre à être bien-aiſe. S'il y avoit quelque ſecret pour cela, tenez, je vous rendrois heureux tout-d'un-coup; car je ſuis naturellement bonne.

LE BERGER.

Hélas! pour de ſecret, je n'en ſçais point d'autre que celui de vous aimer moi-même.

SILVIA.

Apparemment que ce ſecret-là ne vaut rien; car je ne vous aime point encore, & j'en ſuis bien fâchée. Comment avez-vous fait pour m'aimer, vous?

LE BERGER.

Moi! je vous ai vue: voilà tout.

SILVIA.

Voyez quelle différence! & moi, plus je vous vois, & moins je vous aime. N'importe : allez,

allez, cela viendra peut-être ; mais ne me gênez point. Par exemple, à présent, je vous haïrois, si vous restiez ici.

LE BERGER.

Je me retirerai donc, puisque c'est vous plaire : mais, pour me consoler, donnez-moi votre main, que je la baise.

SILVIA.

Oh non ! on dit que c'est une faveur, & qu'il n'est pas honnête d'en faire ; & cela est vrai, car je sçais bien que les Bergeres se cachent de cela.

LE BERGER.

Personne ne nous voit.

SILVIA.

Oui ; mais puisque c'est une faute, je ne veux point la faire qu'elle ne me donne du plaisir comme aux autres.

LE BERGER.

Adieu donc, belle Silvia : songez quelquefois à moi.

SILVIA.

Oui, oui.

SCENE V.

SILVIA, ARLEQUIN; *mais il ne vient qu'un moment après que Silvia a été seule.*

SILVIA.

QUE ce Berger me déplaît avec son amour ! toutes les fois qu'il me parle, je suis toute de méchante humeur. (*Voyant Arlequin.*) Mais qui est-ce qui vient là ? Ah mon Dieu ! le beau garçon !

ARLEQUIN *entre en jouant au volant, il vient de cette façon jusqu'aux pieds de Silvia : là, en jouant, il laisse tomber le volant ; & en se baissant pour le ramasser, il voit Silvia. Il demeure étonné & courbé ; petit-à-petit & par secousses il se redresse le corps. Quand il s'est entierement redressé, il la regarde ; elle, honteuse, feint de se retirer : dans son embarras, il l'arrête, & dit :*

Vous êtes bien pressée.

SILVIA.

Je me retire, car je ne vous connoîs pas.

ARLEQUIN.

Vous ne me connoissez pas ! tant-pis ; faisons connoissance, voulez-vous ?

SILVIA, *encore honteuse.*

Je le veux bien.

ARLEQUIN *alors s'approche d'elle, & lui marque sa joie par de petits ris, & dit :*

Que vous êtes jolie !

SILVIA.

Vous êtes bien obligeant.

ARLEQUIN.

Oh ! point, je dis la vérité.

SILVIA, *en riant un peu à son tour.*

Vous êtes bien joli aussi, vous.

ARLEQUIN.

Tant-mieux : où demeurez-vous ? je vous irai voir.

SILVIA.

Je demeure tout près : mais il ne faut pas venir ; il vaut mieux nous voir toujours ici, parce qu'il y a un Berger qui m'aime ; il feroit jaloux, il nous suivroit.

ARLEQUIN.

Ce Berger-là vous aime!

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Voyez donc cet impertinent! je ne le veux pas moi. Eſt-ce que vous l'aimez, vous?

SILVIA.

Non, je n'en ai jamais pu venir à bout.

ARLEQUIN.

C'eſt bien fait: il faut n'aimer perſonne que nous deux; voyez ſi vous le pouvez.

SILVIA.

Oh! de reſte; je ne trouve rien de ſi aiſé.

ARLEQUIN.

Tout de bon?

SILVIA.

Oh! je ne ments jamais: mais où demeurez vous auſſi?

ARLEQUIN, *lui montrant du doigt.*

Dans cette grande maiſon.

SILVIA.

Quoi! chez la Fée?

ARLEQUIN.

Oui.

SILVIA, *triſtement.*

J'ai toujours eu du malheur.

ARLEQUIN, *triſtement auſſi.*

Qu'eſt-ce que vous avez, ma chere amie ?

SILVIA.

C'eſt que cette Fée eſt plus belle que moi, & j'ai peur que notre amitié ne tienne pas.

ARLEQUIN, *impatiemment.*

J'aimerois mieux mourir. (*tendrement.*) Allez, ne vous affligez pas, mon petit cœur.

SILVIA.

Vous m'aimerez donc toujours ?

ARLEQUIN.

Tant que je ſerai en vie.

SILVIA.

Ce ſeroit bien dommage de me tromper, car je ſuis ſi ſimple : mais mes moutons s'écartent, on me gronderoit s'il s'en perdoit quelqu'un : il faut que je m'en-aille. Quand reviendrez-vous ?

ARLEQUIN, *avec chagrin.*

Oh ! que ces moutons me fâchent !

SILVIA.

Et moi auſſi, mais que faire ? ſerez-vous ici ſur le ſoir ?

ARLEQUIN.

Sans faute.

(En disant cela, il lui prend la main, & il ajoute :)

Oh ! les jolis petits doigts ! *(Il lui baise la main, & dit.)* Je n'ai jamais eu de bonbon si bon que cela.

SILVIA *rit, & dit.*

Adieu donc. *(à part.)* Voilà que je soupire, & je n'ai point eu de secret pour cela.

(Elle laisse tomber son mouchoir en s'en-allant : Arlequin le ramasse & la rappelle pour le lui donner.)

ARLEQUIN.

Mon amie !

SILVIA.

Que voulez-vous, mon Amant ? *(voyant son mouchoir entre les mains d'Arlequin.)* Ah ! c'est mon mouchoir, donnez.

ARLEQUIN *le tend, & puis le retire ; il hésite, & enfin il le regarde, & dit :*

Non, je veux le garder ; il me tiendra compagnie. Qu'est-ce que vous en faites ?

SILVIA.

Je me lave quelquefois le visage ; & je m'essuie avec.

100405

ARLEQUIN, *en le déployant.*

Et par où vous sert-il, afin que je le baise par-là.

SILVIA, *s'en-allant.*

Par-tout: mais j'ai hâte, je ne vois plus mes moutons. Adieu; jusqu'à tantôt.

(ARLEQUIN *la salue en faisant des singeries, & se retire aussi.*)

SCENE VI.

La Scene change, & représente le Jardin de la Fée.

LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

EH bien! notre jeune homme a-t-il goûté?

TRIVELIN.

Oui, goûté comme quatre; il excelle en fait d'appétit.

LA FÉE.

Où est-il à présent?

TRIVELIN.

Je crois qu'il joue au volant dans les prairies : mais j'ai une nouvelle à vous apprendre.

LA FÉE.

Quoi ! qu'eſt-ce que c'eſt ?

TRIVELIN.

Merlin eſt venu pour vous voir.

LA FÉE.

Je ſuis ravie de ne m'y être point rencontrée ; car c'eſt une grande peine que de feindre de l'amour pour qui l'on n'en ſent plus.

TRIVELIN.

En vérité, Madame, c'eſt bien dommage que ce petit innocent l'ait chaſſé de votre cœur. Merlin eſt au comble de la joie ; il croit vous épouſer inceſſamment. Imagines-tu quelque choſe de ſi beau qu'elle, me diſoit-il tantôt, en regardant votre portrait ? Ah ! Trivelin, que de plaiſirs m'attendent ! mais je vois bien que, de ces plaiſirs-là, il n'en tâtera qu'en idée ; & cela eſt d'une triſte reſſource, quand on s'en eſt promis la belle & bonne réalité. Il reviendra ; comment vous tirerez-vous d'affaire avec lui ?

LA FÉE.

Jusqu'ici je n'ai point encore d'autre parti à prendre que de le tromper.

TRIVELIN.

Eh! n'en sentez-vous pas quelque remords de conscience?

LA FÉE.

Oh! j'ai bien d'autres choses en tête, qu'à m'amuser à consulter ma conscience sur une bagatelle.

TRIVELIN, *à part.*

Voilà ce qui s'appelle un cœur de femme complet.

LA FÉE.

Je m'ennuie de ne point voir Arlequin; je vais le chercher: mais le voilà qui vient à nous. Qu'en dis-tu, Trivelin? il me semble qu'il se tient mieux qu'à l'ordinaire.

SCENE VII.

(Arlequin arrive tenant en main le mouchoir de Silvia qu'il regarde, & dont il se frotte tout doucement le visage.)

LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE, *continuant de parler à Trivelin.*

JE suis curieuse de voir ce qu'il fera tout seul. Mets-toi à côté de moi : je vais tourner mon anneau qui nous rendra invisibles.

(Arlequin arrive au bord du Théâtre & il saute en tenant le mouchoir de Silvia : il le met sur son sein, il se couche & se roule dessus; & tout cela gaiement.)

LA FÉE, *à Trivelin.*

Qu'est-ce que cela veut dire? Cela me paroît singulier. Où a-t-il pris ce mouchoir? ne seroit-ce pas un des miens qu'il auroit trouvé? Ah! si cela étoit, Trivelin; toutes ces postures-là seroient peut-être de bon augure.

TRIVELIN.

Je gagerois, moi, que c'eſt un linge qui ſent le muſc.

LA FÉE

Oh ! non : je veux lui parler ; mais éloignons-nous un peu, pour feindre que nous arrivons.

(Elle s'éloigne de quelques pas, pendant qu'Arlequin ſe promene en long en chantant.)

Ter li ta ta li ta.

LA FÉE.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN, *en tirant le pied, & mettant le mouchoir ſous ſon bras.*

Je ſuis votre très-humble ſerviteur.

LA FÉE, *à part, à Trivelin.*

Comment ! voilà des manieres ! Il ne m'en a jamais tant dit depuis qu'il eſt ici.

ARLEQUIN, *à la Fée.*

Madame, voulez-vous avoir la bonté de vouloir bien me dire comment on eſt, quand on aime une perſonne ?

LA FÉE, *charmée, à Trivelin.*

Trivelin, entends-tu ? (*à Arlequin.*) Quand on aime, mon cher enfant, on ſouhaite toujours de voir les gens ; on ne peut ſe ſéparer d'eux : on

les perd de vue avec chagrin. Enfin on ſent des tranſports, des impatiences, & ſouvent des deſirs.

ARLEQUIN, *en ſautant d'aiſe, & comme à part.*

M'y voilà.

LA FEE.

Eſt-ce que vous ſentez tout ce que je dis-là.

ARLEQUIN, *d'un air indifférent.*

Non, c'eſt une curioſité que j'ai.

TRIVELIN.

Il jâſe, vraiment!

LA FÉE.

Il jâſe, il eſt vrai; mais ſa réponſe ne me plaît pas. Mon cher Arlequin, ce n'eſt donc pas de moi que vous parlez?

ARLEQUIN.

Oh! je ne ſuis pas un niais; je ne dis pas ce que je penſe.

LA FÉE, *avec feu & d'un ton bruſque.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? où avez-vous pris ce mouchoir?

ARLEQUIN, *la regardant avec crainte.*

Je l'ai pris à terre.

LA FEE.

A qui eſt-il?

ARLEQUIN.

Il eſt à...... (*puis s'arrêtant.*) Je n'en ſçais rien.

LA FÉE.

Il y a quelque myſtère déſolant là - deſſous. Donnez-moi ce mouchoir. (*Elle le lui arrache , & après l'avoir regardé avec chagrin, & à part.*) Il n'eſt pas à moi ; & il le baiſoit ! n'importe ; cachons-lui mes ſoupçons, & ne l'intimidons pas : car il ne me découvriroit rien...

ARLEQUIN *alors va, le chapeau bas & humblement lui redemander le mouchoir.*

Ayez la charité de me rendre le mouchoir.

LA FÉE, *en ſoupirant en ſecret.*

Tenez, Arlequin ; je ne veux pas vous l'ôter, puiſqu'il vous fait plaiſir.

ARLEQUIN, *en le recevant, baiſe la main, la ſalue, & s'en-va.*

LA FÉE, *le regardant.*

Vous me quittez ! où allez-vous ?

ARLEQUIN.

Dormir ſous un arbre.

LA FÉE, *doucement.*

Allez, allez.

SCENE VIII.

LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

AH ! Trivelin, je ſuis perdue.

TRIVELIN.

Je vous avoue, Madame, que voici une aventure où je ne comprends rien. Que ſeroit-il donc arrivé à ce petit peſte-là ?

LA FÉE, *au déſeſpoir & avec feu.*

Il a de l'eſprit, Trivelin; il en a, & je n'en ſuis pas mieux; je ſuis plus folle que jamais. Ah ! quel coup pour moi ! que le petit ingrat vient de me paroître aimable ! As-tu vu comme il eſt changé ? As-tu remarqué de quel air il me parloit; combien ſa phyſionomie étoit devenue fine ? & ce n'eſt pas de moi qu'il tient toutes ces grâces-là ! Il a déjà de la délicateſſe de ſentiment; il s'eſt retenu, il n'ôſe me dire à qui appartient le mouchoir; il devine que j'en ſerois jalouſe. Ah ! qu'il faut qu'il ait pris d'amour pour avoir déjà tant d'eſprit ! Que je ſuis malheureuſe ! Une autre lui entendra dire, ce *je vous aime* que j'ai tant de-

ſiré ; & je ſens qu'il méritera d'être adoré : je ſuis au déſeſpoir. Sortons, Trivelin. Il s'agit ici de découvrir ma rivale ; je vais le ſuivre & parcourir tous les lieux où ils pourront ſe voir. Cherche de ton côté ; va vîte. Je me meurs.

(La Scene change, & repréſente une prairie où de loin paiſſent des moutons.)

SCENE IX.

SILVIA, UNE DE SES COUSINES.

SILVIA.

ARRÊTE-TOI un moment, ma couſine, je t'aurai bien-tôt conté mon hiſtoire, & tu me donneras quelqu'avis. Tiens, j'étois ici quand il eſt venu ; dès qu'il s'eſt approché, le cœur m'a dit que je l'aimois ; cela eſt admirable ! il s'eſt approché auſſi ; il m'a parlé. Sçais-tu ce qu'il m'a dit ? qu'il m'aimoit auſſi. J'étois plus contente que ſi on m'avoit donné tous les moutons du hameau. Vraiment ! je ne m'étonne pas ſi toutes nos Bergeres ſont ſi aiſes d'aimer : je voudrois n'avoir fait

que cela depuis que je ſuis au monde, tant je le trouve charmant. Mais ce n'eſt pas tout; il doit revenir ici bien-tôt; il m'a déjà baiſé la main, & je vois bien qu'il voudra me la baiſer encore. Donne-moi conſeil, toi qui as eu tant d'amans; dois-je le laiſſer faire?

LA COUSINE.

Garde-t-en bien, ma couſine: ſois bien ſévere; cela entretient l'amour d'un amant.

SILVIA.

Quoi! il n'y a point de moyen plus aiſé que cela pour l'entretenir?

LA COUSINE.

Non; il ne faut point auſſi lui dire tant, que tu l'aimes.

SILVIA.

Eh! comment s'en empêcher? je ſuis encore trop jeune pour pouvoir me gêner.

LA COUSINE.

Fais comme tu pourras; mais on m'attend: je ne puis reſter plus long-temps. Adieu, ma couſine.

SCENE X.

SILVIA, *seule.*

QUE je suis inquiette! j'aimerois autant ne point aimer, que d'être obligée d'être févere ; cependant elle dit que cela entretient l'amour. Voilà qui est étrange : on devroit bien changer une maniere si incommode ; ceux qui l'ont inventée, n'aimoient pas tant que moi.

SCENE XI.

SILVIA, ARLEQUIN.

Arlequin arrivé.

SILVIA, *en le voyant.*

VOICI mon amant; que j'aurai de peine à me retenir !

*Dès qu'*ARLEQUIN *l'apperçoit, il vient à elle en sautant de joie : il lui fait des caresses avec son chapeau, auquel il a attaché le mouchoir : il*

il tourne autour de Silvia ; tantôt il baiſe le mouchoir, tantôt il careſſe Silvia.)

Vous voilà donc, mon petit cœur?

SILVIA, *en riant.*

Oui, mon amant.

ARLEQUIN.

Êtes-vous bien aiſe de me voir?

SILVIA.

Aſſez.

ARLEQUIN, *en répétant ce mot.*

Aſſez! ce n'eſt pas aſſez.

SILVIA.

Oh, ſi fait! il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN *ici lui prend la main. Silvia paroît embarraſſée; Arlequin en la tenant, dit:*

Et moi je ne veux pas que vous diſiez comme cela. *(Il veut lui baiſer la main, en diſant ces derniers mots.)*

SILVIA, *retirant ſa main.*

Ne me baiſez pas la main, au moins.

ARLEQUIN, *fâché.*

Ne voilà-t-il pas encore! allez, vous êtes une trompeuſe. *(Il pleure.)*

SILVIA, *tendrement en lui prenant le menton.*

Hélas ! mon petit amant, ne pleurez pas.

ARLEQUIN, *continuant de gémir.*

Vous m'aviez promis votre amitié.

SILVIA.

Eh ! je vous l'ai donnée.

ARLEQUIN.

Non : quand on aime les gens, on ne les empéche pas de baiser sa main. (*En lui offrant la sienne.*) Tenez, voilà la mienne : voyez si je ferai comme vous.

SILVIA, *se ressouvenant des conseils de sa cousine ; & comme à part.*

Oh ! ma cousine dira ce qu'elle voudra ; mais je ne puis y tenir. La, la, consolez-vous, mon amant, & baisez ma main, puisque vous en avez envie ; baisez. Mais écoutez, n'allez pas me demander combien je vous aime ; car je vous en dirois toujours la moitié moins qu'il n'y en a. Cela n'empêchera pas que dans le fond je ne vous aime de tout mon cœur : mais vous ne devez pas le sçavoir, parce que cela vous ôteroit votre amitié ; on me l'a dit.

ARLEQUIN, *d'une voix plaintive.*

Tous ceux qui vous ont dit cela, ont fait

un menſonge : ce ſont des cauſeurs qui n'entendent rien à notre affaire. Le cœur me bat, quand je baiſe votre main, & que vous dites que vous m'aimez ; & c'eſt marque que ces choſes-là ſont bonnes à mon amitié.

SILVIA.

Cela ſe peut bien ; car la mienne en va de mieux en mieux auſſi : mais n'importe, puiſqu'on dit que cela ne vaut rien, faiſons un marché de peur d'accident. Toutes les fois que vous me demanderez ſi j'ai beaucoup d'amitié pour vous ; je vous répondrai que je n'en ai guères ; & cela ne ſera pourtant pas vrai : & quand vous voudrez me baiſer la main, je ne le voudrai pas, & pourtant j'en aurai envie.

ARLEQUIN, *riant.*

Eh, eh : cela ſera drôle ! je le veux bien : mais avant ce marché-là, laiſſez-moi baiſer votre main à mon aiſe ; cela ne ſera pas du jeu.

SILVIA.

Baiſez, cela eſt juſte.

ARLEQUIN, *lui baiſe & rebaiſe la main ; & après, faiſant réflexion au plaiſir qu'il vient d'avoir, il dit :*

Oh, mais ! mon amie, peut-être que le marché nous fâchera tous deux.

SILVIA.

Eh! quand cela nous fâchera tout de bon; ne sommes-nous pas les maîtres?

ARLEQUIN.

Il est vrai, mon amie. Cela est donc arrêté?

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela sera tout divertissant: voyons pour voir. (*Arlequin ici badine, & l'interroge pour rire.*) M'aimez-vous beaucoup?

SILVIA.

Pas beaucoup.

ARLEQUIN, *sérieusement.*

Ce n'est que pour rire au moins; autrement.....

SILVIA, *riant.*

Eh! sans doute.

ARLEQUIN, *poursuivant toujours la badinerie, & riant.*

Ah, ah, ah. (*puis pour badiner encore.*) Donnez-moi votre main, ma mignonne.

SILVIA.

Je ne le veux pas.

ARLEQUIN, *souriant.*

Je sçais pourtant que vous le voudriez bien.

SILVIA.

Plus que vous : mais je ne veux pas le dire.

ARLEQUIN, *souriant encore ici ; puis changeant de façon, & tristement.*

Je veux la baiser, ou je serai fâché.

SILVIA.

Vous badinez, mon amant?

ARLEQUIN, *comme tristement toujours.*

Non.

SILVIA.

Quoi ! c'est tout de bon?

ARLEQUIN.

Tout de bon.

SILVIA, *en lui tendant la main.*

Tenez donc.

SCENE XII.

Ici LA FÉE *qui les cherchoit, arrive, & dit, à part, en retournant son anneau.*

AH! je vois mon malheur.

ARLEQUIN, *après avoir baisé la main de Silvia.*

Dame! je badinois.

SIVIA.

Je vois bien que vous m'avez attrapée; mais j'en profite aussi.

ARLEQUIN, *qui lui tient toujours la main.*

Voilà un petit mot qui me plaît comme tout.

LA FÉE, *à part.*

Ah, juste ciel! quel langage! Paroissons. (*Elle retourne son anneau.*)

SILVIA, *effrayée de la voir, fait un cri.*

Ah!

ARLEQUIN, *de son côté.*

Ouf!

LA FÉE, *à Arlequin, avec altération.*

Vous en ſçavez déja beaucoup.

ARLEQUIN, *embarraſſé.*

Eh, eh! je ne ſçavois pourtant pas que vous étiez-là.

LA FÉE, *en le regardant.*

Ingrat! (*puis le touchant de sa baguette.*) Suivez-moi.

(*Après ce dernier mot, elle touche auſſi Silvia ſans lui rien dire.*)

SILVIA, *touchée, dit:*

Miséricorde!

(*La Fée alors part avec Arlequin qui marche devant en ſilence, & comme par compas.*)

SCENE XIII.

SILVIA, *ſeule, tremblante, & ſans bouger.*

AH! la méchante femme; je tremble encore de peur. Hélas! peut-être qu'elle va tuer mon amant, elle ne lui pardonnera jamais de m'aimer: mais je ſçais bien comment je ferai; je m'en vais

aſſembler tous les Bergers du Hameau, & les mener chez elle : allons. (*Silvia là-deſſus veut marcher : mais elle ne peut avancer un pas ; elle dit* :) Qu'eſt-ce que j'ai donc ? je ne puis me remuer. (*Elle fait des efforts, & ajoûte* :) Ah ! cette Magicienne m'a jetté un ſortilége aux jambes.

(*A ces mots, deux ou trois Lutins viennent pour l'enlever.*)

SILVIA, *tremblante.*

Ahi ! ahi ! Meſſieurs, ayez pitié de moi ; au ſecours, au ſecours !

UN DES LUTINS.

Suivez-nous, ſuivez-nous.

SILVIA.

Je ne veux pas, je veux retourner au logis.

UN AUTRE LUTIN.

Marchons.

(*Il l'enleve.*)

SCENE XIV.

(La Scene change, & représente le Jardin de la Fée.)

LA FÉE *paroît avec* ARLEQUIN, *qui marche devant elle dans la même posture qu'il a fait ci-devant, & la tête baissée.*

LA FÉE.

Fourbe que tu es! je n'ai pu paroître aimable à tes yeux, je n'ai pu t'inspirer le moindre sentiment, malgré tous les soins & toute la tendresse que tu m'as vue; & ton changement est l'ouvrage d'une misérable Bergere! Réponds, ingrat! que lui trouves-tu de si charmant? Parle.

ARLEQUIN, *feignant d'être retombé dans sa bêtise.*

Qu'est-ce que vous voulez?

LA FEE.

Je ne te conseille pas d'affecter une stupidité que tu n'as plus. Si tu ne te montres tel que tu es,

tu vas me voir poignarder l'indigne objet de ton choix.

ARLEQUIN, *vîte & avec crainte.*

Eh ! non, non : je vous promets que j'aurai de l'eſprit autant que vous le voudrez.

LA FÉE.

Tu trembles pour elle.

ARLEQUIN.

C'eſt que je n'aime pas à voir mourir perſonne.

LA FÉE.

Tu me verras mourir, moi, ſi tu ne m'aimes.

ARLEQUIN, *en la flattant.*

Ne ſoyez donc pas en colere contre nous.

LA FÉE, *en s'attendriſſant.*

Ah ! mon cher Arlequin, regarde-moi : repens-toi de m'avoir déſeſpérée, j'oublierai de quelle part t'eſt venu ton eſprit : mais puiſque tu en as, qu'il te ſerve à connoître les avantages que je t'offre.

ARLEQUIN.

Tenez, dans le fond, je vois bien que j'ai tort ; vous êtes belle & brave cent fois plus que l'autre. J'enrage.

LA FÉE.

Et de quoi ?

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ai laiſſé prendre mon cœur par cette petite friponne qui eſt plus laide que vous.

LA FÉE *ſoupire en ſecret, & dit :*

Arlequin, voudrois-tu aimer une perſonne qui te trompe, qui a voulu badiner avec toi, & qui ne t'aime pas?

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela, ſi fait : elle m'aime à la folie.

LA FÉE.

Elle t'abuſoit, je le ſçais bien, puiſqu'elle doit épouſer un Berger du Village qui eſt ſon amant. Si tu veux, je m'en vais l'envoyer chercher, & elle te le dira elle-même.

ARLEQUIN, *en ſe mettant la main ſur la poitrine & ſur ſon cœur.*

Tic, tac, tic, tac, ouf, voilà des paroles qui me rendent malade. (*puis vîte.*) Allons, allons, je veux ſçavoir cela ; car ſi elle me trompe, jarni ! je vous careſſerai, je vous épouſerai devant ſes deux yeux pour la punir.

LA FÉE.

Eh bien ! je vais donc l'envoyer chercher.

ARLEQUIN, *encore ému.*

Oui : mais vous êtes bien fine. Si vous êtes

là quand elle me parlera, vous lui ferez la grimace, elle vous craindra, & elle n'osera me dire rondement sa pensée.

LA FEE.

Je me retirerai.

ARLEQUIN.

La peste! vous êtes une sorciere, vous nous jouerez un tour comme tantôt, & elle s'en doutera. Vous êtes au milieu du monde, & on ne voit rien. Oh! je ne veux point que vous trichiez; faites un serment que vous n'y serez pas en cachette.

LA FÉE.

Je te le jure, foi de Fée.

ARLEQUIN.

Je ne sçais point si ce juron-là est bon; mais je me souviens à cette heure, quand on me lisoit des histoires, d'avoir vu qu'on juroit par le Six, le Tix; oui le Styx.

LA FÉE.

C'est la même chose.

ARLEQUIN.

N'importe, jurez toujours. Dame! puisque vous craignez, c'est que c'est le meilleur.

LA FÉE, *après avoir rêvé.*

Eh bien! je n'y ferai point, je t'en jure par le Styx, & je vais donner ordre qu'on l'amene ici.

ARLEQUIN.

Et moi, en attendant, je m'en vais gémir en me promenant.

(*Il fort.*)

SCENE XV.

LA FÉE, *feule.*

MON ferment me lie : mais je n'en fçais pas moins le moyen d'épouvanter la Bergere fans être préfente ; & il me refte une reffource. Je donnerai mon anneau à Trivelin qui les écoutera invifible, & qui me rapportera ce qu'ils auront dit. Appellons-les, Trivelin, Trivelin!

SCENE XVI.

LA FÉE, TRIVELIN.

TRIVELIN *vient.*

Que voulez-vous, Madame?

LA FÉE.

Faites venir ici cette Bergere, je veux lui parler; & vous, prenez cette bague. Quand j'aurai quitté cette fille, vous avertirez Arlequin de lui venir parler, & vous le ſuivrez ſans qu'il le ſçache, pour venir écouter leur entretien, avec la précaution de retourner la bague, pour n'être point vu d'eux; après quoi, vous me redirez leurs diſcours. Entendez-vous? ſoyez exact, je vous prie.

TRIVELIN.

Oui, Madame.

(Il ſort pour aller chercher Silvia.)

SCENE XVII.

LA FÉE, *un moment seule.*

EST-IL d'aventure plus triste que la mienne? Je n'ai lieu d'aimer plus que je n'aimois, que pour en souffrir davantage ; cependant il me reste encore quelqu'espérance : mais voici ma rivale.

(*Silvia entre.*)

LA FÉE, *en colere.*

Approchez, approchez.

SILVIA.

Madame, est-ce que vous voulez toujours me retenir de force ici? Si ce beau garçon m'aime, est-ce ma faute? Il dit que je suis belle : dame ! je ne puis m'empêcher de l'être.

(LA FÉE *avec un sentiment de fureur, à part.*)

Oh! si je ne craignois de tout perdre, je la déchirerois. (*Haut.*) Ecoutez-moi, petite fille : mille tourments vous sont préparés, si vous ne m'obéissez.

SILVIA, *en tremblant.*

Hélas! vous n'avez qu'à dire.

LA FÉE.

Arlequin va paroître ici. Je vous ordonne de lui dire que vous n'avez voulu que vous divertir avec lui, que vous ne l'aimez point, & qu'on va vous marier avec un Berger du Village. Je ne paroîtrai point dans votre converſation : mais je ſerai à vos côtés ſans que vous me voyiez; & ſi vous n'obſervez mes ordres avec la derniere rigueur, s'il vous échappe le moindre mot qui lui faſſe deviner que je vous aie forcée à lui parler comme je le veux, tout eſt prêt pour votre ſupplice.

SILVIA.

Moi, lui dire que j'ai voulu me moquer de lui! cela eſt-il raiſonnable? il ſe mettra à pleurer, & je me mettrai à pleurer auſſi. Vous ſçavez bien que cela eſt immanquable.

LA FÉE, *en colere.*

Vous oſez me réſiſter! Paroiſſez, Eſprits infernaux, enchaînez-la; & n'oubliez rien pour la tourmenter.

DES ESPRITS ENTRENT.

SILVIA, *pleurant, dit:*

N'avez-vous pas de conſcience de me demander une choſe impoſſible?

LA

LA FÉE, *aux Esprits.*

Ce n'est pas tout ; allez prendre l'ingrat qu'elle aime, & donnez-lui la mort à ses yeux.

SILVIA, *avec exclamation.*

La mort ! Ah ! Madame la Fée, vous n'avez qu'à le faire venir : je m'en vais lui dire que je le haïs, & je vous promets de ne point pleurer du tout ; je l'aime trop pour cela.

LA FÉE.

Si vous versez une larme ; si vous ne paroissez tranquille, il est perdu, & vous aussi. (*aux Esprits.*) Otez-lui ses fers. (*à Silvia.*) Quand vous lui aurez parlé, je vous ferai reconduire chez vous, si j'ai lieu d'être contente : il va venir ; attendez ici.

(*La Fée sort & les Esprits aussi.*)

SCENE XVIII.

SILVIA, *un moment seule.*

ACHEVONS vîte de pleurer, afin que mon amant ne croie pas que je l'aime. Le pauvre enfant ! ce seroit le tuer moi-même. Ah ! maudite

Fée ! Mais essuyons mes yeux, le voilà qui vient.

(Arlequin entre alors triste & la tête penchée ; il ne dit mot jusqu'auprès de Silvia. Il se présente à elle, la regarde un moment sans parler ; & après, Trivelin, invisible, entre.)

ARLEQUIN.

Mon amie !

SILIVA, *d'un air libre.*

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Regarde-moi.

SILVIA, *embarrassée.*

A quoi sert tout cela ? on m'a fait venir ici pour vous parler ; j'ai hâte. Qu'est-ce que vous voulez ?

ARLEQUIN, *tendrement.*

Est-ce vrai que vous m'avez fourbé ?

SILVIA.

Oui ; tout ce que j'ai fait, ce n'étoit que pour me donner du plaisir.

ARLEQUIN *s'approche d'elle tendrement, & lui dit.*

Mon amie, dites franchement : cette coquine de Fée n'est point ici, car elle en a juré. *(En flattant Silvia.)* La, la, remettez-vous ; mon

petit cœur; dites, êtes-vous une perfide? Allez-vous être la femme d'un vilain Berger?

SILVIA.

Oui, encore une fois: tout cela eſt vrai.

ARLEQUIN *là-deſſus pleure de toute ſa force.*

Hi, hi, hi.

SILVIA, *à part.*

Le courage me manque.

ARLEQUIN, *en pleurant ſans rien dire, cherche dans ſes poches; il en tire un petit couteau qu'il aiguiſe ſur ſa manche.*

SILVIA, *le voyant faire.*

Qu'allez-vous donc faire?

(*Alors* ARLEQUIN *ſans répondre, allonge le bras, comme pour prendre ſa ſecouſſe, & ouvre un peu ſon eſtomac.*)

SILVIA, *effrayée.*

Ah! il ſe va tuer. Arrêtez-vous, mon amant, j'ai été obligée de vous dire des menteries. (*En parlant à la Fée qu'elle croit à côté d'elle.*) Madame la Fée, pardonnez-moi en quelqu'endroit que vous ſoyez içi: vous voyez bien ce qu'il en eſt.

ARLEQUIN, *à ces mots cessant son désespoir, lui prend vîte la main, & dit :*

Ah, quel plaisir ! soutenez-moi, m'amour : je m'évanouis d'aise.

SILVIA *le soutient.*

TRIVELIN *alors paroît tout-d'un-coup à leurs yeux.*

SILVIA, *dans la surprise, dit :*

Ah ! voilà la Fée.

TRIVELIN.

Non, mes enfans, ce n'est pas la Fée : mais elle m'a donné son anneau, afin que je vous écoutasse sans être vu. Ce seroit bien dommage d'abandonner de si tendres amants à sa fureur : aussi bien ne mérite-t-elle pas qu'on la serve, puisqu'elle est infidelle au plus généreux Magicien du monde à qui je suis dévoué. Soyez en repos ; je vais vous donner un moyen d'assûrer votre bonheur. Il faut qu'Arlequin paroisse mécontent de vous, Silvia ; & que, de votre côté, vous feigniez de le quitter en le raillant. Je vais chercher la Fée qui m'attend, à qui je dirai que vous vous êtes parfaitement acquittée de ce qu'elle vous avoit ordonné : elle sera témoin de votre retraite. Pour vous, Arlequin, quand Silvia sera

ſortie, vous reſterez avec la Fée; & alors en l'aſſurant que vous ne ſongez plus à Silvia infidelle, vous jurerez de vous attacher à elle, & tâcherez par quelque tour d'adreſſe, & comme en badinant, de lui prendre ſa baguette. Je vous avertis que dès qu'elle ſera dans vos mains, la Fée n'aura plus aucun pouvoir ſur vous deux; & qu'en la touchant elle-même d'un coup de baguette, vous en ſerez abſolument le maître. Pour lors vous pourrez ſortir d'ici, & vous faire telle deſtinée qu'il vous plaira.

SILVIA.

Je prie le ciel qu'il vous récompenſe.

ARLEQUIN.

Oh! quel honnête-homme! quand j'aurai la baguette, je vous donnerai votre plein chapeau de liards.

TRIVELIN.

Préparez vous; je vais amener ici la Fée.

SCENE XIX.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

MA chere amie, la joie me court dans le corps: il faut que je vous baiſe; nous avons bien le temps de cela.

SILVIA, *en l'arrêtant.*

Taiſez-vous donc, mon ami: ne nous careſſons pas à cette heure, afin de pouvoir nous careſſer toujours. On vient, dites-moi bien des injures, pour avoir la baguette.

SCENE XX.

LA FÉE, TRIVELIN, ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN, *comme en colere.*

ALLONS, petite coquine.

TRIVELIN, *à la Fée en entrant.*

Je crois, Madame, que vous aurez lieu d'être contente.

ARLEQUIN, *continuant à gronder Silvia.*

Sortez d'ici, friponne. Voyez cette petite effrontée ! ſortez d'ici, mort de ma vie !

SILVIA, *ſe retirant en riant.*

Ah, ah ! qu'il eſt drôle ! adieu, adieu ; je m'en vais épouſer mon amant : une autre fois ne croyez pas tout ce qu'on vous dit, petit garçon.

(*Puis Silvia dit à la Fée :*)

Madame, voulez-vous que je m'en aille ?

LA FÉE, *à Trivelin.*

Faites-la ſortir, Trivelin.

TRIVELIN *emmene Silvia.*

SCENE XIII.

LA FÉE, ARLEQUIN.

LA FÉE.

JE vous avois dit la vérité, comme vous voyez.

ARLEQUIN, *comme indifférent.*

Oh ! je me ſoucie bien de cela : c'eſt une petite laide qui ne vous vaut pas. Allez, allez ; à préſent je vois bien que vous êtes une bonne per-

ſonne. Fi, que j'étois ſot ! laiſſez faire, nous l'attraperons bien, quand nous ſerons mari & femme.

LA FÉE.

Quoi ! mon cher Arlequin, vous m'aimerez donc ?

ARLEQUIN.

Eh! qui donc ? j'avois aſſurément la vue trouble Tenez, cela m'avoit fâché d'abord : mais à préſent je donnerois toutes les Bergeres des champs pour une mauvaiſe épingle. (*doucement.*) Mais, vous n'avez peut-être plus envie de moi, à cauſe que j'ai été ſi bête ?

LA FÉE, *charmée.*

Mon cher Arlequin, je te fais mon maître, mon mari ; oui, je t'épouſe, je te donnne mon cœur, mes richeſſes, ma puiſſance. Es-tu content ?

ARLEQUIN, *en la regardant ſur cela tendrement.*

Ah ! ma mie, que vous me plaiſez ! (*lui prenant la main.*) Moi, je vous donne ma perſonne, & puis cela encore ; (*c'eſt ſon chapeau.*) & puis encore cela, (*c'eſt ſon épée.*)

(*Là-deſſus, en badinant, il lui met ſon épée au côté, & dit en lui prenant ſa baguette :*)

Et je m'en vais mettre ce bâton à mon côté.

(*Quand il tient la Baguette, la Fée inquiette lui dit :*)

Donnez, donnez-moi cette baguette, mon fils; vous la casserez.

ARLEQUIN, *se reculant aux approches de la Fée, tournant autour du Théâtre & d'une façon reposée.*

Tout doucement, tout doucement.

LA FÉE, *encore plus allarmée.*

Donnez donc vîte; j'en ai besoin.

ARLEQUIN *alors la touche de la baguette adroitement, & lui dit :*

Tout beau! asseyez-vous là; & soyez sage.

LA FÉE *tombe sur le siége de gason mis auprès de la grille du Théâtre, & dit :*

Ah! je suis perdue, je suis trahie!

ARLEQUIN, *en riant.*

Et moi, je suis on ne peut pas mieux. Oh, oh! vous me grondiez tantôt, parce que je n'avois point d'esprit. J'en ai pourtant plus que vous.

(*Arlequin alors fait des sauts de joie, il rit, il danse, il siffle, & de temps en temps va autour de la Fée, & lui montrant la baguette :*)

Soyez bien sage, Madame la Sorciere; car, voyez-vous bien cela? (*Alors il appelle tout le*

monde.) Allons, qu'on m'apporte ici mon petit cœur. Trivelin, où sont mes valets & tous les diables aussi. Vîte; j'ordonne, je commande, ou par la sembleu....

(Tout accourt à sa voix.)

SCENE DERNIERE.

SILVIA *conduite par* TRIVELIN, LES DANSEURS, LES CHANTEURS, ET LES ESPRITS.

ARLEQUIN, *courant au-devant de Silvia, & lui montrant la baguette.*

MA chere amie, voilà la machine : je suis Sorcier à cette heure; tenez, prenez, il faut que vous soyez Sorciere aussi.

(Il lui donne la baguette.)

SILVIA *prend la baguette en sautant d'aise, & dit :*

Oh! mon amant, nous n'aurons plus d'envieux.

(A peine Silvia a-t-elle dit ces mots, que quelques ESPRITS *s'avancent, & l'un d'eux dit :)*

Vous êtes notre maitresse, que voulez-vous de nous?

SILVIA, *ſurpriſe de leur approche, ſe retire, & a peur, & dit:*

Voilà encore ces vilains hommes, qui me font peur.

ARLEQUIN, *fâché.*

Jarni! je vous apprendrai à vivre. (*à Silvia.*) Donnez-moi ce bâton, afin que je les roſſe.

(*Il prend la baguette, & enſuite bat les Eſprits avec ſon épée; il bat après les Danſeurs, les Chanteurs, & juſqu'à Trivelin même.*)

SILVIA, *lui dit en l'arrêtant:*

En voilà aſſez, mon ami.

ARLEQUIN *menace toujours tout le monde, & va à la Fée qui eſt ſur le banc, & la menace auſſi.*

SILVIA *alors s'approche à ſon tour de la Fée, & lui dit en la ſaluant.*

Bon jour, Madame; comment vous portez-vous? Vous n'êtes donc plus ſi méchante?

LA FÉE *retourne la tête en jettant des regards de fureur ſur eux.*

SILVIA.

Oh! qu'elle eſt en colere!

ARLEQUIN, *alors à la Fée.*

Tout doux ! je ſuis le maître. Allons qu'on nous regarde tout-à-l'heure agréablement.

SILVIA.

Laiſſons-la là, mon ami ; ſoyons généreux : la compaſſion eſt une belle choſe.

ARLEQUIN.

Je lui pardonne : mais je veux qu'on chante ; qu'on danſe, & puis après nous irons nous faire Roi quelque part.

FIN.

LA SURPRISE
DE L'AMOUR,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, EN PROSE;
Représentée par les Comédiens Italiens.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LÉLIO.

LE BARON, Ami de Lélio.

COLOMBINE, Suivante de la Comtesse.

ARLEQUIN, Valet de Lélio.

JACQUELINE, Servante de Lélio.

PIERRE, Amant de Jacqueline.

La Scene est dans une Maison de Campagne.

LA SURPRISE DE L'AMOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE.

TIANS, Jacqueline, t'as une himeur qui me fâche. Pargué ! encore faut-il dire queuque parole d'amiquié aux gens.

JACQUELINE.

Mais, qu'est-ce qu'il te faut donc ? Tu me

veux pour ta femme : eh bian ! eſt-ce que je recule à cela ?

PIERRE.

Bon ! qu'eſt-ce que ça dit? eſt-ce que toutes les filles n'aimont pas à devenir la femme d'un homme ?

JACQUELINE.

Tredame ! c'eſt donc un oiſiau bien rare qu'un homme, pour en être ſi envieuſe ?

PIERRE.

Hé ! la, la, je parle en diſcourant ; je ſçavons bian que l'oiſiau n'eſt pas rare : mais quand une fille eſt grande, alle a la fantaiſie d'en avoir un, & il n'y a pas de mal à ça, Jacqueline ; car ça eſt vrai, & tu n'iras pas là-contre.

JACQUELINE.

Acoute ; n'ons-je pas d'autres amoureux que toi ? Eſt-ce que Blaiſe & le gros Colas ne ſont pas affolés de moi tous deux ? Eſt-ce qu'ils ne ſont pas des hommes auſſi-bian que toi ?

PIERRE.

Eh mais ! je penſe qu'oui.

JACQUELINE.

Eh bian ! butord, je te baille la parfarance. Qu'as-tu à dire à ça ?

PIERRE.

PIERRE.

C'eſt que tu m'aimes mieux qu'eux tant ſeulement ; mais ſi je ne te prenois pas moi, ça te fâcheroit-il ?

JACQUELINE.

Oh ! dame, t'en veux trop.

PIERRE.

Eh morguenne ! voilà le *tu autem* ; je veux de l'amiquié pour la parſonne de moi tout ſeul. Quand tout le village viarnroit te dire, Jacquelaine, épouſe-moi ; je voudrois que tu fis bravement la grimace à tout le village, & que tu lui diſis : nennin-dà, je veux être la femme de Piarre, & pis c'eſt tout. Pour ce qui eſt d'en cas de moi, ſi j'allois être un parfide, je voudrois que tu te fâchis rudement, & que t'en pleuriſſes tout ton ſaoul ; & vélà margué ! ce qu'en appelle aimer le monde. Tians, moi qui te parle, ſi t'allois me changer, il n'y auroit pu de çarvelle cheux moi ; c'eſt de l'amiquié que ça. Tatigué ! que je ſerois content, ſi tu pouvois itou devenir folle ! Ah ! que ça ſeroit touchant ! Ma pauvre Jacquelaine, dis-moi queuque mot qui me faſſe comprendre que tu pardrois un petit brin l'eſprit.

JACQUELINE.

Va, va, Piarre, je ne dis rien ; mais je n'en penſe pas moins.

PIERRE.

Eh! penſes-tu que tu m'aimes, par hazard ? Dis-moi oui, ou non.

JACQUELINE.

Devine lequel.

PIERRE.

Regarde-moi entre deux yeux. Tu ris, tout comme ſi tu diſois oui. Hé, hé, hé; qu'en dis-tu?

JACQUELINE.

Eh ! je dis franchement que je ſerois bian empêchée de ne pas t'aimer; car t'es bien agriable.

PIERRE.

Eh, jarni! vélà dire les mots & les paroles.

JACQUELINE.

Je t'ai toujours trouvé une bonne philoſomie d'homme. Tu m'as fait l'amour, & franchement ça m'a fait plaiſir; mais l'honneur des filles les empêche de parler. Après ça, ma tante diſoit toujours qu'un amant, c'eſt comme un homme qui a faim : pus il a faim, & pus il a envie de manger; pus un homme a de peine après une fille, & pus il l'aime.

PIERRE.

Parsanguenne ! il faut que ta tante ait dit vrai : car je meurs de faim ; je t'en avertis, Jacqueleine.

JACQUELINE.

Tant-mieux, je t'aime de cette himeur-là ; pourvû qu'alle dure : mais j'ai bian peur que Monsieur Lélio, mon maître, ne consente pas à noute mariage, & qu'il ne me boute hors de chez li, quand il sçaura que je t'aime : car il nous a dit qu'il ne vouloit point d'amourette parmi nous.

PIERRE.

Eh ! pourquoi donc ça ? Est-ce qu'il y a du mal à aimer son prochain ? Eh, morgué ! je m'en vas lui gager moi que ça se pratique chez les Turcs, & si ils sont bian méchans.

JACQUELINE.

Oh ! c'est pis qu'un Turc. A cause d'une dame de Paris qui l'aimoit beaucoup, & qui li a tourné casaque pour un autre galant plus mal bâti que li, noute Monsieur a fait tapage : il li a dit qu'alle devoit être honteuse ; alle lui a dit qu'alle ne vouloit pas l'être. Eh ! voilà bian de quoi ! ç'a-t'elle fait. Et pis des injures : vous êtes une indeigne... Eh ! voyez donc cet impertinent !... Et je

me vengerai... Et moi je m'en gausse. Tant y a qu'à la parfin alle li a farmé la porte sus le néz; li qui est glorieux a pris ça en mal, & il est venu ici pour vivre en harmite, en phisolophe; car vélà comme il dit. Et depuis ce temps quand il entend parler d'amour, il semble qu'en l'écorche comme une anguille. Son valet Arlequin fait itou le dégoûté; quand il voit une fille à droite, ce drôle de corps se baille les airs d'aller à gauche, à cause de queuque mijaurée de chambriere qui li a, à ce qu'il dit, vendu du noir.

PIERRE.

Quien, véritablement, c'est une piquié que ça : il n'y a pas de police; en punit tous les jours de pauvres voleurs, & en laisse aller & venir les parfides. Mais vélà ton maître, parle li.

JACQUELINE.

Non : il a la face triste, c'est peut-être qu'il rêve aux femmes; je sis d'avis que j'attende que ça soit passé. Va, va, il y a bonne espérance, pisque ta maitresse est arrivée, & qu'alle a dit qu'alle li en parleroit.

SCENE II.

LÉLIO, ARLEQUIN; *tous deux d'un air triste.*

LELIO.

Le temps est sombre aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Ma foi, oui: il est aussi mélancolique que nous.

LÉLIO.

Oh! on n'est pas toujours dans la même disposition; l'esprit, aussi-bien que le temps, est sujet à des nuages.

ARLEQUIN.

Pour moi, quand mon esprit va bien, je ne m'embarrasse guères du brouillard.

LÉLIO.

Tout le monde en est assez de même.

ARLEQUIN.

Mais je trouve toujours le temps vilain, quand je suis triste.

LÉLIO.

C'est que tu as quelque chose qui te chagrine.

ARLEQUIN.

Non.

LÉLIO.

Tu n'as donc point de triſteſſe.

ARLEQUIN.

Si fait.

LÉLIO.

Dis donc pourquoi ?

ARLEQUIN.

Pourquoi ? en vérité je n'en ſçais rien; c'eſt peut-être que je ſuis triſte de ce que je ne ſuis pas gai.

LÉLIO.

Va, tu ne ſçais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Avec cela, il me ſemble que je ne me porte pas bien.

LÉLIO.

Ah ! ſi tu es malade, c'eſt une autre affaire.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas malade, non plus.

LÉLIO.

Es-tu fou ? ſi tu n'es pas malade, comment trouves-tu donc que tu ne te portes pas bien ?

ARLEQUIN.

Tenez, Monſieur ; je bois à merveille, je mange de même, je dors comme une marmote ; voilà ma ſanté.

LÉLIO.

C'eſt une ſanté de crocheteur ; un honnête-homme ſeroit heureux de l'avoir.

ARLEQUIN.

Cependant je me ſens peſant & lourd ; j'ai une fainéantiſe dans les membres ; je bâille ſans ſujet ; je n'ai du courage qu'à mes repas ; tout me déplaît : je ne vis pas, je traîne ; quand le jour eſt venu, je voudrois qu'il fût nuit ; quand il eſt nuit, je voudrois qu'il fût jour : voilà ma maladie, voilà comment je me porte bien & mal.

LÉLIO.

Je t'entends ; c'eſt un peu d'ennui qui t'a pris : cela ſe paſſera. As-tu ſur toi ce livre qu'on m'a envoyé de Paris ?... réponds donc.

ARLEQUIN.

Monſieur, avec votre permiſſion, que je paſſe de l'autre côté.

LELIO.

Que veux-tu donc ? Qu'eſt-ce que cette cérémonie ?

ARLEQUIN.

C'eſt pour ne pas voir ſur cet arbre deux petits oiſeaux qui ſont amoureux; cela me tracaſſe: j'ai juré de ne plus faire l'amour; mais quand je le vois faire, j'ai preſque envie de manquer de parole à mon ferment: cela me raccommode avec ces peſtes de femmes; & puis c'eſt le diable de me refâcher contr'elles.

LÉLIO.

Eh! mon cher Arlequin, me crois-tu plus exempt que toi de ces petites inquiétudes-là? Je me reſſouviens qu'il y des femmes au monde, qu'elles ſont aimables; & ce reſſouvenir-là ne va pas ſans quelques émotions de cœur: mais ce ſont ces émotions-là qui me rendent inébranlable dans la réſolution de ne plus voir de femmes.

ARLEQUIN.

Pardi! cela me fait tout le contraire, à moi; quand ces émotions-là me prennent, c'eſt alors que ma réſolution branle. Enſeignez-moi donc à en faire mon profit comme vous.

LÉLIO.

Oui-dà, mon ami; je t'aime: tu as du bon-ſens, quoiqu'un peu groſſier. L'infidélité de ta maitreſſe t'a rebuté de l'amour, la trahiſon de la

mienne m'en a rebuté de même : tu m'as ſuivi avec courage dans ma retraite, & tu m'es devenu cher par la conformité de ton génie avec le mien, & par la reſſemblance de nos aventures.

ARLEQUIN.

Et moi, Monſieur, je vous aſſûre que je vous aime cent fois plus auſſi que de coutume, à cauſe que vous avez la bonté de m'aimer tant. Je ne veux plus voir de femmes, non plus que vous ; cela n'a point de conſcience. J'ai penſé crever de l'infidélité de Margot : les paſſe-temps de la campagne, votre converſation & la bonne nourriture m'ont un peu remis ; je n'aime plus cette Margot : ſeulement quelquefois ſon petit nez me trotte encore dans la tête : mais quand je ne ſonge point à elle, je n'y gagne rien ; car je penſe à toutes les femmes en gros, & alors les émotions de cœur que vous dites, viennent me tourmenter. Je cours, je ſaute, je chante, je danſe, je n'ai point d'autre ſecret pour me chaſſer cela : mais ce ſecret-là n'eſt que de l'onguent mitonmitaine. Je ſuis dans un grand danger ; & puiſque vous m'aimez tant, ayez la charité de me dire comment je ferai pour devenir fort, quand je ſuis foible.

LÉLIO.

Ce pauvre garçon me fait pitié. Ah ! Sexe trompeur, tourmente ceux qui t'approchent ; mais laiſſe en repos ceux qui te fuient !

ARLEQUIN.

Cela eſt trop raiſonnable ; pourquoi faire du mal à ceux qui ne te font rien ?

LÉLIO.

Quand quelqu'un me vante une femme aimable, & l'amour qu'il a pour elle ; je crois voir un frénétique qui me fait l'éloge d'une vipere, qui me dit qu'elle eſt charmante, & qu'il a le bonheur d'en être mordu.

ARLEQUIN.

Fi donc ! cela fait mourir.

LÉLIO.

Eh, mon cher enfant, la vipere n'ôte que la vie. Femmes, vous nous raviſſez notre raiſon, notre liberté, notre repos ; vous nous raviſſez à nous-mémes, & vous nous laiſſez vivre ! ne voilà-t-il pas pas des homme en bel état après ! Des pauvres foux, des hommes troublés, ivres de douleur ou de joie, toujours en convulſion, des eſclaves : & à qui appartiennent ces eſclaves ? à des femmes ! Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'une

femme ? Pour la définir, il faudroit la connoître ; nous pouvons aujourd'hui en commencer la définition ; mais je soutiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde.

ARLEQUIN.

En vérité, c'est pourtant un joli petit animal que cette femme, un joli petit chat ! c'est dommage qu'il ait tant de griffes.

LÉLIO.

Tu as raison, c'est dommage : car enfin, est-il dans l'Univers de figure plus charmante ? Que de grâces ! & que de variété dans ces grâces !

ARLEQUIN.

C'est une créature à manger.

LÉLIO.

Voyez ses ajustements : juppes étroites, juppes en lanterne, coîffure en clocher, coîffure sur le nez, capuchon sur la tête, & toutes les modes les plus extravagantes, mettez-les sur une femme ; dès qu'elles auront touché sa figure enchanteresse, c'est l'amour & les grâces qui l'ont habillée : c'est de l'esprit qui lui vient jusques au bout des doigts. Cela n'est-il pas bien singulier ?

ARLEQUIN.

Oh ! cela est vrai ; il n'y a mardi ! pas de livre

qui ait tant d'eſprit qu'une femme, quand elle eſt en corſet & en petites pantoufles.

LÉLIO.

Quel aimable déſordre d'idées dans la tête! que de vivacité! quelles expreſſions! que de naïveté! L'homme a le bon-ſens en partage; mais ma foi l'eſprit n'appartient qu'à la femme. A l'égard de ſon cœur, ah! ſi les plaiſirs qu'il nous donne étoient durables, ce ſeroit un ſejour délicieux que la terre. Nous autres hommes, pour la plupart, nous ſommes jolis en amour; nous nous répandons en petits ſentiments doucereux, nous avons la marotte d'être délicats, parce que cela donne un air plus tendre; nous faiſons l'amour réglément, tout comme on fait une charge. Nous nous faiſons des méthodes de tendreſſe: nous allons chez une femme, pourquoi? pour l'aimer, parce que c'eſt le devoir de notre emploi. Quelle pitoyable façon de faire! Une femme ne veut être ni tendre, ni délicate, ni fâchée, ni bienaiſe; elle eſt tout cela ſans le ſçavoir; & cela eſt charmant. Regardez-la quand elle aime, & qu'elle ne veut pas le dire, morbleu! nos tendreſſes les plus babillardes approchent-elles de l'amour qui paſſe à travers ſon ſilence?

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur, je m'en ſouviens, Margot avoit ſi bonne grâce à faire comme cela la nigaude.

LÉLIO.

Sans l'aiguillon de l'amour & du plaiſir, notre cœur, à nous autres, eſt un vrai paralytique: nous reſterons-là comme des eaux dormantes, qui attendent qu'on les remue pour ſe remuer. Le cœur d'une femme ſe donne ſa ſecouſſe à lui-même; il part ſur un mot qu'on dit, ſur un mot qu'on ne dit pas, ſur une contenance. Elle a beau vous avoir dit qu'elle aime, le répéte-t-elle, vous l'apprenez toujours. vous ne le ſçaviez pas encore: ici par une impatience, par une froideur, par une imprudence, par une diſtraction, en baiſſant les yeux, en les relevant, en ſortant de ſa place, en y reſtant; enfin c'eſt de la jalouſie, du calme, de l'inquiétude, de la joie, du babil, & du ſilence, de toutes couleurs: & le moyen de ne pas s'enivrer du plaiſir que cela donne! Le moyen de ſe voir adoré ſans que la tête vous tourne! Pour moi, j'étois tout auſſi ſot que les autres amants; je me croyois un petit prodige, mon mérite m'étonnoit: ah! qu'il eſt mortifiant d'en rabattre. C'eſt aujourd'hui ma bétiſe qui m'étonne: l'homme prodigieux a

disparu, & je n'ai trouvé qu'une dupe à sa place.

ARLEQUIN.

Eh bien ! Monsieur, queussi, queumi ; voilà mon histoire; j'étois tout aussi sot que vous. Vous faites pourtant un portrait qui fait venir l'envie de l'original.

LÉLIO.

Butord que tu es ! ne t'ai-je pas dit que la femme étoit aimable; qu'elle avoit le cœur tendre, & beaucoup d'esprit ?

ARLEQUIN.

Oui. Est-ce que tout cela n'est pas bien joli ?

LÉLIO.

Non : tout cela est affreux.

ARLEQUIN.

Bon, bon ! c'est que vous voulez m'attraper peut-être.

LÉLIO.

Non, ce sont-là les instruments de notre supplice. Dis-moi, mon pauvre garçon, si tu trouvois sur ton chemin de l'argent d'abord, un peu plus loin de l'or, un peu plus loin des perles, & que cela te conduisît à la caverne d'un Monstre, d'un Tigre, si tu veux, est-ce que tu ne haïrois pas cet argent, cet or & ces perles ?

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas ſi dégoûté, je trouverois cela fort bon; il n'y auroit que le vilain Tigre dont je ne voudrois pas : mais je prendrois vitement quelques milliers d'écus dans mes poches, je laiſſerois-là le reſte, & je décamperois bravement après.

LÉLIO.

Oui; mais tu ne ſçaurois point qu'il y a un Tigre au bout, & tu n'auras pas plûtôt ramaſſé un écu, que tu ne pourras t'empêcher de vouloir le reſte.

ARLEQUIN.

Fi! par la morbleu! c'eſt bien dommage : voilà un ſot tréſor, de ſe trouver ſur ce chemin-là. Pardi, qu'il aille au diable, & l'animal avec.

LÉLIO.

Mon enfant, cet argent que tu trouves d'abord ſur ton chemin, c'eſt la beauté, ce ſont les agrémens d'une femme qui t'arrêtent : cet or que tu rencontres encore, ce ſont les eſpérances qu'elle te donne; enfin ces perles, c'eſt ſon cœur qu'elle t'abandonne avec tous ſes tranſports.

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, garre l'animal!

LÉLIO.

Le Tigre enfin paroît après les perles, & ce Tigre, c'eſt un caractere perfide retranché dans l'âme de ta maitreſſe; il ſe montre, il t'arrache ſon cœur, il déchire le tien : adieu tes plaiſirs; il te laiſſe auſſi miſérable que tu croyois être heureux.

ARLEQUIN.

Ah ! c'eſt juſtement la bête que Margot a lâché ſur moi, pour avoir aimé ſon argent, ſon or & ſes perles.

LÉLIO.

Les aimeras-tu encore ?

ARLEQUIN.

Hélas ! Monſieur, je ne ſongeois pas à ce diable qui m'attendoit au bout. Quand on n'a pas étudié, on ne voit pas plus loin que ſon nez.

LÉLIO.

Quand tu ſeras tenté de revoir des femmes, ſouviens-toi toujours du Tigre, & regarde tes émotions de cœur comme une envie fatale d'aller ſur ſa route, & de te perdre.

ARLEQUIN.

Oh ! voilà qui eſt fait; je renonce à toutes les femmes, & à tous les tréſors du monde; & je

je m'en vais boire un petit coup pour me fortifier dans cette bonne pensée.

SCENE III.

LÉLIO, JACQUELINE, PIERRE.

LÉLIO.

QUE me veux-tu, Jacqueline?

JACQUELINE.

Monsieur, c'est que je voulions vous parler d'une petite affaire.

LÉLIO.

De quoi s'agit-il?

JACQUELINE.

C'est que, ne vous déplaise .... mais vous vous fâcherez.

LÉLIO.

Voyons.

JACQUELINE.

Monsieur, vous avez dit, il ya queuque temps, que vous ne vouliez pas que j'eussions des galants.

LÉLIO.

Non; je ne veux point voir d'amour dans ma maiſon.

JACQUELINE.

Je vians pourtant vous demander un petit parvilége.

LÉLIO.

Quel eſt-il ?

JACQUELINE.

C'eſt que, révérence parler, j'avons le cœur tendre.

LÉLIO.

Tu as le cœur tendre; voilà un plaiſant aveu ! Et qui eſt le nigaud qui eſt amoureux de toi ?

PIERRE.

Eh, eh, eh : c'eſt moi, Monſieur.

LÉLIO.

Ah! c'eſt toi, maître Pierre; je t'aurois cru plus raiſonnable. Eh bien ! Jacqueline, c'eſt donc pour lui que tu as le cœur tendre ?

JACQUELINE.

Oui, Monſieur, il y a bien deux ans en çà que ça m'eſt venu..... mais, dis toi-même : je ne ſis pas aſſez effrontée de mon naturel.

PIERRE.

Monſieur, franchement, c'eſt qu'alle me trouve genti; & ſi ce n'étoit qu'alle fait la difficile, il y auroit long-temps que je ſerions ennocés.

LÉLIO.

Tu es fou, maître Pierre; ta Jacqueline au premier jour te plantera-là : crois-moi, ne t'attache point à elle. Laiſſe-la là; tu cherches ton malheur.

JACQUELINE.

Bon! voilà de biaux contes qu'vous li faites-là, Monſieur! Eſt-ce que vous croyez que je ſommes comme vos giroüettes de Paris, qui tournent à tout vent? Allez, allez, ſi queuqu'un de nous deux ſe plante-là, ce ſera li qui me plantera, & non pas moi. A tout hazârd, notre Monſieur, donnez-moi tant ſeulement une petite parmiſſion de mariage : c'eſt pour ça que j'avons prins la liberté de vous attaquer.

PIERRE.

Oui; voilà tout fin dret ce que c'eſt. Et Jacqueline a itou queuque doutance, que vous vourez bian de votre grâce, & pour l'amour de ſon ſarvice, & de ſti-là de ſon pere & de ſa mere, qui vous ont tant ſarvi, quand ils n'étient pas encore déſunts..... tant y a, Monſieur, excuſez l'impor-

tunance, c'eſt que je ſommes pauvres; & tout franchement, pour vous le couper court......

LÉLIO.

Acheve donc, il y a une heure que tu traînes.

JACQUELINE.

Parguenne! auſſi tu t'embruoilles dans je ne ſçais combien de paroles qui ne ſarvont de rian, & Monſieur pard la patience. C'eſt donc, ne vous en déplaiſe, que je voulons nous marier; &, comme ce dit l'autre, ce n'eſt pas le tout qu'un pourpoint, s'il n'y a des manches; c'eſt ce qui fait, ſi vous permettez que je vous le diſions en bref....

LÉLIO.

Et non, Jacqueline, dis-moi le en long; tu auras plutôt fait.

JACQUELINE.

C'eſt que j'avons queuque eſpérance que vous nous baillerez queuque choſe en entrée de ménage.

LÉLIO.

Soit, je le veux. Nous verrons cela une autre fois; & je ferai ce que je pourrai, pourvû que le parti te convienne. Laiſſez-moi.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LÉLIO, PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE, *prenant Arlequin à l'écart.*

ARLEQUIN, par charité, recommandez-nous à Monſieur. C'eſt que je nous aimons, Jacquelaine & moi; je n'avons pas de grands moyens, &......

ARLEQUIN.

Tout beau, maître Pierre; dis-moi, as tu ſon cœur?

PIERRE.

Parguienne! oui; à la par fin alle m'a lâché ſon amiquié.

ARLEQUIN.

Ah! malheureux, que je te plains! voilà le caractère perfide qui va venir; je t'expliquerai cela plus au long une autre fois: mais tu le ſentiras bien. Adieu, pauvre homme; je n'ai plus rien à te dire, ton mal eſt ſans remede.

JACQUELINE.

Queu tripotage eſt-ce qu'il fait donc là, avec ce remede & ce caractere ?

PIERRE.

Morguié! tous ces diſcours me chiffonnont malheur; je varrons ce qui en eſt par un petit tour d'adreſſe. Allons-nous-en, Jacquelaine. Madame la Comteſſe fera mieux que nous.

SCENE V.

LÉLIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *revenant à ſon maître.*

MONSIEUR, mon cher maître, il y a une mauvaiſe nouvelle.

LÉLIO.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

ARLEQUIN.

Vous avez entendu parler de cette Comteſſe qui a acheté depuis un an cette belle maiſon près de la vôtre.

LÉLIO.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh bien ! on m'a dit que cette Comteſſe eſt ici, & qu'elle veut vous parler : j'ai mauvaiſe opinion de cela.

LÉLIO.

Eh morbleu ! toujours des femmes ! Eh ! que me veut-elle ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçais rien ; mais on dit qu'elle eſt belle & veuve ; je gage qu'elle eſt encline à faire du

LÉLIO.

Et moi enclin à l'éviter : je ne me ſoucie ni de ſa beauté, ni de ſon veuvage.

ARLEQUIN.

Que le ciel vous maintienne dans cette bonne diſpoſition. Ouf !

LÉLIO.

Qu'as-tu ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'on dit qu'il y a auſſi une fille-de-chambre avec elle ; & voilà mes émotions de cœur qui me prennent.

LÉLIO.

Benêt ! une femme te fait peur !

ARLEQUIN.

Hélas! Monſieur, j'eſpere en vous & en votre aſſiſtance.

LÉLIO.

Je crois que les voilà qui ſe promenent ; retirons-nous.

SCENE VI.

LA COMTESSE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LA COMTESSE, *parlant de Lélio.*

VOILA un jeune homme bien ſauvage.

COLOMBINE, *arrêtant Arlequin.*

Un petit mot, s'il vous plaît. Oſeroit-on vous demander d'où vient cette férocité qui vous prend à vous & à votre maître ?

ARLEQUIN.

A cauſe d'un proverbe qui dit, que chat échaudé craint l'eau froide.

LA COMTESSE.

Parle plus clairement. Pourquoi nous fuit-il ?

ARLEQUIN.

C'eſt que nous ſçavons ce qu'en vaut l'aune.

COLOMBINE.

Remarquez-vous qu'il n'ôſe nous regarder, Madame? Allons, allons, levez la tête, & rendez-nous compte de la ſottiſe que vous venez de faire.

ARLEQUIN, *la regardant doucement.*

Par-là jarni, qu'elle eſt jolie!

LA COMTESSE.

Laiſſe-le là; je crois qu'il eſt imbécille.

COLOMBINE.

Et moi je crois que c'eſt malice. Parleras-tu?

ARLEQUIN.

C'eſt que mon maître a fait vœu de fuir les femmes, parce qu'elles ne valent rien.

COLOMBINE.

Impertinent!

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas votre faute, c'eſt la nature qui vous a bâties comme cela; & moi j'ai fait vœu auſſi. Nous avons ſouffert comme des miſérables à cauſe de votre bel-eſprit, de vos jolis charmes, & de votre tendre cœur.

COLOMBINE.

Hélas! quelle lamentable hiſtoire! Eh! comment

te tireras-tu d'affaire avec moi ? je ſuis une eſpiègle, & j'ai envie de te rendre un peu miſérable de ma façon.

ARLEQUIN.

Prrr. Il n'y a pas pied.

LA COMTESSE.

Là, mon ami ; va dire à ton maître que je me ſoucie fort peu des hommes, mais que je ſouhaiterois lui parler.

ARLEQUIN.

Je le vois là qui m'attend, je m'en vais l'appeller.

SCENE VII.

ARLEQUIN, LA COMTESSE, LÉLIO, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Monsieur, Madame dit qu'elle ne ſe ſoucie point de vous: vous n'avez qu'à venir, elle veut vous dire un mot. (*à part.*) Ah ! comme cela m'accrocheroit, ſi je me laiſſois faire.

LÉLIO.

Madame, puis-je vous rendre quelque ſervice?

LA COMTESSE.

Monſieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai priſe; mais il y a le neveu de mon Fermier qui cherche en mariage une jeune Payſanne de chez vous. Ils ont peur que vous ne conſentiez pas à ce mariage : ils m'ont priée de vous engager à les aider de quelque libéralité, comme de mon côté j'ai deſſein de le faire. Voilà, Monſieur, tout ce que j'avois à vous dire, quand vous vous êtes retiré.

LÉLIO.

Madame, j'aurai tous les égards que mérite votre recommandation, & je vous prie de m'excuſer ſi j'ai fui; mais je vous avoue que vous êtes d'un ſexe avec qui j'ai cru devoir rompre pour toute ma vie. Cela paroîtra bien bizarre, je ne chercherai point à me juſtifier ; car il me reſte un peu de politeſſe, & je craindrois d'entamer une matiere qui me met toujours de mauvaiſe humeur ; & ſi je parlois, il pourroit, malgré moi, m'échapper des traits d'une incivilité qui vous déplairoit, & que mon reſpect vous épargne.

COLOMBINE.

Mort de ma vie! Madame : eſt-ce que ce diſcours-là ne vous remue pas la bile? Allez, Mon-

ſieur, tous les renégats ſont mauvaiſe fin; vous viendrez quelque jour crier miſéricorde, & ramper aux pieds de vos maîtres, & ils vous écrâſeront comme un ſerpent. Il faut bien que juſtice ſe faſſe.

LÉLIO.

Si Madame n'étoit pas préſente, je vous dirois franchement que je ne vous crains, ni ne vous aime.

LA COMTESSE.

Ne vous gênez point, Monſieur. Tout ce que nous diſons ici ne s'adreſſe point à nous; regardons-nous comme hors d'intérêt. Et ſur ce pied-là, peut-on vous demander ce qui vous fâche ſi fort contre les femmes?

LÉLIO.

Ah! Madame, diſpenſez-moi de vous le dire; c'eſt un récit que j'accompagne ordinairement de réflexions où votre ſexe ne trouve pas ſon compte.

LA COMTESSE.

Je vous devine; c'eſt une infidélité qui vous a donné tant de colere.

LÉLIO.

Oui, Madame, c'eſt une infidélité; mais affreuſe, mais déteſtable.

LA COMTESSE.

N'allons point si vîte. Votre maitresse cessa-t-elle de vous aimer pour en aimer un autre?

LÉLIO.

En doutez-vous, Madame? La simple infidélité seroit insipide, & ne tenteroit pas une femme sans l'assaisonnement de la perfidie.

LA COMTESSE.

Quoi! vous eutes un successeur? elle en aima un autre?

LÉLIO.

Oui, Madame. Comment! cela vous étonne? Voilà pourtant les femmes; & ces actions doivent vous mettre en pays de connoissance.

COLOMBINE.

Le petit blasphémateur!

LA COMTESSE.

Oui, votre maitresse est une indigne: & l'on ne sçauroit trop la mépriser.

COLOMBINE.

D'accord, qu'il la méprise: il n'y a pas à tortiller: c'est une coquine celle-là.

LA COMTESSE.

J'ai cru d'abord, moi, qu'elle n'avoit fait que se dégoûter de vous & de l'amour, & je lui par-

donnois en faveur de cela la ſottiſe qu'elle avoit eue de vous aimer. Quand je dis vous, je parle des hommes en général.

LÉLIO.

Comment, Madame ! ce n'eſt donc rien, à votre compte, que de ceſſer ſans raiſon d'avoir de la tendreſſe pour un homme ?

LA COMTESSE.

C'eſt beaucoup, au contraire. Ceſſer d'avoir de l'amour pour un homme, c'eſt, à mon compte, connoître ſa faute, s'en repentir, en avoir honte, ſentir la miſere de l'idole qu'on adoroit, & rentrer dans le reſpect qu'une femme ſe doit à elle-même. J'ai bien vu que nous ne nous entendions point. Si votre maitreſſe n'avoit fait que renoncer à ſon attachement ridicule, eh ! il n'y auroit rien de plus louable ; mais ne faire que changer d'objet, ne guérir d'une folie que par une extravagance ! Eh fi ! je ſuis de votre ſentiment, cette femme-là eſt tout-à-fait mépriſable. Amant pour amant, il valoit autant que vous déshonoraſſiez ſa raiſon qu'un autre.

LÉLIO.

Je vous avoue que je ne m'attendois pas à cette chûte-là.

COLOMBINE, *riant.*

Ah, ah, ah : il faudroit bien des conversations comme celle-là pour en faire une raisonnable. Courage, Monsieur ! vous voilà tout déferré ! décochez-lui moi quelque trait bien hétéroclite, qui sente bien l'original. Eh ! vous avez fait des merveilles d'abord.

LÉLIO.

C'est assurément mettre les hommes bien bas, que de les juger indignes de la tendresse d'une femme : l'idée est neuve.

COLOMBINE.

Elle ne fera pas fortune chez vous.

LÉLIO.

On voit bien que vous êtes fâchée, Madame,

LA COMTESSE.

Moi, Monsieur; je n'ai point à me plaindre des hommes : je ne les haïs point non plus. Hélas ! la pauvre espece ! elle est, pour qui l'examine, encore plus comique que haïssable.

COLOMBINE.

Oui-dà; je crois que nous trouverons plus de ressource à nous en divertir qu'à nous fâcher contre elle.

LÉLIO.

Mais, qu'a-t-elle donc de ſi comique?

LA COMTESSE.

Ce qu'elle a de ſi comique? Mais y ſongez-vous; Monſieur? vous êtes bien curieux d'être humilié dans vos confreres. Si je parlois, vous ſeriez tout étonné de vous trouver de cent piques au-deſſous de nous. Vous demandez ce que votre eſpece a de comique, qui, pour ſe mettre à ſon aiſe, a eu beſoin de ſe réſerver un privilége d'indiſcrétion, d'impertinence & de fatuité; qui ſuffoqueroit, ſi elle n'étoit babillarde; ſi ſa miſérable vanité n'avoit pas ſes coudées franches; s'il ne lui étoit pas permis de déshonorer un ſexe qu'elle ôſe mépriſer pour les mêmes choſes dont l'indigne qu'elle eſt fait ſa gloire. O l'admirable engeance qui a trouvé la raiſon & la vertu des fardeaux trop peſants pour elle, & qui nous a chargées du ſoin de les porter! Ne voilà-t-il pas de beaux titres de ſupériorité ſur nous? & de pareilles gens ne ſont-ils pas riſibles! Fiez-vous à moi, Monſieur; vous ne connoiſſez pas votre miſere, j'ôſerai vous le dire. Vous voilà bien irrité contre les femmes; je ſuis peut-être, moi, la moins aimable de toutes. Tout hériſſé de rancune que vous croyez être,

moyennant

moyennant deux ou trois coups - d'œil flatteurs qu'il m'en coûteroit, grâce à la tournure groteſque de l'eſprit de l'homme, vous m'allez donner la Comédie.

LÉLIO.

Oh ! je vous défie de me faire payer ce tribut de folie-là.

COLOMBINE.

Ma foi, Madame, cette expérience-là vous porteroit malheur.

LÉLIO.

Ah, ah! cela eſt plaiſant! Madame, peu de femmes ſont auſſi aimables que vous : vous l'êtes tout autant que je ſuis ſûr que vous croyez l'être ; mais s'il n'y a que la Comédie dont vous parlez qui puiſſe vous réjouir, en ma conſcience, vous ne rirez de votre vie.

COLOMBINE.

En ma conſcience, vous me la donnez tous les deux, la Comédie. Cependant, ſi j'étois à la place de Madame, le défi me piqueroit; & je ne voudrois pas en avoir le démenti.

LA COMTESSE.

Non; la partie ne me pique point, je la tiens gagnée : mais comme à la campagne il faut voir quelqu'un, ſoyons amis pendant que nous y reſterons: je vous promets ſûreté. Nous nous diver-

tirons, vous à médire des femmes, & moi à mépriser les hommes.

LÉLIO.

Volontiers.

COLOMBINE.

Le joli commerce ! on n'a qu'à vous en croire ; les hommes tireront à l'Orient, les femmes à l'Occident : cela fera de belles productions, & nos petits neveux auront bon air. Eh, morbleu ! pourquoi prêcher la fin du monde ? Cela coupe la gorge à tout : soyons raisonnables. Condamnez les amans déloyaux, les conteurs de sornettes, à être jettés dans la riviere une pierre au cou, à merveilles. Enfermez les coquettes en quatre murailles, fort bien. Mais les amans fideles, dressez-leur de belles & bonnes statues pour encourager le Public. Vous riez ! adieu, pauvres brebis égarées : pour moi, je vais travailler à la conversion d'Arlequin. A votre égard, que le ciel vous assiste ; mais il seroit curieux de vous voir chanter la palinodie ; je vous y attends.

LA COMTESSE.

La folle ! je vous quitte, Monsieur ; j'ai quelques ordres à donner. N'oubliez pas, de grâce, ma recommandation pour ces paysans.

SCENE VIII.

LE BARON, *ami de Lélio* ;
LA COMTESSE, LÉLIO.

LE BARON.

NE me trompé-je point ? eſt-ce vous que je vois, Madame la Comteſſe ?

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur ; c'eſt moi-même.

LE BARON.

Quoi ! avec notre ami Lélio ! cela ſe peut-il ?

LA COMTESSE.

Que trouvez-vous donc-là de ſi étrange ?

LÉLIO.

Je n'ai l'honneur de connoître Madame que depuis un inſtant. Et d'où vient ta ſurpriſe ?

LE BARON.

Comment, ma ſurpriſe ! voici peut-être le coup de haſard le plus biſarre qui ſoit arrivé.

LÉLIO.

En quoi ?

LE BARON.

En quoi ? morbleu ! je n'en ſçaurois revenir : c'eſt le fait le plus curieux qu'on puiſſe imaginer. Dès que je ſerai à Paris où je vais, je le ferai mettre dans la gazette.

LÉLIO

Mais, que veux-tu dire ?

LE BARON.

Songez-vous à tous les millions de femmes qu'il y a dans le monde, au Couchant, au Levant, au Septentrion, au Midi, Européennes, Aſiatiques, Africaines, Américaines, blanches, noires, bazannées, de toutes les couleurs ? Nos propres expériences, & les relations de nos voyageurs nous apprennent que par-tout la femme eſt amie de l'homme, que la Nature l'a pourvue de bonne volonté pour lui : la Nature n'a manqué que Madame. Le ſoleil n'éclaire qu'elle chez qui notre eſpece n'ait point rencontré grâce, & cette ſeule exception de la loi générale ſe rencontre avec un perſonnage unique : je te le dis en ami, avec un homme qui nous a donné l'exemple d'un fanatiſme tout neuf; qui ſeul de tous les hommes n'a pu s'accoutumer aux coquettes qui fourmillent ſur la terre, & qui ſont auſſi anciennes que le monde : enfin, qui s'eſt condamné à venir ici lan-

guir de chagrin de ne plus voir de femmes, en expiation du crime qu'il a fait quand il en a vu. Oh ! je ne sçache point d'aventure qui aille de pair avec la vôtre.

LÉLIO, *riant.*

Ah, ah ! je te pardonne toutes tes injures en faveur de ces coquettes qui fourmillent sur la terre, & qui sont aussi anciennes que le Monde.

LA COMTESSE, *riant.*

Pour moi, je me sçais bon gré que la Nature m'ait manquée, & je me passerai bien de la façon qu'elle auroit pû me donner de plus ; c'est autant de sauvé, c'est un ridicule de moins.

LE BARON, *sérieusement.*

Madame, n'appellez point cette foiblesse-là ridicule ; ménageons les termes, il peut venir un jour où vous serez bien-aise de lui trouver une épithete plus honnête.

LA COMTESSE.

Oui, si l'esprit me tourne.

LE BARON.

Eh bien ! il vous tournera : c'est si peu de chose que l'esprit. Après tout, il n'est pas encore sûr que la Nature vous ait absolument manquée. Hélas ! peut-être jouez-vous de votre reste aujourd'hui.

Combien voyons-nous de choses qui sont d'abord merveilleuses, & qui finissent par faire rire. Je suis un homme à pronostic : voulez-vous que je vous dise ? tenez, je crois que votre merveilleux est à la fin de terme.

LÉLIO.

Cela se peut bien, Madame, cela se peut bien ; les fous sont quelquefois inspirés.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Monsieur, vous vous trompez.

LE BARON.

Mais toi qui raisonnes, as-tu lu l'Histoire Romaine?

LÉLIO.

Oui; qu'en veux tu faire de ton Histoire Romaine ?

LE BARON.

Te souviens-tu qu'un Ambassadeur Romain enferma Antiochus dans un cercle qu'il traça autour de lui, & lui déclara la guerre, s'il en sortoit avant qu'il eût répondu à sa demande.

LÉLIO.

Oui, je m'en ressouviens.

LE BARON.

Tiens, mon enfant, moi indigne je te fais un cercle à l'imitation de ce Romain ; & ſous peine des vengeances de l'Amour, qui vaut bien la République de Rome, je t'ordonne de n'en ſortir que ſoupirant pour les beautés de Madame : voyons ſi tu oſeras broncher.

LÉLIO, *paſſant le cercle.*

Tiens, je ſuis hors du cercle ; voilà ma réponſe : va-t'en la porter à ton benêt d'Amour.

LA COMTESSE.

Monſieur le Baron, je vous prie, badinez tant qu'il vous plaira ; mais ne me mettez point en jeu.

LE BARON.

Je ne badine point, Madame : je vous le cautionne garotté à votre char ; il vous aime de ce moment-ci, il a obéi. La peſte ! vous ne le verriez pas hors du cercle ; il avoit plus de peur qu'Antiochus.

LÉLIO, *riant.*

Madame, vous pouvez me donner des rivaux tant qu'il vous plaira : mon amour n'eſt point jaloux.

LA COMTESSE, *embarrassée.*

Messieurs, j'entends volontiers raillerie : mais cessons-la pourtant.

LE BARON.

Vous montrez-là certaine impatience qui pourra venir à bien : faisons-la profiter par un petit tour de cercle.

(*Il l'enferme aussi.*)

LA COMTESSE, *sortant du cercle.*

Laissez-moi : qu'est-ce que cela signifie, Baron ? Ne lisez jamais d'Histoire, puisqu'elle ne vous apprend que des polissonneries.

(*Lélio rit.*)

LE BARON.

Je vous demande pardon : mais vous aimerez, s'il vous plaît, Madame. Lélio est mon ami, & je ne veux point lui donner de maitresse insensible.

LA COMTESSE, *sérieusement.*

Cherchez-lui donc une maitresse ailleurs ; car il trouveroit fort mal son compte ici.

LÉLIO.

Madame, je sçais le peu que je vaux : on peut

ſe diſpenſer de me l'apprendre. Après tout, votre antipathie ne me fait point trembler.

LE BARON.

Bon : voilà de l'amour qui prélude par du dépit.

LA COMTESSE, *à Lélio.*

Vous ſeriez fort à plaindre, Monſieur, ſi mes ſentiments ne vous étoient indifférents.

LE BARON.

Ah, le beau duo! vous ne ſçavez pas encore combien il eſt tendre.

LA COMTESSE, *s'en allant doucement.*

En vérité, vos folies me pouſſent à bout, Baron.

LE BARON.

Oh! Madame, nous aurons l'honneur, Lélio & moi, de vous reconduire juſques chez vous.

SCENE IX.

COLOMBINE, LA COMTESSE, LÉLIO, LE BARON.

COLOMBINE.

BON jour, Monſieur le Baron. Comme vous voilà rouge, Madame? Monſieur Lélio eſt tout je ne ſçais comment auſſi : il a l'air d'un homme qui veut être fier, & qui ne peut pas l'être. Qu'avez-vous donc tous deux?

LA COMTESSE, *ſortant.*

L'étourdie!

LE BARON.

Laiſſe-les là, Colombine. Ils ſont de méchante humeur; ils viennent de ſe faire une déclaration d'amour l'un à l'autre, & le tout en ſe fâchant,

SCENE X.

COLOMBINE; ARLEQUIN, *avec un équipage de Chasseur.*

COLOMBINE.

Je vois bien qu'ils nous apprêteront à rire. Mais où est Arlequin? je veux qu'il m'amuse ici. J'entends quelqu'un; ne seroit-ce pas lui?

ARLEQUIN, *la voyant.*

Ouf! ce gibier-là mene un Chasseur trop loin, je me perdrois; tournons d'un autre côté... allons donc... Heu! me voilà justement sur le chemin du Tigre. Maudit soit l'argent, l'or & les perles.

COLOMBINE.

Quelle heure est-il, Arlequin?

ARLEQUIN.

Ah! la fine mouche! je vois bien que tu cher-

ches midi à quatorze heures. Passez, votre chemin, m'amie.

COLOMBINE.

Il ne me plaît pas, moi : passe-le toi-même.

ARLEQUIN.

Oh, pardi ! à bon chat, bon rat; je veux rester ici.

COLOMBINE.

Hé, le fou ! qui perd l'esprit en voyant une femme.

ARLEQUIN.

Va-t'en, va-t'en demander ton portrait à mon maître; il te le donnera pour rien : tu verras si tu n'es pas une vipere.

COLOMBINE.

Ton maître est un visionnaire, qui te fait faire pénitence de ses sottises. Dans le fond, tu me fais pitié; c'est dommage qu'un jeune homme comme toi, assez bien fait, & bon enfant; car tu es sans malice.....

ARLEQUIN.

Je n'en ai non plus qu'un poulet.

COLOMBINE.

C'eſt dommage qu'il conſomme ſa jeuneſſe dans la langueur & la ſouffrance; car, dis la vérité, tu t'ennuyes ici, tu pâtis?

ARLEQUIN.

Oh! cela n'eſt pas croyable.

COLOMBINE.

Et pourquoi, nigaud, mener une pareille vie?

ARLEQUIN.

Pour ne point tomber dans vos pattes, race de chats que vous êtes: ſi vous étiez de bonnes gens, nous ne ſerions pas venus nous rendre hermites. Il n'y a plus de bon temps pour moi, & c'eſt vous qui en etes la cauſe; &, malgré tout cela, il ne s'en faut de rien que je ne t'aime. La ſotte choſe que le cœur de l'homme!

COLOMBINE.

Cet original diſpute contre ſon cœur, comme un honnête-homme.

ARLEQUIN.

N'as-tu pas de honte d'être si jolie & si traîtresse ?

COLOMBINE.

Comme si on devoit rougir de ses bonnes qualités. Au revoir, nigaud ; tu me fuis, mais cela ne durera pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

COLOMBINE, LA COMTESSE.

COLOMBINE, *en regardant sa montre.*

CELA eſt ſingulier !

LA COMTESSE.

Quoi ?

COLOMBINE.

Je trouve qu'il y a un quart-d'heure que nous nous promenons ſans rien dire : entre deux femmes, cela ne laiſſe pas d'être fort. Sommes-nous bien dans notre état naturel ?

LA COMTESSE.

Je ne ſçache rien d'extraordinaire en moi.

COLOMBINE.

Vous voilà pourtant bien rêveuſe.

LA COMTESSE.

C'eſt que je ſonge à une choſe.

COLOMBINE.

Voyons ce que c'eſt. Suivant l'eſpéce de la choſe, je ferai l'eſtime de votre ſilence.

LA COMTESSE.

C'eſt que je ſonge qu'il n'eſt pas néceſſaire que je voie ſi ſouvent Lélio.

COLOMBINE.

Hum! il y a du Lélio: votre taciturnité n'eſt pas ſi belle que je le penſois. La mienne, à dire le vrai, n'eſt pas plus méritoire. Je me taiſois à-peu-près dans le même goût; je ne rêve pas à Lélio: mais je ſuis autour de cela, je rêve au valet.

LA COMTESSE.

Mais que veux-tu dire? quel mal y a-t-il à penſer à ce que je penſe?

COLOMBINE.

Oh! pour du mal, il n'y en a pas; mais je croyois que vous ne diſiez mot, par pure pareſſe de langue; & je trouvois cela beau dans une femme: car on prétend que cela eſt rare. Mais pourquoi jugez-vous qu'il n'eſt pas néceſſaire que vous voyiez ſi ſouvent Lélio?

LA COMTESSE.

Je n'ai d'autres raiſons pour lui parler, que

BIBL. BRA. OPTM. ... CATI.

le mariage de ces jeunes gens. Il ne m'a point dit ce qu'il veut donner à la fille ; je ſuis bien-aiſe que le neveu de mon fermier trouve quelque avantage : mais ſans nous parler, Lélio peut me faire ſçavoir ſes intentions, & je puis le faire informer des miennes.

COLOMBINE.

L'imagination de cela eſt tout-à-fait plaiſante.

LA COMTESSE.

Ne vas-tu pas faire un commentaire là-deſſus ?

COLOMBINE.

Comment ! il n'y a point de commentaire à cela. Malepeſte ! c'eſt un joli trait d'eſprit que cette invention-là. Le chemin de tout le monde, quand on a affaire aux gens, c'eſt d'aller leur parler : mais cela n'eſt pas commode. Le plus court eſt de s'entretenir de loin ; vraiment on s'entend bien mieux. Lui parlerez-vous avec une Sarbacane, ou par Procureur ?

LA COMTESSE.

Mademoiſelle Colombine, vos fades railleries ne me plaiſent point du tout ; je vois bien les petites idées que vous avez dans l'eſprit.

COLOMBINE.

Je me doute, moi, que vous ne vous doutez pas des vôtres ; mais cela viendra.

LA COMTESSE.

Taiſez-vous.

COLOMBINE.

Mais auſſi de quoi vous aviſez-vous, de prendre un ſi grand tour pour parler à un homme? Monſieur, ſoyons amis tant que nous reſterons ici : nous nous amuſerons, vous à médire des femmes ; moi à mépriſer les hommes : (voilà ce que vous lui avez dit tantôt.) Eſt-ce que l'amuſement que vous avez choiſi ne vous plaît plus?

LA COMTESSE.

Il me plaira toujours; mais j'ai ſongé que je mettrai Lélio plus à ſon aiſe, en ne le voyant plus. D'ailleurs la converſation que nous avons eue tantôt enſemble, jointe aux plaiſanteries que le Baron a continué de faire chez moi, pourroient donner matiere à de nouvelles ſcènes que je ſuis bien-aiſe d'éviter. Tiens, prends ce billet.

COLOMBINE.

Pour qui?

LA COMTESSE.

Pour Lélio. C'eſt de cette payſanne qu'il s'agit ; je lui demande réponſe.

COLOMBINE.

Un billet à Monſieur Lélio, exprès pour ne point donner matiere à la plaiſanterie ! mais voilà des précautions d'un jugement !.....

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis.

COLOMBINE.

Madame, c'eſt une maladie qui commence : votre cœur en eſt à ſon premier accès de fiévre. Tenez, le billet n'eſt plus néceſſaire : je vois Lélio qui s'approche.

LA COMTESSE.

Je me retire ; faites votre commiſſion.

SCENE II.

LÉLIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LÉLIO.

POURQUOI donc Madame la Comtesse se retire-t-elle en me voyant ?

COLOMBINE, *présentant le billet.*

Monsieur..... ma maitresse a jugé à propos de réduire sa conversation dans ce billet. A la compagne on a l'esprit ingénieux.

LÉLIO.

Je ne vois pas la finesse qu'il peut y avoir à me laisser-là, quand j'arrive, pour m'entretenir dans des papiers. J'allois prendre des mesures avec elle pour nos paysans ; mais voyons ses raisons.

ARLEQUIN.

Je vous conseille de lui répondre sur une carte ; cela sera bien drôle.

LÉLIO *lit.*

Monsieur, depuis que nous nous sommes quit-

tés, j'ai fait réflexion qu'il etoit assez inutile de nous voir. Oh ! très-inutile ; je l'ai pensé de même. *Je prévois que cela vous géneroit ; & moi, à qui il n'ennuie pas d'être seule, je serois fâchée de vous contraindre.* Vous avez raison, Madame ; je vous remercie de votre attention. *Vous sçavez la priere que je vous ai faite tantôt au sujet du mariage de nos jeunes gens ; je vous prie de vouloir bien me marquer là-dessus quelque chose de positif.* Volontiers, Madame ; vous n'attendrez point. Voilà la femme du caractere le plus passable que j'aie vûe de ma vie. Si j'étois capable d'en aimer quelqu'une, ce seroit elle.

ARLEQUIN.

Par la morbleu ! j'ai peur que ce tour-là ne vous joue d'un mauvais tour.

LÉLIO.

Oh non ! l'éloïgnement qu'elle a pour moi, me donne en vérité beaucoup d'estime pour elle ; cela est dans mon goût. Je suis ravi que la proposition vienne d'elle ; elle m'épargne, à moi la peine de la lui faire.

ARLEQUIN.

Pour cela oui : notre dessein étoit de lui dire que nous ne voulions plus d'elle.

COLOMBINE.

Quoi! ni de moi non plus?

ARLEQUIN.

Oh! je ſuis honnête; je ne veux point dire aux gens des injures à leur nez.

COLOMBINE.

Eh bien! Monſieur, faites-vous réponſe?

LÉLIO.

Oui, ma chere enfant, j'y cours: vous pouvez lui dire, puiſqu'elle choiſit le papier pour le champ de bataille de nos converſations, que j'en ai près d'une rame chez moi, & que le terrein ne manquera de long-temps.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé; nous verrons à qui aura le dernier.

COLOMBINE.

Vous êtes diſtrait, Monſieur: vous me dites que vous courez faire réponſe, & vous voilà encore.

LÉLIO.

J'ai tort; j'oublie les choſes d'un moment à l'autre. Attendez là un inſtant.

COLOMBINE, *l'arrêtant.*

C'eſt-à-dire, que vous êtes bien charmé du parti que prend ma maitreſſe.

ARLEQUIN.

Pardi ! cela eſt admirable !

LÉLIO.

Oui, aſſurément cela me fera plaiſir.

COLOMBINE.

Cela ſe paſſera. Allez.

LÉLIO.

Il faut bien que cela ſe paſſe.

ARLEQUIN, *à Lélio.*

Emmenez-moi avec vous ; car je ne me fie point à elle.

COLOMBINE.

Oh ! je n'attendrai point, ſi je ſuis ſeule ; je veux cauſer.

LÉLIO.

Fais-lui l'honnêteté de reſter avec elle ; je vais revenir.

SCENE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

J'AI bien affaire, moi, d'être honnête à mes dépens.

COLOMBINE.

Et que crains-tu ? tu ne m'aimes point, tu ne veux point m'aimer.

ARLEQUIN.

Non, je ne veux point t'aimer; mais je n'ai que faire de prendre la peine de m'empêcher de le vouloir.

COLOMBINE.

Tu m'aimerois donc, si tu ne t'en empêchois?

ARLEQUIN.

Laissez-moi en repos, Mademoiselle Colombine. Promenez-vous d'un côté, & moi d'un autre; sinon je m'enfuirai, car je réponds tout de travers.

COLOMBINE.

Puisqu'on ne peut avoir l'honneur de ta compagnie qu'à ce prix-là, je le veux bien; promenons-nous.

(*A part, & en se promenant, comme Arlequin fait de son côté.*)

Tout en badinant cependant me voilà dans la fantaisie d'être aimée de ce petit corps-là.

ARLEQUIN, *déconcerté, & se promenant de son côté.*

C'est une malédiction que cet Amour : il m'a tourmenté quand j'en avois, & il me fait encore du mal à cette heure que je n'en veux point. Il faut prendre patience, & faire bonne mine. (*Il chante.*) Turlu turluton.

COLOMBINE, *le rencontrant sur le Théâtre, & l'arrêtant.*

Mais vraiment, tu as la voix belle. Sçais-tu la musique ?

ARLEQUIN, *s'arrêtant aussi.*

Oui, je commence à lire les paroles.
(*Il chante*) Tourleroutoutou.

COLOMBINE, *continuant de se promener.*

Peste soit du petit coquin ! sérieusement je crois qu'il me pique.

ARLEQUIN, *de son côté.*

Elle me regarde; elle voit bien que je fais semblant de ne pas songer à elle.

COLOMBINE.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Hum !

COLOMBINE.

Je commence à me laſſer de la promenade.

ARLEQUIN.

Cela ſe peut bien.

COLOMBINE.

Comment te va le cœur ?

ARLEQUIN.

Ah ! je ne prends pas garde à cela.

COLOMBINE.

Gageons que tu m'aimes ?

ARLEQUIN.

Je ne gage jamais ; je ſuis trop malheureux, je perds toujours.

COLOMBINE, *allant à lui.*

Oh ! tu m'ennuies : je veux que tu me diſes franchement que tu m'aimes.

ARLEQUIN.

Encore un petit tour de promenade.

COLOMBINE.

Non : parle, ou je te haïs.

ARLEQUIN.

Et que t'ai-je fait pour me haïr ?

COLOMBINE.

Sçavez-vous bien, Monsieur le butord, que je vous trouve à mon gré, & qu'il faut que vous soupiriez pour moi?

ARLEQUIN.

Je te plaîs donc ?

COLOMBINE.

Oui; ta petite figure me revient assez.

ARLEQUIN.

Je suis perdu, j'étouffe : adieu m'amie, sauve qui peut.... Ah! Monsieur, vous voilà?

SCENE IV.

LÉLIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LÉLIO.

Qu'as-tu donc?

ARLEQUIN.

Hélas! c'est ce lutin-là qui me prend à la gorge. Elle veut que je l'aime.

LÉLIO.

Et ne ſçaurois-tu lui dire que tu ne veux pas ?

ARLEQUIN.

Vous en parlez bien à votre aiſe. Elle a la malice de me dire qu'elle me haïra.

COLOMBINE.

J'ai entrepris la guériſon de ſa folie ; il faut que j'en vienne à bout. Va, va, c'eſt partie à remettre.

ARLEQUIN.

Voyez la belle guériſon ! je ſuis de la moitié plus fou que je n'étois.

LÉLIO.

Bon courage, Arlequin. Tenez, Colombine, voilà la réponſe au billet de votre maitreſſe.

COLOMBINE.

Monſieur, ne l'avez-vous pas faite un peu trop fiere ?

LELIO.

Eh ! pourquoi la ferois-je fiere ? Je la fais indifférente. Ai-je quelqu'intérêt de la faire autrement ?

COLOMBINE.

Ecoutez, je vous parle en amie. Les plus courtes folies ſont les meilleures. L'homme eſt foible ; tous les philoſophes du temps paſſé nous l'ont

dit, & je m'en fie bien à eux. Vous vous croyez leste & gaillard, vous n'êtes point cela; ce que vous êtes est caché derriere tout cela. Si j'avois besoin d'indifférence, & qu'on en vendît, je ne ferois pas emplette de la vôtre. J'ai bien peur que ce ne soit une drogue de Charlatan; car on dit que l'Amour en est un; & franchement vous m'avez tout l'air d'avoir pris de son mitridate. Vous vous agitez, vous allez & venez, vous riez du bout des dents, vous êtes sérieux tout de bon: tout autant de symptômes d'une indifférence amoureuse.

LÉLIO.

Eh! laissez-moi, Colombine; ce discours-là m'ennuie.

COLOMBINE.

Je pars; mais mon avis est que vous avez la vue trouble: attendez qu'elle s'éclaircisse, vous verrez mieux votre chemin; n'allez pas vous jetter dans quelque orniere, ou vous embourber dans quelque faux pas. Quand vous soupirerez, vous serez bien-aise de trouver un écho qui vous réponde. N'en dites rien, ma maitresse est étourdie du bateau; la bonne Dame bataille, & c'est autant de battu. *Motus*, Monsieur; je suis votre servante.

SCENE V.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

AH, ah, ah; cela ne te fait-il pas rire ?

ARLEQUIN.

Non.

LÉLIO.

Cette folle, qui me vient dire qu'elle croit que sa maitresse s'humanise, elle qui me fuit, & qui me fuit, moi présent ! Oh ! parbleu, Madame la Comtesse, vos manieres sont tout-à-fait de mon goût : je les trouve pourtant un peu sauvages ; car enfin, l'on n'écrit pas à un homme de qui l'on n'a pas à se plaindre : je ne veux plus vous voir, vous me fatiguez, vous m'êtes insupportable ; & voilà le sens du billet, tout mitigé qu'il est. Oh ! la vérité est que je ne croyois pas être si haïssable. Qu'en dis-tu, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh ! Monsieur, chacun a son goût.

LÉLIO.

Parbleu ! je ſuis content de la réponſe que j'ai faite au billet, & de l'air dont je l'ai reçu ; mais très-content.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas la peine d'être ſi content, à moins qu'on ne ſoit fâché. Tenez-vous ferme, mon cher maître ; car ſi vous tombez, me voilà à bas.

LÉLIO.

Moi, tomber ! Je pars dès demain pour Paris : voilà comme je tombe.

ARLEQUIN.

Ce voyage-là pourroit bien être une culebute à gauche, au-lieu d'une culebute à droite.

LÉLIO.

Point du tout ; cette femme croiroit peut-être que je ſerois ſenſible à ſon amour, & je veux la laiſſer-là pour lui prouver que non.

ARLEQUIN.

Que ferai-je donc, moi ?

LÉLIO.

Tu me ſuivras.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai rien à prouver à Colombine.

LÉLIO.

Bon, ta Colombine! il s'agit bien de Colombine! Veux-tu encore aimer? Dis? Ne te souvient-il plus de ce que c'eſt qu'une femme?

ARLEQUIN.

Je n'ai non plus de mémoire qu'un lièvre, quand je vois cette fille-là.

LÉLIO, *avec diſtraction.*

Il faut avouer que les biſarreries de l'eſprit d'une femme ſont des piéges bien finement dreſſés contre nous.

ARLEQUIN.

Dites-moi, Monſieur; j'ai fait un gros ſerment de n'être plus amoureux : mais ſi Colombine m'enſorcelle, je n'ai pas mis cet article dans mon marché. Mon ſerment ne vaudra rien, n'eſt-ce pas?

LÉLIO, *diſtrait.*

Nous verrons. Ce qui m'arrive avec la Comteſſe ne ſuffiroit-il pas pour jetter des étincelles de paſſion dans le cœur d'un autre? Oh! ſans l'inimitié que j'ai voué à l'amour, j'extravaguerois actuellement, peut-être. Je ſens bien qu'il ne m'en faudroit pas davantage: je ſerois piqué; j'aimerois: cela iroit tout de ſuite.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

J'ai toujours entendu dire: il a du cœur comme un César: mais si ce César étoit à ma place, il seroit bien sot.

LÉLIO, *continuant.*

Le hasard me fait connoître une femme qui haît l'amour; nous lions cependant commerce d'amitié, qui doit durer pendant notre séjour ici: je la conduis chez elle; nous nous quittons en bonne intelligence. Nous avons à nous revoir; je viens la trouver indifféremment: je ne songe non plus à l'amour qu'à m'aller noyer; j'ai vu sans danger les charmes de sa personne. Voilà qui est fini, ce semble. Point du tout, cela n'est pas fini; j'ai maintenant affaire à des caprices, à des fantaisies: équipage d'esprit que toute femme apporte en naissant. Madame la Comtesse se met à rêver, & l'idée qu'elle imagine, en se jouant, seroit la ruine de mon repos, si j'étois capable d'y être sensible.

ARLEQUIN.

Mon cher maître, je crois qu'il faudra que je saute le bâton.

LÉLIO.

Un billet m'arrête en chemin; billet diabolique,

empoiſonné, où l'on écrit que l'on ne veut plus me voir, que ce n'eſt pas la peine. M'écrire cela à moi ! qui ſuis en pleine ſécurité, qui n'ai rien fait à cette femme : s'attend-on à cela ? Si je ne prends garde à moi, ſi je raiſonne à l'ordinaire ; qu'en arrivera-t-il ? Je ſerai étonné, déconcerté, premier degré de folie : car je vois cela tout comme ſi j'y étois. Après quoi, l'amour-propre s'en mêle : je me crois mépriſé, parce qu'on s'eſtime un peu : je m'aviſerai d'être choqué ; me voilà fou complet. Deux jours après, c'eſt de l'amour qui ſe déclare ; d'où vient-il ? pourquoi vient-il ? d'une petite fantaiſie magique qui prend à une femme ; & qui plus eſt, ce n'eſt pas ſa faute à elle : la Nature a mis du poiſon pour nous dans toutes ſes idées. Son eſprit ne peut ſe retourner qu'à notre dommage : ſa vocation eſt de nous mettre en démence. Elle fait ſa charge involontairement. Ah ! que je ſuis heureux, dans cette occaſion, d'être à l'abri de tous ces périls. Le voilà, ce billet inſultant, malhonnête : mais cette réflexion-là me met de mauvaiſe humeur ! Les mauvais procédés m'ont toujours déplu, & le vôtre eſt un des plus déplaiſants, Madame la Comteſſe : je ſuis bien fâché de ne l'avoir pas rendu à Colombine.

ARLEQUIN, *entendant nommer sa maîtresse.*

Monsieur, ne me parlez plus d'elle : car, voyez-vous ! j'ai dans mon esprit qu'elle est amoureuse, & j'enrage.

LÉLIO.

Amoureuse ? Elle amoureuse ?

ARLEQUIN.

Oui, je la voyois tantôt qui badinoit, qui ne sçavoit que dire : elle tournoit autour du pot ; je crois même qu'elle a tapé du pied : tout cela est signe d'amour ; tout cela mene un homme à mal.

LÉLIO.

Si je m'imaginois que ce que tu dis fût vrai, nous partirions tout-à-l'heure pour Constantinople.

ARLEQUIN.

Eh ! mon maître, ce n'est pas la peine que vous fassiez ce chemin-là pour moi ; je ne mérite pas cela, & il vaut mieux que j'aime que de vous coûter tant de dépense.

LÉLIO.

Plus j'y rêve, & plus je vois qu'il faut que tu sois fou, pour me dire que je lui plais, après son billet & son procédé.

ARLEQUIN.

Son billet ! de qui parlez-vous?

LÉLIO.

D'elle.

ARLEQUIN.

Eh bien ! ce billet n'eſt pas d'elle.

LÉLIO.

Il ne vient pas d'elle ?

ARLEQUIN.

Pardi ! non ; c'eſt de la Comteſſe.

LÉLIO.

Eh ! de qui diantre me parles-tu donc, butord ?

ARLEQUIN.

Moi ? de Colombine. Ce n'étoit donc pas à cauſe d'elle que vous vouliez me mener à Conſtantinople ?

LÉLIO.

Peſte ſoit de l'animal ! avec ſon galimathias.

ARLEQUIN.

Je croyois que c'étoit pour moi que vous vouliez voyager.

LÉLIO.

Oh ! qu'il ne t'arrive plus de faire de ces mepriſes-là : car j'étois certain que tu n'avois rien remarqué pour moi dans la Comteſſe.

ARLEQUIN.

Si fait; j'ai remarqué qu'elle vous aimera bientôt.

LÉLIO.

Tu rêves.

ARLEQUIN.

Et je remarque que vous l'aimerez auſſi.

LÉLIO.

Moi, l'aimer ! moi, l'aimer ! Tiens, tu me feras plaiſir de ſçavoir adroitement de Colombine les diſpoſitions où elle ſe trouve : car je veux ſçavoir à quoi m'en tenir : & ſi, contre toute apparence, il ſe trouvoit dans ſon cœur une ombre de penchant pour moi, vîte à cheval; je pars.

ARLEQUIN.

Bon ! & vous partez demain pour Paris.

LÉLIO.

Qu'eſt-ce qui t'a dit cela ?

ARLEQUIN.

Vous, il n'y a qu'un moment; mais c'eſt que la mémoire vous manque, comme à moi. Voulez-vous que je vous diſe ? il eſt bien aiſé de voir que le cœur vous demange; vous parlez tout ſeul, vous faites des diſcours qui ont dix lieues de long; vous voulez vous en-aller en Turquie,

vous mettez vos bottes, vous les ôtez; vous partez, vous reſtez; & puis du noir, & puis du blanc. Pardi! quand on ne ſçait ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait, ce n'eſt pas pour des prunes. Et moi que ferai-je après? Quand je vois mon maître qui perd l'eſprit, le mien s'en-va de compagnie.

LÉLIO.

Je te dis qu'il ne me reſte plus qu'une ſimple curioſité, c'eſt de ſçavoir s'il ne ſe paſſeroit pas quelque choſe dans le cœur de la Comteſſe, & je donnerois tout-à-l'heure cent écus pour avoir ſoupçonné juſte. Tâchons de le ſçavoir.

ARLEQUIN.

Mais encore une fois, je vous dis que Colombine m'attrapera; je le ſens bien.

LÉLIO.

Ecoute; après tout, mon pauvre Arlequin, ſi tu te fais tant de violence pour ne pas aimer cette fille-là, je ne t'ai jamais conſeillé l'impoſſible.

ARLEQUIN.

Par la mardi! vous parlez d'or, vous m'ôtez plus de cent peſant de deſſus le corps, & vous prenez bien la choſe. Franchement, Monſieur, la femme eſt un peu vaurienne; mais elle a du

bon : entre nous, je la crois plus ratiere que malicieuse. Je m'en vais tâcher de rencontrer Colombine, & je ferai votre affaire. Je ne veux pas l'aimer ; mais si j'ai tant de peine à me retenir, adieu pannier, je me laisserai aller. Si vous m'en croyez, vous ferez de même. Être amoureux & ne l'être pas, ma foi ! je donnerois le choix pour un liard. C'est misere : j'aime mieux la misere gaillarde que la misere triste. Adieu, je vais travailler pour vous.

LÉLIO.

Attends.... Tiens, ce n'est pas la peine que tu y ailles.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LÉLIO.

C'est que ce que je pourrois apprendre ne me serviroit de rien. Si elle m'aime, que m'importe ? Si elle ne m'aime pas, je n'ai pas besoin de le sçavoir. Ainsi je ferai mieux de rester comme je suis.

ARLEQUIN.

Monsieur, si je deviens amoureux, je veux avoir la consolation que vous le soyez aussi, afin qu'on dise toujours, tel valet, tel maître. Je ne m'embarrasse pas d'être un ridicule, pourvu que

je vous ressemble. Si la Comtesse vous aime, je viendrai vîtement vous le dire, afin que cela vous acheve : par bonheur que vous êtes déjà bien avancé, & cela me fait un grand plaisir. Je m'en vais voir l'air du bureau.

SCENE VI.

LÉLIO, JACQUELINE.

LÉLIO.

JE ne le querelle point; car il est déjà tout égaré.

JACQUELINE.

Monsieur ?

LÉLIO, *distrait.*

Je prierai pourtant la Comtesse d'ordonner à Colombine de laisser ce malheureux en repos : mais peut-être elle est bien-aise elle-même que l'autre travaille à lui détraquer la cervelle ; car Madame la Comtesse n'est pas dans le goût de m'obliger.

JACQUELINE.

Monsieur ?

LÉLIO, *d'un air fâché, & agité.*

Eh bien ! que veux-tu ?

JACQUELINE.

Je vians vous demander mon congé.

LÉLIO, *ſans l'entendre.*

Morbleu ! je n'entends parler que d'amour : Eh ! laiſſez-moi reſpirer, vous autres ! vous me laſſez : faites comme il vous plaira. J'ai la tête remplie de femme & de tendreſſe : ces maudites idées-là me ſuivent par-tout, & elles m'aſſiégent. Arlequin d'un côté, les folies de la Comteſſe de l'autre, & toi auſſi ?

JACQUELINE.

Monſieur, c'eſt que je vians vous dire que je veux m'en-aller.

LÉLIO.

Pourquoi ?

JACQUELINE.

C'eſt que Piarre ne m'aime plus : ce miſérable-là s'eſt amouraché de la fille à Thomas. Tenez, Monſieur, ce que c'eſt que la cruauté des hommes ! je l'ai vu qui batifoloit avec elle : moi, pour le faire venir, je lui ai fait comme ça avec le bras, & y allons ; & le vilain qu'il eſt, m'a fait comme cela un geſte du coude : cela vouloit dire,

va te promener. Oh ! que les hommes ſont traîtres ! voilà qui eſt fait, j'en ſuis ſi ſaoule, que je n'en veux plus entendre parler; & je vians pour cet effet vous demander mon congé.

LÉLIO.

De quoi s'aviſe ce coquin-là, d'être infidèle?

JACQUELINE.

Je ne comprends pas cela, il m'eſt avis que c'eſt un rêve.

LÉLIO.

Tu ne le comprends pas? c'eſt pourtant un vice dont il a plu aux femmes d'enrichir l'Humanité.

JACQUELINE.

Qui que ce ſoit, voilà de belles richeſſes qu'on a boutées-là dans le monde.

LÉLIO.

Va, va, Jacqueline, il ne faut pas que tu t'en ailles.

JACQUELINE.

Oh! Monſieur, je ne veux pas reſter dans le village; car on eſt ſi foible. Si ce garçon-là me recherchoit, je ne ſis pas rancuneuſe, il y auroit du rapatriage; & je prétends être brouillée.

LÉLIO.

Ne te presse pas : nous verrons ce que dira la Comtesse.

JACQUELINE.

Hum ! la voilà, cette Comtesse. Je m'en vas. Piarre est son valet, & ça me fâche itou contr'elle.

SCENE VII.

LÉLIO ; LA COMTESSE, *qui cherche à terre avec application.*

LÉLIO, *la voyant chercher.*

ELLE m'a fui tantôt : si je me retire, elle croira que je prends ma revanche, & que j'ai remarqué son procédé. Comme il n'en est rien, il est bon de lui paroître tout aussi indifférent que je le suis. Continuons de rêver : je n'ai qu'à ne lui point parler pour remplir les conditions du billet.

LA COMTESSE, *cherchant toujours.*

Je ne trouve rien.

LÉLIO.

Ce voisinage-là me déplaît ; je crois que je

ferai fort bien de m'en-aller, dût-elle en penſer ce qu'elle voudra. (*La voyant approcher.*) Oh! parbleu, c'en eſt trop, Madame. Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire qu'il étoit inutile de nous revoir, & j'ai trouvé que vous penſiez juſte: mais je prendrai la liberté de vous repréſenter, que vous me mettez hors d'état de vous obéir. Le moyen de ne vous point voir? je me trouve près de vous, Madame; vous venez juſqu'à moi: je me trouve irrégulier ſans avoir tort.

LA COMTESSE.

Hélas! Monſieur, je ne vous voyois pas. Après cela, quand je vous aurois vu, je ne me ferois pas un grand ſcrupule d'approcher de l'endroit où vous êtes, & je ne me détournerois pas de mon chemin à cauſe de vous. Je vous dirai cependant que vous outrez les termes de mon billet; il ne ſignifioit pas, haïſſons-nous, ſoyons-nous odieux. Si vos diſpoſitions de haîne, ou pour toutes les femmes, ou pour moi, vous l'ont fait expliquer comme cela, & ſi vous le pratiquez comme vous l'entendez, ce n'eſt pas ma faute. Je vous plains beaucoup de m'avoir vue; vous ſouffrez apparemment, & j'en ſuis fâchée: mais vous avez le champ libre, voilà de la place pour fuir; délivrez-vous de ma vue.

Quant à moi, Monſieur, qui ne vous haïs, ni ne vous aime, qui n'ai ni chagrin, ni plaiſir à vous voir, vous trouverez bon que j'aille mon train; que vous me ſoyez un objet parfaitement indifférent, & que j'agiſſe tout comme ſi vous n'étiez pas là. Je cherche mon portrait, j'ai beſoin de quelques petits diamants qui en ornent la boîte; je l'ai priſe pour les envoyer démonter à Paris; & Colombine, à qui je l'ai donné pour le remettre à un de mes gens qui part exprès, l'a perdu; voilà ce qui m'occupe. Et ſi je vous avois apperçu là, il ne m'en auroit coûté que de vous prier très-froidement & très-poliment de vous détourner : peut-être même m'auroit-il pris fantaiſie de vous prier de chercher avec moi, puiſque vous vous trouvez là; car je n'aurois pas deviné que ma préſence vous affligeoit: à préſent que je le ſçais, je n'uſerai point d'une priere incivile. Fuyez vîte, Monſieur; car je continue.

LÉLIO.

Madame, je ne veux point être incivil non plus; & je reſte, puiſque je puis vous rendre ſervice. Je vais chercher avec vous.

LA COMTESSE.

Ah! non, Monſieur, ne vous contraignez pas;

allez-vous-en. Je vous dis que vous me haïssez; je vous l'ai dit, vous n'en disconvenez point. Allez-vous-en donc, ou je m'en vais.

LÉLIO.

Parbleu! Madame, c'est trop souffrir de rebuts en un jour; & billet & discours, tout se ressemble. Adieu donc, Madame; je suis votre serviteur.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis votre servante. (*Quand il est parti, elle dit.*) Mais à propos, cet étourdi qui s'en va, & qui n'a point marqué positivement dans son billet ce qu'il vouloit donner à sa fermiere! il me dit simplement qu'il verra ce qu'il doit faire. Ah! je ne suis pas d'humeur à mettre toujours la main à la plume. Je me moque de sa haîne, il faut qu'il me parle. (*Dans l'instant elle part pour le rappeller, quand il revient lui-même.*) Quoi! vous revenez, Monsieur?

LÉLIO, *d'un air agité.*

Oui, Madame, je reviens; j'ai quelque chose à vous dire: & puisque vous voilà, ce sera un billet épargné & pour vous, & pour moi.

LA COMTESSE.

A la bonne-heure; de quoi s'agit-il?

LÉLIO.

C'eſt que le neveu de votre fermier ne doit plus compter ſur Jacqueline. Madame, cela doit vous faire plaiſir ; car cela finit le peu de commerce forcé que nous avons enſemble.

LA COMTESSE.

Le commerce forcé ? Vous êtes bien difficile, Monſieur, & vos expreſſions ſont bien naïves ! mais paſſons. Pourquoi donc, s'il vous plaît, Jacqueline ne veut-elle pas de ce jeune homme ? Que ſignifie ce caprice-là ?

LÉLIO.

Ce que ſignifie un caprice ? je vous le demande, Madame ; cela n'eſt point à mon uſage, & vous le définirez mieux que moi.

LA COMTESSE.

Vous pourriez cependant me rendre un bon compte de celui-ci, ſi vous vouliez : il eſt de votre ouvrage apparemment. Je me mêlois de leur mariage : cela vous fatiguoit ; vous avez tout arrêté. Je vous ſuis obligée de vos égards.

LÉLIO.

Moi, Madame !

LA COMTESSE.

Oüi, Monſieur. Il n'étoit pas néceſſaire de

vous y prendre de cette façon-là. Cependant je ne trouve point mauvais que le peu d'intérêt que j'avois à vous voir vous fût à charge : je ne condamne point dans les autres ce qui est en moi; & sans le hasard qui nous rejoint ici, vous ne m'auriez vue de votre vie, si j'avois pu.

LÉLIO.

Eh! je n'en doute pas, Madame; je n'en doute pas.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, de votre vie. Eh! pourquoi en douteriez-vous? En vérité, je ne vous comprends pas. Vous avez rompu avec les femmes, moi avec les hommes: vous n'avez pas changé de sentiment, n'est-il pas vrai? D'où vient donc que j'en changerois? Sur quoi en changerois-je? Y songez-vous? Oh! mettez-vous dans l'esprit que mon opiniâtreté vaut bien la vôtre, & que je n'en démordrai point.

LÉLIO.

Eh! Madame, vous m'en avez accablé de preuves d'opiniâtreté; ne m'en donnez plus : voilà qui est fini. Je ne songe à rien, je vous assure.

LA COMTESSE.

Qu'appellez-vous, Monsieur, vous ne songez

à

à rien? Mais du ton dont vous le dites, il semble que vous vous imaginez m'annoncer une mauvaise nouvelle. Eh bien! Monsieur, vous ne m'aimerez jamais; cela est-il si triste? Oh! je le vois bien : je vous ai écrit qu'il ne falloit plus nous voir; & je veux mourir si vous n'avez pris cela pour quelque agitation de cœur. Assurément vous me soupçonnez de penchant pour vous. Vous m'assurez que vous n'en aurez jamais pour moi: vous croyez me mortifier; vous le croyez, Monsieur Lélio; vous le croyez, vous dis-je: ne vous en défendez point. J'espérois que vous me divertiriez en m'aimant: vous avez pris un autre tour, je ne perds point au change, & je vous trouve très-divertissant comme vous êtes.

LÉLIO, *d'un air riant & piqué.*

Ma foi! Madame, nous ne nous ennuierons donc point ensemble. Si je vous réjouis, vous n'êtes point ingrate : vous espériez que je vous divertirois, mais vous ne m'aviez pas dit que je serois diverti. Quoi qu'il en soit, brisons là-dessus; la comédie ne me plaît pas long-temps, & je ne veux être ni acteur, ni spectateur.

LA COMTESSE, *d'un ton badin.*

Ecoutez, Monſieur: vous m'avouerez qu'un homme à votre place, qui ſe croit aimé, ſurtout quand il n'aime pas, ſe met en priſe.

LÉLIO.

Je ne penſe point que vous m'aimez, Madame; vous me traitez mal, mais vous y trouvez du goût. N'uſez point de prétexte; je vous ai déplû d'abord, moi ſpécialement; je l'ai remarqué: & ſi je vous aimois, de tous les hommes qui pourroient vous aimer, je ſerois peut-être le plus humilié, le plus raillé & le plus à plaindre.

LA COMTESSE.

D'où vous vient cette idée-là? Vous vous trompez; je ſerois fâchée que vous m'aimaſſiez, parceque j'ai réſolu de ne point aimer: mais quelque choſe que j'aie dit, je croirois du moins devoir vous eſtimer.

LÉLIO.

J'ai bien de la peine à le croire.

LA COMTESSE.

Vous êtes injuſte; je ne ſuis pas ſans diſcernement. Mais à quoi bon faire cette ſuppoſition,

que, ſi vous m'aimiez, je vous traiterois plus mal qu'un autre? La ſuppoſition eſt inutile : puiſque vous n'avez point envie de faire l'eſſai de mes manieres, que vous importe ce qui en arriveroit? Cela vous doit être indifférent. Vous ne m'aimez pas? car enfin, ſi je le penſois.....

LÉLIO.

Eh! je vous prie, point de menaces, Madame: vous m'avez tantôt offert votre amitié, je ne vous demande que cela, je n'ai beſoin que de cela : ainſi vous n'avez rien à craindre.

LA COMTESSE, *d'un air froid.*

Puiſque vous n'avez beſoin que de cela, Monſieur, j'en ſuis ravie; je vous l'accorde, j'en ſerai moins gênée avec vous.

LÉLIO.

Moins gênée? Ma foi! Madame, il ne faut pas que vous le ſoyez du tout. Tout bien peſé, je crois que nous ferons mieux de ſuivre les termes de votre billet.

LA COMTESSE.

Oh! de tout mon cœur : allons, Monſieur, ne nous voyons plus. Je fais préſent de cent piſtoles au neveu de mon Fermier : vous me ferez ſça-

voir ce que vous voulez donner à la fille ; & je verrai ſi je ſouſcrirai à ce mariage dont cette rupture va lever l'obſtacle que vous y avez mis. Soyons-nous inconnus l'un à l'autre ; j'oublie que je vous ai vu : je ne vous reconnoîtrai pas demain.

LÉLIO.

Et moi, Madame, je vous reconnoîtrai toute ma vie ; je ne vous oublîrai point : vos façons avec moi vous ont gravée pour jamais dans ma mémoire.

LA COMTESSE.

Vous m'y donnerez la place qu'il vous plaira ; je n'ai rien à me reprocher ; mes façons ont été celles d'une femme raiſonnable.

LÉLIO.

Morbleu ! Madame, vous êtes une Dame raiſonnable, à la bonne heure. Mais accordez donc cette lettre avec vos offres d'amitié ; cela eſt inconcevable ! aujourd'hui votre ami, demain rien. Pour moi, Madame je ne vous reſſemble pas, & j'ai le cœur auſſi jaloux en amitié qu'en amour : ainſi nous ne nous convenons point.

LA COMTESSE.

Adieu, Monſieur : vous parlez d'un air bien dégagé, & preſque offenſant. Si j'étois vaine ce-

pendant, si j'en crois Colombine, je vaux quelque chose, à vos yeux même.

LÉLIO.

Un moment : vous êtes de toutes les Dames que j'ai vues, celle qui vaut le mieux ; je sens même que j'ai du plaisir à vous rendre cette justice-là. Colombine vous en a dit davantage : c'est une visionnaire, non-seulement sur mon chapitre, mais encore sur le vôtre, Madame ; je vous en avertis. Ainsi n'en croyez jamais au rapport de vos Domestiques.

LA COMTESSE.

Comment ! Que dites-vous, Monsieur ? Colombine vous auroit fait entendre.... Ah, l'impertinente ! je la vois qui passe. Colombine, venez ici.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LÉLIO COLOMBINE.

COLOMBINE *arrive.*

Que me voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Ce que je veux?

COLOMBINE.

Si vous ne voulez rien, je m'en retourne.

LA COMTESSE.

Parlez : quels discours avez-vous tenus à Monsieur, sur mon compte?

COLOMBINE.

Des discours très-sensés, à mon ordinaire.

LA COMTESSE.

Je vous trouve bien hardie, d'oser, suivant votre petite cervelle, tirer de folles conjectures de mes sentiments; & je voudrois bien vous demander sur quoi vous avez compris que j'aime Monsieur, à qui vous l'avez dit?

COLOMBINE.

N'eſt-ce que cela? je vous jure que je l'ai cru comme je l'ai dit, & je l'ai dit pour le bien de la choſe. C'étoit pour abréger votre chemin à l'un & à l'autre; car vous y viendrez tous deux : cela ira là; & ſi la choſe arrive, je n'aurai fait aucun mal. A votre égard, Madame, je vais vous expliquer ſur quoi j'ai penſé que vous aimiez.....

LA COMTESSE, *lui coupant la parole.*

Je vous défends de parler.

LÉLIO, *d'un air doux & modeſte.*

Je ſuis honteux d'être la cauſe de cette explication-là; mais vous pouvez être perſuadée que ce qu'elle a pu dire ne m'a fait aucune impreſſion. Non, Madame, vous ne m'aimez point, & j'en ſuis convaincu; & je vous avouerai même, dans le moment où je ſuis, que cette conviction m'eſt néceſſaire : je vous laiſſe. Si nos Payſans ſe raccommodent, je verrai ce que je puis faire pour eux. Puiſque vous vous intéreſſez à leur mariage, je me ferai un plaiſir de le hâter; & j'aurai l'honneur de vous porter tantôt ma réponſe, ſi vous me le permettez.

LA COMTESSE, *pendant que Lélio ſort.*

Juſte Ciel! que vient-il de me dire? & d'où vient que je ſuis émue de ce que je viens d'entendre? *Cette conviction m'eſt abſolument néeeſ-ſaire.* Non, cela ne ſignifie rien; & je n'y veux rien comprendre.

COLOMBINE, *à part.*

Oh! notre amour ſe fait grand: il parlera bientôt bon François.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE, *à part les premiers mots.*

BATTONS-lui toujours froid. Tous les diamants y ſont, rien n'y manque, hors le portrait que Monſieur Lélio a gardé. C'eſt un grand bonheur que vous ayez trouvé cela : je vous rends la boîte; il eſt juſte que vous la donniez vous-même à Madame la Comteſſe. Adieu, je ſuis preſſée.

ARLEQUIN *l'arrête.*

Eh! là, là, là : ne vous en allez pas ſi vîte; je ſuis de bonne humeur.

COLOMBINE.

Je vous ai dit ce que je penſois de ma maitreſſe à l'égard de votre maître. Bon jour.

ARLEQUIN.

Eh bien ! dites à cette heure ce que vous pensez de moi : hé, hé, hé.

COLOMBINE.

Je pense de vous que vous m'ennuieriez, si je restois plus long-temps.

ARLEQUIN.

Fi, la mauvaise pensée ! causons pour chasser cela ; c'est une migraine.

COLOMBINE.

Je n'ai pas le temps, Monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Et allons donc, faut il avoir des manieres comme cela avec moi ? Vous me traitez de Monsieur ; cela est-il honnête ?

COLOMBINE.

Très-honnête : mais vous m'amusez ; laissez-moi. Que voulez-vous que je fasse ici ?

ARLEQUIN.

Me dire comment je me porte, par exemple ; me faire de petites questions. Arlequin par-ici, Arlequin par-là ; me demander, comme tantôt, si je vous aime : que sçait-on ? peut-être je vous répondrai qu'oui.

COLOMBINE.

Oh ! je ne m'y fie plus.

ARLEQUIN.

Si fait, ſi fait; fiez-vous-y pour voir.

COLOMBINE.

Non : vous haïſſez trop les femmes.

ARLEQUIN.

Cela m'a paſſé; je leur pardonne.

COLOMBINE.

Et moi, à compter d'aujourd'hui, je me brouille avec les hommes. Dans un an ou deux, je me raccommoderai peut-être avec ces nigauds-là.

ARLEQUIN.

Il faudra donc que je me tienne pendant ce temps-là les bras croiſés à vous voir venir, moi?

COLOMBINE.

Voyez-moi venir dans la poſture qu'il vous plaira: que m'importe que vos bras ſoient croiſés ou ne le ſoient pas?

ARLEQUIN.

Par la ſambille! j'enrage. Maudit eſprit lunatique, que je te donnerois de grand cœur un bon coup de poing, ſi tu ne portois pas une cornette.

COLOMBINE, *riant.*

Ah! je vous entends! vous m'aimez: j'en ſuis fâchée, mon ami: le ciel vous aſſiſte.

ARLEQUIN.

Mardi! oui, je t'aime: mais, laiſſe-moi faire.

Tiens, mon chien d'amour s'en ira ; je m'étranglerois plutôt. Je m'en vais être ivrogne ; je jouerai à la boule toute la journée ; je prierai mon maître de m'apprendre le piquet ; je jouerai avec lui ou avec moi ; je dormirai plutôt que de rester sans rien faire. Tu verras, va ; je cours tirer bouteille pour commencer.

COLOMBINE.

Tu mériterois que je te fisse expirer par pur chagrin ; mais je suis généreuse. Tu as méprisé toutes les Suivantes de France en ma personne ; je les représente. Il faut une réparation à cette insulte. A mon égard, je t'en quitterois volontiers ; mais je ne puis trahir les intérêts & l'honneur d'un corps si respectable pour toi. Fais-lui donc satisfaction : demande-lui à genoux pardon de toutes tes impertinences, & la grâce t'est accordée.

ARLEQUIN.

M'aimeras-tu après cette autre impertinence-là ?

COLOMBINE.

Humilie-toi, & tu seras instruit.

ARLEQUIN, *se mettant à genoux.*

Pardi ! je le veux bien : je demande pardon à ce drôle de corps pour qui tu parles.

COLOMBINE.

En diras-tu du bien ?

ARLEQUIN.

C'eſt une autre affaire : il eſt défendu de mentir.

COLOMBINE.

Point de grâce.

ARLEQUIN.

Accommodons-nous. Je n'en dirai ni bien, ni mal. Eſt-ce fait ?

COLOMBINE.

Hé ! la réparation eſt un peu cavaliere ; mais le corps n'eſt pas formaliſte. Baiſe-moi la main en ſigne de paix, & lève-toi. Tu me parois vraiment repentant ; cela me fait plaiſir.

ARLEQUIN, *relevé.*

Tu m'aimeras, au moins !

COLOMBINE.

Je l'eſpere.

ARLEQUIN, *ſautant.*

Je me ſens plus léger qu'une plume.

COLOMBINE.

Ecoute, nous avons intérêt de hâter l'amour de nos maîtres ; il faut qu'ils ſe marient enſemble.

ARLEQUIN.

Oui, afin que je t'épouſe par-deſſus le marché.

COLOMBINE.

Tu l'as dit : n'oublions rien pour les conduire à s'avouer qu'ils s'aiment. Quand tu rendras la boîte à la Comteſſe, ne manque pas de lui dire pourquoi ton maître en garde le portrait. Je la vois qui rêve; retire-toi, & reviens dans un moment, de peur qu'en nous voyant enſemble, elle ne nous ſoupçonne d'intelligence. J'ai deſſein de la faire parler; je veux qu'elle ſçache qu'elle aime : ſon amour en ira mieux, quand elle ſe l'avouera.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, COLOMBINE.

LA COMTESSE, *d'un air de méchante humeur.*

AH, vous voilà ? A-t-on trouvé mon portrait ?

COLOMBINE.

Je n'en ſçais rien, Madame; je le fais chercher.

LA COMTESSE.

Je viens de rencontrer Arlequin ; ne vous a-t-il point parlé ? N'a-t-il rien à me dire de la part de ſon maître ?

COLOMBINE.

Je ne l'ai pas vu.

LA COMTESSE.

Vous ne l'avez pas vu ?

COLOMBINE.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Vous êtes donc aveugle? Avez-vous dit au cocher de mettre les chevaux au carroſſe ?

COLOMBINE.

Moi! non, vraiment.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît?

COLOMBINE.

Faute de ſçavoir deviner.

LA COMTESSE.

Comment, deviner! Faut-il tant de fois vous répéter les choſes ?

COLOMBINE.

Ce qui n'a jamais été dit n'a pas été répété, Madame; cela eſt clair: demandez cela à tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous êtes une grande raiſonneuſe.

COLOMBINE.

Qui diantre ſçavoit que vous vouluſſiez partir pour aller quelque part ? mais je m'en vais avertir le cocher.

LA COMTESSE.

Il n'eſt plus temps.

COLOMBINE.

Il ne faut qu'un inſtant.

LA COMTESSE.

Je vous dis qu'il eſt trop tard.

COLOMBINE.

Peut-on vous demander où vous vouliez aller, Madame ?

LA COMTESSE.

Chez ma ſœur qui eſt à ſa Terre : j'avois deſſein d'y paſſer quelques jours.

COLOMBINE.

Et la raiſon de ce deſſein-là ?

LA COMTESSE.

Pour quitter Lélio, qui s'aviſe de m'aimer, je penſe.

COLOMBINE.

Oh ! raſſurez-vous, Madame ; je crois maintenant qu'il n'en eſt rien.

LA COMTESSE.

Il n'en eſt rien ! je vous trouve bien plaiſante ; de me venir dire qu'il n'en eſt rien, vous de qui je ſçais la choſe en partie.

COLOMBINE.

Cela eſt vrai, je l'avois cru ; mais je vois que je me ſuis trompée.

LA COMTESSE.

Vous êtes faite aujourd'hui pour m'impatienter.

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas mon intention.

LA COMTESSE.

Non, d'aujourd'hui vous ne m'avez répondu que des impertinences.

COLOMBINE.

Mais, Madame, tout le monde ſe peut tromper.

LA COMTESSE.

Je vous dis encore une fois que cet homme-là m'aime, & que je vous trouve ridicule de me diſputer cela. Prenez-y garde, vous me répondrez de cet amour-là, au moins !

COLOMBINE.

Moi, Madame ? m'a-t-il donné ſon cœur en garde ? Eh ! que vous importe qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas ſon amour qui m'importe, je ne m'en ſoucie guères; mais il m'importe de ne point prendre de fauſſes idées des gens, & de n'être pas la dupe éternelle de vos étourderies.

COLOMBINE.

Voilà un ſujet de querelle furieuſement tiré par les cheveux: cela eſt bien ſubtil.

LA COMTESSE.

En vérité, je vous admire dans vos récits! Monſieur Lélio vous aime, Madame ; j'en ſuis certaine; votre Billet l'a piqué, il l'a reçu en colere; il l'a lu de même; il a pâli; il a rougi. Dites-moi ſur un pareil rapport, qui eſt-ce qui ne croira pas qu'un homme eſt amoureux? Cependant il n'en eſt rien: il ne plaît plus à Mademoiſelle que cela ſoit; elle s'eſt trompée. Moi, je compte là-deſſus, je prends des meſures pour me retirer: meſures perdues.

COLOMBINE.

Quelles ſi grandes meſures avez vous donc priſes, Madame? ſi vos ballots ſont faits, ce n'eſt encore qu'en idée; & cela ne dérange rien. Au bout du compte, tant-mieux s'il ne vous aime point.

LA COMTESSE.

Oh! vous croyez que cela va comme votre tête, avec votre tant-mieux: il seroit à souhaiter qu'il m'aimât, pour justifier le reproche que je lui en ai fait. Je suis désolée d'avoir accusé un homme d'un amour qu'il n'a pas. Mais si vous vous êtes trompée, pourquoi Lélio m'a-t-il fait presque entendre qu'il m'aimoit? Parlez donc; me prenez-vous pour une bête?

COLOMBINE.

Le Ciel m'en préserve.

LA COMTESSE.

Que signifie le discours qu'il m'a tenu en me quittant? Madame, vous ne m'aimez point, j'en suis convaincu; & je vous avouerai que cette conviction m'est absolument nécessaire. N'est-ce pas tout comme s'il m'avoit dit: je serois en danger de vous aimer, si je croyois que vous pussiez m'aimer vous-même? Allez, allez, vous ne sçavez ce que vous dites; c'est de l'amour que ce sentiment-là.

COLOMBINE.

Cela est plaisant! Je donnerois à ces paroles-là, moi, toute une autre interprétation, tant je les trouve équivoques.

LA COMTESSE.

Oh ! je vous prie, gardez votre belle interprétation, je n'en ſuis point curieuſe; je vois d'ici qu'elle ne vaut rien.

COLOMBINE.

Je la crois pourtant auſſi naturelle que la vôtre, Madame.

LA COMTESSE.

Pour la rareté du fait ; voyons donc.

COLOMBINE.

Vous ſçavez que Monſieur Lélio fuit les femmes; cela poſé, examinons ce qu'il vous dit. Vous ne m'aimez pas, Madame; j'en ſuis convaincu, & je vous avouerai que cette conviction m'eſt abſolument néceſſaire : c'eſt-à-dire, pour reſter où vous êtes, j'ai beſoin d'être certain que vous ne m'aimez pas, ſans quoi je décamperois. C'eſt une penſée déſobligeante, entortillée dans un tour honnête: cela me paroît aſſez net.

LA COMTESSE.

Cette fille-là n'a jamais eu d'eſprit que contre moi: mais, Colombine, l'air affectueux & tendre qu'il a joint à cela?...

COLOMBINE.

Cet air-là, Madame, peut ne ſignifier encore

qu'un homme honteux de dire une impertinence, qu'il adoucit le plus qu'il peut.

LA COMTESSE.

Non, Colombine, cela ne ſe peut pas; tu n'y étois point; tu ne lui as pas vu prononcer ces paroles-là; je t'aſſûre qu'il les a dites d'un ton de cœur attendri. Par quel eſprit de contradiction veux-tu penſer autrement? J'y étois; je m'y connoîs, ou bien Lélio eſt le plus fourbe de tous les hommes; &, s'il ne m'aime pas, je fais vœu de déteſter ſon caractère. Oui, ſon honneur y eſt engagé: il faut qu'il m'aime, ou qu'il ſoit un mal-honnête-homme; car il auroit donc voulu me faire prendre le change.

COLOMBINE.

Il vous aimoit peut-être, & je lui avois dit que vous pourriez l'aimer; mais vous vous êtes fâchée, & j'ai détruit mon ouvrage. J'ai dit tantôt à Arlequin que vous ne ſongiez nullement à lui, que j'avois voulu flatter ſon maître pour me divertir; & qu'enfin Monſieur Lélio étoit l'homme du monde que vous aimeriez le moins.

LA COMTESSE.

Et cela n'eſt pas vrai. De quoi vous mêlez-vous, Colombine? Si Monſieur Lélio a du penchant pour

moi, de quoi vous avisez-vous, d'aller mortifier un homme à qui je ne veux point de mal, que j'estime ? Il faut avoir le cœur bien dur pour donner du chagrin aux gens sans nécessité ! En vérité, vous avez juré de me désobliger.

COLOMBINE.

Tenez, Madame, dussiez-vous me quereller, vous aimez cet homme à qui vous ne voulez point de mal. Oui, vous l'aimez.

LA COMTESSE.

Retirez-vous.

COLOMBINE.

Je vous demande pardon.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, vous dis-je ; j'aurai soin demain de vous payer, & de vous renvoyer à Paris.

COLOMBINE.

Madame, il n'y a que l'intention de punissable ; & je fais serment que je n'ai eu nul dessein de vous fâcher : je vous respecte & je vous aime, vous le sçavez.

LA COMTESSE.

Colombine, je vous passe encore cette sottise-là : observez-vous bien dorénavant.

COLOMBINE, *à part les premiers mots.*

Voyons la fin de cela. Je vous l'avoue, une

ſeule choſe me chagrine; c'eſt de m'appercevoir que vous manquez de confiance pour moi, qui ne veux ſçavoir vos ſecrets que pour vous ſervir. De grâce, ma chere maitreſſe, ne me donnez plus ce chagrin-là : récompenſez mon zele pour vous; ouvrez-moi votre cœur, vous n'en ſerez point fâchée. (*Elle approche de ſa maitreſſe, & la careſſe.*)

LA COMTESSE.

Ah!

COLOMBINE.

Eh bien! voilà un ſoupir : c'eſt un commencement de franchiſe; achevez donc.

LA COMTESSE.

Colombine?

COLOMBINE.

Madame.

LA COMTESSE.

Après tout, aurois-tu raiſon? Eſt-ce que j'aimerois?

COLOMBINE.

Je crois qu'oui : mais, doù vient vous faire un ſi grand monſtre de cela? Eh bien! vous aimez; voilà qui eſt bien rare!

LA COMTESSE.

Non, je n'aime point encore.

COLOMBINE.

Vous avez l'équivalent de cela.

LA COMTESSE.

Quoi ! je pourrois tomber dans ces malheureuſes ſituations, ſi pleines de troubles, d'inquiétudes, de chagrins; moi, moi ! Non, Colombine, cela n'eſt pas fait encore ; je ſerois au déſeſpoir. Quand je ſuis venue ici triſte, tu me demandois ce que j'avois. Ah, Colombine ! c'étoit un preſſentiment du malheur qui devoit m'arriver.

COLOMBINE.

Voici Arlequin qui vient à nous, renfermez vos regrets.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA COMTESSE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Madame, mon maître m'a dit que vous avez perdu une boîte de portrait : je ſçais un homme qui l'a trouvée. De quelle couleur eſt-elle ? combien y a-t-il de diamants? ſont-ils gros ou petits ?

COLOMBINE.

Montre, nigaud : te méfies-tu de Madame ? Tu fais-là d'impertinentes queſtions.

ARLEQUIN.

Mais, c'eſt la coutume d'interroger le monde, pour plus grande ſûreté ; je n'y penſe point à mal.

LA COMTESSE.

Où eſt-elle, cette boîte ?

ARLEQUIN, *la montrant.*

La voilà, Madame. Une autre que vous ne la verroit pas : mais vous êtes une femme de bien.

LA COMTESSE.

C'eſt la même. Tiens, prends cela en revanche.

ARLEQUIN.

Vive les revanches ! le Ciel vous ſoit en aide.

LA COMTESSE.

Le portrait n'y eſt pas ?

ARLEQUIN.

Chut ! il n'eſt pas perdu : c'eſt mon maître qui le garde.

LA COMTESSE.

Il me garde mon portrait ? qu'en veut-il faire ?

ARLEQUIN.

C'eſt pour vous mirer, quand il ne vous voit

plus. Il dit que ce portrait reſſemble à une couſine qui eſt morte, & qu'il aimoit beaucoup. Il m'a déſendu d'en rien dire, & de vous faire accroire qu'il eſt perdu; mais il faut bien vous donner de la marchandiſe pour votre argent. *Motus*; le pauvre homme en tient.

COLOMBINE.

Madame, la couſine dont il parle peut être morte : mais la couſine qu'il ne dit pas ſe porte bien; & votre couſin n'eſt pas votre parent.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé.

LA COMTESSE.

De quoi ris-tu?

ARLEQUIN.

De ce drôle de couſin. Mon maître croit bonnement qu'il garde le portrait à cauſe de la couſine, & il ne ſçait pas que c'eſt à cauſe de vous; cela eſt riſible : il fait des quiproquo d'Apothicaire.

LA COMTESSE.

Eh! que ſçais-tu ſi c'eſt à cauſe de moi?

ARLEQUIN.

Je vous dis que la couſine eſt un conte à dormir debout. Eſt-ce qu'on dit des injures à la copie d'une couſine qui eſt morte?

COLOMBINE.

Comment ! des injures ?

ARLEQUIN.

Oui ; je l'ai laiſſé là-bas qui ſe fâche contre le viſage de Madame, il le querelle tant qu'il peut de ce qu'il aime. Il y a à mourir de rire de le voir faire. Quelquefois il met de bons gros ſoupirs au bout des mots qu'il dit. Oh ! de ces ſoupirs-là, la couſine défunte n'en tâte que d'une dent.

LA COMTESSE.

Colombine, il faut abſolument qu'il me rende mon portrait ; cela eſt de conſéquence pour moi : je vais le lui demander. Je ne ſouffrirai pas mon portrait entre les mains d'un homme. Où ſe promene-t-il ?

ARLEQUIN.

De ce côté-là : vous le trouverez ſans doute à droite ou à gauche.

SCENE IV.

LÉLIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SON cœur va-t-il bien?

COLOMBINE.

Oh! je te réponds qu'il va grand train: mais voici ton maître; laiſſe-moi faire.

LÉLIO *arrive.*

Colombine, où eſt Madame la Comteſſe? je ſouhaiterois lui parler.

COLOMBINE.

Madame la Comteſſe va, je penſe, partir tout-à-l'heure pour Paris.

LÉLIO.

Quoi! ſans me voir? ſans me l'avoir dit?

COLOMBINE.

C'eſt bien à vous à vous appercevoir de cela! N'avez-vous pas deſſein de vivre en ſauvage? De quoi vous plaignez-vous?

LÉLIO.

De quoi je me plains? la queſtion eſt ſinguliere, Mademoiſelle Colombine ! Voilà donc le penchant que vous lui connoiſſiez pour moi. Partir ſans me dire adieu; & vous voulez que je ſois un homme de bon-ſens, & que je m'accommode de cela, moi ! Non: les procédés biſarres me révolteront toujours.

COLOMBINE.

Si elle ne vous a pas dit adieu, c'eſt qu'entre amis on en agit ſans façon.

LÉLIO.

Amis ! Oh ! doucement: je veux du vrai dans mes amis, des manieres franches & ſtables, & je n'en trouve point-là. D'orénavant je ferai mieux de n'être ami de perſonne: car je vois bien qu'il n'y a que du faux par-tout.

COLOMBINE.

Lui ferai-je vos compliments?

ARLEQUIN.

Cela ſera honnéte.

LÉLIO.

Et moi je ne ſuis point aujourd'hui dans le goût d'être honnête; je ſuis las de la bagatelle.

COLOMBINE.

Je vois bien que je ne ferai rien par la feinte ; il vaut mieux vous parler franchement. Monſieur, Madame la Comteſſe ne part pas ; elle attend, pour ſe déterminer, qu'elle ſçache ſi vous l'aimez, ou non : mais, dites-moi naturellement vous même ce qui en eſt ; c'eſt le plus court.

LÉLIO.

C'eſt le plus court, il eſt vrai : mais j'y trouve pourtant de la difficulté : car enfin, dirai-je que je ne l'aime pas ?

COLOMBINE.

Oui, ſi vous le penſez.

LÉLIO.

Mais, Madame la Comteſſe eſt aimable ; & ce ſeroit une groſſiereté.

ARLEQUIN.

Tirez votre réponſe à la courte-paille.

COLOMBINE.

Eh ! bien, dites que vous l'aimez.

LÉLIO.

Mais en vérité, c'eſt une tyrannie que cette alternative-là. Si je vais dire que je l'aime, cela dérangera peut-être Madame la Comteſſe ; cela la fera partir. Si je dis que je ne l'aime point . . .

COLOMBINE.

Peut-être auſſi partira-t-elle.

LÉLIO.

Vous voyez donc bien que cela eſt embarraſſant.

COLOMBINE.

Adieu, je vous entends : je lui rendrai compte de votre indifférence, n'eſt-ce pas?

LÉLIO.

Mon indifférence ! voilà un beau rapport, & cela me feroit un joli cavalier ! Vous décidez bien cela à la légere. En ſçavez-vous plus que moi?

COLOMBINE.

Déterminez-vous donc.

LÉLIO,

Vous me mettez dans une déſagréable ſituation. Dites-lui que je ſuis plein d'eſtime, de conſidération, & de reſpect pour elle.

ARLEQUIN.

Diſcours de Normand que tout cela.

COLOMBINE.

Vous me faites pitié.

LÉLIO.

Qui? moi?

COLOMBINE.

Oui; & vous êtes un étrange homme de ne m'avoir pas confié que vous l'aimiez.

LÉLIO.

Eh ! Colombine, le sçavois-je ?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas ma faute, je vous en avois averti.

LÉLIO.

Je ne sçais où je suis.

COLOMBINE.

Ah ! vous voilà dans le ton. Songez à dire toujours de même ; entendez-vous, Monsieur de l'hermitage ?

LÉLIO.

Que signifie cela ?

COLOMBINE.

Rien : sinon que je vous ai donné la question, & que vous avez jâsé dans vos souffrances. Tenez-vous gai, l'homme indifférent : tout ira bien. Arlequin, je te le recommande : instruis-le plus amplement; je vais chercher l'autre.

SCENE V.

LÉLIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH çà ! Monsieur, voilà qui est donc fait ! c'est maintenant qu'il faut dire : va comme je te pousse. Vive l'amour, mon cher maître ! & faites chorus; car il n'y a pas deux chemins : il faut passer par-là, ou par la fenêtre.

LÉLIO.

Ah ! je suis un homme sans jugement.

ARLEQUIN.

Je ne vous dispute point cela..

LÉLIO.

Arlequin, je ne devois jamais revoir de femmes.

ARLEQUIN.

Monsieur, il falloit donc devenir aveugle.

LÉLIO.

Il me prend envie de m'enfermer chez moi, & de n'en sortir de six mois.

ARLEQUIN *siffle.*

LÉLIO.

De quoi t'avises-tu de siffler ?

ARLEQUIN.

Vous dites une chanson & je l'accompagne. Ne vous fâchez pas; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. Cette Comtesse vous aime, & la voilà qui vient vous donner le dernier coup à vous.

LÉLIO, *à part.*

Cachons-lui ma foiblesse : peut-être ne la sçait-elle pas encore.

SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, LÉLIO, ARLEQUIN, PIERRE, COLOMBINE.

LA COMTESSE.

MONSIEUR, vous devez sçavoir ce qui m'amene ?

LÉLIO.

Madame, je m'en doute du moins, & je consens à tout. Nos paysans se sont raccommodés,

& je donne à Jacqueline autant que vous donnez à ſon amant : c'eſt de quoi j'allois prendre la liberté de vous informer.

LA COMTESSE.

Je vous ſuis obligée de finir cela, Monſieur : mais j'avois quelqu'autre choſe à vous dire ; bagatelle pour vous & aſſez importante pour moi.

LÉLIO.

Que ſeroit-ce donc ?

LA COMTESSE.

C'eſt mon portrait qu'on m'a dit que vous avez ; & je viens vous prier de me le rendre : rien ne vous eſt plus inutile.

LÉLIO.

Madame, il eſt vrai qu'Arlequin a trouvé une boîte de portrait que vous cherchiez ; je vous l'ai fait remettre ſur le champ : s'il vous a dit autre choſe, c'eſt un étourdi ; & je voudrois bien lui demander où eſt le portrait dont il parle ?

ARLEQUIN, *timidement.*

Eh ! Monſieur !

LÉLIO.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Il eſt dans votre poche.

LÉLIO.

Vous ne ſçavez ce que vous dites.

ARLEQUIN.

Si fait, Monſieur. Vous vous ſouvenez bien que vous lui avez parlé tantôt, je vous l'ai vu mettre après dans la poche du côté gauche.

LÉLIO.

Quelle impertinence !

LA COMTESSE.

Cherchez, Monſieur : peut-être avez-vous oublié que vous l'avez tenu ?

LÉLIO.

Ah ! Madame, vous pouvez m'en croire.

ARLEQUIN.

Tenez, Monſieur... tâtez, Madame ; le voilà.

LA COMTESSE, *touchant à la poche de la veſte.*

Cela eſt vrai ; il me paroît que c'eſt lui.

LÉLIO, *mettant la main dans ſa poche, & honteux d'y retrouver le portrait.*

Voyons donc. Il a raiſon ! Le voulez-vous, Madame ?

LA COMTESSE, *un peu confuse.*

Il le faut bien, Monſieur.

LÉLIO.

Comment donc cela s'eſt-il fait ?

ARLEQUIN.

Eh ! c'eſt que vous vouliez le garder, à cauſe, diſiez-vous, qu'il reſſembloit à une couſine qui eſt morte ; & moi qui ſuis fin, je vous diſois que c'étoit à cauſe qu'il reſſembloit à Madame ; & cela étoit vrai.

LA COMTESSE.

Je ne vois point d'apparence à cela.

LÉLIO.

En vérité, Madame, je ne comprends pas ce coquin-là. (*à part.*) Tu me le paieras.

ARLEQUIN.

Madame la Comteſſe, voilà Monſieur qui me menace derriere vous.

LÉLIO.

Moi ?

ARLEQUIN.

Oui, parce que je dis la vérité. Madame, vous me feriez bien du plaiſir de l'obliger à vous

dire qu'il vous aime; il n'aura pas plutôt avoué cela, qu'il me pardonnera.

LA COMTESSE.

Va, mon ami, tu n'as pas besoin de mon intercession.

LÉLIO.

Eh! Madame, je vous assûre que je ne lui veux aucun mal; il faut qu'il ait l'esprit troublé. Retire-toi, & ne nous romps point la tête de tes sots discours. (*Arlequin se recule au fond du Théâtre avec Colombine, & un moment après Lélio continue.*) Je vous prie, Madame, de n'être point fâchée de ce que j'avois votre portrait. J'étois dans l'ignorance.

LA COMTESSE, *d'un air embarrassé.*

Ce n'est rien que cela, Monsieur.

LÉLIO.

C'est une aventure qui ne laisse pas que d'avoir un air singulier.

LA COMTESSE.

Effectivement.

LÉLIO.

Il n'y a personne qui ne se persuade là-dessus que je vous aime.

LA COMTESSE.

Je l'aurois cru moi même, ſi je ne vous connoiſſois pas.

LÉLIO.

Quand vous le croiriez encore, je ne vous eſtimerois guères moins clairvoyante.

LA COMTESSE.

On n'eſt pas clairvoyante quand on ſe trompe; & je me tromperois.

LÉLIO.

Ce n'eſt preſque pas une erreur que cela; la choſe eſt ſi naturelle à penſer !

LA COMTESSE.

Mais, voudriez-vous que j'euſſe cette erreur-là ?

LÉLIO.

Moi, Madame; vous êtes la maitreſſe.

LA COMTESSE.

Et vous le maître, Monſieur.

LELIO.

De quoi le ſuis-je ?

LA COMTESSE.

D'aimer ou de n'aimer pas.

LÉLIO.

Je vous reconnoîs: l'alternative eſt bien de vous, Madame.

LA COMTESSE.

Eh ! pas trop.

LÉLIO.

Pas trop ! ſi j'oſois interpréter ce mot-là. . . . .

LA COMTESSE.

Et que trouvez-vous donc qu'il ſignifie ?

LÉLIO.

Ce qu'apparemment vous n'avez pas penſé.

LA COMTESSE.

Voyons.

LÉLIO.

Vous ne me le pardonneriez jamais.

LA COMTESSE.

Je ne ſuis pas vindicative.

LÉLIO, *à part.*

Ah ! je ne ſçais ce que je dois faire.

LA COMTESSE, *d'un air impatient.*

Monſieur Lélio, expliquez-vous, & ne vous attendez pas que je vous devine.

LÉLIO, *à genoux.*

Eh bien ! Madame ! me voilà expliqué. . . . .

M'entendez-vous? Vous ne répondez rien...... Vous avez raiſon; mes extravagances ont combattu trop long-temps contre vous; & j'ai mérité votre haîne.

LA COMTESSE.

Levez-vous, Monſieur.

LÉLIO.

Non, Madame; condamnez-moi, ou faites-moi grâce.

LA COMTESSE, *confuſe.*

Ne me demandez rien à préſent, reprenez le portrait de votre parente; & laiſſez-moi reſpirer.

ARLEQUIN.

Vivat! enfin voilà la fin.

COLOMBINE.

Je ſuis contente de vous, Monſieur Lélio.

PIERRE.

Parguenne! ça boute la joie au cœur.

LÉLIO.

Ne vous mettez en peine de rien, mes enfants; j'aurai ſoin de votre noce.

PIERRE.

Grand marci : mais morgué ! piſque je ſommes en joie, j'allons faire venir les Meneſtriers que j'avons retenus.

ARLEQUIN.

Colombine, pour nous, allons nous marier ſans cérémonie.

COLOMBINE.

Avant le mariage il en faut un peu : après le mariage je t'en diſpenſe.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

JE ne crains point que Mathurine
S'amuſe à me manquer de foi;
Car drès que je vois dans ſa mine
Queuque indifférence envars moi,
Sans li demander le pourquoi;
   Je laiſſe aller la Pélerine;
   Je ne dis mot, je me tiens coi:
Je batifole avec Claudine.
En voyant ça, la Mathurine
Prend du ſouci, rêve à part ſoi;
Et pis tout d'un coup la mutine
   Me dit: j'enrage contre toi.

LA CHANTEUSE.

Colas me diſoit l'autre jour:
Margot, donne-moi ton amour.
Je répondis, je te le donne:
Mais ne vas le dire à perſonne.
Colas ne m'entendit pas bien;
Car l'innocent ne reçut rien.

ARLEQUIN.

Femmes, nous étions de grands ſoux
D'être aux champs pour l'amour de vous.
Si de chaque femme volage
L'Amant alloit planter des choux,
Par la ventrebille! je gage
Que nous ſerions condamnés tous
A travailler au jardinage.

FIN.

LA DOUBLE INCONSTANCE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens.

ACTEURS.

LE PRINCE.

UN SEIGNEUR.

FLAMINIA.

LISETTE.

SILVIA.

ARLEQUIN.

TRIVELIN.

DES LAQUAIS.

DES FILLES-DE-CHAMBRE.

La Scene est dans le Palais du Prince.

LA DOUBLE INCONSTANCE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, TRIVELIN, *& quelques femmes à la suite de Silvia.*

(Silvia paroît sortir comme fâchée.)

TRIVELIN.

MAIS, Madame, écoutez-moi.

SILVIA.

Vous m'ennuyez.

TRIVELIN.

Ne faut-il pas être raisonnable?

SILVIA, *impatiente.*

Non, il ne faut pas l'être; & je ne le serai point.

TRIVELIN.

Cependant....

SILVIA, *avec colere.*

Cependant je ne veux point avoir de raison; & quand vous recommenceriez cinquante fois votre *cependant*, je n'en veux point avoir. Que ferez-vous-là?

TRIVELIN.

Vous avez soupé hier si légerement, que vous serez malade, si vous ne prenez rien ce matin.

SILVIA.

Et moi je haïs la santé & je suis bien-aise d'être malade. Ainsi vous n'avez qu'à renvoyer tout ce qu'on m'apporte; car je ne veux aujourd'hui ni déjeûner, ni dîner, ni souper; demain la même chose. Je ne veux qu'être fâchée, vous haïr tous tant que vous êtes, jusqu'à ce que j'aie vu Arlequin, dont on m'a séparée. Voilà mes petites résolutions; &, si vous voulez que je devienne

folle,

folle : vous n'avez qu'à me prêcher d'être plus raiſonnable ; cela ſera bientôt fait.

TRIVELIN.

Ma foi, je ne m'y jouerai pas : je vois bien que vous me tiendriez parole. Si j'ôſois cependant ...

SILVIA, *plus en colere.*

Eh bien ! ne voilà-t-il pas encore un *cependant* ?

TRIVELIN.

En vérité, je vous demande pardon : celui-là m'eſt échappé ; mais je n'en dirai plus, je me corrigerai. Je vous prierai ſeulement de conſidérer ..

SILVIA.

Oh ! vous ne vous corrigez pas ; voilà des conſidérations qui ne me conviennent point non plus.

TRIVELIN, *continuant.*

Que c'eſt votre Souverain qui vous aime.

SILVIA.

Je ne l'en empêche pas, il eſt le maître : mais faut-il que je l'aime, moi ? Non ; & il ne le faut pas, parce que je ne le puis pas : cela va tout ſeul ; un enfant le verroit, & vous ne le voyez pas.

TRIVELIN.

Songez que c'eſt ſur vous qu'il fait tomber le choix qu'il doit faire d'une épouſe entre ſes ſujettes.

SILVIA.

Qui eſt-ce qui lui a dit de me choiſir? M'a-t-il demandé mon avis? S'il m'avoit dit: me voulez-vous, Silvia? Je lui aurois répondu: non, Seigneur. Il faut qu'une honnête-femme aime ſon mari, & je ne pourrois pas vous aimer. Voilà la pure raiſon, cela: mais point du tout, il m'aime; crac, il m'enleve, ſans me demander ſi je le trouverai bon.

TRIVELIN.

Il ne vous enleve que pour vous donner la main.

SIVIA.

Eh! que veut-il que je faſſe de cette main, ſi je n'ai pas envie d'avancer la miênne pour la prendre? Force-t-on les gens à recevoir des préſents malgré eux?

TRIVELIN.

Voyez, depuis deux jours que vous êtes ici, comment il vous traite. N'êtes-vous pas déjà ſervie, comme ſi vous étiez ſa femme? Voyez les hon-

neurs qu'il vous fait rendre, le nombre de femmes qui sont à votre suite, les amusements qu'on tâche de vous procurer par ses ordres. Qu'est-ce qu'Arlequin au prix d'un Prince plein d'égards, qui ne veut pas même se montrer qu'on ne vous ait disposée à le voir ; d'un Prince jeune, aimable & rempli d'amour ? car vous le trouverez tel. Eh ! Madame, ouvrez les yeux, voyez votre fortune, & profitez de ses faveurs.

SILVIA.

Dites-moi : vous & toutes celles qui me parlent, vous a-t-on mis avec moi, vous a-t-on payés pour m'impatienter, pour me tenir des discours qui n'ont pas le sens-commun, qui me font pitié ?

TRIVELIN.

Oh, parbleu ! je n'en sçais pas davantage ; voilà tout l'esprit que j'ai.

SILVIA.

Sur ce pied-là vous seriez tout aussi avancé de n'en point avoir du tout.

TRIVELIN.

Mais encore, daignez, s'il vous plaît, me dire en quoi je me trompe.

SILVIA, *en se tournant vivement de son côté.*

Oui ; je vais vous le dire, en quoi : oui...

TRIVELIN.

Eh! doucement, Madame: mon dessein n'est pas de vous fâcher.

SILVIA.

Vous êtes donc bien mal-adroit.

TRIVELIN.

Je suis votre serviteur.

SILVIA.

Eh bien! mon serviteur, qui me vantez tant les honneurs que j'ai ici, qu'ai-je affaire de ces quatre ou cinq fainéantes qui m'espionnent toujours? On m'ôte mon amant, & on me rend des femmes à la place; ne voilà-t il pas un beau dédommagement? & on veut que je sois heureuse avec cela! Que m'importe toute cette musique, ces concerts & cette danse dont on croit me régaler? Arlequin chantoit mieux que tout cela; & j'aime mieux danser moi-même que de voir danser les autres: entendez-vous? Une Bourgeoise contente dans un petit village vaut mieux qu'une Princesse qui pleure dans un bel appartement. Si le Prince est si tendre, ce n'est pas ma faute: je n'ai pas été le chercher; pourquoi m'a-t-il vue? S'il est jeune & aimable, tant mieux pour lui: j'en suis bien-aise; qu'il garde tout

cela, pour ses pareils, & qu'il me laisse mon pauvre Arlequin, qui n'est pas plus gros Monsieur que je suis grosse Dame, pas plus riche que moi, pas plus glorieux que moi, pas mieux logé; qui m'aime sans façon, que j'aime de même, & que je mourrai de chagrin de ne pas voir. Hélas! le pauvre enfant! qu'en aura-t-on fait? qu'est-il devenu? Il se désespere quelque part, j'en suis sûre; car il a le cœur si bon! Peut-être aussi qu'on le maltraite... (*Elle se dérange de sa place.*) Je suis outrée. Tenez, voulez-vous me faire un plaisir? ôtez-vous de-là, je ne puis vous souffrir; laissez-moi m'affliger en repos.

TRIVELIN.

Le compliment est court; mais il est net. Tranquillisez-vous pourtant, Madame.

SILVIA.

Sortez sans répondre; cela vaudra mieux.

TRIVELIN.

Encore une fois, calmez-vous. Vous voulez Arlequin, il viendra incessamment: on est allé le chercher.

SILVIA, *avec un soupir.*

Je le verrai donc?

TRIVELIN.

Et vous lui parlerez aussi.

SILVIA, *s'en-allant.*

Je vais l'attendre : mais si vous me trompez, je ne veux plus ni voir ni entendre personne.

(Pendant qu'elle sort, le Prince & Flaminia entrent d'un autre côté, & la regardent sortir.)

SCENE II.

LE PRINCE, FLAMINIA, TRIVELIN.

LE PRINCE, *à Trivelin.*

EH bien ! as-tu quelque espérance à me donner ? que dit-elle ?

TRIVELIN.

Ce qu'elle dit, Seigneur ? ma foi ! ce n'est pas la peine de le répéter : il n'y a rien encore qui mérite votre curiosité.

LE PRINCE.

N'importe ; dis toujours.

TRIVELIN.

Eh ! non, Seigneur : ce sont de petites bagatelles

dont le récit vous ennuieroit ; tendresse pour Arlequin, impatience de le rejoindre, nulle envie de vous connoître, desir violent de ne vous point voir, & force haîne pour nous : voilà l'abrégé de ses dispositions. Vous voyez bien que cela n'est point réjouissant ; & franchement, si j'ôsois dire ma pensée, le meilleur seroit de la remettre où on l'a prise.

(Le Prince rêvant.)

FLAMINIA.

J'ai déja dit la même chose au Prince ; mais cela est inutile. Ainsi continuons, & ne songeons qu'à détruire l'amour de Silvia pour Arlequin.

TRIVELIN.

Mon sentiment à moi est qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette fille-là. Refuser ce qu'elle refuse ! cela n'est point naturel : ce n'est point là une femme, voyez-vous ! c'est quelque créature d'une espece à nous inconnue : avec une femme, nous irions notre train ; celle-ci nous arrête : cela nous avertit d'un prodige, n'allons pas plus loin.

LE PRINCE.

Et c'est ce prodige qui augmente encore l'amour que j'ai conçu pour elle.

FLAMINIA, *en riant.*

Eh! Seigneur, ne l'écoutez pas avec ſon prodige ; cela eſt bon dans un conte de Fée : je connois mon ſexe, il n'a rien de prodigieux que ſa coquetterie. Du côté de l'ambition, Silvia n'eſt point en priſe : mais elle a un cœur, & par conſéquent de la vanité; avec cela, je ſçaurai bien la ranger à ſon devoir de femme. Eſt-on allé chercher Arlequin?

TRIVELIN.

Oui; je l'attends.

LE PRINCE, *d'un air inquiet.*

Je vous avoue, Flaminia, que nous riſquons beaucoup à lui montrer ſon amant : ſa tendreſſe pour lui n'en deviendra que plus forte.

TRIVELIN.

Oui; mais ſi elle ne le voit, l'eſprit lui tournera; j'en ai ſa parole.

FLAMINIA.

Seigneur, je vous ai déja dit qu'Arlequin nous étoit néceſſaire.

LE PRINCE.

Oui, qu'on l'arrête autant qu'on pourra : vous pouvez lui promettre que je le comblerai de biens

& de faveurs, s'il veut en épouser une autre que sa maitresse.

TRIVELIN.

Il n'y a qu'à réduire ce drôle-là, s'il ne veut pas.

LE PRINCE.

Non: la loi qui veut que j'épouse une de mes sujettes, me défend d'user de violence contre qui que ce soit.

FLAMINIA.

Vous avez raison : soyez tranquille ; j'espere que tout se fera à l'amiable. Silvia vous connoît déja sans sçavoir que vous êtes le Prince ; n'est-il pas vrai ?

LE PRINCE.

Je vous ai dit qu'un jour à la chasse, écarté de ma troupe, je la rencontrai près de sa maison; j'avois soif, elle alla me chercher à boire : je fus enchanté de sa beauté & de sa simplicité, & je lui en fis l'aveu. Je l'ai vu cinq ou six fois de la même maniere, comme simple Officier du Palais : mais quoiqu'elle m'ait traité avec beaucoup de douceur, je n'ai jamais pu la faire renoncer à Arlequin, qui m'a surpris deux fois avec elle.

FLAMINIA.

Il faut mettre à profit l'ignorance où elle est

de votre rang. On l'a déja prévenue que vous ne la verriez pas ſitôt: je me charge du reſte, pourvu que vous vouliez bien agir comme je voudrai.

LE PRINCE.

J'y conſens. Si vous m'acquérez le cœur de Silvia, il n'eſt rien que vous ne deviez attendre de ma reconnoiſſance. (*Il ſort.*)

FLAMINIA.

Toi, Trivelin, va-t'en dire à ma ſœur qu'elle tarde trop à venir.

TRIVELIN.

Il n'eſt pas beſoin, la voilà qui entre: adieu; je vais au-devant d'Arlequin.

SCENE III.

LISETTE, FLAMINIA.

LISETTE.

JE viens recevoir tes ordres; que me veux-tu?

FLAMINIA.

Approche un peu, que je te regarde.

LISETTE.

Tiens, vois à ton aiſe.

FLAMINIA, *après l'avoir regardée.*

Oui-dà, tu es jolie aujourd'hui.

LISETTE, *en riant.*

Je le ſçais bien ; mais qu'eſt-ce que cela te fait ?

FLAMINIA.

Ote cette mouche galante que tu as-là.

LISETTE, *refuſant.*

Je ne ſçaurois ; mon miroir me l'a recommandée.

FLAMINIA.

Il le faut, te dis-je.

LISETTE, *en tirant ſa boîte à miroir, & ôtant la mouche.*

Quel meurtre ! Pourquoi perſécutes-tu ma mouche ?

FLAMINIA.

J'ai mes raiſons pour cela. Or çà, Liſette, tu es grande & bien faite.

LISETTE.

C'eſt le ſentiment de bien des gens.

FLAMINIA.

Tu aimes à plaire ?

LISETTE.

C'eſt mon foible.

FLAMINIA.

Sçaurois-tu avec une adresse naïve & modeste inspirer un tendre penchant à quelqu'un, en lui témoignant d'en avoir pour lui ; & le tout pour une bonne fin ?

LISETTE.

Mais j'en reviens à ma mouche : elle me paroît nécessaire à l'expédition que tu me proposes.

FLAMINIA.

N'oublieras-tu jamais ta mouche ? Non, elle n'est pas nécessaire : il s'agit ici d'un homme simple, d'un villageois sans expérience, qui s'imagine que nous autres femmes d'ici sommes obligées d'être aussi modestes que les femmes de son village. Oh ! la modestie de ces femmes-là n'est pas faite comme la nôtre ; nous avons des dispenses qui le scandaliseroient. Ainsi ne regrette plus ces mouches, & mets-en la valeur dans tes manieres : c'est de ces manieres que je te parle ; je te demande si tu sçauras les avoir comme il faut ? Voyons, que lui diras-tu ?

LISETTE.

Mais je lui dirai .... Que lui dirois-tu, toi ?

FLAMINIA.

Ecoute-moi, point d'air coquet d'abord. Par

exemple, on voit dans ta petite contenance un dessein de plaire : oh ! il faut en effacer cela ; tu mets je ne sçais quoi d'étourdi & de vif dans ton geste ; quelquefois c'est du nonchalant, du tendre, du mignard : tes yeux veulent être fripons, veulent attendrir, veulent frapper, font mille singeries : ta tête est légere : ton menton porte au vent : tu cours après un air jeune, galant & dissipé : parles-tu aux gens, leur réponds-tu ; tu prends de certains tons, tu te sers d'un certain langage, & le tout finement relevé de saillies folles. Oh ! toutes ces petites impertinences-là sont très-jolies dans une fille du monde ; il est décidé que ce sont des grâces ; le cœur des hommes s'est tourné comme cela : voilà qui est fini. Mais ici il faut, s'il te plaît, faire main-basse sur tous ces agréments-là. Le petit homme en question ne les approuveroit point ; il n'a pas le goût si fort, lui. Tiens, c'est tout comme un homme qui n'auroit jamais bu que de belles eaux bien claires ; le vin ou l'eau-de-vie ne lui plairoient pas.

LISETTE, *étonnée.*

Mais à la façon dont tu arranges mes agréments, je ne les trouve pas si jolis que tu dis.

FLAMINIA, *d'un air naïf.*

Bon ! c'est que je les examine, moi : voilà pour-

quoi ils deviennent ridicules ; mais tu es en sûreté de la part des hommes.

LISETTE.

Que mettrai-je donc à la place de ces impertinences que j'ai?

FLAMINIA.

Rien : tu laisseras aller tes regards comme ils iroient, si ta coquetterie les laissoit en repos ; ta tête comme elle se tiendroit, si tu ne songeois pas à lui donner des airs évaporés ; & ta contenance tout comme elle est, quand personne ne te regarde. Pour essayer, donne-moi quelqu'échantillon de ton sçavoir faire. Regarde-moi d'un air ingénu.

LISETTE, *se tournant.*

Tiens, ce regard-là est-il bon?

FLAMINIA.

Hum ! il a encore besoin de quelque correction.

LISETTE.

Oh dame ! veux-tu que je te dise ? tu n'es qu'une femme ; est-ce que cela anime ? Laissons cela ; car tu m'emporterois la fleur de mon rôle. C'est pour Arlequin ; n'est-ce pas?

FLAMINIA.

Pour lui-même.

LISETTE.

Mais le pauvre garçon ! ſi je ne l'aime pas, je le tromperai : je ſuis fille d'honneur, & je m'en fais un ſcrupule.

FLAMINIA.

S'il vient à t'aimer, tu l'épouſeras ; & cela ſera ta fortune : as-tu encore des ſcrupules ? Tu n'es, non plus que moi, que la fille d'un domeſtique du Prince, & tu deviendras grande Dame.

LISETTE.

Oh ! voilà ma conſcience en repos ; & en ce cas-là, ſi je l'épouſe, il n'eſt pas néceſſaire que je l'aime. Adieu ; tu n'as qu'à m'avertir quand il ſera temps de commencer.

FLAMINIA.

Je me retire auſſi ; car voilà Arlequin qu'on amene.

SCENE IV.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

Arlequin regarde Trivelin & tout l'appartement avec étonnement.

TRIVELIN.

EH bien ! Seigneur Arlequin, comment vous trouvez-vous ici ? (*Arlequin ne dit mot.*) N'eſt-il pas vrai que voilà une belle maiſon ?

ARLEQUIN.

Que diantre ! qu'eſt-ce que cette maiſon-là & moi avons affaire enſemble ? qu'eſt-ce que c'eſt que vous ? que me voulez-vous ? où allons-nous ?

TRIVELIN.

Je ſuis un honnête-homme, à préſent votre domeſtique : je ne veux que vous ſervir, & nous n'allons pas plus loin.

ARLEQUIN.

Honnête-homme, ou fripon, je n'ai que faire de vous : je vous donne votre congé ; & je m'en retourne.

TRIVELIN,

TRIVELIN, *l'arrêtant.*

Doucement !

ARLEQUIN.

Parlez donc, hé ! Vous êtes bien impertinent d'arrêter votre maître !

TRIVELIN.

C'eſt un plus grand maître que vous qui vous a fait le mien.

ARLEQUIN.

Qui eſt donc cet original-là, qui me donne des valets malgré moi ?

TRIVELIN.

Quand vous le connoîtrez, vous parlerez autrement. Expliquons-nous à préſent.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que nous avons quelque choſe à nous dire ?

TRIVELIN.

Oui, ſur Silvia.

ARLEQUIN, *charmé, & vivement.*

Ah ! Silvia ! hélas ! je vous demande pardon ; voyez ce que c'eſt ! je ne ſçavois pas que j'avois à vous parler.

TRIVELIN.

Vous l'avez perdue depuis deux jours ?

ARLEQUIN.

Oui, des voleurs me l'ont dérobée.

TRIVELIN.

Ce ne ſont pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Enfin, ſi ce ne ſont pas des voleurs, ce ſont toujours des fripons.

TRIVELIN.

Je ſçais où elle eſt.

ARLEQUIN, *charmé, & le careſſant.*

Vous ſçavez où elle eſt, mon ami, mon valet, mon maître, mon tout ce qu'il vous plaira? Que je ſuis fâché de n'être pas riche! je vous donnerois tous mes revenus pour gages. Dites, l'honnête-homme, de quel côté faut-il tourner? Eſt-ce à droite, à gauche, ou tout devant moi?

TRIVELIN.

Vous la verrez ici.

ARLEQUIN, *charmé, & d'un air doux.*

Mais quand j'y ſonge, il faut que vous ſoyez bien bon, bien obligeant pour m'amener ici comme vous faites? O Silvia! chere enfant de mon ame, m'amie, je pleure de joie!

TRIVELIN, *à part les premiers mots.*

De la façon dont ce drôle-là prélude, il ne nous

promet rien de bon. Écoutez ; j'ai bien autre chose à vous dire.

ARLEQUIN, *le pressant.*

Allons d'abord voir Silvia ; prenez pitié de mon impatience.

TRIVELIN.

Je vous dis que vous la verrez : mais il faut que je vous entretienne auparavant. Vous souvenez-vous d'un certain Cavalier, qui a rendu cinq ou six visites à Silvia, & que vous avez vu avec elle ?

ARLEQUIN, *triste.*

Oui : il avoit la mine d'un hypocrite.

TRIVELIN.

Cet homme-là a trouvé votre maitresse fort aimable.

ARLEQUIN.

Pardi ! il n'a rien trouvé de nouveau.

TRIVELIN.

Et il en a fait au Prince un récit qui l'a enchanté.

ARLEQUIN.

Le babillard !

TRIVELIN.

Le Prince a voulu la voir, & a donné ordre qu'on l'amenât ici.

ARLEQUIN.

Mais il me la rendra, comme cela eſt juſte?

TRIVELIN.

Hum! il y a une petite difficulté: il en eſt devenu amoureux, & ſouhaiteroit d'en être aimé à ſon tour.

ARLEQUIN.

Son tour ne peut pas venir; c'eſt moi qu'elle aime.

TRIVELIN.

Vous n'allez point au fait; écoutez juſqu'au bout.

ARLEQUIN, *hauſſant le ton.*

Mais le voilà le bout: eſt-ce que l'on veut me chicaner mon bon droit?

TRIVELIN.

Vous ſçavez que le Prince doit ſe choiſir une femme dans ſes États.

ARLEQUIN, *bruſquement.*

Je ne ſçais point cela: cela m'eſt inutile.

TRIVELIN.

Je vous l'apprends.

ARLEQUIN, *bruſquement.*

Je ne me ſoucie pas de nouvelles.

TRIVELIN.

Silvia plaît donc au Prince, & il voudroit lui plaire avant que de l'époufer. L'amour qu'elle a pour vous, fait obftacle à celui qu'il tâche de lui donner pour lui.

ARLEQUIN.

Qu'il faffe donc l'amour ailleurs : car il n'auroit que la femme; moi, j'aurois le cœur : il nous manqueroit quelque chofe à l'un & à l'autre, & nous ferions tous trois mal à notre aife.

TRIVELIN.

Vous avez raifon: mais ne voyez-vous pas que fi vous époufez Silvia, le Prince refteroit malheureux ?

ARLEQUIN, *après avoir rêvé.*

A la vérité, il feroit d'abord un peu trifte: mais il aura fait le devoir d'un brave homme; & cela confole: au-lieu que, s'il l'époufe, il fera pleurer ce pauvre enfant; je pleurerai auffi moi: il n'y aura que lui qui rira; & il n'y a point de plaifir à rire tout feul.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, croyez-moi: faites quelque chofe pour votre maître. Il ne peut fe réfoudre à quitter Silvia. Je vous dirai même qu'on lui a prédit l'aventure qui la lui a fait connoître,

& qu'elle doit être sa femme: il faut que cela arrive; cela est écrit là-haut.

ARLEQUIN.

Là-haut on n'écrit pas de telles impertinences: pour marque de cela, si on avoit prédit que je dois vous assommer, vous tuer par derriere, trouveriez-vous bon que j'accomplisse la prédiction?

TRIVELIN.

Non, vraiment! il ne faut jamais faire de mal à personne.

ARLEQUIN.

Eh bien! c'est ma mort qu'on a prédite. Ainsi c'est prédire rien qui vaille; & dans tout cela, il n'y a que l'Astrologue à pendre.

TRIVELIN.

Eh, morbleu! on ne prétend pas vous faire du mal: nous avons ici d'aimables filles; épousez-en une, vous y trouverez votre avantage.

ARLEQUIN.

Oui-dà! que je me marie à une autre, afin de mettre Silvia en colere, & qu'elle porte son amitié ailleurs! Oh, oh! mon mignon; combien vous a-t-on donné pour m'attraper? Allez, mon fils, vous n'êtes qu'un butord; gardez vos filles;

nous ne nous accommoderons pas ; vous êtes trop cher.

TRIVELIN.

Sçavez-vous bien que le mariage que je vous propofe vous acquerra l'amitié du Prince ?

ARLEQUIN.

Bon ! mon ami ne feroit pas feulement mon camarade.

TRIVELIN.

Mais les richeffes que vous promet cet amitié....

ARLEQUIN.

On n'a que faire de toutes ces babioles-là, quand on fe porte bien, qu'on a bon appétit & de quoi vivre.

TRIVELIN.

Vous ignorez le prix de ce que vous refufez.

ARLEQUIN, *d'un air négligent.*

C'eft à caufe de cela que je n'y perds rien.

TRIVELIN.

Maifon à la ville, maifon à la campagne.

ARLEQUIN.

Ah ! que cela eft beau ! il n'y a qu'une chofe qui m'embarraffe : qu'eft-ce qui habitera ma maifon de ville, quand je ferai à ma maifon de campagne ?

TRIVELIN.

Parbleu! vos valets.

ARLEQUIN.

Mes valets? qu'ai-je besoin de faire fortune pour ces canailles-là? je ne pourrai donc pas les habiter toutes à la fois?

TRIVELIN, *riant.*

Non, que je pense: vous ne serez pas en deux endroits en même temps.

ARLEQUIN.

Eh bien! innocent que vous êtes, si je n'ai pas ce secret-là, il est inutile d'avoir deux maisons.

TRIVELIN.

Quand il vous plaira, vous irez de l'une à l'autre.

ARLEQUIN.

A ce compte, je donnerai donc ma maitresse pour avoir le plaisir de déménager souvent?

TRIVELIN.

Mais rien ne vous touche; vous êtes bien étrange! Cependant tout le monde est charmé d'avoir de grands appartements, nombre de domestiques....

ARLEQUIN.

Il ne me faut qu'une chambre: je n'aime point à nourrir des fainéants; & je ne trouverai point

de valet plus fidele, plus affectionné à mon service que moi.

TRIVELIN.

Je conviens que vous ne serez point en danger de mettre ce domestique-là dehors: mais ne seriez-vous pas sensible au plaisir d'avoir un bon équipage, un bon carrosse, sans parler de l'agrément d'être meublé superbement!

ARLEQUIN.

Vous êtes un grand nigaud, mon ami, de faire entrer Silvia en comparaison avec des meubles, un carrosse & des chevaux qui le traînent. Dites-moi, fait-on autre chose dans sa maison que s'asseoir, prendre ses repas, & se coucher! Eh bien! avec un bon lit, une bonne table, une douzaine de chaises de paille, ne suis-je pas bien meublé? n'ai-je pas toutes mes commodités? Oh! mais je n'ai point de carosse! Eh bien! je ne verserai point. (*En montrant ses jambes.*) Ne voilà-t-il pas un équipage que ma mere m'a donné? N'est-ce pas de bonnes jambes? Eh morbleu! il n'y a pas de raison à vous d'avoir une autre voiture que la mienne. Alerte, alerte, paresseux; laissez vos chevaux à tant d'honnêtes laboureurs qui n'en ont point; cela nous fera du pain: vous marcherez, & vous n'aurez pas les gouttes.

TRIVELIN.

Têtubleu ! vous êtes vif ! si l'on vous en croyoit, on ne pourroit fournir les hommes de souliers.

ARLEQUIN, *brusquement.*

Ils porteroient des sabots. Mais je commence à m'ennuyer de tous vos contes : vous m'avez promis de me montrer Silvia ; & un honnête-homme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Un moment : vous ne vous souciez ni d'honneurs, ni de richesses, ni de belles maisons, ni de magnificence, ni de crédit, ni d'équipages...

ARLEQUIN.

Il n'y a pas-là pour un sou de bonne marchandise.

TRIVELIN.

La bonne chere vous tenteroit-elle ? Une cave remplie de vin exquis vous plairoit-elle ? Seriez-vous bien-aise d'avoir un cuisinier qui vous apprêtât délicatement à manger, & en abondance ? Imaginez-vous ce qu'il y a de meilleur, de plus friand en viande & en poisson ; vous l'aurez, & pour toute votre vie.

(*Arlequin est quelque temps sans répondre.*)

TRIVELIN.

Vous ne répondez rien?

ARLEQUIN.

Ce que vous dites là feroit plus de mon goût que tout le refte; car je fuis gourmand, je l'avoue: mais j'ai encore plus d'amour que de gourmandife.

TRIVELIN.

Allons, Seigneur Arlequin, faites-vous un fort heureux; il ne s'agira feulement que de quitter une fille pour en prendre une autre.

ARLEQUIN.

Non, non: je m'en tiens au bœuf, & au vin de mon crû.

TRIVELIN.

Que vous auriez bu de bon vin! que vous auriez mangé de bons morçeaux!

ARLEQUIN.

J'en fuis fâché: mais il n'y a rien à faire. Le cœur de Silvia eft un morceau encore plus friand que tout cela. Voulez-vous me la montrer, ou ne le voulez-vous pas?

TRIVELIN.

Vous l'entretiendrez, foyez-en fûr; mais il eft encore un peu matin.

SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE, TRIVELIN.

LISETTE, *à Trivelin.*

Je vous cherche par-tout, Monſieur Trivelin: le Prince vous demande.

TRIVELIN.

Le Prince me demande? j'y cours: mais tenez donc compagnie au Seigneur Arlequin pendant mon abſence.

ARLEQUIN.

Oh! ce n'eſt pas la peine; quand je ſuis ſeul moi, je me fais compagnie.

TRIVELIN.

Non, non: vous pourriez vous ennuyer. Adieu: je vous rejoindrai bientôt.

SCENE VI.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN, *se retirant au coin du Théâtre.*

JE gage que voilà une éveillée qui vient pour m'affriander d'elle. Néant.

LISETTE, *doucement.*

C'est donc vous, Monsieur, qui êtes l'amant de Mademoiselle Silvia.

ARLEQUIN, *froidement.*

Oui.

LISETTE.

C'est une très-jolie fille.

ARLEQUIN, *du même ton.*

Oui.

LISETTE.

Tout le monde l'aime.

ARLEQUIN, *brusquement.*

Tout le monde a tort.

LISETTE.

Pourquoi cela, puiſqu'elle le mérite?

ARLEQUIN, *bruſquement.*

C'eſt qu'elle n'aimera perſonne que moi.

LISETTE.

Je n'en doute pas, & je lui pardonne ſon attachement pour vous.

ARLEQUIN.

A quoi cela ſert-il, ce pardon-là?

LISETTE.

Je veux dire que je ne ſuis plus ſi ſurpriſe que je l'étois de ſon obſtination à vous aimer.

ARLEQUIN.

Et en vertu de quoi étiez-vous ſurpriſe?

LISETTE.

C'eſt qu'elle refuſe un Prince aimable.

ARLEQUIN.

Et quand il ſeroit aimable, cela empêche-t-il que je ne le ſois auſſi, moi?

LISETTE, *d'un air doux.*

Non: mais enfin c'eſt un Prince.

ARLEQUIN.

Qu'importe? en fait de fille, ce Prince n'eſt pas plus avancé que moi.

LISETTE, *doucement.*

A la bonne heure. J'entends ſeulement qu'il a des Sujets & des Etats ; & que, tout aimable que vous êtes, vous n'en avez point.

ARLEQUIN.

Vous me la baillez belle avec vos Sujets & vos Etats ! Si je n'ai point de Sujets, je n'ai charge de perſonne : & ſi tout va bien, je m'en réjouis; ſi tout va mal, ce n'eſt pas ma faute. Pour des Etats, qu'on en ait ou qu'on n'en ait point, on n'en tient pas plus de place ; & cela ne rend ni plus beau, ni plus laid. Ainſi de toutes façons vous étiez ſurpriſe à propos de rien.

LISETTE, *à part.*

Voilà un vilain petit homme ; je lui fais des compliments, & il me querelle.

ARLEQUIN, *comme lui demandant ce qu'elle dit.*

Hem ?

LISETTE.

J'ai du malheur de ce que je vous dis ; & j'avoue qu'à vous voir ſeulement, je me ſerois promis une converſation plus douce.

ARLEQUIN.

Dame ! Mademoiſelle, il n'y a rien de ſi trompeur que la mine des gens.

LISETTE.

Il eſt vrai que la vôtre m'a trompée ; & voilà comme on a ſouvent tort de ſe prévenir en faveur de quelqu'un.

ARLEQUIN.

Oh ! très-fort : mais, que voulez-vous ? je n'ai pas choiſi ma phyſionomie.

LISETTE, *en le regardant, comme étonnée.*

Non, je n'en ſçaurois revenir, quand je vous regarde.

ARLEQUIN.

Me voilà pourtant ; & il n'y a point de remede, je ſerai toujours comme cela.

LISETTE, *d'un air un peu fâché.*

Oh ! j'en ſuis perſuadée.

ARLEQUIN.

Par bonheur vous ne vous en ſouciez gueres ?

LISETTE.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

ARLEQUIN.

Eh ! pour le ſçavoir.

LISETTE, *d'un air naturel.*

Je ſerois bien ſotte de vous dire la vérité là-deſſus ; & une fille doit ſe taire.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à part les premiers mots.*

Comme elle y va ! Tenez ; dans le fond, c'eſt dommage que vous ſoyez une ſi grande coquette.

LISETTE.

Moi ?

ARLEQUIN.

Vous-même.

LISETTE.

Sçavez-vous bien qu'on n'a jamais dit pareille choſe à une femme, & que vous m'inſultez ?

ARLEQUIN, *d'un air naïf.*

Point du tout : il n'y a point de mal à voir ce que les gens nous montrent. Ce n'eſt point moi qui ai tort de vous trouver coquette ; c'eſt vous qui avez tort de l'être, Mademoiſelle.

LISETTE, *d'un air un peu vif.*

Mais par où voyez vous donc que je le ſuis ?

ARLEQUIN.

Parce qu'il y a une heure que vous me dites des douceurs, & que vous prenez le tour pour me dire que vous m'aimez. Écoutez, ſi vous m'aimez tout de bon, retirez-vous vîte, afin que cela s'en-aille : car je ſuis pris ; & naturellement je ne veux pas qu'une fille me faſſe l'amour la premiere : c'eſt moi qui veux commencer à le faire à la fille,

cela est bien meilleur. Et si vous ne m'aimez pas... eh! fi, Mademoiselle, fi, fi!

LISETTE.

Allez, allez, vous n'êtes qu'un visionnaire.

ARLEQUIN.

Comment est-ce que les garçons, à la Cour, peuvent souffrir ces manieres-là dans leurs maitresses? Par la morbleu! qu'une femme est laide, quand elle est coquette!

LISETTE.

Mais, mon pauvre garçon, vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Vous parlez de Silvia; c'est cela qui est aimable. Si je vous contois notre amour, vous tomberiez dans l'admiration de sa modestie. Les premiers jours il falloit voir comme elle se reculoit d'auprès de moi; & puis elle reculoit plus doucement; puis petit-à-petit elle ne reculoit plus: ensuite elle me regardoit en cachette; & puis elle avoit honte quand je l'avois vu faire, & puis moi j'avois un plaisir de Roi à voir sa honte: ensuite j'attrapois sa main, qu'elle me laissoit prendre; & puis elle étoit encore toute confuse; & puis je lui parlois: ensuite elle ne me répondoit rien,

mais n'en pensoit pas moins : ensuite elle me donnoit des regards pour des paroles ; & puis des paroles qu'elle laissoit aller sans y songer, parce que son cœur alloit plus vîte qu'elle : enfin c'étoit un charme ; aussi j'étois comme un fou. Et voilà ce qui s'appelle une fille : mais vous ne ressemblez point à Silvia.

LISETTE.

En vérité, vous me divertissez, vous me faites rire.

ARLEQUIN.

Oh! pour moi, je m'ennuie de vous faire rire à vos dépens. Adieu : si tout le monde étoit comme moi, vous trouveriez plutôt un merle blanc qu'un amoureux.

SCENE VII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, LISETTE.

TRIVELIN, *à Arlequin.*

Vous sortez?

ARLEQUIN.

Oui : cette Demoiselle veut que je l'aime ; mais il n'y a pas moyen.

TRIVELIN.

Allons, allons faire un tour, en attendant le dîner: cela vous désennuiera.

SCENE VIII.

LE PRINCE, FLAMINIA, LISETTE.

FLAMINIA, *à Lisette.*

Eh bien? nos affaires avancent-elles? Comment va le cœur d'Arlequin?

LISETTE, *d'un air fâchée.*

Il va très-brutalement pour moi.

FLAMINIA.

Il t'a donc mal reçue?

LISETTE.

Eh fi! Mademoiselle, vous êtes une coquette; voilà de son style.

LE PRINCE.

J'en suis fâché, Lisette: mais il ne faut pas que cela vous chagrine; vous n'en valez pas moins.

LISETTE.

Je vous avoue, Seigneur, que, si j'étois vaine,

je n'aurois pas mon compte. J'ai des preuves que je puis déplaire; & nous autres femmes nous nous passons bien de ces preuves-là.

FLAMINIA.

Allons, allons; c'est maintenant à moi à tenter l'aventure.

LE PRINCE.

Puisqu'on ne peut gagner Arlequin, Silvia ne m'aimera jamais.

FLAMINIA.

Et moi je vous dis, Seigneur, que j'ai vu Arlequin; qu'il me plaît à moi, que je me suis mise dans la tête de vous rendre content; que je vous ai promis que vous le feriez; que je vous tiendrai parole, & que de tout ce que je vous dis-là je n'en rabattrois pas la valeur d'un mot. Oh! vous ne me connoissez pas. Quoi, Seigneur! Arlequin & Silvia me résisteroient! Je ne gouvernerois pas deux cœurs de cette espece-là, moi qui l'ai entrepris, moi qui suis opiniâtre, moi qui suis femme! c'est tout dire. Et moi, j'irai me cacher! mon sexe me renonceroit. Seigneur, vous pouvez en toute sûreté ordonner les apprêts de votre mariage, vous arranger pour cela; je vous garantis aimé, je vous garantis marié. Silvia va

vous donner ſon cœur, enſuite ſa main. Je l'entends d'ici vous dire : je vous aime. Je vois vos noces, elles ſe font. Arlequin m'épouſe, vous nous honorez de vos bienfaits ; & voilà qui eſt fini.

LISETTE, *d'un air crédule.*

Tout eſt fini ; rien n'eſt commencé.

FLAMINIA.

Tais-toi, eſprit court.

LE PRINCE.

Vous m'encouragez à eſpérer : mais je vous avoue que je ne vois d'apparence à rien.

FLAMINIA.

Je les ferai bien venir ces apparences ; j'ai de bons moyens pour cela. Je vais commencer par aller chercher Silvia : il eſt temps qu'elle voye Arlequin.

LISETTE.

Quand ils ſe ſeront vus, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal.

LE PRINCE.

Je penſe de même.

FLAMINIA, *d'un air indifférent.*

Eh ! nous ne différons que du oui & du non ; ce n'eſt qu'une bagatelle. Pour moi j'ai réſolu qu'ils ſe voient librement. Sur la liſte des mau-

vais tours que je veux jouer à leur amour, c'eſt ce tour-là que j'ai mis à la tête.

LE PRINCE.

Faites donc à votre fantaiſie.

FLAMINIA.

Retirons-nous : voici Arlequin qui vient.

SCENE IX.

ARLEQUIN, TRIVELIN, *& une ſuite de Valets.*

ARLEQUIN.

PAR parantheſe, dites-moi une choſe : il y a une heure que je rêve à quoi ſervent ces grands drôles barriolés qui nous accompagnent par-tout. Ces gens-là ſont bien curieux !

TRIVELIN.

Le Prince qui vous aime, commence par-là à vous donner des témoignages de ſa bienveillance ; il veut que ces gens-là vous ſuivent pour vous faire honneur.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! c'eſt donc une marque d'honneur ?

TRIVELIN.

Oui, ſans doute.

ARLEQUIN.

Et, dites-moi; ces gens-là qui me ſuivent, qui eſt-ce qui les ſuit eux?

TRIVELIN.

Perſonne.

ARLEQUIN.

Et vous, n'avez-vous perſonne auſſi?

TRIVELIN.

Non.

ARLEQUIN.

On ne vous honore donc pas vous autres?

TRIVELIN.

Nous ne méritons pas cela.

ARLEQUIN, *en colere & prenant ſa latte.*

Allons, cela étant, hors d'ici; tournez-moi les talons avec toutes ces canailles-là.

TRIVELIN.

D'où vient donc cela?

ARLEQUIN.

Détalez; je n'aime point les gens ſans honneur, & qui ne méritent pas qu'on les honore.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez pas.

ARLEQUIN, *en le frappant.*

Je m'en vais donc vous parler plus clairement.

TRIVELIN, *en s'enfuyant.*

Arrêtez, arrêtez; que faites-vous?

(Arlequin court auſſi après les autres valets qu'il chaſſe, & Trivelin ſe réfugie dans une couliſſe.)

SCENE X.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN *revient ſur le Théâtre.*

CES marauds-là! j'ai eu toutes les peines du monde à les congédier. Voilà une drôle de façon d'honorer un honnête homme, que de mettre une troupe de coquins après lui; c'eſt ſe moquer du monde.

(Il ſe retourne, & voit Trivelin qui revient.)

ARLEQUIN.

Mon ami, eſt-ce que je ne me ſuis pas bien expliqué?

TRIVELIN, *de loin.*

Ecoutez, vous m'avez battu: mais je vous

le pardonne. Je vous crois un garçon raiſonnable.

ARLEQUIN.

Vous le voyez bien.

TRIVELIN, *de loin.*

Quand je vous dis que nous ne méritons pas d'avoir des gens à notre ſuite, ce n'eſt pas que nous manquions d'honneur; c'eſt qu'il n'y a que les perſonnes conſidérables, les Seigneurs, les gens riches qu'on honore de cette maniere-là. S'il ſuffiſoit d'être honnête-homme, moi qui vous parle, j'aurois après moi une armée de valets.

ARLEQUIN, *remettant ſa latte.*

Oh! à préſent je vous comprends. Que diantre! que ne dites-vous la choſe comme il faut? je n'aurois pas les bras démis, & vos épaules s'en porteroient mieux.

TRIVELIN.

Vous m'avez fait mal.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, c'étoit mon intention; par bonheur ce n'eſt qu'un mal-entendu, & vous devez être bien-aiſe d'avoir reçu innocemment les coups de bâton que je vous ai donnés. Je vois bien à préſent que c'eſt qu'on fait ici tout

l'honneur aux gens conſidérables, riches; & à celui qui n'eſt qu'honnête-homme, rien.

TRIVELIN.

C'eſt cela même.

ARLEQUIN, *d'un air dégoûté.*

Sur ce pied-là ce n'eſt pas grand'choſe que d'être honoré, puiſque cela ne ſignifie pas qu'on ſoit honorable.

TRIVELIN.

Mais on peut être honorable avec cela.

ARLEQUIN.

Ma foi ! tout bien compté, vous me ferez plaiſir de me laiſſer-là ſans compagnie. Ceux qui me verront tout ſeul, me prendront tout-d'un-coup pour un honnête-homme ; j'aime autant cela que d'être pris pour un grand Seigneur.

TRIVELIN.

Nous avons ordre de reſter auprès de vous.

ARLEQUIN.

Menez-moi donc voir Silvia ?

TRIVELIN.

Vous ſerez ſatisfait, elle va venir ... Parbleu ! je ne me trompe pas, car la voilà qui entre. Adieu ; je me retire.

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA, ARLEQUIN.

SILVIA, *en entrant, accourt avec joie.*

AH, le voici! Eh! mon cher Arlequin, c'eſt donc vous! je vous revois donc! le pauvre enfant! que je ſuis aiſe!

ARLEQUIN, *tout eſſoufflé de joie.*

Et moi auſſi. (*Il prend reſpiration.*) Oh, oh! je me meurs de joie!

SILVIA.

La, la, mon fils, doucement. Il m'aime; quel plaiſir d'être aimé comme cela!

FLAMINIA, *en les regardant tous deux.*

Vous me raviſſez tous deux, mes chers enfants, & vous êtes bien aimables de vous être ſi fideles. (*comme tout bas.*) Si quelqu'un m'entendoit dire cela, je ſerois perdue... mais dans le fond du cœur, je vous eſtime, & je vous plains.

SILVIA, *lui répondant.*

Hélas! c'eſt que vous êtes un bon cœur. J'ai bien ſoupiré, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN, *tendrement, & lui prenant la main.*

M'aimez-vous toujours?

SILVIA.

Si je vous aime! cela se demande-t-il? Est-ce une question à faire?

FLAMINIA, *d'un air naturel à Arlequin.*

Oh! pour cela je puis vous certifier sa tendresse. Je l'ai vue au désespoir, je l'ai vu pleurer de votre absence; elle m'a touchée moi-même. Je mourois d'envie de vous voir ensemble: vous voilà. Adieu, mes amis: je m'en vais; car vous m'attendrissez. Vous me faites tristement ressouvenir d'un amant que j'avois, & qui est mort. Il avoit de l'air d'Arlequin, & je ne l'oublierai jamais. Adieu, Silvia; on m'a mise auprès de vous, mais je ne vous desservirai point. Aimez toujours Arlequin, il le mérite: & vous, Arlequin, quelque chose qu'il arrive, regardez-moi comme une amie, comme une personne qui voudroit pouvoir vous obliger: je ne négligerai rien pour cela.

ARLEQUIN, *doucement.*

Allez, Mademoiselle, vous êtes une fille de bien. Je suis votre ami aussi, moi. Je suis fâché de la mort de votre amant: c'est bien dommage que vous soyez affligée, & nous aussi.

SCENE XII.

ARLEQUIN, SILVIA.

SILVIA, *d'un air plaintif.*

EH bien ! mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh bien ! mon âme !

SILVIA.

Nous sommes bien malheureux !

ARLEQUIN.

Aimons-nous toujours : cela nous aidera à prendre patience.

SILVIA.

Oui ; mais notre amitié que deviendra-t-elle ? cela m'inquiette.

ARLEQUIN.

Hélas ! m'amour, je vous dis de prendre patience : mais je n'ai pas plus de courage que vous. (*Il lui prend la main.*) Pauvre petit trésor ; à moi, m'amie. Il y a trois jours que je n'ai vu ces beaux yeux-là ; regardez-moi toujours pour me récompenser.

SILVIA, *d'un air inquiet.*

Ah! j'ai bien des choses à vous dire. J'ai peur de vous perdre; j'ai peur qu'on ne vous fasse quelque mal par méchanceté de jalousie; j'ai peur que vous ne soyez trop long-temps sans me voir, & que vous ne vous y accoutumiez.

ARLEQUIN.

Petit cœur, est-ce que je m'accoutumerois à être malheureux?

SILVIA.

Je ne veux point que vous m'oubliiez; je ne veux point non plus que vous enduriez rien à cause de moi: je ne sçais point dire ce que je veux, je vous aime trop. C'est une pitié que mon embarras: tout me chagrine.

ARLEQUIN *pleure.*

Hi, hi, hi, hi.

SILVIA, *tristement.*

Oh bien! Arlequin, je m'en vais donc pleurer aussi, moi.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je m'empêche de pleurer, puisque vous voulez être si triste? Si vous aviez un peu de compassion, est-ce que vous seriez si affligée?

SILVIA.

Demeurez-donc en repos; je ne vous dirai plus que je suis chagrine.

ARLEQUIN.

Oui; mais je devinerai que vous l'êtes. Il faut me promettre que vous ne le serez plus.

SILVIA.

Oui, mon fils: mais promettez-moi aussi que vous m'aimerez toujours.

ARLEQUIN, *en s'arrêtant tout court pour la regarder.*

Silvia, je suis votre amant, vous êtes ma maîtresse: retenez le bien; car cela est vrai: & tant que je serai en vie, cela ira toujours le même train, cela ne branlera pas; je mourrai de compagnie avec cela. Ah! çà, dites-moi le serment que vous voulez que je vous fasse?

SILVIA.

Voilà qui va bien: je ne sçais point de serments; vous êtes un garçon d'honneur: j'ai votre amitié, vous avez la mienne: je ne la reprendrai pas. A qui est-ce que je la porterois? N'êtes-vous pas le plus joli garçon qu'il y ait? Y a-t-il quelque fille qui puisse vous aimer autant que moi? Eh bien! n'est-ce pas assez? nous en faut-il

faut-il davantage ? Il n'y a qu'à rester comme nous sommes ; il n'y aura pas besoin de serments.

ARLEQUIN.

Dans cent ans d'ici nous serons tout de même.

SILVIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc rien à craindre, m'amie ; tenons-nous donc joyeux.

SILVIA.

Nous souffrirons peut-être un peu ; voilà tout.

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle. Quand on a un peu pâti, le plaisir en semble meilleur.

SILVIA.

Oh ! pourtant je n'aurois que faire de pâtir pour être bien-aise, moi.

ARLEQUIN.

Il n'y aura qu'à ne pas songer que nous pâtissons.

SILVIA, *en le regardant tendrement.*

Ce cher petit homme, comme il m'encourage !

ARLEQUIN, *tendrement.*

Je ne m'embarraſſe que de vous.

SILVIA, *en le regardant.*

Où eſt-ce qu'il prend tout ce qu'il me dit? Il n'y a que lui au monde comme cela: mais auſſi il n'y a que moi pour vous aimer, Arlequin.

ARLEQUIN *ſaute d'aiſe.*

C'eſt comme du miel, ces paroles-là.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, SILVIA, FLAMINIA.

TRIVELIN, *à Silvia.*

Je ſuis au déſeſpoir de vous interrompre: mais votre mere vient d'arriver, Mademoiſelle Silvia; & elle demande inſtamment à vous parler.

SILVIA, *regardant Arlequin.*

Arlequin, ne me quittez pas; je n'ai rien de ſecret pour vous.

ARLEQUIN, *la prenant sous le bras.*

Marchons, ma petite.

FLAMINIA, *d'un air de confiance, & s'approchant d'eux.*

Ne craignez rien, mes enfants. Allez toute seule trouver votre mere, ma chere Silvia ; cela sera plus séant. Vous êtes libres de vous voir autant qu'il vous plaira ; c'est moi qui vous en assûre. Vous sçavez bien que je ne voudrois pas vous tromper.

ARLEQUIN.

Oh ! non ; vous êtes de notre parti, vous.

SILVIA.

Adieu donc, mon fils ; je vous rejoindrai bientôt.

ARLEQUIN, *à Flaminia qui veut s'en-aller, & qu'il arrête.*

Notre amie, pendant qu'elle sera-là, restez avec moi, pour empêcher que je ne m'ennuie. Il n'y a ici que votre compagnie que je puisse endurer.

FLAMINIA, *comme en secret.*

Mon cher Arlequin, la vôtre me fait bien du

plaisir aussi : mais j'ai peur qu'on ne s'apperçoive de l'amitié que j'ai pour vous.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, le dîner est prêt.

ARLEQUIN, *tristement.*

Je n'ai point de faim.

FLAMINIA, *d'un air d'amitié.*

Je veux que vous mangiez ; vous en avez besoin.

ARLEQUIN, *doucement.*

Croyez-vous ?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois. (*à Trivelin*) La soupe est-elle bonne ?

TRIVELIN.

Exquise.

ARLEQUIN.

Hum ! il faut attendre Silvia ; elle aime le potage.

FLAMINIA.

Je crois qu'elle dînera avec sa mere. Vous

êtes le maître pourtant: mais je vous conseille de les laisser ensemble; n'est-il pas vrai? Après dîner vous la verrez.

ARLEQUIN.

Je le veux bien: mais mon appétit n'est pas encore ouvert.

TRIVELIN.

Le vin est au frais, & le rôt tout prêt.

ARLEQUIN.

Je suis si triste!..... Ce rôt est donc friand?

TRIVELIN.

C'est du gibier qui a une mine!....

ARLEQUIN.

Que de chagrin! Allons donc: quand la viande est froide, elle ne vaut rien.

FLAMINIA.

N'oubliez pas de boire à ma santé.

ARLEQUIN.

Venez boire à la mienne, à cause de la connoissance.

FLAMINIA.

Oui-dà; de tout mon cœur : j'ai une demi-heure à vous donner.

ARLEQUIN.

Bon : je ſuis content de vous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

OUI, je vous crois. Vous paroiſſez me vouloir du bien. Auſſi vous voyez que je ne ſouffre que vous; je regarde tous les autres comme mes ennemis. Mais où eſt Arlequin?

FLAMINIA.

Il va venir; il dîne encore.

SILVIA.

C'eſt quelque choſe d'épouvantable que ce pays-ci! Je n'ai jamais vu de femmes ſi civiles, d'hommes ſi honnêtes. Ce ſont des manieres ſi douces! tant de révérences, tant de compliments, tant de ſignes d'amitié! Vous diriez que ce ſont les meilleures gens du monde, qu'ils ſont pleins de cœur & de conſcience. Point du tout: de tous ces gens-là,

il n'y en a pas un qui ne vienne me dire d'un air prudent : Mademoiſelle, croyez-moi; je vous conſeille d'abandonner Arlequin, & d'épouſer le Prince : mais ils me conſeillent cela tout naturellement, ſans avoir honte, non plus que s'ils m'exhortoient à quelque bonne action. Mais, leur dis-je, j'ai promis à Arlequin : où eſt la fidélité, la probité, la bonne-foi? Ils ne m'entendent pas; ils ne ſçavent ce que c'eſt que tout cela : c'eſt tout comme ſi je leur parlois Grec ; ils me rient au nez, me diſent que je fais l'enfant, qu'une grande fille doit avoir de la raiſon ; eh ! cela n'eſt-il pas joli ? Ne valoir rien, tromper ſon prochain, lui manquer de parole, être fourbe & menſonger ; voilà le devoir des grandes perſonnes de ce maudit endroit-ci. Qu'eſt-ce que c'eſt que ces gens-là ? d'où ſortent-ils? de quelle pâte ſont-ils ?

FLAMINIA.

De la pâte des autres hommes, ma chere Silvia. Que cela ne vous étonne pas : ils s'imaginent que ce ſeroit votre bonheur que le mariage du Prince.

SILVIA.

Mais ne ſuis-je pas obligée d'être fidelle ? N'eſt

ce pas mon devoir d'honnête fille ? & quand on ne fait pas son devoir, est-on heureuse ? Par-dessus le marché, cette fidélité n'est-elle pas mon charme ? Et on a le courage de me dire : là, fais un mauvais tour, qui ne te rapportera que du mal ; perds ton plaisir & ta bonne-foi ; & parce que je ne veux pas moi, on me trouve dégoûtée.

FLAMINIA.

Que voulez-vous ? ces gens-là pensent à leur façon, & souhaiteroient que le Prince fût content.

SILVIA.

Mais ce Prince, que ne prend-il une fille qui se rende à lui de bonne volonté ? Quelle fantaisie d'en vouloir une qui ne veut pas de lui ? Quel goût trouve-t-il à cela ? Car c'est un abus que tout ce qu'il fait : tous ces concerts, ces Comédies, ces grands repas qui ressemblent à des noces, ces bijoux qu'il m'envoie ; tout cela lui coûte un argent infini : c'est un abîme, il se ruine ; demandez-moi ce qu'il y gagne. Quand il me donneroit toute la boutique d'un Mercier, cela ne me feroit pas tant de plaisir qu'un petit peloton qu'Arlequin m'a donné.

FLAMINIA.

Je n'en doute pas; voilà ce que c'eſt que l'amour: j'ai aimé de même, & je me reconnois au peloton.

SILVIA.

Tenez; ſi j'avois eu à changer Arlequin contre un autre, ç'auroit été contre un Officier du Palais, qui m'a vue cinq ou ſix fois, & qui eſt d'auſſi bonne façon qu'on puiſſe être: il y a bien à tirer, ſi le Prince le vaut; c'eſt dommage que je n'ai pu l'aimer dans le fond, & je le plains plus que le Prince.

FLAMINIA, *ſouriant en cachette.*

Oh! Silvia, je vous aſſûre que vous plaindrez le Prince autant que lui, quand vous le connoîtrez.

SILVIA.

Eh bien! qu'il tâche de m'oublier, qu'il me renvoie, qu'il voie d'autres filles. Il y en a ici qui ont leur amant tout comme moi; mais cela ne les empêche pas d'aimer tout le monde; j'ai bien vu que cela ne leur coûte rien: mais pour moi, cela m'eſt impoſſible.

FLAMINIA

Eh! ma chere enfant, avons-nous rien ici qui vous vaille, rien qui approche de vous?

SILVIA, *d'un air modeste.*

Oh ! que si ; il y en a de plus jolies que moi ; & quand elles seroient la moitié moins jolies, cela leur fait plus de profit qu'à moi d'être tout-à-fait belle : j'en vois ici de laides qui font si bien aller leur visage, qu'on y est trompé.

FLAMINIA.

Oui : mais le vôtre va tout seul ; & cela est charmant.

SILVIA.

Bon ! moi ! je ne parois rien, je suis toute d'une piece auprès d'elles ; je demeure-là, je ne vais ni ne viens : au-lieu qu'elles, elles sont d'une humeur joyeuse, elles ont des yeux qui caressent tout le monde ; elles ont une mine hardie, une beauté libre qui ne se gêne point, qui est sans façon : cela plaît davantage que non pas une honteuse comme moi, qui n'ose pas regarder les gens, & qui est confuse qu'on la trouve belle.

FLAMINIA.

Eh ! voilà justement ce qui touche le Prince ; voilà ce qu'il estime ; c'est cette ingénuité, cette beauté simple, ce sont ces grâces naturelles. Eh ! croyez-moi, ne louez pas tant les femmes d'ici ; car elles ne vous louent gueres.

SILVIA.

Qu'est-ce donc qu'elles disent ?

FLAMINIA.

Des impertinences : elles se moquent de vous, raillent le Prince, lui demandent comment se porte sa beauté rustique. Y a-t-il de visage plus commun, disoient l'autre jour ces jalouses entr'elles ; de taille plus gauche ? Là-dessus l'une vous prenoit par les yeux, l'autre par la bouche ; il n'y avoit pas jusqu'aux hommes qui ne vous trouvoient pas trop jolie. J'étois dans une colere !.......

SILVIA, *fâchée.*

Pardi ! voilà de vilains hommes, de trahir comme cela leur pensée, pour plaire à ces sottes là ?

FLAMINIA.

Sans difficulté.

SILVIA.

Que je hais ces femmes-là ! Mais puisque je suis si peu agréable à leur compte, pourquoi donc est-ce que le Prince m'aime, & qu'il les laisse-là ?

FLAMINIA.

Oh ! elles sont persuadées qu'il ne vous aimera pas long-temps ; que c'est un caprice qui lui passera, & qu'il en rira tout le premier.

SILVIA, *piquée; & après avoir un peu regardé Flaminia.*

Hum ! elles sont bien heureuses que j'aime Arlequin : sans cela j'aurois grand plaisir à les faire mentir ces babillardes-là.

FLAMINIA.

Ah ! qu'elles mériteroient bien d'être punies ! Je leur ai dit : vous faites ce que vous pouvez pour faire renvoyer Silvia, & pour plaire au Prince ; & si elle vouloit, il ne daigneroit pas vous regarder.

SILVIA.

Pardi ! vous voyez bien ce qui en est ; il ne tient qu'à moi de les confondre.

FLAMINIA.

Voilà de la compagnie qui vous vient.

SILVIA.

Eh ! je crois que c'est cet Officier, dont je vous ai parlé : c'est lui-même. Voyez la belle physionomie d'homme !

SCENE II.

LE PRINCE, *sous le nom d'Officier du Palais;* & LISETTE, *sous le nom de Dame de la Cour;* & *les Acteurs précédents.*

(Le Prince, en voyant Silvia, salue avec beaucoup de soumission.)

SILVIA.

COMMENT ! vous voilà, Monsieur? vous sçaviez donc bien que j'étois ici?

LE PRINCE.

Oui, Mademoiselle, je le sçavois; mais vous m'aviez dit de ne plus vous voir, & je n'aurois osé paroître sans Madame, qui a souhaité que je l'accompagnasse, & qui a obtenu du Prince l'honneur de vous faire la révérence.

(La Dame ne dit mot, & regarde seulement Silvia avec attention. Flaminia & elles se font des mines.)

SILVIA, *doucement.*

Je ne ſuis pas fâchée de vous revoir, & vous me trouvez bien triſte. A l'égard de cette Dame, je la remercie de la volonté qu'elle a de me faire une révérence, je ne mérite pas cela : mais qu'elle me la faſſe, puiſque c'eſt ſon deſir ; je lui en rendrai une comme je pourrai ; elle excuſera ſi je la fais mal.

LISETTE.

Oui, m'amie, je vous excuſerai de bon cœur : je ne vous demande pas l'impoſſible.

SILVIA, *répétant d'un air fâché, & à part, & faiſant une révérence.*

Je ne vous demande pas l'impoſſible ! quelle maniere de parler !

LISETTE.

Quel âge avez-vous, ma fille ?

SILVIA, *piquée.*

Je l'ai oublié, ma mere.

FLAMINIA, *à Silvia.*

Bon.

(*Le Prince paroît, & affecte d'être ſurpris.*)

LISETTE.

Elle se fâche; je pense?

LE PRINCE.

Mais, Madame, que signifient ces discours-là? sous prétexte de venir saluer Silvia, vous lui faites une insulte!

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. J'avois la curiosité de voir cette petite fille qu'on aime tant, qui fait naître une si forte passion; & je cherche ce qu'elle a de si aimable. On dit qu'elle est naïve: c'est un agrément campagnard qui doit la rendre amusante; priez-la de nous donner quelques traits de naïveté: voyons son esprit.

SILVIA.

Eh non! Madame, ce n'est pas la peine; il n'est pas si plaisant que le vôtre.

LISETTE, *en riant.*

Ah, ah! vous demandiez du naïf: en voilà.

LE PRINCE.

Allez vous-en, Madame.

SILVIA.

Cela m'impatiente à la fin; & si elle ne s'en va, je me fâcherai tout de bon.

LE

LE PRINCE, *à Lisette.*

Vous vous repentirez de votre procédé.

LISETTE, *en se retirant d'un air dédaigneux.*

Adieu; un pareil objet me venge assez de celui qui en a fait choix.

SCENE III.

LE PRINCE, FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA.

VOILA une créature bien effrontée!

SILVIA.

Je suis outrée! j'ai bien affaire qu'on m'enleve pour se moquer de moi: chacun a son prix. Ne semble-t-il pas que je ne vaille pas bien ces femmes-là? Je ne voudrois pas être changée contre elles.

FLAMINIA.

Bon! ce sont des compliments que les injures de cette jalouse-là.

LE PRINCE.

Belle Silvia, cette femme-là nous a trompés le

Prince & moi : vous m'en voyez au déſeſpoir, n'en doutez pas. Vous ſçavez que je ſuis pénétré de reſpect pour vous; vous connoiſſez mon cœur. Je venois ici pour me donner la ſatisfaction de vous voir, pour jetter encore une fois les yeux ſur une perſonne ſi chere, & reconnoître notre ſouveraine : mais je ne prends pas garde que je me découvre, que Flaminia m'écoute, & que je vous importune encore.

FLAMINIA, *d'un air naturel.*

Quel mal faites-vous ? ne ſçais-je pas bien qu'on ne peut la voir ſans l'aimer ?

SILVIA.

Et moi je voudrois qu'il ne m'aimât pas : car j'ai du chagrin de ne pouvoir lui rendre le change. Encore ſi c'étoit un homme comme tant d'autres, à qui on dit ce qu'on veut; mais il eſt trop agréable pour qu'on le maltraite lui : il a toujours été comme vous le voyez.

LE PRINCE.

Ah ! que vous êtes obligeante, Silvia ! Que puis-je faire pour mériter ce que vous venez de me dire, ſi ce n'eſt de vous aimer toujours !

SILVIA.

Eh bien ! aimez-moi; à la bonne heure : j'y au-

rai du plaisir, pourvu que vous promettiez de prendre votre mal en patience ; car je ne sçaurois mieux faire, en vérité. Arlequin est venu le premier ; voilà tout ce qui vous nuit. Si j'avois deviné que vous viendriez après lui, en bonne foi je vous aurois attendu : mais vous avez du malheur ; & moi je ne suis pas heureuse.

LE PRINCE.

Flaminia, je vous en fais juge, pourroit-on cesser d'aimer Silvia ? Connoissez-vous de cœur plus compatissant, plus généreux que le sien ? Non : la tendresse d'une autre me toucheroit moins que la seule bonté qu'elle a de me plaindre.

SILVIA, *à Flaminia.*

Et moi, je vous en fais juge aussi, là, vous l'entendez : comment se comporter avec un homme qui me remercie toujours, qui prend tout ce qu'on lui dit en bien ?

FLAMINIA.

Franchement, il a raison, Silvia : vous êtes charmante ; & à sa place je serois tout comme il est.

SILVIA.

Ah çà ! n'allez pas l'attendrir encore. Il n'a pas besoin qu'on lui dise tant que je suis jolie ; il

le croit aſſez. (*Au Prince.*) Croyez-moi, tâchez de m'aimer tranquillement, & vengez-moi de cette femme qui m'a injuriée.

LE PRINCE.

Oui, ma chere Silvia, j'y cours. A mon égard, de quelque façon que vous me traitiez, mon parti eſt pris ; j'aurai du moins le plaiſir de vous aimer toute ma vie.

SILVIA.

Oh ! je m'en doutois bien ; je vous connoîs.

FLAMINIA.

Allez, Monſieur ; hâtez-vous d'informer le Prince du mauvais procédé de la Dame en queſtion : il faut que tout le monde ſçache ici le reſpect qui eſt dû à Silvia.

LE PRINCE.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE IV.

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Vous, ma chere, pendant que je vais chercher Arlequin, qu'on retient peut-être un peu trop long-temps à table, allez essayer l'habit qu'on vous a fait : il me tarde de vous le voir, Silvia.

SILVIA.

Tenez, l'étoffe est belle; elle m'ira bien: mais je ne veux point de tous ces habits-là; car le Prince me veut en troc; & jamais nous ne finirons ce marché-là.

FLAMINIA.

Vous vous trompez; quand il vous quitteroit, vous emporteriez tout: vraiment vous ne le connoissez pas.

SILVIA.

Je m'en vais donc sur votre parole; pourvu qu'il ne me dise pas après : pourquoi as-tu pris mes présens ?

FLAMINIA.

Il vous dira : pourquoi n'en avoir pas pris davantage ?

SILVIA.

En ce cas-là, j'en prendrai tant qu'il voudra, afin qu'il n'ait rien à me dire.

FLAMINIA.

Allez, je réponds de tout.

SCENE V.

FLAMINIA; ARLEQUIN, *tout éclatant de rire.*

FLAMINIA.

IL me ſemble que les choſes commencent à prendre forme. Voici Arlequin. En verité je ne ſçais ; mais ſi ce petit homme venoit à m'aimer, j'en profiterois de bon cœur.

ARLEQUIN, *riant.*

Ah, ah, ah : bon jour, mon amie.

FLAMINIA, *en ſouriant.*

Bon jour, Arlequin. Dites-moi donç de quoi vous riez, afin que j'en rie auſſi.

ARLEQUIN.

C'eſt que mon valet Trivelin, que je ne paie point, m'a mené par toutes les chambres de la maiſon, où l'on trotte comme dans les rues, où l'on jâſe comme dans notre halle, ſans que le maître de la maiſon s'embarraſſe de tous ces viſages-là, qui viennent chez lui ſans lui donner le bon jour, qui vont le voir manger, ſans qu'il leur diſe : voulez-vous boire un coup ? Je me divertiſſois de ces originaux-là en revenant, quand j'ai vu un grand coquin qui a levé l'habit d'une Dame par derriere. Moi, j'ai cru qu'il lui faiſoit quelque niche, & je lui ai dit bonnement : arrêtez-vous, poliſſon ; vous badinez malhonnêtement. Elle qui m'a entendu, s'eſt retournée, & m'a dit : Ne voyez-vous pas bien qu'il me porte la queue ? Et pourquoi vous la laiſſez-vous porter cette queue, ai-je repris ? Sur cela le poliſſon s'eſt mis à rire ; la Dame rioit, Trivelin rioit, tout le monde rioit ; par compagnie je me ſuis mis à rire auſſi. A cette heure je vous demande pourquoi nous avons ri tous ?

FLAMINIA.

D'une bagatelle. C'eſt que vous ne ſçavez pas

que ce que vous avez vu faire à ce laquais est un usage parmi les Dames.

ARLEQUIN.

C'est donc encore un honneur.

FLAMINIA.

Oui, vraiment!

ARLEQUIN.

Pardi! j'ai donc bien fait d'en rire; car cet honneur-là est bouffon & à bon marché.

FLAMINIA.

Vous êtes gai: j'aime à vous voir comme cela. Avez-vous bien mangé depuis que je vous ai quitté?

ARLEQUIN.

Ah morbleu! qu'on a apporté de friandes drogues! que le cuisinier d'ici fait de bonnes fricassées! Il n'y a pas moyen de tenir contre sa cuisine. J'ai tant bu à la santé de Silvia & de vous, que, si vous êtes malade, ce ne sera pas ma faute.

FLAMINIA.

Quoi! vous vous êtes encore ressouvenu de moi?

ARLEQUIN.

Quand j'ai donné mon amitié à quelqu'un, jamais je ne l'oublie, ſur-tout à table. Mais à propos de Silvia, eſt-elle encore avec ſa mere?

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, ſongerez-vous toujours à Silvia?

ARLEQUIN.

Taiſez-vous, quand je parle.

FLAMINIA.

Vous avez tort, Trivelin.

TRIVELIN.

Comment! j'ai tort!

FLAMINIA.

Oui: pourquoi l'empêchez-vous de parler de ce qu'il aime?

TRIVELIN.

A ce que je vois, Flaminia, vous vous ſouciez beaucoup des intérêts du Prince!

FLAMINIA, *comme épouvantée.*

Arlequin, cet homme-là me fera des affaires à cauſe de vous.

ARLEQUIN, *en colere.*

Non, ma bonne. (*à Trivelin.*) Ecoute : je suis ton maître, car tu me l'as dit ; je n'en sçavois rien, fainéant que tu es ! s'il t'arrive de faire le rapporteur, & qu'à cause de toi on fasse seulement la moue à cette honnête fille-là, c'est deux oreilles que tu auras de moins ; je te les garantis dans ma poche.

TRIVELIN.

Je ne suis pas à cela près, & je veux faire mon devoir.

ARLEQUIN.

Deux oreilles ; entends-tu bien à présent ? Va-t-en.

TRIVELIN.

Je vous pardonne tout à vous ; car enfin il le faut : mais vous me le paierez, Flaminia.

(*Arlequin veut retourner sur lui, & Flaminia l'arrête. Quand il est revenu, il dit :*)

SCENE VI.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

ARLEQUIN.

CELA eſt terrible! je n'ai trouvé ici qu'une perſonne qui entende la raiſon, & l'on vient chicaner ma converſation avec elle. Ma chere Flaminia, à préſent parlons de Silvia à nôtre aiſe: quand je ne la vois point, il n'y a qu'avec vous que je m'en paſſe.

FLAMINIA, *d'un air ſimple.*

Je ne ſuis point ingrate; il n'y a rien que je ne fiſſe pour vous rendre contents tous deux; & d'ailleurs vous êtes ſi eſtimable, Arlequin, que, quand je vois qu'on vous chagrine, je ſouffre autant que vous.

ARLEQUIN.

La bonne ſorte de fille! toutes les fois que vous me plaignez, cela m'appaiſe: je ſuis la moitié moins fâché d'être triſte.

FLAMINIA.

Pardi! qui eſt-ce qui ne vous plaindroit pas? Qui

eſt-ce qui ne s'intéreſſeroit pas à vous ? vous ne connoiſſez pas ce que vous valez, Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela ſe peut bien : je n'y ai jamais regardé de ſi près.

FLAMINIA.

Si vous ſçaviez combien il m'eſt cruel de n'avoir point de pouvoir ; ſi vous liſiez dans mon cœur.

ARLEQUIN.

Hé ! je ne ſçais point lire : mais vous me l'expliquerez. Par-là mardi ! je voudrois n'être plus affligé, quand ce ne ſeroit que pour l'amour du ſouci que cela vous donne : mais cela viendra.

FLAMINIA, *d'un ton triſte.*

Non ; je ne ſerai jamais témoin de votre contentement, voilà qui eſt fini : Trivelin cauſera, l'on me ſéparera d'avec vous ; & que ſçais-je moi où l'on m'emmenera ? Arlequin, je vous parle peut-être pour la derniere fois, & il n'y a plus de plaiſir pour moi dans le monde.

ARLEQUIN, *triſte.*

Pour la derniere fois ! j'ai donc bien du guignon ! je n'ai qu'une pauvre maitreſſe, ils me

l'ont emportée; vous emporteroient-ils encore? & où eſt-ce que je prendrai du courage pour endurer tout cela? Ces gens-là croient-ils que j'ai un cœur de fer? ont-ils entrepris mon trépas? ſeront-ils ſi barbares?

FLAMINIA.

En tout cas, j'eſpere que vous n'oublierez jamais Flaminia, qui n'a rien tant ſouhaité que votre bonheur.

ARLEQUIN.

M'amie, vous me gagnez le cœur. Conſeillez-moi dans ma peine; aviſons-nous; quelle eſt votre penſée? Car je n'ai point d'eſprit moi, quand je ſuis fâché. Il faut que j'aime Silvia; il faut que je vous garde: il ne faut pas que mon amour pâtiſſe de notre amitié, ni notre amitié de mon amour; & me voilà bien embarraſſé!

FLAMINIA.

Et moi bien malheureuſe! Depuis que j'ai perdu mon amant, je n'ai eu de repos qu'en votre compagnie, je reſpire avec vous: vous lui reſſemblez tant, que je crois quelquefois lui parler; je n'ai vu dans le monde que vous & lui de ſi aimables.

ARLEQUIN.

Pauvre fille! il eſt fâcheux que j'aime Silvia:

ſans cela je vous donnerois de bon cœur la reſſemblance de votre amant. C'étoit donc un joli garçon ?

FLAMINIA.

Ne vous ai-je pas dit qu'il étoit fait comme vous, que vous êtes ſon portrait ?

ARLEQUIN.

Et vous l'aimiez donc beaucoup ?

FLAMINIA.

Regardez-vous, Arlequin; voyez combien vous méritez d'être aimé, & vous verrez combien je l'aimois.

ARLEQUIN.

Je n'ai vu perſonne répondre ſi doucement que vous. Votre amitié ſe met partout. Je n'aurois jamais cru être ſi joli que vous le dites: mais puiſque vous aimiez tant ma copie, il faut bien croire que l'original mérite quelque choſe.

FLAMINIA.

Je crois que vous m'auriez encore plu davantage: mais je n'aurois pas été aſſez belle pour vous.

ARLEQUIN, *avec feu.*

Par la ſambille ! je vous trouve charmante avec cette penſée-là.

FLAMINIA.

Vous me troublez, il faut que je vous quitte; je n'ai que trop de peine à m'arracher d'auprès de vous: mais où cela nous conduiroit-il? Adieu, Arlequin; je vous verrai toujours, si on me le permet: je ne sçais où je suis.

ARLEQUIN.

Je suis tout de même.

FLAMINIA.

J'ai trop de plaisir à vous voir.

ARLEQUIN.

Je ne vous refuse pas ce plaisir-là, moi: regardez-moi à votre aise, je vous rendrai la pareille.

FLAMINIA, *s'en-allant.*

Je n'oserois: adieu.

ARLEQUIN, *regardant sortir Flaminia.*

Ce pays-ci n'est pas digne d'avoir cette fille-là. Si par quelque malheur Silvia venoit à manquer, dans mon désespoir je crois que je me retirerois avec elle.

SCENE VII.

TRIVELIN *arrive avec un* SEIGNEUR *qui vient derriere lui;* ARLEQUIN.

TRIVELIN.

SEIGNEUR Arlequin, n'y a-t-il point de risque à reparoître? N'est-ce point compromettre mes épaules? car vous jouez merveilleusement de votre épée de bois.

ARLEQUIN.

Je serai bon, quand vous serez sage.

TRIVELIN.

Voilà un Seigneur qui demande à vous parler.

(*Le Seigneur approche & fait des révérences, qu'Arlequin lui rend.*)

ARLEQUIN, *à part*

J'ai vu cet homme-là quelque part.

LE SEIGNEUR.

Je viens vous demander une grâce; mais ne vous

vous incommoderai-je point, Monſieur Arlequin ?

ARLEQUIN.

Non, Monſieur; vous ne me faites ni bien ni mal, en vérité. (*Voyant le Seigneur qui ſe couvre*) Vous n'avez ſeulement qu'à me dire ſi je dois auſſi mettre mon chapeau.

LE SEIGNEUR.

De quelque façon que vous ſoyez, vous me ferez honneur.

ARLEQUIN, *ſe couvrant.*

Je vous crois, puiſque vous le dites. Que ſouhaite de moi votre Seigneurie ? mais ne me faites point de compliments: ce ſeroit autant de perdu, car je n'en ſçais point rendre.

LE SEIGNEUR.

Ce ne ſont point des compliments; mais des témoignages d'eſtime.

ARLEQUIN.

Galbanum que tout cela: votre viſage n'eſt point nouveau, Monſieur; je vous ai vu quelque part à la chaſſe, où vous jouiez de la trompette: je vous ai ôté mon chapeau en paſſant, & vous me devez ce coup de chapeau-là.

LE SEIGNEUR.

Quoi! je ne vous faluai point?

ARLEQUIN.

Pas un brin.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'apperçus donc pas de votre honnêteté?

ARLEQUIN.

Oh que si! Mais vous n'aviez point de grâce à me demander; voilà pourquoi je perdis mon étalage.

LE SEIGNEUR.

Je ne me reconnoîs point à cela.

ARLEQUIN.

Ma foi! vous n'y perdez rien. Mais que vous plaît-il?

LE SEIGNEUR.

Je compte fur votre bon cœur: voici ce que c'eft: j'ai eu le malheur de parler cavalièrement de vous devant le Prince......

ARLEQUIN.

Vous n'avez encore qu'à ne vous pas reconnoître à cela?

LE SEIGNEUR.

Oui: mais le Prince s'eft fâché contre moi.

ARLEQUIN.

Il n'aime donc pas les médisants ?

LE SEIGNEUR.

Vous le voyez bien.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! voilà qui me plaît ; c'est un honnête homme : s'il ne me retenoit pas ma maîtresse, je serois fort content de lui. Et que vous a-t-il dit ? que vous étiez un mal-appris ?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela est très-raisonnable. De quoi vous plaignez-vous ?

LE SEIGNEUR.

Ce n'est pas-là tout : Arlequin, m'a-t-il répondu, est un garçon d'honneur. Je veux qu'on l'honore, puisque je l'estime ; la franchise & la simplicité de son caractere, sont des qualités que je voudrois que vous eussiez tous. Je nuis à son amour, & je suis au désespoir que le mien m'y force.

ARLEQUIN, *attendri.*

Par la morbleu ! Je suis son serviteur ; franchement, je fais cas de lui ; & je croyois être plus en colere contre lui que je ne le suis.

LE SEIGNEUR.

Enſuite, il m'a dit de me retirer: mes amis là-deſſus ont tâché de le fléchir pour moi.

ARLEQUIN.

Quand ces amis-là s'en iroient auſſi avec vous, il n'y auroit pas grand mal; car, dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.

LE SEIGNEUR.

Il s'eſt auſſi fâché contr'eux.

ARLEQUIN.

Que le ciel béniſſe cette homme de bien: il a vuidé là ſa maiſon d'un mauvaiſe graine de gens.

LE SEIGNEUR.

Et nous ne pouvons reparoître tous qu'à condition que vous demandiez notre grâce.

ARLEQUIN.

Par ma foi! Meſſieurs, allez où il vous plaira; je vous ſouhaite un bon voyage.

LE SEIGNEUR.

Quoi! vous refuſerez de prier pour moi? Si vous n'y conſentiez pas, ma fortune ſeroit ruinée; à préſent qu'il ne m'eſt plus permis de voir le Prince, que ferois-je à la Cour? Il faudra que

je m'en-aille dans mes terres; car je suis comme exilé.

ARLEQUIN.

Comment! être exilé, ce n'est dont point vous faire d'autre mal, que de vous envoyer manger votre bien chez vous?

LE SEIGNEUR.

Vraiment non: voilà ce que c'est.

ARLEQUIN.

Et vous vivrez là paix & aise: vous ferez vos quatre repas comme à l'ordinaire?

LE SEIGNEUR.

Sans doute; qu'y a-t-il d'étrange à cela?

ARLEQUIN.

Ne me trompez-vous pas? Est-il sûr qu'on est exilé, quand on médit?

LE SEIGNEUR.

Cela arrive assez souvent.

ARLEQUIN *saute d'aise*.

Allons, voilà qui est fait, je m'en vais médire du premier venu; & j'avertirai Silvia & Flaminia d'en faire autant.

LE SEIGNEUR.

Et la raison de cela?

ARLEQUIN.

Parce que je veux aller en exil moi. De la maniere dont on punit les gens ici, je vais gager qu'il y a plus de gain à être puni, que récompensé.

LE SEIGNEUR.

Quoiqu'il en soit, épargnez-moi cette punition-là, je vous prie. D'ailleurs ce que j'ai dit de vous, n'est pas grand'chose.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est ?

LE SEIGNEUR.

Une bagatelle, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Mais voyons.

LE SEIGNEUR.

J'ai dit que vous aviez l'air d'un homme ingénu, sans malice ; là d'un garçon de bonne-foi.

ARLEQUIN *rit de tout son cœur.*

L'air d'un innocent, pour parler à la franquette : mais qu'est-ce que cela fait ? Moi, j'ai l'air d'un innocent ; vous, vous avez l'air d'un homme d'esprit ; hé bien ! à cause de cela faut-il s'en fier à notre air ? N'avez-vous rien dit que cela ?

LE SEIGNEUR.

Non; j'ai ajouté ſeulement que vous donniez la comédie à ceux qui vous parloient.

ARLEQUIN.

Pardi! il faut bien vous donner votre revanche, à vous autres. Voilà donc tout?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

C'eſt ſe moquer : vous ne méritez pas d'être exilé, vous avez cette bonne fortune-là pour rien.

LE SEIGNEUR.

N'importe : empêchez que je ne le ſois. Un homme comme moi ne peut demeurer qu'à la Cour : il n'eſt en conſidération, il n'eſt en état de pouvoir ſe venger de ſes envieux qu'autant qu'il ſe rend agréable au Prince, & qu'il cultive l'amitié de ceux qui gouvernent les affaires.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux cultiver un bon champ, cela rapporte toujours peu ou prou, & je me doute que l'amitié de ces gens-là n'eſt pas aiſée à avoir ni à garder.

LE SEIGNEUR.

Vous avez raiſon dans le fond : ils ont quel-

quefois des caprices fâcheux : mais on n'oseroit s'en ressentir ; on les ménage, on est souple avec eux, parce que c'est par leur moyen que vous vous vengez des autres.

ARLEQUIN.

Quel trafic ! c'est justement recevoir des coups de bâton d'un côté, pour avoir le privilége d'en donner d'un autre ; voilà une drôle de vanité ! A vous voir si humbles, vous autres ; on ne croiroit jamais que vous êtes si glorieux.

LE SEIGNEUR.

Nous sommes élevés là-dedans. Mais écoutez ; vous n'aurez point de peine à me remettre en faveur ; car vous connoissez bien Flaminia.

ARLEQUIN.

Oui, c'est mon intime.

LE SEIGNEUR.

Le Prince a beaucoup de bienveillance pour elle, elle est la fille d'un de ses Officiers ; & je me suis imaginé de lui faire sa fortune, en la mariant à un petit-cousin que j'ai à la campagne, que je gouverne & qui est riche. Dites-le au Prince, mon dessein me conciliera ses bonnes grâces.

ARLEQUIN.

Oui : mais ce n'est pas-là le chemin des miennes ;

car je n'aime point qu'on épouſe mes amies, moi ; & vous n'imaginez rien qui vaille avec votre petit-couſin.

LE SEIGNEUR.

Je croyois.....

ARLEQUIN.

Ne croyez plus.

LE SEIGNEUR.

Je renonce à mon projet.

ARLEQUIN.

N'y manquez pas ; je vous promets mon interceſſion, ſans que le petit-couſin s'en mêle.

LE SEIGNEUR.

Je vous aurai beaucoup d'obligation, j'attends l'effet de vos promeſſes. Adieu, Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je ſuis votre ſerviteur. Diantre je ſuis en crédit, car on fait ce que je veux. Il ne faut rien dire à Flaminia du couſin.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

FLAMINIA *arrive.*

MON cher, je vous amene Silvia; elle me fuit.

ARLEQUIN.

Mon amie : vous deviez bien venir m'avertir plutôt; nous l'aurions attendue en causant ensemble.

SCENE IX.

SILVIA, ARLEQUIN, FLAMINIA.

SILVIA.

BON jour, Arlequin. Ah! que je viens d'essayer un bel habit! Si vous me voyiez, en vérité vous me trouveriez jolie : demandez à Flaminia. Ah, ah! si je portois ces habits-là, les femmes d'ici seroient bien attrappées : elles ne diroient pas

que j'ai l'air gauche. Oh! que les ouvrieres d'ici ſont habiles!

ARLEQUIN.

Ah! m'amour! elles ne ſont pas ſi habiles que vous êtes bien faite.

SILVIA.

Si je ſuis bien faite, Arlequin, vous n'êtes pas moins honnête.

FLAMINIA.

Du moins ai-je le plaiſir de vous voir un peu plus contents à préſent.

SILVIA.

Eh dame! puiſqu'on ne nous gêne plus, j'aime autant être ici qu'ailleurs; qu'eſt-ce que cela fait d'être là ou là? on s'aime par-tout.

ARLEQUIN.

Comment! nous gêner! on envoie les gens me demander pardon pour la moindre impertinence qu'ils diſent de moi.

SILVIA, *d'un air content.*

J'attends une Dame auſſi, moi, qui viendra devant moi ſe repentir de ne m'avoir pas trouvé belle.

FLAMINIA.

Si quelqu'un vous fâche dorénavant, vous n'avez qu'à m'en avertir.

ARLEQUIN.

Pour cela, Flaminia nous aime comme ſi nous étions freres & ſœurs. (*Il dit à Flaminia*:) Auſſi, de notre part, c'eſt queuci, queumi.

SILVIA.

Devinez, Arlequin, qui j'ai encore rencontré ici? mon amoureux qui venoit me voir chez nous, ce grand Monſieur ſi bien tourné. Je veux que vous ſoyez amis enſemble, car il a bon cœur auſſi.

ARLEQUIN, *d'un air négligent.*

A la bonne heure; je ſuis de tout bon accord.

SILVIA.

Après tout, quel mal y a-t-il qu'il me trouve à ſon gré? Prix pour prix, les gens qui nous aiment ſont de meilleure compagnie que ceux qui ne ſe ſoucient pas de nous; n'eſt-il pas vrai?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN, *gaiement.*

Mettons encore Flaminia: elle ſe ſoucie de nous; & nous ferons partie quarrée.

FLAMINIA.

Arlequin, vous me donnez-là une marque d'amitié que je n'oublierai point.

ARLEQUIN.

Ah çà! puiſque nous voilà enſemble, allons faire collation; cela amuſe.

SILVIA.

Allez, allez, Arlequin. A cette heure que nous nous voyons quand nous voulons, ce n'eſt pas la peine de nous ôter notre liberté à nous-mêmes; ne vous gênez point.

(Arlequin fait ſigne à Flaminia.)

FLAMINIA, *ſur ſon geſte dit*:

Je m'en vais avec vous, auſſi-bien voilà quelqu'un qui entre & qui tiendra compagnie à Silvia.

SCENE X.

LISETTE *entre avec quelques femmes pour témoins de ce qu'elle va faire, & qui restent derriere;* SILVIA.

(*Lisette fait de grandes révérences.*)

SILVIA, *d'un air un peu piqué.*

NE me faites point tant de révérences, Madame : cela m'exemptera de vous en faire; je m'y prends de si mauvaise grâce, à votre fantaisie.

LISETTE, *d'un ton triste.*

On ne vous trouve que trop de mérite.

SILVIA.

Cela se passera. Ce n'est pas moi qui ai envie de plaire, telle que vous me voyez; il me fâche assez d'être si jolie, & que vous ne soyez pas assez belle.

LISETTE.

Ah! quelle situation!

SILVIA.

Vous soupirez à cause d'une petite villageoise,

vous êtes bien de loisir; & où avez-vous mis votre langue de tantôt, Madame? Est-ce que vous n'avez plus de caquet, quand il faut bien dire?

LISETTE.

Je ne puis me résoudre à parler.

SILVIA.

Gardez donc le silence; car quand vous vous lamenteriez jusqu'à demain, mon visage n'empirera pas; beau ou laid, il restera comme il est. Qu'est-ce que vous me voulez? est-ce que vous ne m'avez pas assez querellée? Eh bien! achevez, prenez-en votre suffisance.

LISETTE.

Epargnez-moi, Mademoiselle; l'emportement que j'ai eu contre vous a mis toute ma famille dans l'embarras; le Prince m'oblige à venir vous faire une réparation, & je vous prie de la recevoir sans me railler.

SILVIA.

Voilà qui est fini: je ne me moquerai plus de vous; je sçais bien que l'humilité n'accommode pas les glorieux: mais la rancune donne de la malice. Cependant je plains votre peine, & je vous pardonne: de quoi aussi vous avisiez-vous de me mépriser?

LISETTE.

J'avois cru m'appercevoir que le Prince avoit quelqu'inclination pour moi, & je ne croyois pas en être indigne : mais je vois bien que ce n'est pas toujours aux agréments qu'on se rend.

SILVIA, *d'un ton vif.*

Vous verrez que c'est à la laideur & à la mauvaise façon, à cause qu'on se rend à moi. Comme ces jalouses ont l'esprit tourné !

LISETTE.

Eh bien ! oui, je suis jalouse, il est vrai : mais puisque vous n'aimez pas le Prince, aidez-moi à le remettre dans les dispositions où j'ai cru qu'il étoit pour moi : il est sûr que je ne lui déplaisois pas ; & je le guérirai de l'inclination qu'il a pour vous, si vous me laissez faire.

SILVIA, *d'un air piqué.*

Croyez-moi, vous ne le guérirez de rien ; mon avis est que cela vous passe.

LISETTE.

Cependant cela me paroît possible ; car enfin je ne suis ni si mal-adroite, ni si désagréable.

SILVIA.

Tenez, tenez ; parlons d'autre chose : vos bonnes qualités m'ennuient.

LISETTE,

LISETTE.

Vous me répondez d'une étrange manière. Quoi qu'il en soit, avant qu'il soit quelques jours, nous verrons si j'ai si peu de pouvoir.

SILVIA, *vivement.*

Oui, nous verrons des balivernes. Pardi! je parlerai au Prince; il n'a pas encore osé me parler lui, à cause que je suis trop fâchée: mais je lui ferai dire qu'il s'enhardisse, seulement pour voir.

LISETTE.

Adieu, Mademoiselle; chacune de nous fera ce qu'elle pourra. J'ai satisfait à ce qu'on exigeoit de moi à votre égard, & je vous prie d'oublier tout ce qui s'est passé entre nous.

SILVIA, *brusquement.*

Marchez, marchez; je ne sçais pas seulement si vous êtes au monde.

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

QU'AVEZ-VOUS, Silvia? Vous êtes bien émue!

SILVIA.

J'ai, que je ſuis en colere. Cette impertinente femme de tantôt eſt venue pour me demander pardon; &, ſans faire ſemblant de rien, voyez la méchanceté! elle m'a encore fâchée, m'a dit que c'étoit à ma laideur qu'on ſe rendoit; qu'elle étoit plus agréable, plus adroite que moi; qu'elle feroit bien paſſer l'amour du Prince; qu'elle alloit travailler pour cela; que je verrai, pati, pata; que ſçais-je moi tout ce qu'elle a mis en avant contre mon viſage? Eſt-ce que je n'ai pas raiſon d'être piquée?

FLAMINIA, *d'un air vif & d'intérêt.*

Ecoutez: ſi vous ne faites taire tous ces gens-là, il faut vous cacher pour toute votre vie.

SILVIA.

Je ne manque pas de bonne volonté; mais c'est Arlequin qui m'embarrasse.

FLAMINIA.

Eh! je vous entends; voilà un amour aussi mal placé, qui se rencontre-là aussi mal-à-propos qu'on le puisse.

SILVIA.

Oh! j'ai toujours eu du guignon dans les rencontres.

FLAMINIA.

Mais, si Arlequin vous voit sortir de la Cour & méprisée, pensez-vous que cela le réjouisse?

SILVIA.

Il ne m'aimera pas tant, voulez-vous dire?

FLAMINIA.

Il y a tout à craindre.

SILVIA.

Vous me faites rêver à une chose. Ne trouvez-vous pas qu'il est un peu négligent depuis que nous sommes ici? Il m'a quittée tantôt pour aller goûter; voilà une belle excuse!

FLAMINIA.

Je l'ai remarqué comme vous; mais ne me trahissez pas au moins: nous nous parlons de fille

à fille. Dites-moi, après tout, l'aimez-vous tant, ce garçon ?

SILVIA, *d'un air indifférent.*

Mais, vraiment, oui, je l'aime; il le faut bien.

FLAMINIA.

Voulez-vous que je vous dise? Vous me paroissez mal assortis ensemble. Vous avez du goût, de l'esprit, l'air fin & distingué; il a l'air pesant, les manieres grossieres : cela ne quadre point; & je ne comprends pas comment vous l'avez aimé; je vous dirai même que cela vous fait tort.

SILVIA.

Mettez-vous à ma place. C'étoit le garçon le plus passable de nos cantons : il demeuroit dans mon village; il étoit mon voisin; il est assez facétieux, je suis de bonne humeur; il me faisoit quelquefois rire; il me suivoit par-tout; il m'aimoit; j'avois coutume de le voir, & de coutume en coutume je l'ai aimé aussi, faute de mieux : mais j'ai toujours bien vu qu'il étoit enclin au vin & à la gourmandise.

FLAMINIA.

Voilà de jolies vertus, sur-tout dans l'amant de l'aimable & tendre Silvia ! Mais à quoi vous déterminez-vous donc ?

SILVIA.

Je ne puis que dire ; il me passe tant de *oui* & de *non* par la tête, que je ne sçais auquel entendre. D'un côté Arlequin est un petit négligent qui ne songe ici qu'à manger ; d'un autre côté, si on me renvoie, ces glorieuses de femmes feront accroire par-tout qu'on m'aura dit : va-t-en, tu n'es pas assez jolie. D'un autre côté, ce Monsieur que j'ai retrouvé ici....

FLAMINIA.

Quoi?

SILVIA.

Je vous le dis en secret : je ne sçais ce qu'il m'a fait depuis que je l'ai revu ; mais il m'a toujours paru si doux, il m'a dit des choses si tendres, il m'a conté son amour d'un air si poli, si humble, que j'en ai une véritable pitié ; & cette pitié-là m'empêche encore d'être la maitresse de moi.

FLAMINIA.

L'aimez-vous?

SILVIA.

Je ne crois pas ; car je dois aimer Arlequin.

FLAMINIA.

C'est un homme aimable.

SILVIA.

Je le sens bien.

FLAMINIA.

Si vous négligiez de vous venger pour l'épouser, je vous le pardonnerois; voilà la vérité.

SILVIA.

Si Arlequin se marioit à une autre fille que moi, à la bonne heure. Je serois en droit de lui dire : tu m'as quittée, je te quitte, je prends ma revanche; mais il n'y a rien à faire. Qui est-ce qui voudroit d'Arlequin ici, rude & bourru comme il est?

FLAMINIA.

Il n'y a pas presse, entre nous. Pour moi j'ai toujours eu dessein de passer ma vie aux champs. Arlequin est grossier, je ne l'aime point: mais je ne le haïs pas; & dans les sentiments où je suis, s'il vouloit, je vous en débarrasserois volontiers pour vous faire plaisir.

SILVIA.

Mais mon plaisir où est-il? il n'est ni là, ni là; je le cherche.

FLAMINIA.

Vous verrez le Prince aujourd'hui. Voici ce Cavalier qui vous plaît: tâchez de prendre votre parti. Adieu; nous nous retrouverons tantôt.

SCENE XII.

SILVIA, LE PRINCE.

SILVIA.

Vous venez : vous allez encore me dire que vous m'aimez, pour me mettre davantage en peine.

LE PRINCE.

Je venois voir si la Dame qui vous a fait insulte s'étoit bien acquittée de son devoir. Quant à moi, belle Silvia, quand mon amour vous fatiguera, quand je vous déplairai moi-même, vous n'avez qu'à m'ordonner de me taire & de me retirer; je me tairai, j'irai où vous voudrez; & je souffrirai sans me plaindre, résolu de vous obéir en tout.

SILVIA.

Ne voilà-t-il pas? ne l'ai-je pas bien dit? Comment voulez-vous que je vous renvoie ? Vous vous tairez, s'il me plaît : vous vous en-irez, s'il me plaît; vous n'oserez pas vous plaindre; vous

m'obéirez en tout. C'eſt bien là le moyen de faire que je vous commande quelque choſe !

LE PRINCE.

Mais que puis-je mieux que de vous rendre maitreſſe de mon ſort ?

SILVIA.

Qu'eſt-ce que cela avance ? vous rendrai-je malheureux ? en aurai-je le courage ? Si je vous dis ; allez-vous-en, vous croirez que je vous haîs ; ſi je vous dis de vous taire, vous croirez que je ne me ſoucie pas de vous ; & toutes ces croyances-là ne feront pas vraies : elles vous affligeront ; en ſerai-je plus à mon aiſe après ?

LE PRINCE.

Que voulez-vous donc que je devienne, belle Silvia ?

SILVIA.

Oh ! ce que je veux ! j'attends qu'on me le diſe ; j'en ſuis encore plus ignorante que vous. Voilà Arlequin qui m'aime ; voilà le Prince qui demande mon cœur ; voilà vous qui mériteriez de l'avoir ; voilà ces femmes qui m'injurient, & que je voudrois punir ; voilà que j'aurai un affront, ſi je n'épouſe pas le Prince. Arlequin m'inquiette ; vous me

donnez du souci, vous m'aimez trop; je voudrois ne vous avoir jamais connu, & je suis bien malheureuse d'avoir tout ce tracas-là dans la tête.

LE PRINCE.

Vos discours me pénetrent, Silvia. Vous êtes trop touchée de ma douleur; ma tendresse, toute grande qu'elle est, ne vaut pas le chagrin que vous avez de ne pouvoir m'aimer.

SILVIA.

Je pourrois bien vous aimer : cela ne seroit pas difficile, si je voulois.

LE PRINCE.

Souffrez donc que je m'afflige, & ne m'empêchez pas de vous regretter toujours.

SILVIA, *comme impatiente.*

Je vous en avertis; je ne sçaurois supporter de vous voir si tendre : il semble que vous le fassiez exprès. Y a-t-il de la raison à cela? Pardi! j'aurai moins de mal à vous aimer tout-à-fait, qu'à être comme je le suis. Pour moi, je laisserai tout là; voilà ce que vous gagnerez.

LE PRINCE.

Je ne veux donc plus vous être à charge; vous

ſouhaitez que je vous quitte, & je ne dois pas réſiſter aux volontés d'une perſonne ſi chere. Adieu, Silvia.

SILVIA, *vivement.*

Adieu, Silvia! je vous querellerois volontiers; où allez-vous? reſtez-là, c'eſt ma volonté; je la ſçais mieux que vous, peut-être.

LE PRINCE.

J'ai cru vous obliger.

SILVIA.

Quel train que tout cela! que faire d'Arlequin? encore ſi c'étoit vous qui fuſſiez le Prince.

LE PRINCE, *d'un air ému.*

Et quand je le ſerois?

SILVIA.

Cela ſeroit différent, parce que je dirois à Arlequin que vous prétendriez être le maître; ce ſeroit mon excuſe: mais il n'y a que pour vous que je voudrois prendre cette excuſe-là.

LE PRINCE, *à part.*

Qu'elle eſt aimable! il eſt temps de dire qui je ſuis.

SILVIA.

Qu'avez-vous? eſt-ce que je vous fâche? Ce n'eſt pas à cauſe de la Principauté que je voudrois que vous fuſſiez Prince, c'eſt ſeulement à cauſe de vous tout ſeul; & ſi vous l'étiez, Arlequin ne ſçauroit pas que je vous prendrois par amour: voilà ma raiſon. Mais non, après tout: il vaut mieux que vous ne ſoyez pas le maître; cela me tenteroit trop. Et quand vous le ſeriez, tenez, je ne pourrois me réſoudre à être une infidelle: voilà qui eſt fini.

LE PRINCE, *à part les premiers mots.*

Différons encore de l'inſtruire. Silvia, conſervez-moi ſeulement les bontés que vous avez pour moi. Le Prince vous a fait préparer un ſpectacle: permettez que je vous y accompagne, & que je profite de toutes les occaſions d'être avec vous. Après la fête vous verrez le Prince; & je ſuis chargé de vous dire que vous ſerez libre de vous retirer, ſi votre cœur ne vous dit rien pour lui.

SILVIA.

Oh! il ne me dira pas un mot; c'eſt tout

comme ſi j'étois partie : mais quand je ſerai chez nous, vous y viendrez ; eh ! que ſçait-on ce qui peut arriver ? Peut-être que vous m'aurez. Allons nous-en toujours, de peur qu'Arlequin ne vienne.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, FLAMINIA.

FLAMINIA.

OUI, Seigneur, vous avez fort bien fait de ne pas vous découvrir tantôt, malgré tout ce que Silvia vous a dit de tendre. Ce retardement ne gâte rien, & lui laisse le temps de se confirmer dans le penchant qu'elle a pour vous. Grâces au ciel, vous voilà presque arrivé où vous souhaitiez.

LE PRINCE.

Ah, Flaminia ! qu'elle est aimable !

FLAMINIA.

Elle l'est infiniment.

LE PRINCE.

Je ne connois rien comme elle, parmi les gens du monde. Quand une maitresse, à force

d'amour, nous dit clairement, je vous aime; cela fait assurément un grand plaisir. Eh bien, Flaminia, ce plaisir-là, imaginez-vous qu'il n'est que fadeur, qu'il n'est qu'ennui, en comparaison du plaisir que m'ont donné les discours de Silvia, qui ne m'a pourtant point dit, je vous aime.

FLAMINIA.

Mais, Seigneur, oserois-je vous prier de m'en répéter quelque chose?

LE PRINCE.

Cela est impossible: je suis ravi, je suis enchanté; je ne peux pas vous répéter cela autrement.

FLAMINIA.

Je présume beaucoup du rapport singulier que vous m'en faites.

LE PRINCE.

Si vous sçaviez combien, dit-elle, elle est affligée de ne pouvoir m'aimer, parce que cela me rend malheureux, & qu'elle doit être fidelle à Arlequin.... J'ai vu le moment où elle alloit me dire: ne m'aimez plus, je vous prie; parce que vous seriez cause que je vous aimerois aussi.

FLAMINIA.

Bon: cela vaut mieux qu'un aveu.

LE PRINCE.

Non; je le dis encore, il n'y a que l'amour de Silvia qui ſoit véritablement de l'amour. Les autres femmes qui aiment ont l'eſprit cultivé, elles ont une certaine éducation, un certain uſage; & tout cela chez elles falſifie la nature: ici c'eſt le cœur tout pur qui me parle; comme ſes ſentiments viennent, il me les montre; ſa naïveté en fait tout l'art, & ſa pudeur toute la décence. Vous m'avouerez que cela eſt charmant: tout ce qui la retient à préſent, c'eſt qu'elle ſe fait un ſcrupule de m'aimer ſans l'aveu d'Arlequin. Ainſi, Flaminia, hâtez-vous. Sera-t-il bientôt gagné, Arlequin? Vous ſçavez que je ne dois ni ne veux le traiter avec violence. Que dit-il?

FLAMINIA.

A vous dire le vrai, Seigneur, je le crois tout-à-fait amoureux de moi; mais il n'en ſçait rien. Comme il ne m'appelle encore que ſa chere amie, il vit ſur la bonne-foi de ce nom qu'il me donne, & prend toujours de l'amour à bon compte.

LE PRINCE.

Fort bien.

FLAMINIA.

Oh! dans la premiere converſation je l'inſtrui-

rai de l'état de ses petites affaires avec moi; & ce penchant qui est *incognitò* chez lui, & que je lui ferai sentir par un autre stratagême; la douceur avec laquelle vous lui parlerez, comme nous en sommes convenus: tout cela, je pense, va vous tirer d'inquiétude, & terminer mes travaux; dont je sortirai, Seigneur, victorieuse & vaincue.

LE PRINCE.

Comment donc?

FLAMINIA.

C'est une petite bagatelle qui ne mérite pas de vous être dite: c'est que j'ai pris du goût pour Arlequin, seulement pour me désennuyer dans le cours de notre intrigue. Mais retirons-nous, & rejoignez Silvia: il ne faut pas qu'Arlequin vous voye encore, & je le vois qui vient.

(*Ils se retirent tous deux.*)

SCENE II.

TRIVELIN ; ARLEQUIN, *d'un air un peu sombre.*

TRIVELIN, *après quelque temps.*

EH bien! que voulez-vous que je fasse de l'écritoire & du papier que vous m'avez fait prendre?

ARLEQUIN.

Donnez-vous patience, mon domestique.

TRIVELIN.

Tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Dites-moi: qui est-ce qui me nourrit ici?

TRIVELIN.

C'est le Prince.

ARLEQUIN.

Par la sambille! la bonne chere que je fais me donne des scrupules.

TRIVELIN.

D'où vient donc?

ARLEQUIN.

Mardi ! j'ai peur d'être en pension sans le sçavoir.

TRIVELIN, *riant*.

Ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

De quoi riez-vous, grand benêt ?

TRIVELIN.

Je ris de votre idée, qui est plaisante. Allez, allez, Seigneur Arlequin, mangez en toute sûreté de conscience, & buvez de même.

ARLEQUIN.

Dame ! je prends mes repas dans la bonne-foi ; il me seroit bien rude de me voir apporter le mémoire de ma dépense : mais je vous crois. Dites-moi à présent comment s'appelle celui qui rend compte au Prince de ses affaires.

TRIVELIN.

Son Secrétaire d'Etat, voulez-vous dire ?

ARLEQUIN.

Oui : j'ai dessein de lui faire un écrit, pour le prier d'avertir le Prince que je m'ennuie, & lui demander quand il veut finir avec nous ; car mon pere est tout seul.

TRIVELIN.

Eh bien !

ARLEQUIN.

Si on veut me garder, il faut lui envoyer une carriole afin qu'il vienne.

TRIVELIN.

Vous n'avez qu'à parler, la carriole partira sur le-champ.

ARLEQUIN.

Il faut, après cela, qu'on nous marie Silvia & moi; & qu'on m'ouvre la porte de la maison; car j'ai coutume de trotter par-tout, & d'avoir la clef des champs, moi. Ensuite nous tiendrons ici ménage avec l'amie Flaminia, qui ne veut pas nous quitter à cause de son affection pour nous; & si le Prince a toujours bonne envie de nous régaler, ce que je mangerai me profitera davantage.

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, il n'est pas besoin de mêler Flaminia là-dedans?

ARLEQUIN.

Cela me plaît à moi.

TRIVELIN, *d'un air mécontent.*
Hum!

ARLEQUIN, *le contrefaisant.*

Hum ! Le mauvais valet ! Allons vîte, tirez votre plume, & griffonnez-moi mon écriture.

TRIVELIN, *se mettant en état.*

Dictez.

ARLEQUIN.

Monsieur.

TRIVELIN.

'Alte-là ; dites, *Monseigneur.*

ARLEQUIN.

Mettez les deux, afin qu'il choisisse.

TRIVELIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Vous sçaurez que je m'appelle Arlequin.

TRIVELIN.

Doucement ! Vous devez dire, *Votre Grandeur sçaura.*

ARLEQUIN.

Votre Grandeur sçaura ! C'est donc un géant, ce Sécretaire d'Etat ?

TRIVELIN.

Non : mais n'importe.

ARLEQUIN.

Quel diantre de galimatias ! qui a jamais en-

tendu dire qu'on s'adresse à la taille d'un homme, quand on a affaire à lui ?

TRIVELIN, *écrivant.*

Je mettrai comme il vous plaira. *Vous sçaurez que je m'appelle Arlequin.* Après ?

ARLEQUIN.

Que j'ai une maitresse qui s'appelle Silvia, bourgeoise de mon village, & fille d'honneur.

TRIVELIN, *écrivant.*

Courage.

ARLEQUIN.

Avec une bonne amie que j'ai faite depuis peu, qui ne sçauroit se passer de nous, ni nous d'elle : Ainsi, aussitôt la présente reçue......

TRIVELIN, *s'arrêtant, comme affligé.*

Flaminia ne sçauroit se passer de vous ? Ahi ! la plume me tombe des mains.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! que signifie donc cette impertinente pâmoison-là ?

TRIVELIN.

Il y a deux ans, Seigneur Arlequin ; il y a deux ans que je soupire en secret pour elle.

ARLEQUIN, *tirant sa latte.*

Cela est fâcheux, mon mignon : mais, en attendant qu'elle en soit informée, je vais toujours vous en faire quelques remerciements pour elle.

TRIVELIN.

Des remerciements à coups de bâton ! je ne suis pas friand de ces compliments-là. Eh ! que vous importe que je l'aime ? Vous n'avez que de l'amitié pour elle, & l'amitié ne rend point jaloux.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez : mon amitié fait tout comme l'amour ; en voilà des preuves.

(Il le bat. Trivelin s'enfuit en disant :)

TRIVELIN.

Oh ! diable soit de l'amitié !

SCENE III.

FLAMINIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA, *à Arlequin.*

Qu'est-ce que c'est ? qu'avez-vous, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Bon jour, m'amie : c'est ce faquin qui dit qu'il vous aime depuis deux ans.

FLAMINIA.

Cela se peut bien.

ARLEQUIN.

Et vous, m'amie, que dites-vous de cela ?

FLAMINIA.

Que c'est tant-pis pour lui.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

FLAMINIA.

Sans doute : mais est-ce que vous seriez fâché que l'on m'aimât ?

ARLEQUIN.

Hélas ! vous êtes votre maitreſſe : mais ſi vous aviez un amant, vous l'aimeriez peut-être ; cela gâteroit la bonne amitié que vous me portez, & vous m'en feriez ma part plus petite ; oh ! de cette part-là je n'en voudrois rien perdre.

FLAMINIA, *d'un air doux.*

Arlequin, ſçavez-vous bien que vous ne ménagez pas mon cœur ?

ARLEQUIN.

Moi ! eh ! quel mal lui fais-je donc ?

FLAMINIA.

Si vous continuez de me parler toujours de même, je ne ſçaurai plus bientôt de quelle eſpece feront mes ſentiments pour vous : en vérité, je n'ôſe m'examiner là-deſſus ; j'ai peur de trouver plus que je ne veux.

ARLEQUIN.

C'eſt bien fait ; n'examinez jamais, Flaminia ; cela ſera ce que cela pourra. Au reſte, croyez-moi, ne prenez point d'amant : j'ai une maitreſſe, je la garde ; ſi je n'en avois point, je n'en chercherois pas ; qu'en ferois-je avec vous ? Elle m'ennuieroit.

FLAMINIA.

Elle vous ennuieroit ! le moyen, après tout ce que vous dites, de rester votre amie ?

ARLEQUIN.

Eh ! que serez-vous donc ?

FLAMINIA.

Ne me le demandez pas, je n'en veux rien sçavoir; ce qui est de sûr, c'est que dans le monde je n'aime rien plus que vous. Vous n'en pouvez pas dire autant. Silvia va devant moi, comme de raison.

ARLEQUIN.

Chut ! vous allez de compagnie ensemble.

FLAMINIA.

Je vais vous l'envoyer. Si je la trouve Silvia, en serez-vous bien-aise ?

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez : mais il ne faut pas l'envoyer; il faut venir toutes deux.

FLAMINIA.

Je ne pourrai pas; car le Prince m'a mandée, & je vais voir ce qu'il me veut. Adieu, Arlequin; je serai bientôt de retour.

(*En sortant, elle sourit à celui qui entre.*)

SCENE IV.

LE SEIGNEUR *du second Acte apporte à* ARLEQUIN *des Lettres de noblesse.*

ARLEQUIN, *le voyant.*

VOILA mon homme de tantôt. Ma foi! Monsieur le médisant, (car je ne sçais point votre autre nom,) je n'ai rien dit de vous au Prince, par la raison que je ne l'ai point vu.

LE SEIGNEUR.

Je vous suis obligé de votre bonne volonté, Seigneur Arlequin: mais je suis sorti d'embarras, & rentré dans les bonnes grâces du Prince, sur l'assurance que je lui ai donnée que vous lui parleriez pour moi: j'espere qu'à votre tour vous me tiendrez parole.

ARLEQUIN.

Oh! quoique je paroisse un innocent, je suis homme d'honneur.

LE SEIGNEUR.

De grâce, ne vous ressouvenez plus de rien,

& reconciliez-vous avec moi, en faveur du présent que je vous apporte de la part du Prince : c'est de tous les présents le plus grand qu'on puisse vous faire.

ARLEQUIN.

Est ce Silvia que vous m'apportez ?

LE SEIGNEUR.

Non. Le présent dont il s'agit est dans ma poche. Ce sont des Lettres de noblesse dont le Prince vous gratifie comme parent de Silvia; car on dit que vous l'etes un peu.

ARLEQUIN.

Pas un brin : remportez cela; car, si je le prenois, ce seroit friponner la gratification.

LE SEIGNEUR.

Acceptez toujours; qu'importe ? vous ferez plaisir au Prince. Refuseriez-vous ce qui fait l'ambition de tous les gens de cœur ?

ARLEQUIN.

J'ai pourtant bon cœur aussi. Pour de l'ambition, j'en ai bien entendu parler : mais je ne l'ai jamais vue; & j'en ai peut-être sans le sçavoir.

LE SEIGNEUR.

Si vous n'en avez pas, cela vous en donnera.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc?

LE SEIGNEUR, *à part les premiers mots.*

En voilà bien d'un autre! L'ambition; c'eſt un noble orgueil de s'élever.

ARLEQUIN.

Un orgueil qui eſt noble! Donnez-vous comme cela de jolis noms à toutes les ſottiſes, vous autres?

LE SEIGNEUR.

Vous ne me comprenez pas; cet orgueil ne ſignifie-là qu'un deſir de gloire.

ARLEQUIN.

Par ma foi! ſa ſignification ne vaut pas mieux que lui; c'eſt bonnet blanc, & blanc bonnet.

LE SEIGNEUR.

Prenez, vous dis-je: ne ſerez-vous pas bien-aiſe d'être Gentilhomme?

ARLEQUIN.

Eh! je n'en ſerois ni bien-aiſe, ni fâché; c'eſt ſuivant la fantaiſie qu'on a.

LE SEIGNEUR.

Vous y trouverez de l'avantage, vous en ſerez plus reſpecté & plus craint de vos voiſins.

ARLEQUIN.

J'ai opinion que cela les empêcheroit de m'aimer de bon cœur; car quand je respecte les gens, moi, & que je les crains, je ne les aime pas de si bon courage : je ne sçaurois faire tant de choses à la foi.

LE SEIGNEUR.

Vous m'étonnez!

ARLEQUIN.

Voilà comme je suis bâti! D'ailleurs, voyez-vous! je suis le meilleur enfant du monde, je ne fais de mal à personne; mais quand je voudrois nuire, je n'en ai pas le pouvoir. Eh bien! si j'avois ce pouvoir, si j'étois noble, diable emporte si je voudrois gager d'être toujours brave homme: je ferois par fois comme le Gentilhomme de chez nous, qui n'épargne pas les coups de bâton, à cause qu'on n'oseroit les lui rendre.

LE SEIGNEUR.

Et si on vous donnoit ces coups de bâton, ne souhaiteriez-vous pas être en état de les rendre?

ARLEQUIN.

Pour cela je voudrois payer cette dette-là sur-le-champ.

LE SEIGNEUR.

Oh! comme les hommes sont quelquefois mé-

chants, mettez-vous en état de faire du mal, seulement afin qu'on n'ôse pas vous en faire; & pour cet effet prenez vos Lettres de noblesse.

ARLEQUIN *prend les Lettres.*

Têtubleu! vous avez raison, je ne suis qu'une bête. Allons; me voilà noble : je garde le parchemin, je ne crains plus que les rats qui pourroient bien gruger ma noblesse; mais j'y mettrai bon ordre. Je vous remercie & le Prince aussi; car il est bien obligeant dans le fond.

LE SEIGNEUR.

Je suis charmé de vous voir content; adieu.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur.

(*Quand le Seigneur a fait dix ou douze pas, Arlequin le rappelle.*)

Monsieur, Monsieur!

LE SEIGNEUR.

Que me voulez-vous?

ARLEQUIN.

Ma noblesse ne m'oblige-t-elle à rien? car il faut faire son devoir dans une charge.

LE SEIGNEUR.

Elle oblige à être honnête-homme.

ARLEQUIN, *très-sérieusement.*

Vous aviez donc des exemptions, vous, quand vous avez dit du mal de moi.

LE SEIGNEUR.

N'y songez plus : un Gentilhomme doit être généreux.

ARLEQUIN.

Généreux & honnête-homme! Vertuchou! ces devoirs-là sont bons : je les trouve encore plus nobles que mes Lettres de noblesse. Et quand on ne s'en acquitte pas, est-on encore Gentilhomme?

LE SEIGNEUR.

Nullement.

ARLEQUIN.

Diantre! il y a donc bien des nobles qui paient la taille?

LE SEIGNEUR.

Je n'en sçais point le nombre.

ARLEQUIN.

Est-ce-là tout? n'y a-t-il plus d'autres devoirs?

LE SEIGNEUR.

Non : cependant vous, qui, suivant toute apparence, serez favori du Prince, vous aurez un

devoir de plus; ce ſera de mériter cette faveur par toute la ſoumiſſion, tout le reſpect & toute la complaiſance poſſible. A l'égard du reſte, comme je vous ai dit, ayez de la vertu, aimez l'honneur plus que la vie, & vous ſerez dans l'ordre.

ARLEQUIN.

Tout doucement : ces dernieres obligations-là ne me plaiſent pas tant que les autres. Premièrement, il eſt bon d'expliquer ce que c'eſt que cet honneur qu'on doit aimer plus que la vie. Malpeſte, quel honneur!

LE SEIGNEUR.

Vous approuverez ce que cela veut dire; c'eſt qu'il faut ſe venger d'une injure, ou périr plutôt que de la ſouffrir.

ARLEQUIN.

Tout ce que vous m'avez dit n'eſt donc qu'un coq-à-l'âne; car ſi je ſuis obligé d'être généreux, il faut que je pardonne aux gens : ſi je ſuis obligé d'être méchant, il faut que je les aſſomme. Comment donc faire pour tuer le monde & les laiſſer vivre?

LE SEIGNEUR.

Vous ſerez généreux & bon, quand on ne vous inſultera pas.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je vous entends : il m'est défendu d'être meilleur que les autres ; & si je rends le bien pour le mal, je serai donc un homme sans honneur ? Par la mardi ! la méchanceté n'est pas rare ; ce n'étoit pas la peine de la recommander tant. Voilà une vilaine invention ! Tenez, accommodons-nous plutôt : quand on me dira une grosse injure, j'en répondrai une autre, si je suis le plus fort. Voulez-vous me laisser votre marchandise à ce prix-là ? Dites-moi votre dernier mot.

LE SEIGNEUR.

Une injure répondue à une injure ne suffit point. Cela ne peut se laver, s'effacer que par le sang de votre ennemi, ou le vôtre.

ARLEQUIN.

Que la tache y reste : vous parlez du sang, comme si c'étoit de l'eau de la riviere. Je vous rends votre paquet de Noblesse ; mon honneur n'est pas fait pour être Noble ; il est trop raisonnable pour cela. Bon jour.

LE SEIGNEUR.

Vous n'y songez pas.

ARLEQUIN.

Sans compliment, reprenez votre affaire.

LE SEIGNEUR.

Gardez-le toujours : vous vous ajusterez avec le Prince ; on n'y regardera pas de si près avec vous.

ARLEQUIN, *les reprenant.*

Il faudra donc qu'il me signe un contrat comme quoi je serai exempt de me faire tuer par mon prochain pour le faire repentir de son impertinence avec moi.

LE SEIGNEUR.

A la bonne heure : vous ferez vos conventions. Adieu, je suis votre serviteur.

ARLEQUIN.

Et moi le vôtre.

SCENE V.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *le voyant.*

Oui diantre vient encore me rendre visite ? Ah ! c'est celui-là qui est cause qu'on m'a pris Silvia. Vous voilà donc, Monsieur le babillard,

qui allez dire par-tout que la maîtresse des gens est belle ; ce qui fait qu'on m'a escamoté la mienne !

LE PRINCE.

Point d'injure, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Etes-vous Gentilhomme, vous ?

LE PRINCE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Mardi ! vous êtes bienheureux ; sans cela je vous dirois de bon cœur ce que vous méritez : mais votre honneur voudroit peut-être faire son devoir ; & après cela, il faudroit vous tuer pour vous venger de moi.

LE PRINCE.

Calmez-vous, je vous prie, Arlequin. Le Prince m'a donné ordre de vous entretenir.

ARLEQUIN.

Parlez, il vous est libre : mais je n'ai pas ordre de vous écouter, moi.

LE PRINCE.

Eh bien ! prends un esprit plus doux, connois-moi, puisqu'il le faut : c'est ton Prince lui-même qui te parle, & non pas un Officier du Palais, comme tu l'as cru jusqu'ici, aussi-bien que Silvia.

ARLEQUIN.

Votre ſoi?

LE PRINCE.

Tu dois m'en croire.

ARLEQUIN.

Excuſez, Monſeigneur; c'eſt donc moi qui ſuis un ſot d'avoir été un impertinent avec vous?

LE PRINCE.

Je te pardonne volontiers.

ARLEQUIN, *triſtement.*

Puiſque vous n'avez pas de rancune contre moi, ne permettez pas que j'en aie contre vous. Je ne ſuis pas digne d'être fâché contre un Prince, je ſuis trop petit pour cela : ſi vous m'affligez, je pleurerai de toute ma force, & puis c'eſt tout; cela doit faire compaſſion à votre puiſſance: vous ne voudriez pas avoir une Principauté pour le contentement de vous tout ſeul.

LE PRINCE.

Tu te plains donc bien de moi, Arlequin?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous, Monſeigneur? j'ai une fille qui m'aime; vous, vous en avez plein votre maiſon, & non-obſtant vous m'ôtez la mienne. Prenez que je ſuis pauvre, & que tout mon bien eſt un

liard : vous qui êtes riche de plus de mille écus, vous vous jettez ſur ma pauvreté & vous m'arrachez mon liard ; cela n'eſt-il pas bien triſte?

LE PRINCE, *à part.*

Il a raiſon ; & ſes plaintes me touchent.

ARLEQUIN.

Je ſçais bien que vous êtes un bon Prince, tout le monde le dit dans le pays ; il n'y aura que moi qui n'aurai pas le plaiſir de le dire comme les autres.

LE PRINCE.

Je te prive de Silvia, il eſt vrai : mais demande-moi ce que tu voudras, je t'offre tous les biens que tu pourras ſouhaiter ; & laiſſe-moi cette ſeule perſonne que j'aime.

ARLEQUIN.

Ne parlons point de ce marché-là, vous gagneriez trop ſur moi ; diſons en conſcience : ſi un autre que vous me l'avoit priſe, eſt-ce que vous ne me la feriez pas remettre? Eh bien! perſonne ne me l'a priſe que vous ; voyez la belle occaſion de montrer que la juſtice eſt pour tout le monde.

LE PRINCE, *à part.*

Que lui répondre?

ARLEQUIN.

Allons, Monſeigneur, dites-vous comme cela; faut-il que je retienne le bonheur de ce petit homme, parce que j'ai le pouvoir de le garder? N'eſt-ce pas à moi à être ſon protecteur, puiſque je ſuis ſon maître? S'en ira-t-il ſans avoir juſtice? N'en aurai-je pas du regret? Qui eſt-ce qui fera mon office de Prince, ſi je ne le fais pas? J'ordonne donc que je lui rendrai Silvia.

LE PRINCE.

Ne changeras-tu jamais de langage? Regarde comme j'en agis avec toi. Je pourrois te renvoyer, & garder Silvia ſans t'écouter: cependant, malgré l'inclination que j'ai pour elle, malgré ton obſtination & le peu de reſpect que tu me montres, je m'intéreſſe à ta douleur; je cherche à la calmer par mes faveurs; je deſcends juſqu'à te prier de me céder Silvia de bonne volonté; tout le monde t'y exhorte, tout le monde te blâme, & te donne un exemple de l'ardeur qu'on a de me plaire; tu es le ſeul qui réſiſte: tu dis que je ſuis ton Prince, marque-le moi donc par un peu de docilité.

ARLEQUIN, *toujours triſte*.

Eh! Monſeigneur, ne vous fiez pas à ces gens

qui vous disent que vous avez raison avec moi, car ils vous trompent. Vous prenez cela pour argent comptant; & puis vous avez beau être bon, vous avez beau être brave homme, c'est autant de perdu, cela ne vous fait point de profit. Sans ces gens-là, vous ne me chercheriez point chicane, vous ne diriez pas que je vous manque de respect, parce que je représente mon bon droit. Allez, vous êtes mon Prince, & je vous aime bien; mais je suis votre sujet, & cela mérite quelque chose.

LE PRINCE.

Va, tu me désesperes.

ARLEQUIN.

Que je suis à plaindre!

LE PRINCE.

Faudra-t-il donc que je renonce à Silvia? Le moyen d'en être jamais aimé, si tu ne veux pas m'aider? Arlequin, je t'ai causé du chagrin: mais celui que tu me laisses est plus cruel que le tien.

ARLEQUIN.

Prenez quelque consolation, Monseigneur; promenez-vous, voyagez quelque part, votre douleur se passera dans les chemins.

LE PRINCE.

Non, mon enfant; j'espérois quelque chose de ton cœur pour moi, je t'aurois eu plus d'obligation que je n'en aurai jamais à personne : mais tu me fais tout le mal qu'on peut me faire. Va, n'importe, mes bienfaits t'étoient réservés; & ta dureté n'empêche pas que tu n'en jouisses.

ARLEQUIN.

Ahi! qu'on a du mal dans la vie!

LE PRINCE.

Il est vrai que j'ai tort à ton égard : je me reproche l'action que j'ai faite, c'est une injustice : mais tu n'en es que trop vengé.

ARLEQUIN.

Il faut que je m'en aille; vous êtes trop fâché d'avoir tort, j'aurois peur de vous donner raison.

LE PRINCE.

Non : il est juste que tu sois content; tu souhaites que je te rende justice : sois heureux aux dépens de tout mon repos.

ARLEQUIN.

Vous avez tant de charité pour moi : n'en aurois-je donc pas pour vous?

LE PRINCE, *triste*.

Ne t'embarrasse pas de moi.

ARLEQUIN.

Que j'ai de ſouci ! le voilà déſolé.

LE PRINCE, *en carreſſant Arlequin.*

Je te ſçais bon gré de la ſenſibilité où je te vois. Adieu, Arlequin ; je t'eſtime malgré tes refus.

ARLEQUIN, *laiſſe faire un ou deux pas au Prince.*

Monſeigneur !

LE PRINCE.

Que me veux-tu ? Me demandes-tu quelque grâce ?

ARLEQUIN.

Non ; je ne ſuis qu'en peine de ſçavoir ſi je vous accorderai celle que vous voulez.

LE PRINCE.

Il faut avouer que tu as le cœur excellent !

ARLEQUIN.

Et vous auſſi, voilà ce qui m'ôte le courage. Hélas ! que les bonnes gens ſont foibles !

LE PRINCE.

J'admire tes ſentiments.

ARLEQUIN.

Je le crois bien : je ne vous promets pour-

tant rien, il y a trop d'embarras dans ma volonté : mais à tout hasard, si je vous donnois Silvia, avez-vous dessein que je sois votre favori ?

LE PRINCE.

Eh ! qui le seroit donc ?

ARLEQUIN.

C'est qu'on m'a dit que vous aviez coutume d'être flatté ; moi j'ai coutume de dire vrai : & une bonne coutume comme celle-là ne s'accorde pas avec une mauvaise ; jamais votre amitié ne sera assez forte pour endurer la mienne.

LE PRINCE.

Nous nous brouillerons ensemble, si tu ne me réponds toujours ce que tu penses. Il ne me reste qu'une chose à te dire, Arlequin : souviens-toi que je t'aime ; c'est tout ce que je te recommande.

ARLEQUIN.

Flaminia sera-t-elle sa maitresse ?

LE PRINCE.

Ah ! ne me parle point de Flaminia : tu n'étois pas capable de me donner tant de chagrin sans elle.

ARLEQUIN, *au Prince qui sort.*

Point du tout : c'est la meilleure fille du monde ; vous ne devez point lui vouloir du mal.

SCENE VI.

ARLEQUIN, *seul.*

APPAREMMENT que mon coquin de valet aura médit de ma bonne amie. Par la mardi ! il faut que j'aille voir où elle est. Mais moi, que ferai-je à cette heure ? Est-ce que je quitterai Silvia là ? Cela se pourra-t-il ? Y aura-t-il moyen ? Ma foi non; non assûrément. J'ai un peu fait le nigaud avec le Prince, parce que je suis tendre à la peine d'autrui; mais le Prince est tendre aussi, & il ne dira mot.

SCENE VII.

FLAMINIA, *d'un air triste* ; ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

BON jour, Flaminia; j'allois vous chercher.

FLAMINIA, *en soupirant.*

Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, adieu ?

FLAMINIA.

Trivelin nous a trahis ; le Prince a ſçu l'intelligence qui eſt entre nous, il vient de m'ordonner de ſortir d'ici, & m'a défendu de vous voir jamais. Malgré cela, je n'ai pu m'empêcher de venir vous parler encore une fois ; enſuite j'irai où je pourrai pour éviter ſa colere.

ARLEQUIN, *étonné & déconcerté.*

Ah ! me voilà un joli garçon à préſent !

FLAMINIA.

Je ſuis au déſeſpoir, moi ! Me voir ſéparée pour jamais d'avec vous, de tout ce que j'avois de plus cher au monde ! Le temps me preſſe, je ſuis forcée de vous quitter : mais avant que de partir, il faut que je vous ouvre mon cœur.

ARLEQUIN, *en reprenant ſon haleine.*

Ahi ! Qu'eſt-ce, m'amie ? qu'a-t'il ce cher cœur ?

FLAMINIA.

Ce n'eſt point de l'amitié que j'avois pour vous, Arlequin ; je m'étois trompée.

ARLEQUIN, *d'un ton eſſoufflé.*

C'eſt donc de l'amour ?

FLAMINIA.

Et du plus tendre. Adieu.

ARLEQUIN, *la retenant.*

Attendez....... je me ſuis peut-être trompé moi auſſi ſur mon compte.

FLAMINIA.

Comment ! vous vous ſeriez mépris ! Vous m'aimeriez, & nous ne nous verrons plus ! Arlequin, ne m'en dites pas davantage : je m'enfuis. (*Elle fait un ou deux pas.*)

ARLEQUIN.

Reſtez.

FLAMINIA.

Laiſſez-moi aller : que ferons-nous ?

ARLEQUIN.

Parlons raiſon.

FLAMINIA.

Que vous dirai-je ?

ARLEQUIN.

C'eſt que mon amitié eſt auſſi loin que la vôtre ; elle eſt partie : voilà que je vous aime, cela eſt décidé, & je n'y comprends rien. Ouf !

FLAMINIA.

Quelle aventure !

ARLEQUIN.

Je ne ſuis point marié, par bonheur.

FLAMINIA.

Il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Silvia ſe mariera avec le Prince, & il ſera content.

FLAMINIA.

Je n'en doute point.

ARLEQUIN.

Enſuite, puiſque notre cœur s'eſt mécompté & que nous nous aimons par mégard, nous prendrons patience, & nous nous accommoderons à l'avenant.

FLAMINIA, *d'un ton doux.*

J'entends bien : vous voulez dire que nous nous marierons enſemble.

ARLEQUIN.

Vraiment oui; eſt-ce ma faute à moi? Pourquoi ne m'avertiſſiez-vous pas que vous m'attraperiez & que vous ſeriez ma maitreſſe?

FLAMINIA.

M'avez-vous avertie que vous deviendriez mon amant?

ARLEQUIN.

Morbleu ! le devinois-je ?

FLAMINIA.

Vous étiez aſſez aimable pour le deviner.

ARLEQUIN.

Ne nous reprochons rien ; s'il ne tient qu'à être aimable, vous avez plus de tort que moi.

FLAMINIA.

Épouſez-moi, j'y conſens : mais il n'y a point de temps à perdre, & je crains qu'on ne vienne m'ordonner de ſortir.

ARLEQUIN, *en ſoupirant.*

Ah ! je parts pour parler au Prince. Ne dites pas à Silvia que je vous aime ; elle croiroit que je ſuis dans mon tort, & vous ſçavez que je ſuis innocent. Je ne ferai ſemblant de rien avec elle ; je lui dirai que c'eſt pour ſa fortune que je la laiſſe là.

FLAMINIA.

Fort bien ; j'allois vous le conſeiller.

ARLEQUIN.

Attendez, & donnez-moi votre main que je la baiſe... (*Après avoir baiſé ſa main.*) Qui eſt-ce qui auroit cru que j'y prendrois tant de plaiſir ? cela me confond.

SCENE VIII.

FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA, *à part.*

En vérité le Prince a raison; ces petites personnes-là font l'amour d'une maniere à ne pouvoir résister. Voici l'autre. (*A Silvia qui entre.*) A quoi rêvez-vous, belle Silvia?

SILVIA.

Je rêve à moi, & je n'y entends rien.

FLAMINIA.

Que trouvez-vous donc en vous de si incompréhensible?

SILVIA.

Je voulois me venger de ces femmes, vous sçavez bien? Cela s'est passé.

FLAMINIA.

Vous n'êtes guères vindicative.

SILVIA.

J'aimois Arlequin; n'est-ce pas?

FLAMINIA.

Il me le sembloit.

SILVIA.

SILVIA.

Eh bien ! je crois que je ne l'aime plus.

FLAMINIA.

Ce n'eſt pas un ſi grand malheur.

SILVIA.

Quand ce ſeroit un malheur, qu'y ferois-je ? Lorſque je l'ai aimé, c'étoit un amour qui m'étoit venu ; à cette heure je ne l'aime plus, c'eſt un amour qui s'en eſt allé : il eſt venu ſans mon avis, il s'en retourne de même ; je ne crois pas être blâmable.

FLAMINIA, *les premiers mots à part.*

Rions un moment. Je le penſe à-peu-près de même.

SILVIA, *vivement.*

Qu'appellez-vous à-peu-près ? il faut le penſer tout à-fait comme moi, parce que cela eſt. Voilà de mes gens qui diſent tantôt oui, tantôt non.

FLAMINIA.

Sur quoi vous emportez-vous donc ?

SILVIA.

Je m'emporte à propos ; je vous conſulte bonnement, & vous allez me répondre des *à-peu-près* qui me chicannent.

FLAMINIA.

Ne voyez-vous pas bien que je badine, & que vous n'êtes que louable? mais n'eſt-ce pas cet Officier que vous aimez?

SILVIA.

Et qui donc? Pourtant je n'y conſens pas encore, à l'aimer; mais à la fin il faudra bien y venir: car dire toujours non à un homme qui demande toujours oui: le voir triſte, toujours ſe lamentant; toujours le conſoler de la peine qu'on lui fait; dame! cela laſſe: il vaut mieux ne lui en plus faire.

FLAMINIA.

Oh! vous allez le charmer; il mourra de joie.

SILVIA.

Il mourroit de triſteſſe; & c'eſt encore pis.

FLAMINIA.

Il n'y a pas de comparaiſon.

SILVIA.

Je l'attends: nous avons été plus de deux heures enſemble, & il va revenir pour être avec moi quand le Prince me parlera. Cependant quelquefois j'ai peur qu'Arlequin ne s'afflige trop; qu'en dites-vous? mais ne me rendez pas ſcrupuleuſe.

FLAMINIA.

Ne vous inquiétez pas ; on trouvera aisément moyen de l'appaiser.

SLIVIA, *avec un petit air d'inquiétude.*

De l'appaiser ! Diantre ! il est donc bien facile de m'oublier à ce compte ? Est-ce qu'il a fait quelque maitresse ici ?

FLAMINIA.

Lui, vous oublier ! j'aurois donc perdu l'esprit, si je vous le disois. Vous serez trop heureuse, s'il ne se désespere pas.

SILVIA.

Vous avez bien affaire de me dire cela ! vous êtes cause que je redeviens incertaine, avec votre désespoir.

FLAMINIA.

Et s'il ne vous aime plus, que diriez-vous ?

SILVIA.

S'il ne m'aime plus ? Vous n'avez qu'à garder votre nouvelle.

FLAMINIA.

Eh bien ! il vous aime encore ; & vous en êtes fâchée. Que vous faut-il donc ?

SILVIA.

Hum ! vous qui riez : je vous voudrois bien voir à ma place.

FLAMINIA.

Votre amant vous cherche : croyez-moi ; finiſſez avec lui, ſans vous inquiéter du reſte.

SCENE IX.

SILVIA, LE PRINCE.

LE PRINCE.

EH ! quoi, Silvia, vous ne me regardez pas ? vous devenez triſte toutes les fois que je vous aborde ; j'ai toujours le chagrin de penſer que je vous ſuis importun.

SILVIA.

Bon, importun ! je parlois de lui tout-à-l'heure.

LE PRINCE.

Vous parliez de moi ? & qu'en diſiez-vous, belle Silvia ?

SILVIA.

Oh ! je difois bien des chofes ; je difois que vous ne fçaviez pas encore ce que je penfois.

LE PRINCE.

Je fçais que vous êtes réfolue à me refufer votre cœur, & c'eft-là fçavoir ce que vous penfez.

SILVIA.

Hum ! vous n'êtes pas fi fçavant que vous le croyez, ne vous vantez pas tant. Mais, dites-moi, vous êtes un honnête-homme, & je fuis fûre que vous me direz la vérité : vous fçavez comme je fuis avec Arlequin. A préfent, prenez que j'aie envie de vous aimer : fi je contentois mon envie, ferois-je bien, ferois-je mal ? là, confeillez-moi dans la bonne-foi.

LE PRINCE.

Comme on n'eft pas le maître de fon cœur, fi vous aviez envie de m'aimer, vous feriez en droit de vous fatisfaire ; voilà mon fentiment.

SILVIA.

Me parlez-vous en ami ?

LE PRINCE.

Oui, Silvia, en homme sincere,

SILVIA.

C'eſt mon avis auſſi; j'ai décidé de même ; & je crois que nous avons raiſon tous deux: ainſi je vous aimerai s'il me plaît, ſans qu'il ait le petit mot à dire.

LE PRINCE.

Je n'y gagne rien; car il ne vous plaît point.

SILVIA

Ne vous mêlez point de deviner ; car je n'ai point de foi à vous. Mais enfin ce Prince, puiſqu'il faut que je le voie, quand viendra-t-il? S'il veut, je l'en quitte.

LE PRINCE.

Il ne viendra que trop tôt pour moi; lorſque vous le connoîtrez, vous ne voudrez peut-être plus de moi.

SILVIA.

Courage! vous voilà dans la crainte à cette

heure ; je crois qu'il a juré de n'avoir jamais un moment de bon temps.

LE PRINCE.

Je vous avoue que j'ai peur.

SILVIA.

Quel homme ! il faut bien que je lui remette l'esprit. Ne tremblez plus ; je n'aimerai jamais le Prince : je vous en fais un serment par.

LE PRINCE.

Arrêtez, Silvia ; n'achevez pas votre serment ; je vous en conjure.

SILVIA.

Vous m'empêcherez de jurer, cela est joli ! j'en suis bien-aise.

LE PRINCE.

Voulez-vous que je vous laisse jurer contre moi ?

SILVIA.

Contre vous ! est-ce que vous êtes le Prince ?

LE PRINCE.

Oui, Silvia ; je vous ai jusqu'ici caché mon

rang, pour essayer de ne devoir votre tendresse qu'à la mienne: je ne voulois rien perdre du plaisir qu'elle pouvoit me faire. A présent que vous me connoissez, vous êtes libre d'accepter ma main & mon cœur, ou de refuser l'un & l'autre. Parlez, Silvia.

SILVIA.

Ah! mon cher Prince, j'allois faire un beau serment. Si vous avez cherché le plaisir d'être aimé de moi, vous avez bien trouvé ce que vous cherchiez; vous sçavez que je dis la vérité, voilà ce qui m'en plaît.

LE PRINCE.

Notre union est donc assurée.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN, FLAMINIA, SILVIA, LE PRINCE.

ARLEQUIN.

J'AI tout entendu, Silvia.

SILVIA.

Eh bien! Arlequin, je n'aurai donc pas la peine de vous le dire : consolez-vous comme vous pourrez de vous même. Le Prince vous parlera, j'ai le cœur tout entrepris: voyez, accommodez-vous ; il n'y a plus de raison à moi, c'est la vérité. Qu'est-ce que vous me diriez? que je vous quitte. Qu'est-ce que je vous répondrois? que je le sçais bien. Prenez que vous l'avez dit, prenez que j'ai répondu ; laissez-moi après, & voilà qui sera fini.

LE PRINCE.

Flaminia, c'est à vous que je remets Arlequin ; je l'estime, & je vais le combler de biens. Toi,

Arlequin, accepte de ma main Flaminia pour épouse, & sois pour jamais assuré de la bienveillance de ton Prince. Belle Silvia, souffrez que des fêtes qui vous sont préparées, annoncent ma joie à des sujets dont vous allez être la Souveraine.

ARLEQUIN.

A présent je me moque du tour que notre amitié nous a joué. Patience : tantôt nous lui en jouerons d'un autre.

FIN.

LE PRINCE TRAVESTI,

OU

L'ILLUSTRE AVENTURIER,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens.

ACTEURS.

LA PRINCESSE de Barcelonne.

HORTENSE.

LE PRINCE de Léon, ſous le nom de Lélio.

FRÉDÉRIC, Miniſtre de la Princeſſe.

ARLEQUIN, valet de Lélio.

LISETTE, Maitreſſe d'Arlequin.

UN GARDE de la Princeſſe.

FEMMES de la Princeſſe.

La Scene eſt à Barcelonne.

LE PRINCE TRAVESTI, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, *& sa suite ;* HORTENSE.

(La Scene représente une Salle où la Princesse entre rêveuse, accompagnée de quelques femmes qui s'arrêtent au milieu du Théâtre.

LA PRINCESSE, *se tournant vers ses femmes.*

HORTENSE ne vient point ; qu'on aille lui dire encore que je l'attends avec impatience. Je vous demandois, Hortense.

HORTENSE.

Vous me paroiſſez bien agitée, Madame.

LA PRINCESSE, *à ſes femmes.*

Laiſſez-nous.

SCENE II.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE.

MA chere Hortenſe, depuis un an que vous êtes abſente, il m'eſt arrivé une grande aventure.

HORTENSE.

Hier au ſoir en arrivant, quand j'eus l'honneur de vous revoir, vous me parûtes auſſi tranquille que vous l'étiez avant mon départ.

LA PRINCESSE.

Cela eſt bien différent; & je vous parus hier ce que je n'étois pas: mais nous avions des témoins, & d'ailleurs vous aviez beſoin de repos.

HORTENSE.

Que vous eſt-il donc arrivé, Madame? car je compte que mon abſence n'aura rien diminué

des bontés & de la confiance que vous aviez en moi.

LA PRINCESSE.

Non, ſans doute. Le ſang nous unit ; je ſçais votre attachement pour moi, & vous me ſerez toujours chere : mais j'ai peur que vous ne condamniez mes foibleſſes.

HORTENSE.

Moi, Madame, les condamner ! Eh ! n'eſt-ce pas un défaut que de n'avoir point de foibleſſe ? Que ferions-nous d'une perſonne parfaite ? à quoi nous ſeroit-elle bonne ? Entendroit-elle quelque choſe à nous, à notre cœur, à ſes petits beſoins ? Quel ſervice pourroit-elle nous rendre avec ſa raiſon ferme & ſans quartier, qui feroit main-baſſe ſur tous nos mouvements ? Croyez-moi, Madame ; il faut vivre avec les autres, & avoir du moins moitié raiſon & moitié folie, pour lier commerce. Avec cela vous nous reſſemblerez un peu ; car pour nous reſſembler tout-à-fait, il ne faudroit preſque que de la folie : mais je ne vous en demande pas tant. Venons au fait : quel eſt le ſujet de votre inquiétude ?

LA PRINCESSE.

J'aime ; voilà ma peine.

HORTENSE.

Que ne dites-vous : j'aime, voilà mon plaisir? car elle est faite comme un plaisir, cette peine que vous dites.

LA PRINCESSE.

Non, je vous assûre; elle m'embarrasse beaucoup.

HORTENSE.

Mais vous êtes aimée, sans doute?

LA PRINCESSE.

Je crois voir qu'on n'est pas ingrat.

HORTENSE.

Comment, vous croyez voir ! Celui qui vous aime, met-il son amour en énigme? Oh, Madame ! il faut que l'amour parle bien clairement & qu'il répete toujours; encore avec cela ne parle-t-il pas assez.

LA PRINCESSE.

Je regne. Celui dont il s'agit, ne pense pas sans doute qu'il lui soit permis de s'expliquer autrement que par ses respects.

HORTENSE.

Eh bien ! Madame, que ne lui donnez-vous un pouvoir plus ample? car qu'est-ce que c'est que du respect? l'amour est bien enveloppé là-dedans.

Sans

Sans lui dire précisément, expliquez-vous mieux, ne pouvez-vous lui glisser la valeur de cela dans quelques regards? Avec deux yeux ne dit-on pas ce que l'on veut?

LA PRINCESSE.

Je n'ôse, Hortense; un reste de fierté me retient.

HORTENSE.

Il faudra pourtant bien que ce reste-là s'en-aille avec le reste, si vous voulez vous éclaircir. Mais quelle est la personne en question?

LA PRINCESSE.

Vous avez entendu parler de Lélio

HORTENSE.

Oui, comme d'un illustre étranger, qui, ayant rencontré notre armée, y servit Volontaire, il y a six ou sept mois, & à qui nous dûmes le gain de la derniere bataille.

LA PRINCESSE.

Celui qui commandoit l'armée, l'engagea par mon ordre à venir ici; & depuis qu'il y est, ses sages conseils dans mes affaires ne m'ont pas été moins avantageux que sa valeur: c'est d'ailleurs l'âme la plus généreuse......

HORTENSE.

Est-il jeune?

LA PRINCESSE.

Il eſt dans la fleur de ſon âge.

HORTENSE.

De bonne mine ?

LA PRINCESSE.

Il me le paroît.

HORTENSE.

Jeune, aimable, vaillant, généreux & ſage, cet homme-là vous a donné ſon cœur ; vous lui avez rendu le vôtre en revanche : c'eſt cœur pour cœur. Le troç eſt ſans reproche : & je trouve que vous avez fait là un fort bon marché. Comptons : dans cet homme-là vous avez d'abord un amant ; enſuite, un Miniſtre ; enſuite, un Général d'armée ; enſuite un mari, s'il le faut, & le tout pour vous : voilà donc quatre hommes pour un, & le tout en un ſeul. Madame, ce calcul-là mérite attention.

LA PRINCESSE.

Vous êtes toujours badine. Mais cet homme qui en vaut quatre, & que vous voulez que j'épouſe, ſçavez-vous qu'il n'eſt, à ce qu'il dit, qu'un ſimple gentilhomme, & qu'il me faut un Prince ? Il eſt vrai que dans nos États le privilége des Princeſſes qui regnent, eſt d'épouſer qui elles

veulent: mais il ne sied pas toujours de se servir de ses priviléges.

HORTENSE.

Madame, il vous faut un Prince, ou un homme qui mérite de l'être; c'est la même chose: un peu d'attention, s'il vous plaît. Jeune, aimable, vaillant, généreux & sage: Madame, avec cela fût-il né dans une chaumiere, sa naissance est royale, & voilà mon Prince; je vous défie d'en trouver un meilleur. Croyez-moi, je parle quelquefois sérieusement: vous & moi nous restons seules de la famille de nos maîtres: donnez à vos sujets un souverain vertueux, ils se consoleront avec sa vertu, du défaut de sa naissance.

LA PRINCESSE.

Vous avez raison, & vous m'encouragez: mais, ma chere Hortense, il vient d'arriver ici un Ambassadeur de Castille, dont je sçais que la commission est de demander ma main pour son maître. Aurois-je bonne grâce de refuser un Prince pour n'épouser qu'un particulier?

HORTENSE.

Si vous aurez bonne grâce? Eh! qui en empêchera? Quand on refuse les gens bien poliment, ne les refuse-t-on pas de bonne grâce?

LA PRINCESSE.

Eh bien! Hortenſe, je vous en croirai; mais j'attends un ſervice de vous: je ne ſçaurois me réſoudre à montrer clairement mes diſpoſitions à Lélio; ſouffrez que je vous charge de ce ſoin-là, & acquittez-vous-en adroitement dès que vous le verrez.

HORTENSE.

Avec plaiſir, Madame; car j'aime à faire de bonnes actions. A la charge que, quand vous aurez épouſé cet honnête-homme-là, il y aura dans votre hiſtoire un petit article que je dreſſerai moi-même; & qui dira préciſément: « ce » fut la ſage Hortenſe qui procura cette bonne » fortune au peuple; la Princeſſe craignoit de » n'avoir pas bonne grâce en épouſant Lélio: » Hortenſe lui leva ce vain ſcrupule, qui eût » peut-être privé la République de cette lon» gue ſuite de bons Princes qui reſſemblerent » à leur pere ». Voilà ce qu'il faudra mettre pour la gloire de mes deſcendants, qui, par ce moyen, auront en moi une ayeule d'heureuſe mémoire.

LA PRINCESSE.

Quel fonds de gaieté!.... Mais, ma chere Hortenſe, vous parlez de vos deſcendants: vous

n'avez été qu'un an avec votre mari, & qui ne vous a point laissé d'enfants ; & toute jeune que vous êtes, vous ne voulez pas vous remarier ; où prendrez-vous votre postérité ?

HORTENSE.

Cela est vrai, je n'y songeois pas ; & voilà tout d'un coup ma postérité anéantie.... Mais trouvez-moi quelqu'un qui ait à-peu-près le mérite de Lélio, & le goût du mariage me reviendra peut-être : car je l'ai tout-à-fait perdu, & je n'ai point tort. Avant que le Comte Rodrigue m'épousât, il n'y avoit amour ancien ni moderne qui pût figurer auprès du sien. Les autres amants auprès de lui rampoient comme de mauvaises copies d'un excellent original : c'étoit une chose admirable, c'étoit une passion formée de tout ce qu'on peut imaginer en sentiments, langueurs, soupirs, transports, délicatesses, douce impatience, & le tout ensemble ; pleurs de joie au moindre regard favorable, torrent de larmes au moindre coup-d'œil un peu froid ; m'adorant aujourd'hui, m'idolâtrant demain : plus qu'idolâtre ensuite, se livrant à des hommages toujours nouveaux : enfin si l'on avoit partagé sa passion entre un million de cœurs, la part de

chacun d'eux auroit été fort raisonnable. J'étois enchantée : deux siecles, si nous les passions ensemble, n'épuiseroient pas cette tendresse-là, disois-je en moi-même ; en voilà pour plus que je n'en userai. Je ne craignois qu'une chose, c'est qu'il ne mourût de tant d'amour avant que d'arriver au jour de notre union. Quand nous fûmes mariés, j'eus peur qu'il n'expirât de joie. Hélas ! Madame, il ne mourut ni avant ni après, il soutint fort bien la joie. Le premier mois elle fut violente, le second elle devint plus calme ; à l'aide d'une de mes femmes qu'il trouva jolie ; le troisieme elle baissa à vue d'œil, & le quatrieme il n'y en avoit plus. Ah ! c'étoit un triste personnage après cela que le mien.

LA PRINCESSE.

J'avoue que cela est affligeant.

HORTENSE.

Affligeant, Madame, affligeant ! Imaginez-vous ce que c'est que d'être humiliée, rebutée, abandonnée ; & vous aurez quelque légere idée de tout ce qui compose la douleur d'une jeune femme alors. Être aimée d'un homme autant que je l'étois, c'est faire son bonheur & ses délices ; c'est être l'objet de toutes ses complaisances ;

c'eſt régner ſur lui, diſpoſer de ſon âme ; c'eſt voir ſa vie conſacrée à vos deſirs, à vos caprices ; c'eſt paſſer la vôtre dans la flatteuſe conviction de vos charmes ; c'eſt voir ſans ceſſe qu'on eſt aimable : ah ! que cela eſt doux à voir ! le charmant point de vûe pour une femme ! en vérité tout eſt perdu, quand vous perdez cela. Hé bien ! Madame, cet homme dont vous étiez l'idole, concevez qu'il ne vous aime plus, & mettez-vous vis-à-vis de lui : la jolie figure que vous y ferez ! Quel opprobre ! Lui parlez-vous, toutes ſes réponſes ſont des monoſyllabes, oui, non ; car le dégoût eſt laconique. L'approchez-vous, il fuit : vous plaignez-vous, il querelle ; quelle vie ! quelle chûte ! quelle fin tragique ! Cela fait frémir l'amour-propre. Voilà pourtant mes aventures ; & ſi je me rembarquois, j'ai du malheur, je ferois encore naufrage, à moins que de trouver un autre Lélio.

LA PRINCESSE.

Vous ne tiendrez pas votre colere, & je chercherai de quoi vous réconcilier avec les hommes.

HORTENSE.

Cela eſt inutile : je ne ſçache qu'un homme dans le monde qui pût me convertir là-deſſus :

homme que je ne connois point, que je n'ai jamais vu que deux jours. Je revenois de mon château pour retourner dans la Province dont mon mari étoit Gouverneur, quand ma chaise fut attaquée par des voleurs qui avoient déjà fait plier le peu de gens que j'avois avec moi. L'homme dont je vous parle, accompagné de trois autres, vint à mes cris, & fondit sur mes voleurs, qu'il contraignit à prendre la fuite: j'étois presque évanouie, il vint à moi, s'empressa de me faire revenir, & me parut le plus aimable & le plus galant-homme que j'aie encore vu. Si je n'avois pas été mariée, je ne sçais ce que mon cœur seroit devenu, je ne sçais trop même ce qu'il devint alors; mais il ne s'agissoit plus de cela. Je priai mon libérateur de se retirer; il insiste à me suivre près de deux jours: à la fin je lui marquai que cela m'embarrassoit; j'ajoutai que j'allois joindre mon mari, & je tirai un diamant de mon doigt que je le pressai de prendre; mais sans le regarder, il s'éloigna très-vîte, & avec quelque sorte de douleur. Mon mari mourut deux mois après; & je ne sçais par quelle fatalité l'homme que j'ai vu m'est toujours resté dans l'esprit. Mais il y a apparence que nous ne nous reverrons

jamais. Ainſi mon cœur eſt en ſûreté. Mais qui eſt-ce qui vient à nous?

LA PRINCESSE.

C'eſt un homme à Lélio.

HORTENSE.

Il me vient une idée pour vous: ne ſçauroit-il pas qui eſt ſon maître?

LA PRINCESSE.

Il n'y a point d'apparence; car Lélio perdit ſes gens à la derniere bataille, & il n'a que de nouveaux domeſtiques.

HORTENSE.

N'importe; faiſons-lui toujours quelques queſtions.

SCENE III.

LA PRINCESSE, HORTENSE, ARLEQUIN.

(*Arlequin arrive d'un air désœuvré en regardant de tous les côtés. Il voit la Princesse & Hortense, & veut s'en-aller.*)

LA PRINCESSE.

QUE cherches-tu, Arlequin? ton maître est-il dans le Palais?

ARLEQUIN.

Madame, je supplie votre Principauté de pardonner l'impertinence de mon étourderie; si j'avois sçu que votre présence eût été ici, je n'aurois pas été assez nigaud pour y venir apporter ma personne.

LA PRINCESSE.

Tu n'as point fait de mal. Mais, dis-moi, cherches-tu ton maître?

ARLEQUIN.

Tout juste; vous l'avez deviné, Madame.

Depuis qu'il vous a parlé tantôt, je l'ai perdu de vue dans cette peste de maison ; & , ne vous déplaise, je me suis aussi perdu moi. Si vous vouliez m'enseigner mon chemin, vous me feriez plaisir; il y a ici un si grand tas de chambres, que j'y voyage depuis une heure sans en trouver le bout. Par la mardi! si vous louez tout cela, cela vous doit rapporter bien de l'argent, pourtant. Que de fatras de meubles, de drôleries, de colifichets! tout un Village vivroit un an de ce que cela vaut. Depuis six mois que nous sommes ici, je n'avois point encore vu cela. Cela est si beau, si beau, qu'on n'ôse pas le regarder; cela fait peur à un pauvre homme comme moi. Que vous êtes riches, vous autres Princes! & moi, quest-ce que que je suis en comparaison de cela? Mais n'est-ce pas encore une autre impertinence que je fais, de raisonner avec vous comme avec ma pareille? (*Hortense rit.*) Voilà votre camarade qui rit, j'aurai dit quelque sottise. Adieu, Madame; je salue votre Grandeur.

LA PRINCESSE.

Arrête, arrête.....

HORTENSE.

Tu n'as point dit de sottise: au contraire tu me parois de bonne humeur.

ARLEQUIN.

Pardi! je ris toujours : que voulez-vous? je n'ai rien à perdre. Vous vous amusez à être riches, vous autres, & moi je m'amuse à être gaillard. Il faut bien que chacun ait son amusette en ce monde.

HORTENSE.

Ta condition est-elle bonne? Es-tu bien avec Lélio.

ARLEQUIN.

Fort bien : nous vivons ensemble de bonne amitié : je n'aime pas le bruit, ni lui non plus: je suis drôle & cela l'amuse. Il me paie bien, me nourrit bien, m'habille bien honnêtement & de belle étoffe, comme vous voyez; me donne par-ci par-là quelques petits profits, sans ceux qu'il veut bien que je prenne, & qu'il ne sçait pas; & comme cela je passe tout bellement ma vie.

LA PRINCESSE, *à part.*

Il est aussi babillard que joyeux.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous sçavez une meilleure condition pour moi, Madame?

HORTENSE.

Non; je n'en sçache point de meilleure que celle de ton maître; car on dit qu'il est grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Il a l'air d'un garçon de famille.

HORTENSE.

Tu me réponds comme ſi tu ne ſçavois pas qui il eſt.

ARLEQUIN.

Non; je n'en ſçais rien, de bonne vérité. Je l'ai rencontré comme il ſortoit d'une bataille: je lui fis un petit plaiſir, il me dit grand-merci. Il diſoit que ſon monde avoit été tué, je lui répondis tant-pis. Il me dit : tu me plaîs, veux-tu venir avec moi ? Je lui dis : tôpe, je le veux bien. Ce qui fut dit, fut fait ; il prit encore d'autre monde; & puis le voilà qui part pour venir ici, & puis moi je pars de même, & puis nous voilà en voyage en courant la poſte, qui eſt le train du diable; car, parlant par reſpect, j'ai été près d'un mois ſans pouvoir m'aſſeoir. Ah! les mauvaiſes maſettes.

LA PRINCESSE, *en riant.*

Tu es un Hiſtorien bien exact.

ARLEQUIN.

Oh! quand je compte quelque choſe, je n'oublie rien; bref, tant y a que nous arrivâmes ici mon maître & moi. La grandeur de Madame l'a

trouvé brave homme, elle l'a favorisé de sa faveur; car on l'appelle favori : il n'en est pas plus impertinent qu'il l'étoit, pour cela ; ni moi non plus. Il est courtisé & moi aussi; car tout le monde me respecte : tout le monde est ici en peine de ma santé, & me demande mon amitié; moi je la donne à tout hasard, cela ne me coûte rien, ils en feront ce qu'ils pourront, ils n'en feront pas grand'chose. C'est un drôle de métier que d'avoir un maître ici qui a fait fortune; tous les Courtisan s veulent être les serviteurs de son valet.

LA PRINCESSE.

Nous n'en apprendrons rien; allons-nous-en. Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah, Madame! sans compliment; je ne suis pas digne d'avoir cet adieu-là. Cette Princesse est une bonne femme : elle n'a pas voulu me tourner le dos, sans me faire une civilité. Bon: voilà mon maître.

SCENE IV.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

Qu'EST-CE que tu fais ici ?

ARLEQUIN.

J'y fais connoiſſance avec la Princeſſe; & j'y reçois ſes compliments.

LÉLIO.

Que veux-tu dire avec ta connoiſſance & tes compliments ? Eſt-ce que tu l'as vue, la Princeſſe ? Où eſt-elle ?

ARLEQUIN.

Nous venons de nous quitter.

LÉLIO.

Explique-toi donc; que t'a-t-elle dit ?

ARLEQUIN.

Bien des choſes. Elle me demandoit ſi nous nous trouvions bien enſemble, comment s'appelloient votre pere & votre mere, de quel métier ils étoient; s'ils vivoient de leurs rentes ou

de celles d'autrui. Moi, je lui ai dit : que le diable emporte celui qui les connoît ; je ne sçais pas quelle mine ils ont ; s'ils sont nobles ou vilains, gentilshommes ou laboureurs ; mais que vous aviez l'air d'un enfant d'honnêtes-gens. Après cela elle m'a dit : je vous salue ; & moi je lui ai dit : vous me faites trop de grâce. Et puis c'est tout.

LÉLIO, *à part.*

Quel galimathias ! Tout ce que j'en puis comprendre, c'est que la Princesse s'est informée de lui, s'il me connoissoit. Enfin tu lui as donc dit que tu ne sçavois pas qui je suis ?

ARLEQUIN.

Oui : cependant je voudrois bien le sçavoir ; car quelquefois cela me chicanne. Dans la Ville il y a tant de fripons, tant de vauriens qui courent par le monde pour fourber l'un, pour attraper l'autre, & qui ont bonne mine comme vous... je vous crois un honnête-garçon, moi.

LÉLIO, *en riant.*

Va, va, ne t'embarrasse pas, Arlequin ; tu as bon maître, je t'en assûre.

ARLEQUIN.

Vous me payez, je n'ai pas besoin d'autre caution ; & au cas que vous soyez quelque Bohémien,

mien, pardi! au moins vous êtes un Bohémien de bon compte.

LÉLIO.

En voilà assez: ne sors point du respect que tu me dois.

ARLEQUIN.

Tenez; d'un autre côté, je m'imagine quelquefois que vous êtes un grand Seigneur: car j'ai entendu dire qu'il y a eu des Princes qui ont couru la prétentaine pour s'ébaudir; & peut-être que c'est un vertigo qui vous a pris aussi.

LÉLIO, *à part.*

Ce benêt-là se seroit-il apperçu de ce que je suis.... Et par où juges-tu que je pourrois être un Prince? Voilà une plaisante idée! est-ce par le nombre des équipages que j'avois quand je t'ai pris, par ma magnificence?

ARLEQUIN.

Bon! belles bagatelles! tout le monde a de cela: mais, par la mardi! personne n'a si bon cœur que vous; & il m'est avis que c'est-là la marque d'un Prince.

LÉLIO.

On peut avoir le cœur bon sans être Prince; & pour l'avoir tel, un Prince a plus à travailler

qu'un autre : mais comme tu es attaché à moi, je veux bien te confier que je ſuis un homme de condition qui me divertis à voyager inconnu pour étudier les hommes, & voir ce qu'ils ſont dans tous les états. Je ſuis jeune, c'eſt une étude qui me ſera néceſſaire un jour : voilà mon ſecret, mon enfant.

ARLEQUIN.

Ma foi ! cette étude-là ne vous apprendra que miſere : ce n'étoit pas la peine de courir la poſte pour aller étudier toute cette racaille. Qu'eſt-ce que vous ferez de cette connoiſſance des hommes ? vous n'apprendrez rien que des pauvretés.

LÉLIO.

C'eſt qu'ils ne me tromperont plus.

ARLEQUIN.

Cela vous gâtera.

LÉLIO.

D'où vient ?

ARLEQUIN.

Vous ne ſerez plus ſi bon enfant, quand vous ſerez bien ſçavant ſur cette race-là. En voyant tant de canailles, par dépit canaille vous deviendrez.

LÉLIO, *à part les premiers mots.*

Il ne raisonne pas mal. Adieu, te voilà instruit, garde-moi le secret; je vais retrouver la Princesse.

ARLEQUIN.

De quel côté tournerai-je pour retrouver notre cuisine?

LÉLIO.

Ne sçais-tu pas ton chemin? tu n'as qu'à traverser cette galerie-là.

SCENE V.

LÉLIO, *seul.*

LA Princesse cherche à me connoître, & cela me confirme dans mes soupçons. Les services que je lui ai rendus, ont disposé son cœur à me vouloir du bien; & mes respects empressés l'ont persuadée que je l'aimois sans oser le dire. Depuis que j'ai quitté les Etats de mon pere, & que je voyage sous ce déguisement pour hâter l'expérience dont j'aurai besoin si je regne un jour, je n'ai fait nulle part un séjour si long qu'ici: à quoi donc aboutira-t-il? Mon pere souhaite que je me marie,

& me laisse le choix d'une épouse. Ne dois-je pas m'en tenir à cette Princesse ? car elle est aimable ; &, si je lui plais, rien n'est plus flatteur pour moi que son inclination, elle ne me connoît pas. N'en cherchons donc point d'autre qu'elle ; déclarons-lui qui je suis ; enlevons-la au Prince de Castille, qui envoie la demander. Elle ne m'est pas indifférente : mais que je l'aimerois sans le souvenir inutile que je garde encore de cette belle personne que je sauvai des mains des voleurs !

SCENE VI.

LÉLIO ; HORTENSE, *à qui un Garde dit en montrant Lélio.*

Le voilà, Madame.

LÉLIO, *surpris.*

Je connois cette Dame-là.

HORTENSE, *étonnée.*

Que vois-je ?

LÉLIO, *s'approchant.*

Me reconnoissez-vous, Madame ?

HORTENSE.

Je crois que oui, Monſieur.

LÉLIO.

Me fuirez-vous encore?

HORTENSE.

Il le faudra peut-être bien.

LÉLIO.

Eh! pourquoi donc le faudra-t-il? Vous déplaîs-je tant que vous ne puiſſiez au moins ſupporter ma vue?

HORTENSE.

Monſieur, la converſation commence d'une maniere qui m'embarraſſe: je ne ſçais que vous répondre, je ne ſçaurois vous dire que vous me plaiſez.

LELIO.

Non, Madame; je ne l'exige point non plus, ce bonheur-là n'eſt pas fait pour moi; & je ne mérite ſans doute que votre indifférence.

HORTENSE.

Je ne ſerois pas aſſez modeſte ſi je vous diſois que vous l'êtes trop: mais de quoi s'agit-il? Je vous eſtime, je vous ai une grande obligation; nous nous retrouvons ici; nous nous reconnoiſſons: vous n'avez pas beſoin de moi, vous avez

la Princeſſe : que pourriez-vous me vouloir encore ?

LÉLIO.

Vous demander la ſeule conſolation de vous ouvrir mon cœur.

HORTENSE.

Oh ! je vous conſolerois mal : je n'ai point de talent pour être confidente.

LÉLIO.

Vous, confidente, Madame ! Ah ! vous ne voulez pas m'entendre.

HORTENSE.

Non, je ſuis naturelle ; & pour preuve de cela, vous pouvez vous expliquer mieux ; je ne vous en empêche point : cela eſt ſans conſéquence.

LÉLIO.

Eh quoi ! Madame, le chagrin que j'eus en vous quittant, il y a ſept ou huit mois, ne vous a point appris mes ſentiments ?

HORTENSE.

Le chagrin que vous eûtes en me quittant ; & à propos de quoi ? qu'eſt-ce que c'étoit que votre triſteſſe ? rappellez-m'en le ſujet ? voyons, car je ne m'en ſouviens plus.

LÉLIO.

Que ne m'en coûta-t-il pas pour vous quitter? vous que j'aurois voulu ne quitter jamais, & dont il faudra pourtant que je me sépare.

HORTENSE.

Quoi! c'est-là ce que vous entendiez? en vérité, je suis confuse de vous avoir demandé cette explication-là: je vous prie de croire que j'étois dans la meilleure foi du monde.

LÉLIO.

Je vois bien que vous ne voudrez jamais en apprendre davantage.

HORTENSE, *le regardant de côté.*

Vous ne m'avez donc point oubliée?

LÉLIO.

Non, Madame, je ne l'ai jamais pu; & puisque je vous revois, je ne le pourrai jamais... Mais quelle étoit mon erreur quand je vous quittai? je crus recevoir de vous un regard dont la douceur me pénétra: mais je vois bien que je me suis trompé.

HORTENSE.

Je me souviens de ce regard-là par exemple?

LÉLIO.

Eh! que pensiez-vous, Madame, en me regardant ainsi?

HORTENSE.

Je penſois apparemment que je vous devois la vie.

LÉLIO.

C'étoit donc une pure reconnoiſſance ?

HORTENSE.

J'aurois de la peine à vous rendre compte de cela ; j'étois pénétrée du ſervice que vous m'aviez rendu, de votre généroſité : vous alliez me quitter, je vous voyois triſte ; je l'étois peut-être moi-même : je vous regardai comme je pus, ſans ſçavoir comment, ſans me gêner. Il y a des moments où les regards ſignifient ce qu'ils peuvent ; on ne répond de rien, on ne ſçait point trop ce qu'on y met ; il y entre trop de choſes, & peut-être de tout. Pour ce que je ſçais, c'eſt que je me ſerois bien paſſée de le ſçavoir, votre ſecret.

LÉLIO.

Eh ! que vous importe de le ſçavoir, puiſque j'en ſouffrirai tout ſeul ?

HORTENSE.

Tout-ſeul ! ôtez-moi donc mon cœur, ôtez-moi ma reconnoiſſance, ôtez-vous vous-même... Que vous dirai-je ? je me méfie de tout.

LÉLIO.

Il eſt vrai que votre pitié m'eſt bien dûe ; j'ai plus d'un chagrin ; vous ne m'aimerez jamais, & vous m'avez dit que vous étiez mariée.

HORTENSE.

Hé bien ! je ſuis veuve, perdez du moins la moitié de vos chagrins. A l'égard de celui de n'être point aimé....

LÉLIO.

Achevez, Madame, à l'égard de celui-là.

HORTENSE.

Faites comme vous pourrez, je ne ſuis pas malintentionnée... Mais ſuppoſons que je vous aime ; n'y a-t-il pas une Princeſſe qui croit que vous l'aimez ? qui vous aime peut-être elle-même, qui eſt la maitreſſe ici, qui eſt vive, qui peut diſpoſer de vous & de moi. A quoi donc mon amour aboutiroit-il ?

LÉLIO.

Il n'aboutira à rien, dès-lors qu'il n'eſt qu'une ſuppoſition.

HORTENSE.

J'avois oublié que je le ſuppoſois.

LÉLIO.

Ne deviendra-t-il jamais réel ?

HORTENSE, *s'en-allant.*

Je ne vous dirai plus rien; vous m'avez demandé la consolation de m'ouvrir votre cœur, & vous me trompez; au lieu de cela, vous prenez la consolation de voir dans le mien. Je sçais votre secret, en voilà assez; laissez-moi garder le mien, si je l'ai encore.

SCENE VII.

LÉLIO, *seul.*

VOICI un coup de hasard qui change mes desseins. Il ne s'agit plus maintenant d'épouser la Princesse : tâchons de m'assurer parfaitement du cœur de la personne que j'aime; & s'il est vrai qu'il soit sensible pour moi.

SCENE VIII.

LÉLIO, HORTENSE.

HORTENSE.

J'OUBLIOIS à vous informer d'une chose: la Princesse vous aime; vous pouvez aspirer à tout: je vous l'apprends de sa part; il en arrivera ce qu'il pourra. Adieu.

LÉLIO, *l'arrêtant avec un air & un ton de surprise.*

Hé! de grâce, Madame, arrêtez-vous un instant. Quoi! la Princesse elle-même vous auroit chargée de me dire...

HORTENSE.

Voilà de grands transports; mais je n'ai pas charge de les rapporter. J'ai dit ce que j'avois à vous dire; vous m'avez entendue: je n'ai pas le temps de le répéter; & je n'ai rien à sçavoir de vous. (*Elle s'en-va. Lélio piqué l'arrête.*)

LÉLIO.

Et moi, Madame, ma réponse à cela est, que

je vous adore, & je vais de ce pas la porter à la Princeſſe.

HORTENSE, *l'arrêtant.*

Y ſongez-vous? ſi elle ſçait que vous m'aimez, vous ne pourrez plus me le dire; je vous en avertis.

LÉLIO.

Cette réflexion m'arrête : mais il eſt cruel de ſe voir ſoupçonné de joie, quand on n'a que du trouble.

HORTENSE, *d'un air de dépit.*

Oh! ſort cruel! vous avez raiſon de vous fâcher! La vivacité qui vient de me prendre, vous fait beaucoup de tort! il doit vous reſter de violents chagrins!

LÉLIO, *lui baiſant la main.*

Il ne me reſte que des ſentiments de tendreſſe, qui ne finiront qu'avec ma vie.

HORTENSE.

Que voulez-vous que je faſſe de ces ſentiments-là?

LÉLIO.

Que vous les honoriez d'un peu de retour.

HORTENSE.

Je ne veux point, car je n'ôſerois.

LÉLIO.

Je réponds de tout; nous prendrons nos mesures; & je suis d'un rang...

HORTENSE.

Votre rang est d'être un homme aimable & vertueux; & c'est-là le plus beau rang du monde : mais je vous dis encore une fois que cela est résolu; je ne vous aimerai point, je n'en conviendrai jamais. Qui, moi vous aimer.... vous accorder mon amour pour vous empêcher de régner, pour causer la perte de votre liberté, peut-être plus! Mon cœur vous feroit de beaux présents! Non, Lélio, n'en parlons plus; donnez-vous tout entier à la Princesse, je vous le pardonne. Cachez votre tendresse pour moi; ne me demandez plus la mienne, vous vous exposeriez à l'obtenir; je ne veux point vous l'accorder; je vous aime trop pour vous perdre; je ne peux pas mieux dire. Adieu, je crois que quelqu'un vient.

LÉLIO, *l'arrêtant.*

J'obéirai; je me conduirai comme vous voudrez : je ne vous demande plus qu'une grâce; c'est de vouloir bien, quand l'occasion s'en présentera, que j'aie encore une conversation avec vous.

HORTENSE.

Prenez-y garde; une converſation en amenera une autre, & cela ne finira point; je le ſens bien.

LÉLIO.

Ne me refuſez pas.

HORTENSE.

N'abuſez point de l'envie que j'ai d'y conſentir.

LÉLIO.

Je vous en conjure.

HORTENSE, *en s'en-allant.*

Soit; perdez-vous donc, puiſque vous le voulez.

SCENE IX.

LÉLIO, *ſeul.*

JE ſuis au comble de la joie; j'ai retrouvé ce que j'aimois; j'ai touché le ſeul cœur qui pouvoit rendre le mien heureux: il ne s'agit plus que de convenir avec cette aimable perſonne de la maniere dont je m'y prendrai pour m'aſſurer ſa main.

SCENE X.

FRÉDÉRIC, LÉLIO.

FRÉDÉRIC.

PUIS-JE avoir l'honneur de vous dire un mot?

LÉLIO.

Volontiers, Monſieur.

FRÉDÉRIC.

Je me flatte d'être de vos amis.

LÉLIO.

Vous me faites honneur.

FRÉDÉRIC.

Sur ce pied-là, je prendrai la liberté de vous prier d'une choſe. Vous ſçavez que le premier Secrétaire d'État de la Princeſſe vient de mourir; & je vous avoue que j'aſpire à ſa place. Dans le rang où je ſuis, je n'aï plus qu'un pas à faire pour la remplir: naturellement elle me paroît dûe. Il y a vingt-cinq ans que je ſers l'État en qualité de Conſeiller de la Princeſſe; je ſçais combien elle vous eſtime & défere à vos avis; je vous prie

de faire en ſorte qu'elle penſe à moi. Vous ne pouvez obliger perſonne qui ſoit plus votre ſerviteur que je le ſuis. On ſçait à la Cour en quels termes je parle de vous.

LÉLIO, *le regardant d'un air aiſé.*

Vous y dites donc beaucoup de bien de moi ?

FRÉDÉRIC.

Aſſurément.

LÉLIO.

Ayez la bonté de me regarder un peu fixement en me diſant cela.

FRÉDÉRIC.

Je vous le répète encore. D'où vient que vous me tenez ce diſcours ?

LÉLIO, *après l'avoir examiné.*

Oui, vous ſoutenez cela à merveille : l'admirable homme de Cour que vous êtes !

FRÉDÉRIC.

Je ne vous comprends pas.

LÉLIO.

Je vais m'expliquer mieux. C'eſt que le ſervice que vous me demandez ne vaut pas qu'un honnête-homme, pour l'obtenir, s'abaiſſe juſqu'à trahir ſes ſentiments.

FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Jusqu'à trahir mes sentiments ! & par où jugez-vous que l'amitié dont je vous parle, ne soit pas vraie ?

LÉLIO.

Vous me haïssez, vous dis-je ; je le sçais, & ne vous en veux aucun mal : il n'y a que l'artifice dont vous vous servez, que je condamne.

FRÉDÉRIC.

Je vois bien que quelqu'un de mes ennemis vous aura indisposé contre moi.

LÉLIO.

C'est de la Princesse elle-même que je tiens ce que je vous dis ; & quoiqu'elle ne m'en ait fait aucun mystere, vous ne le sçauriez pas sans vos compliments. J'ignore si vous avez craint la confiance dont elle m'honore. Mais depuis que je suis ici, vous n'avez rien oublié pour lui donner de moi des idées désavantageuses ; & vous tremblez tous les jours, dites-vous, que je ne sois un espion gagé de quelque Puissance, ou quelque aventurier qui s'enfuira au premier jour avec de grandes sommes, si on le met en état d'en prendre. Oh ! si vous appellez cela de l'amitié, vous en avez beaucoup pour moi : mais vous aurez de la peine à faire passer votre définition.

FRÉDÉRIC, *d'un ton sérieux.*

Puisque vous êtes si bien instruit, je vous avouerai franchement que mon zele pour l'Etat m'a fait tenir ces discours-là; & que je craignois qu'on ne se repentît de vous avancer trop. Je vous aï cru suspect & dangereux; voilà la vérité.

LÉLIO.

Parbleu! vous me charmez de me parler ainsi. Vous ne vouliez me perdre que parce que vous me soupçonniez d'être dangereux pour l'Etat. Vous êtes louable, Monsieur, & votre zele est digne de récompense! il me servira d'exemple. Oui, je le trouve si beau que je veux l'imiter, moi qui dois tant à la Princesse. Vous avez craint qu'on ne m'avançât, parce que vous me croyez un espion; & moi je craindrois qu'on ne vous fît Ministre, parce que je ne crois pas que l'État y gagnât; ainsi je ne parlerai point pour vous: ne m'en louez-vous pas aussi?

FRÉDÉRIC.

Vous ête fâché.

LÉLIO.

Non, en homme d'honneur; je ne suis pas fait pour me venger de vous.

FRÉDÉRIC.

Rapprochons-nous. Vous êtes jeune, la Princesse vous estime, & j'ai une fille aimable, qui est un assez bon parti. Unissons nos intérêts, & devenez mon gendre.

LÉLIO.

Vous n'y pensez pas, mon cher Monsieur. Ce mariage-là seroit une conspiration contre l'État : il faudroit travailler à vous faire Ministre.

FRÉDÉRIC.

Vous refusez l'offre que je vous fais !

LÉLIO.

Un espion devenir votre gendre ! votre fille devenir la femme d'un aventurier ! Ah ! je vous demande grâce pour elle : j'ai pitié de la victime que vous voulez sacrifier à votre ambition ; c'est trop aimer la fortune.

FRÉDÉRIC.

Je crois offrir ma fille à un homme d'honneur ; & d'ailleurs vous m'accusez d'un plaisant crime, d'aimer la fortune ! Qui est-ce qui n'aimeroit pas à gouverner ?

LÉLIO.

Celui qui en seroit digne.

FRÉDÉRIC.

Celui qui en seroit digne ?

LÉLIO.

Oui : c'eſt l'homme qui auroit plus de vertu que d'ambition & d'avarice. Oh ! cet homme-là n'y verroit que de la peine.

FRÉDÉRIC.

Vous avez bien de la fierté.

LÉLIO.

Point du tout ; ce n'eſt que du zele.

FRÉDÉRIC.

Ne vous flattez pas tant : on peut tomber de plus haut que vous n'êtes ; & la Princeſſe verra clair un jour.

LÉLIO.

Ah ! vous voilà dans votre figure naturelle ; je vous vois le viſage à préſent. Il n'eſt pas joli : mais cela vaut toujours mieux que le maſque que vous portiez tout-à-l'heure.

SCENE XI.

LÉLIO, FRÉDÉRIC, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

JE vous cherchois, Lélio. Vous êtes de ces personnes que les Souverains doivent s'attacher: il ne tiendra pas à moi que vous ne vous fixiez ici; & j'espere que vous accepterez l'emploi de mon premier Secrétaire d'Etat, que je vous offre.

LÉLIO.

Vos bontés sont infinies, Madame : mais mon métier est la guerre.

LA PRINCESSE.

Vous faites mieux qu'un autre tout ce que vous voulez faire; & quand votre présence sera nécessaire à l'armée, vous choisirez, pour exercer vos fonctions ici, ceux que vous en jugerez les plus capables. Ce que vous ferez, n'est pas sans exemple dans cet Etat.

LÉLIO.

Madame, vous avez d'habiles gens ici, d'anciens Serviteurs, à qui cet emploi convient mieux qu'à moi.

LA PRINCESSE.

La supériorité de mérite doit l'emporter en pareil cas sur l'ancienneté des services; & d'ailleurs Frédéric est le seul que cette fonction pouvoit regarder, si vous n'y étiez pas : mais il est affectionné, & je suis sûre qu'il se soumet de bon cœur au choix qui m'a paru le meilleur. Frédéric, soyez ami de Lélio; je vous le recommande.

(Frédéric fait une profonde révérence.)

LA PRINCESSE *continue.*

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance; & ma Cour, suivant l'usage, me donne aujourd'hui une fête que je vais voir. Lélio, donnez-moi la main pour m'y conduire. Vous y verra-t-on, Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Madame, les fêtes ne me conviennent plus.

SCENE XII.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Si je ne viens à bout de perdre cet homme-là ; ma chûte est sûre.... Un homme sans nom, sans parents, sans patrie, (car on ne sçait d'où il vient,) m'arrache le Ministere, le fruit de trente années de travail.... Quel coup de malheur ! je ne puis digérer une aussi bisarre aventure.... Eh ! je n'en sçaurois douter ; c'est l'Amour qui a nommé ce Ministre-là : oui, la Princesse a du penchant pour lui... Ne pourroit-on sçavoir l'histoire de sa vie errante, & prendre ensuite quelques mesures avec l'Ambassadeur du Roi de Castille, dont j'ai la confiance ? Voici le Valet de cet Aventurier ; tâchons, à quelque prix que ce soit, de le mettre dans mes intérêts : il pourra m'être utile.

SCENE XIII.

FRÉDÉRIC, ARLEQUIN.

(*Celui-ci entre en comptant de l'argent dans son chapeau.*)

FRÉDÉRIC.

BON JOUR Arlequin. Es-tu bien riche?

ARLEQUIN.

Chut. Vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-six & vingt-sept sols. J'en avois trente. Comptez vous-même, Monseigneur le Conseiller : n'est-ce pas trois sols que je perds ?

FRÉDÉRIC.

Cela est juste.

ARLEQUIN.

Hé bien ! que le diable emporte le jeu, & les fripons avec.

FRÉDÉRIC.

Quoi ! tu jures pour trois sols de perte ! Oh! je veux te rendre la joie. Tiens, voilà une pistole.

ARLEQUIN.

Le brave Conseiller que vous êtes ! (*Il saute.*) Hi, hi ! Vous méritez bien une cabriole.

FRÉDÉRIC.

Te voilà de meilleure humeur.

ARLEQUIN.

Quand j'ai dit que le diable emporte les fripons, je ne vous comptois pas, au moins.

FRÉDÉRIC.

J'en suis persuadé.

ARLEQUIN, *recomptant son argent.*

Mais il me manque toujours trois sols.

FRÉDÉRIC.

Non ; car il y a bien des trois sols dans une pistole.

ARLEQUIN.

Il y a bien des trois sols dans une pistole ! mais cela ne fait rien aux trois sols qui manquent dans mon chapeau.

FRÉDÉRIC.

Je vois bien qu'il t'en faut encore une autre.

ARLEQUIN.

Ho, ho ! deux cabrioles.

FRÉDÉRIC.

Aimes-tu l'argent?

ARLEQUIN.

Beaucoup.

FRÉDÉRIC.

Tu ſerois donc bien-aiſe de faire une petite fortune ?

ARLEQUIN.

Quand elle ſeroit groſſe, je la prendrois en patience.

FRÉDÉRIC.

Ecoute; j'ai bien peur que la faveur de ton maître ne ſoit pas longue : elle eſt un grand coup de haſard.

ARLEQUIN.

C'eſt comme s'il avoit gagné aux cartes.

FRÉDÊRIC.

Le connoîs-tu?

ARLEQUIN.

Non; je crois que c'eſt quelque enfant trouvé.

FRÉDÉRIC.

Je te conſeillerois de t'attacher à quelqu'un de ſtable ; à moi, par exemple.

ARLEQUIN.

Ah ! vous avez l'air d'un bon-homme ; mais vous êtes trop vieux.

FRÉDÉRIC.

Comment trop vieux !

ARLEQUIN.

Oui, vous mourrez bientôt, & vous me laisseriez orphelin de votre amitié.

FRÉDÉRIC.

J'espere que tu ne seras pas bon Prophete : mais je puis te faire beaucoup de bien en très-peu de temps.

ARLEQUIN.

Tenez, vous avez raison : mais on sçait bien ce qu'on quitte, & l'on ne sçait pas ce que l'on prend. Je n'ai point d'esprit, mais de la prudence, j'en ai que c'est une merveille ; & voilà comme je dis : un homme qui se trouve bien assis, qu'a-t-il besoin de se mettre debout ? J'ai bon pain, bon vin, bonne fricassée & bon visage, cent écus par an, & les étrennes au bout ; cela n'est-il pas magnifique ?

FRÉDÉRIC.

Tu me cites-là de beaux avantages ! Je ne prétends pas que tu t'attaches à moi pour être mon domestique : je veux te donner des emplois qui t'enrichiront, & par-dessus le marché te marier avec une jolie fille qui a du bien.

ARLEQUIN.

Oh, dame ! ma prudence dit que vous avez raiſon : je ſuis debout, & vous me faites aſſeoir; cela vaut mieux.

FRÉDÉRIC.

Il n'y a point de comparaiſon.

ARLEQUIN.

Pardi ! vous me traitez comme votre enfant; il n'y a pas à tortiller à cela. Du bien, des emplois & une jolie fille; voilà une pleine boutique de vivres, d'argent & de friandiſe. Par la ſanguienne ! vous m'aimez beaucoup pourtant.

FRÉDÉRIC.

Oui, ta phyſionomie me plaît; je te trouve un bon garçon.

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela, je ſuis drôle comme un coffre : laiſſez faire, nous rirons comme des fous enſemble. Mais allons faire venir ce bien, ces emplois, & cette jolie fille; car j'ai hâte d'être riche & bien-aiſe.

FRÉDÊRIC.

Ils te ſont aſſurés, te dis-je : mais il faut que tu me rendes un petit ſervice. Puiſque tu te

donnes à moi, tu n'en dois point faire de difficulté.

ARLEQUIN.

Je vous regarde comme mon pere.

FRÉDÉRIC.

Je ne veux de toi qu'une bagatelle. Tu es chez le Seigneur Lélio ; je ferois curieux de fçavoir qui il eft. Je fouhaiterois donc que tu y reftaffes encore trois femaines ou un mois, pour me rapporter tout ce que tu lui entendras dire en particulier, & tout ce que tu lui verras faire. Il peut arriver que dans des moments un homme chez lui dife de certaines chofes, & en faffe d'autres qui le décelent, & dont on peut tirer des conjectures. Obferve tout foigneufement : & en attendant que je te récompenfe entièrement, voilà par avance de l'argent que je te donne encore.

ARLEQUIN.

Avancez-moi encore la fille : nous la rabattrons fur le refte.

FRÉDERIC.

On ne paye un fervice qu'après qu'il eft rendu, mon enfant ; c'eft la coutume.

ARLEQUIN.

Coutume de vilain, que cela !

FRÉDÉRIC.

Tu n'attendras que trois ſemaines.

ARLEQUIN.

J'aime mieux vous faire mon billet, comme quoi j'aurai reçu cette fille à compte : je ne plaiderai point contre mon écrit.

FRÉDÉRIC.

Tu me ſerviras de meilleur courage en l'attendant. Acquitte-toi d'abord de ce que je dis : pourquoi héſites-tu ?

ARLEQUIN.

Tout franc, c'eſt que la commiſſion me chiffonne.

FRÉDÉRIC.

Quoi ! tu mets mon argent dans ta poche & tu refuſes de me ſervir !

ARLEQUIN.

Ne parlons point de votre argent ; il eſt fort bon, je n'ai rien à lui dire : mais tenez, j'ai opinion que vous voulez me donner un office de fripon ; car qu'eſt-ce que vous voulez faire des paroles du Seigneur Lélio mon maître, là ?

FRÉDÉRIC.

C'eſt une ſimple curioſité qui me prend.

ARLEQUIN.

Hum.... il y a de la malice là-deſſous. Vous avez l'air d'un ſournois; je m'en vais gager dix ſols contre vous, que vous ne valez rien.

FRÉDÉRIC.

Que te mets-tu donc dans l'eſprit ? Tu n'y ſonges pas, Arlequin.

ARLEQUIN, *d'un ton triſte.*

Allez, vous ne devriez pas tenter un pauvre garçon, qui n'a pas plus d'honneur qu'il lui en faut, & qui aime les filles. J'ai bien de la peine à m'empêcher d'être un coquin: faut-il que l'honneur me ruine, qu'il m'ôte mon bien, mes emplois & une jolie fille ? Par la mardi ! vous êtes bien méchant, d'avoir été trouver l'invention de cette fille.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ce butord-là m'inquiette avec ſes réflexions. Encore une fois, es-tu fou, d'être ſi long-temps à prendre ton parti ? D'où vient ton ſcrupule ? de quoi s'agit-il ? De me donner quelques inſtructions innocentes ſur le chapitre d'un homme inconnu, qui demain tombera peut-être, & qui te laiſſera ſur le pavé. Songes-tu bien que je t'offre ta fortune, & que tu la perds ?

ARLEQUIN.

Je ſonge que cette commiſſion-là ſent le tricot tout pur; & par bonheur que ce tricot fortifie mon pauvre honneur, qui a penſé barguigner. Tenez, votre jolie fille, ce n'eſt qu'une guenon; vos emplois, de la marchandiſe de chien: voilà mon dernier mot, & je m'en vais tout droit trouver la Princeſſe & mon maître, peut-être qu'ils récompenſeront le dommage que je ſouffre pour l'amour de ma bonne conſcience.

FRÉDÉRIC.

Comment! tu vas trouver la Princeſſe & ton maître! D'où vient?

ARLEQUIN.

Pour leur conter mon déſaſtre, & toute votre marchandiſe.

FRÉDÉRIC.

Miſérable! as-tu donc réſolu de me perdre, de me déshonorer?

ARLEQUIN.

Bon! quand on n'a point d'honneur, eſt-ce qu'il faut avoir de la réputation?

FRÉDÉRIC.

Si tu parles, malheureux que tu es! je prendrai

drai de toi une vengeance terrible. Ta vie me répondra de ce que tu feras; m'entends-tu bien?

ARLEQUIN, *se moquant.*

Brrrr! ma vie n'a jamais servi de caution. Je boirai encore bouteille trente ans après votre trépassement. Vous êtes vieux comme le pere à tretous, & moi je m'appèlle le cadet Arlequin. Adieu.

FRÉDERIC, *outré.*

Arrête, Arlequin : tu me mets au désespoir. Tu ne sçais pas la conséquence de ce que tu vas faire, mon enfant : tu me fais trembler. C'est toi-même que je te conjure d'épargner, en te priant de sauver mon honneur. Encore une fois arrête; la situation d'esprit où tu me mets, ne me punit que trop de mon imprudence.

ARLEQUIN, *comme transporté.*

Comment! cela est épouvantable! Je passe mon chemin sans penser à mal; & puis vous venez à l'encontre de moi pour m'offrir des filles; & puis vous me donnez une pistole pour trois sols: est-ce que cela se fait? Moi je prends cela, parce que je suis honnête; & puis vous me fourbez encore avec je ne sçais combien d'autres pistoles que j'ai dans ma poche, & que je ferai venir

en témoignage contre vous, comme quoi vous avez mitonné le cœur d'un innocent, qui a eu ſa conſcience & la crainte du bâton devant les yeux; & qui ſans cela auroit trahi ſon bon maître, qui eſt le plus brave & le plus gentil garçon, le meilleur corps qu'on puiſſe trouver dans tous les corps du monde, & le factotum de la Princeſſe: cela ſe peut-il ſouffrir?

FRÉDÉRIC.

Doucement, Arlequin: quelqu'un peut venir; j'ai tort: mais finiſſons, j'acheterai ton ſilence de tout ce que tu voudras: parle, que me demandes-tu?

ARLEQUIN.

Je ne vous ferai pas bon marché; prenez-y garde.

FRÉDÉRIC.

Dis ce que tu veux: tes longueurs me tuent.

ARLEQUIN, *réfléchiſſant.*

Pourtant, ce que c'eſt que d'être honnête-homme! Je n'ai que cela pour tout potage, moi. Voyez comme je me quarre avec vous! Allons, préſentez-moi votre Requête: appellez-moi un peu Monſeigneur, pour voir comment cela fait.

Je ſuis Frédéric à cette heure; & vous, vous êtes Arlequin.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je ne ſçais où j'en ſuis. Quand je nierois le fait, c'eſt un homme ſimple qu'on n'en croira que trop ſur une infinité d'autres préſomptions; & la quantité d'argent que je lui ai donnée, prouve contre moi. (*à Arlequin.*) Finiſſons, mon enfant; que te faut-il?

ARLEQUIN.

Oh! tout bellement; pendant que je ſuis Frédéric, je veux profiter un petit brin de ma Seigneurie. Quand j'étois Arlequin, vous faiſiez le gros dos avec moi: à cette heure que c'eſt vous qui l'êtes, je veux prendre ma revanche.

FRÉDÉRIC *ſoupire.*

Ah! je ſuis perdu.

ARLEQUIN, *les premiers mots à part.*

Il me fait pitié. Allons, conſolez-vous: je ſuis las de faire le glorieux, cela eſt trop ſot. Il n'y a que vous autres qui puiſſiez vous accoutumer à cela. Ajuſtons-nous.

FRÉDÉRIC.

Tu n'as qu'à dire.

ARLEQUIN.

Avez-vous encore de cet argent jaune ? J'aime cette couleur-là ; elle dure plus long-temps qu'une autre.

FRÉDÉRIC.

Voilà tout ce qui me reſte.

ARLEQUIN.

Bon : ces piſtoles-là, c'eſt pour vôtre pénitence de m'avoir donné les autres piſtoles. Venons au reſte de la boutique, parlons des emplois.

FRÉDÉRIC.

Mais, ces emplois tu ne peux les exercer qu'en quittant ton maître.

ARLEQUIN.

J'aurai un commis ; & pour l'argent qu'il m'en coûtera, vous me donnerez une bonne penſion de cent écus par an.

FRÉDÉRIC.

Soit, tu ſeras content : mais me promets-tu de te taire ?

ARLEQUIN.

Touchez-là ; c'eſt marché fait.

FRÉDÉRIC.

Tu ne te repentiras pas de m'avoir tenu parole. Adieu, Arlequin ; je m'en vais tranquille.

ARLEQUIN, *le rappellant.*

ſt, ſt, ſt, ſt, ſt.

FRÉDÉRIC, *revenant.*

Que me veux-tu ?

ARLEQUIN.

Et, à propos; nous oublions cette jolie fille.

FRÉDÉRIC.

Tu dis que c'eſt une guenon.

ARLEQUIN.

Oh ! j'aime aſſez les guenons.

FRÉDÉRIC.

Hé bien ! je tâcherai de te la faire avoir.

ARLEQUIN.

Et moi, je tâcherai de me taire.

FRÉDÉRIC.

Puiſqu'il te la faut abſolument, reviens me trouver tantôt, tu la verras. (*à part.*) Peut-être me le débauchera-t-elle mieux que je n'ai pu faire.

ARLEQUIN.

Je veux avoir ſon cœur ſans tricherie.

FRÉDÉRIC.

Sans doute: sortons d'ici.

ARLEQUIN.

Dans un quart-d'heure je suis à vous. Tenez-moi la fille prête.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Mon bijou, j'ai fait une offense envers vos grâces; & je suis d'avis de vous en demander pardon, pendant que j'en ai la repentance.

LISETTE.

Quoi! un aussi joli garçon que vous est-il capable d'offenser quelqu'un?

ARLEQUIN.

Un aussi joli garçon que moi! Oh! cela me confond; je ne mérite pas le pain que je mange.

LISETTE.

Pourquoi donc? qu'avez-vous fait?

ARLEQUIN.

J'ai fait une insolence; donnez-moi conseil.

Voulez-vous que je m'en accuſe à genoux, ou bien ſans façon? Faites-moi bien de la honte, ne m'épargnez pas.

LISETTE.

Je ne veux ni vous battre, ni vous voir à genoux; je me contenterai de ſçavoir ce que vous avez dit.

ARLEQUIN, *s'agenouillant.*

M'amie, vous n'êtes point aſſez rude; mais je ſçais mon devoir.

LISETTE.

Levez-vous donc, mon cher; je vous ai déja pardonné.

ARLEQUIN.

Ecoutez-moi: j'ai dit en parlant de votre inimitable perſonne, j'ai dit.... le reſte eſt ſi gros qu'il m'étrangle.

LISETTE.

Vous avez dit?

ARLEQUIN.

J'ai dit que vous n'étiez qu'une guenon.

LISETTE, *fâchée.*

Pourquoi donc m'aimez-vous, ſi vous me trouvez telle?

ARLEQUIN, *pleurant.*

Je confeſſe que j'en ai menti.

LISETTE.

Je me croyois plus ſupportable ; voilà la vérité.

ARLEQUIN.

Ne vous ai-je pas dit que j'étois un miſérable ? Mais, m'amour, je n'avois pas encore vu votre gentil minois..... ois..... ois... ois...

LISETTE.

Comment ! vous ne me connoiſſiez pas dans ce temps-là ? vous ne m'aviez jamais vue ?

ARLEQUIN.

Pas ſeulement le bout de votre nez.

LISETTE.

Eh ! mon cher Arlequin, je ne ſuis plus fâchée. Ne me trouvez-vous pas de votre goût à préſent ?

ARLEQUIN.

Vous êtes délicieuſe.

LISETTE.

Hé bien ! vous ne m'avez pas inſultée ; & quand cela ſeroit, y a-t-il de meilleure réparation que l'amour que vous avez pour moi ? Allez, mon ami, ne ſongez plus à cela.

ARLEQUIN.

Quand je vous regarde, je me trouve ſi ſot !

LISETTE.

Tant-mieux, je ſuis bien-aiſe que vous m'aimiez; car vous me plaiſez beaucoup, vous.

ARLEQUIN, *charmé.*

Oh, oh, oh ! vous me faites mourir d'aiſe.

LISETTE.

Mais eſt-il bien vrai que vous m'aimez ?

ARLEQUIN.

Tenez, je vous aime.... Mais qui diantre peut dire cela, combien je vous aime ?... cela eſt ſi gros, que je n'en ſçais pas le compte.

LISETTE.

Vous voulez m'épouſer ?

ARLEQUIN.

Oh ! je ne badine point; je vous recherche honnêtement par-devant notaire.

LISETTE.

Vous êtes tout à moi ?

ARLEQUIN.

Comme un quarteron d'épingles que vous auriez acheté chez le Marchand.

LISETTE.

Vous avez envie que je ſois heureuſe ?

ARLEQUIN.

Je voudrois pouvoir vous entretenir fainéante toute votre vie : manger, boire & dormir, voilà l'ouvrage que je vous souhaite.

LISETTE.

Hé bien ! mon ami, il faut que je vous avoue une chose; j'ai fait tirer mon horoscope il n'y a pas plus de huit jours.

ARLEQUIN.

Ho, ho!

LISETTE.

Vous passâtes dans ce moment-là, & on me dit : voyez-vous ce joli brunet qui passe? il s'appelle Arlequin.

ARLEQUIN.

Tout juste.

LISETTE.

Il vous aimera.

ARLEQUIN.

Ah! l'habile homme!

LISETTE.

Le Seigneur Frédéric lui proposera de le servir contre un inconnu; il refusera d'abord de le faire, parçe qu'il s'imaginera que cela ne feroit pas bien : mais vous obtiendrez de lui ce qu'il aura refusé

au Seigneur Frédéric ; & de-là s'ensuivra pour vous deux une grosse fortune, dont vous jouirez mariés ensemble. Voilà ce qu'on m'a prédit. Vous m'aimez déjà, vous voulez m'épouser, la prédiction est bien avancée. A l'égard de la proposition du Seigneur Frédéric, je ne sçais ce que c'est ; mais vous sçavez bien ce qu'il vous a dit. Quant à moi, il m'a seulement recommandé de vous aimer ; & je suis en bon train de cela, comme vous voyez.

ARLEQUIN, *étonné.*

Cela est admirable! je vous aime, cela est vrai ; je veux vous épouser, cela est encore vrai ; & véritablement le Seigneur Frédéric m'a proposé d'être un fripon, je n'ai pas voulu l'être : & pourtant vous verrez qu'il faudra que j'en passe par là ; car quand une chose est prédite, elle ne manque pas d'arriver.

LISETTE.

Prenez garde, on ne m'a pas prédit que le Seigneur Frédéric vous proposeroit une friponnerie ; on m'a seulement prédit que vous croiriez que c'en seroit une.

ARLEQUIN.

Je l'ai cru aussi, & apparemment je me suis trompé.

LISETTE.

Cela va tout ſeul.

ARLEQUIN.

Je ſuis un grand nigaud : mais au bout du compte, cela avoit la mine d'une friponnerie, comme j'ai la mine d'Arlequin. Je ſuis fâché d'avoir vilipendé ce bon Seigneur Frédéric, je lui ai fait donner tout ſon argent. Par bonheur je ne ſuis pas obligé à reſtitution ; je ne devinois pas qu'il y avoit une prédiction qui me donnoit le tort.

LISETTE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Avec cela cette prédiction doit avoir prédit que je lui vuiderois ſa bourſe.

LISETTE.

Oh ! gardez ce que vous avez reçu.

ARLEQUIN.

Cette argent-là m'étoit dû comme une lettre-de-change. Si j'allois le rendre, cela gâteroit l'horoſcope ; & il ne faut pas cela à l'encontre d'un Aſtrologue.

LISETTE.

Vous avez raiſon. Il ne s'agit plus à préſent que d'obéir à ce qui eſt prédit, en faiſant ce que

ſouhaite le Seigneur Frédéric, afin de gagner pour nous cette groſſe fortune qui nous eſt promiſe.

ARLEQUIN.

Gagnons, m'amie, gagnons; cela eſt juſte. Arlequin eſt à vous, tournez-le, virez-le à votre fantaiſie, je ne m'embarraſſe plus de lui. La prédiction m'a tranſporté à vous; elle ſçait bien ce qu'elle fait, il ne m'appartient pas de contredire à ſon ordonnance. Je vous aime, je vous épouſerai, je tromperai Monſieur Lélio, & je m'en gauſſe. Le vent me pouſſe, il faut que j'aille: il me pouſſe à baiſer votre menote, il faut que je la baiſe.

LISETTE, *riant.*

L'Aſtrologue n'a pas parlé de cet article-là.

ARLEQUIN.

Il l'aura peut-être oublié.

LISETTE.

Apparemment; mais allons trouver le Seigneur Frédéric, pour vous reconcilier avec lui.

ARLEQUIN.

Voilà mon maître: je dois être encore trois ſemaines avec lui pour guetter ce qu'il fera, & je vais voir s'il n'a pas beſoin de moi. Allez, mes amours, allez m'attendre chez le Seigneur Frédéric.

LISETTE.

Ne tardez pas.

SCENE II.

LÉLIO, ARLEQUIN.

(*Lélio arrive rêveur, ſans voir Arlequin, qui ſe retire à quartier. Lélio s'arrête ſur le bord du Théâtre en rêvant.*)

ARLEQUIN, *à part.*

IL ne me voit pas. Voyons ſa penſée.

LÉLIO.

Me voilà dans un embarras dont je ne ſçais comment me tirer.

ARLEQUIN, *à part.*

Il eſt embarraſſé.

LÉLIO.

Je tremble que la Princeſſe pendant la Fête n'ait ſurpris mes regards ſur la perſonne que j'aime.

ARLEQUIN, *à part.*

Il tremble à cauſe de la Princeſſe... tubleu!..

Ce frisson-là est une affaire d'Etat... vertuchou !

LÉLIO.

Si la Princesse vient à soupçonner mon penchant pour son amie, sa jalousie me la dérobera ; & peut-être fera-t-elle pis.

ARLEQUIN, *à part.*

Oh, oh !.. la dérobera... Il traite la Princesse de friponne. Par la sambille ! Monsieur le Conseiller fera bien ses orges de ces bribes-là que je ramasse ; & je vois bien que cela me vaudra pignon sur rue.

LÉLIO.

J'aurois besoin d'une entrevue.

ARLEQUIN, *à part.*

Qu'est-ce que c'est qu'une entrevue ? je crois qu'il parle latin... Le pauvre homme ! il me fait pitié pourtant ; car peut-être qu'il en mourra ; mais l'horoscope le veut. Cependant si j'avois un peu sa permission... Voyons, je vais lui parler.

(Il retourne dans le fond du Théâtre, & de-là il accourt comme s'il arrivoit, & dit :)

Ah, mon cher maître !

LÉLIO.

Que me veux-tu ?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je viens vous demander ma petite fortune.

LÉLIO.

Qu'eſt-ce que cette fortune?

ARLEQUIN.

C'eſt que le Seigneur Frédéric m'a promis tout plein mes poches d'argent, ſi je lui contois un peu ce que vous êtes, & tout ce que je ſçais de vous; il m'a bien recommandé le ſecret, & je ſuis obligé de le garder en conſcience: ce que j'en dis, ce n'eſt que par maniere de parler. Voulez-vous que je lui rapporte toutes les babioles qu'il demande? Vous ſçavez que je ſuis pauvre; l'argent qui m'en viendra, je le mettrai en rente, ou je le prêterai à uſure.

LÉLIO.

Que Frédéric eſt lâche! Mon enfant, je pardonne à ta ſimplicité le compliment que tu me fais. Tu as de l'honneur à ta maniere, & je ne vois nul inconvénient pour moi à te laiſſer profiter de la baſſeſſe de Frédéric. Oui, reçois ſon argent; je veux bien que tu lui rapportes ce que je t'ai dit que j'étois, & ce que tu ſçais.

ARLEQUIN.

Votre foi?

LÉLIO.

Fais ; j'y consens.

ARLEQUIN.

Ne vous gênez point, parlez-moi sans façon ; je vous laisse la liberté, rien de force.

LÉLIO.

Va ton chemin, & n'oublie pas sur-tout de lui marquer le souverain mépris que j'ai pour lui.

ARLEQUIN.

Je ferai votre commission.

LÉLIO.

J'apperçois la Princesse. Adieu, Arlequin ; va gagner ton argent.

SCENE III.

ARLEQUIN, *seul.*

QUAND on a un peu d'esprit, on accommode tout. Un butord auroit été chagriner son maître sans lui en demander honnêtement le privilége. A cette heure, si je lui cause du chagrin, ce sera de bonne amitié, au moins. Mais voilà cette Princesse avec sa camarade.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE, *à Arlequin.*

IL me semble avoir vû de loin ton maître avec toi.

ARLEQUIN.

Il vous a semblé la vérité, Madame; & quand cela ne seroit pas, je ne suis pas là pour vous dédire.

LA PRINCESSE.

Va le chercher; dis-lui que j'ai à lui parler.

ARLEQUIN.

J'y cours, Madame. (*Il va & revient.*) Si je ne le trouve pas, qu'est-ce que je lui dirai?

LA PRINCESSE.

Il ne peut pas encore être loin; tu le trouveras sans doute.

ARLEQUIN, *à part.*

Bon: je vais tout-d'un-coup chercher le Seigneur Frédéric.

SCENE V.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE.

MA chere Hortenſe, apparemment que ma rêverie eſt contagieuſe; car vous devenez rêveuſe auſſi bien que moi.

HORTENSE.

Que voulez-vous, Madame? je vous vois rêver, & cela me donne un air penſif: je vous copie de figure.

LA PRINCESSE.

Vous copiez ſi bien qu'on s'y méprendroit. Quant à moi, je ne ſuis point tranquille; le rapport que vous me faites de Lélio, ne me ſatisfait pas. Un homme à qui vous avez fait appercevoir que je l'aime; un homme à qui j'ai cru voir du penchant pour moi, devroit, à votre diſcours, donner, malgré lui, quelques marques de joie; & vous ne me parlez que de ſon profond reſpect: cela eſt bien froid.

HORTENSE.

Mais, Madame, ordinairement le respect n'est ni chaud, ni froid. Je ne lui ai pas dit crûment, la Princesse vous aime : il ne m'a pas répondu crûment, j'en suis charmé : il ne lui a pas pris de transports ; mais il m'a paru pénétré d'un profond respect. J'en reviens toujours à ce respect, & je le trouve en sa place.

LA PRINCESSE.

Vous êtes femme d'esprit. Lui avez-vous senti quelque surprise agréable ?

HORTENSE.

De la surprise ? oui, il en a montrée. A l'égard de sçavoir si elle étoit agréable ou non, quand un homme sent du plaisir, & qu'il ne le dit point, il en auroit un jour entier, sans qu'on le devinât : mais enfin, pour moi, je suis fort contente de lui.

LA PRINCESSE, *souriant d'un air forcé.*

Vous êtes fort contente de lui, Hortense ? N'y auroit-il rien d'équivoque là-dessous ? Qu'est-ce que cela signifie ?

HORTENSE.

Ce que signifie ; je suis contente de lui : cela veut dire ... En vérité, Madame, cela veut dire

que je ſuis contente de lui: on ne ſçauroit expliquer cela qu'en le répétant. Comment feriez-vous pour dire autrement ? Je ſuis ſatisfaite de ce qu'il m'a répondu ſur votre chapitre : l'aimez-vous mieux de cette façon-là ?

LA PRINCESSE.

Cela eſt plus clair.

HORTENSE.

C'eſt pourtant la même choſe.

LA PRINCESSE.

Ne vous fâchez point ; je ſuis dans une ſituation d'eſprit qui mérite un peu d'indulgence. Il me vient des idées fâcheuſes, déraiſonnables : je crains tout, je ſoupçonne tout ; je crois que j'ai été jalouſe de vous, oui de vous-même, qui êtes la meilleure de mes amies, qui méritez ma confiance, & qui l'avez. Vous êtes aimable, Lélio l'eſt auſſi ; vous vous êtes vus tous deux ; vous m'avez fait un rapport de lui qui n'a pas rempli mes eſpérances : je me ſuis égarée là-deſſus, j'ai vu mille chimeres ; vous étiez déjà ma rivale. Qu'eſt-ce que c'eſt que l'amour, ma chere Hortenſe ! Où eſt l'eſtime que j'ai pour vous, la juſtice que je dois vous rendre ? Me reconnoiſſez-

vous? Ne sont-ce pas là les foiblesses d'un enfant que je rapporte?

HORTENSE.

Oui : mais les foiblesses d'un enfant de votre âge sont dangereuses; & je voudrois bien n'avoir rien à démêler avec elles.

LA PRINCESSE.

Écoutez; je n'ai pas tant de tort. Tantôt pendant que nous étions à cette Fête, Lélio n'a presque regardé que vous; vous le sçavez bien.

HORTENSE.

Moi, Madame?

LA PRINCESSE.

Hé bien! vous n'en convenez pas; cela est mal-entendu, par exemple: il sembleroit qu'il y a du mystere. N'ai-je pas remarqué que les regards de Lélio vous embarrassoient, & que vous n'osiez pas le regarder, par considération pour moi sans doute?... Vous ne me répondez pas?

HORTENSE.

C'est que je vous vois en train de remarquer; & si je réponds, j'ai peur que vous ne remarquiez encore quelque chose dans ma réponse : cependant je n'y gagne rien, car vous faites une remarque sur mon silence. Je ne sçais plus com-

-ment me conduire. Si je me taîs, c'eſt du myſtere; ſi je parle, autre myſtere : enfin je ſuis myſtere depuis les pieds juſqu'à la tête. En vérité, je n'ôſe pas me remuer; j'ai peur que vous n'y trouviez une équivoque. Quel étrange amour que le vôtre, Madame! je n'en ai jamais vu de cette humeur-là.

LA PRINCESSE.

Encore une fois, je me condamne : mais vous n'êtes pas mon amie pour rien; vous êtes obligée de me ſupporter : j'ai de l'amour, en un mot; voilà mon excuſe.

HORTENSE.

Mais, Madame, c'eſt plus mon amour que le vôtre. De la maniere dont vous le prenez, il me fatigue plus que vous : ne pourriez-vous me diſpenſer de votre confidence? Je me trouve une paſſion ſur les bras qui ne m'appartient pas; peut-on de fardeau plus ingrat?

LA PRINCESSE, *d'un air ſérieux.*

Hortenſe, je vous croyois plus d'attachement puur moi; & je ne ſçais que penſer, après tout, du dégoût que vous témoignez. Quand je répare mes ſoupçons à votre égard par l'aveu franc que je vous en fais, mon amour vous déplaît trop;

je n'y comprends rien ; on diroit presque que vous en avez peur.

HORTENSE.

Ah ! la désagréable situation ! que je suis malheureuse, de ne pouvoir ouvrir ni fermer la bouche en sûreté ! Que faudra-t-il donc que je devienne ? Les remarques me suivent, je n'y sçaurois tenir ! vous me désespérez, je vous tourmente, toujours je vous fâcherai en parlant, toujours je vous fâcherai en ne disant mot : je ne sçaurois donc me corriger. Voilà une querelle fondée pour l'éternité ; le moyen de vivre ensemble ? j'aimerois mieux mourir. Vous me trouvez rêveuse ; après cela il faut que je m'explique. Lélio m'a regardée ; vous ne sçavez que penser ; vous ne me comprenez pas. Vous m'estimez ; vous me croyez fourbe ; haîne, amitié, soupçon, confiance, le calme, l'orage, vous mettez tout ensemble. Je m'y perds, la tête me tourne, je ne sçais où je suis. Je quitte la partie, je me sauve, je m'en retourne ; dussiez-vous prendre mon voyage pour une finesse.

LA PRINCESSE, *la caressant.*

Non, ma chere Hortense, vous ne me quitterez point : je ne veux point vous perdre, je veux vous aimer, je veux que vous m'aimiez ; j'abjure

toutes mes foiblesses; vous êtes mon amie, je suis la vôtre; & cela durera toujours.

HORTENSE.

Madame, cet amour-là nous brouillera ensemble, vous le verrez. Laissez-moi partir; comptez que je fais pour le mieux.

LA PRINCESSE.

Non, ma chere; je vais faire arrêter tous vos équipages, vous ne vous servirez que des miens; & pour plus de sûreté, à toutes les portes de la ville vous trouverez des Gardes qui ne vous laisseront passer qu'avec moi. Nous irons quelquefois nous promener ensemble: voilà tous les voyages que vous ferez. Point de mutinerie; je n'en rabattrai rien. A l'égard de Lélio, vous continuerez de le voir avec moi, ou sans moi, quand votre amie vous en priera.

HORTENSE.

Moi, voir Lélio, Madame! & si Lélio me regarde? il a des yeux. Et si je le regarde? j'en ai aussi: ou bien si je ne le regarde pas? car tout est égal avec vous. Que voulez-vous que je fasse dans la compagnie d'un homme avec qui toute fonction de mes deux yeux est interdite? Les fermerai-je? les détournerai-je? voilà tout ce qu'on

en peut faire; & rien de tout cela ne vous convient. D'ailleurs, s'il a toujours ce profond respect qui n'est pas de votre goût, vous vous en prendrez à moi; vous me direz encore, cela est bien froid; comme si je n'avois qu'à lui dire: Monsieur, soyez plus tendre. Ainsi son respect, ses yeux & les miens, voilà trois choses que vous ne me passerez jamais. Je ne sçais si, pour vous accommoder, il me suffiroit d'être aveugle, sourde & muette; je ne serois peut être pas encore à l'abri de votre chicanne.

LA PRINCESSE.

Toute cette vivacité-là ne me fait point de peur: je vous connoîs, vous êtes bonne, mais impatiente; & quelque jour, vous & moi, nous rirons de ce qui nous arrive aujourd'hui.

HORTENSE.

Souffrez que je m'éloigne pendant que vous aimez. Au-lieu de rire de mon séjour, nous rirons de mon absence; n'est-ce pas la même chose?

LA PRINCESSE.

Ne m'en parlez plus, vous m'affligez. Voici Lélio qu'apparemment Arlequin aura averti de ma part; prenez de grâce un air moins triste. Je n'ai qu'un mot à lui dire; après l'instruction que

vous lui avez donnée, nous jugerons bientôt de ses sentiments, par la maniere dont il se comportera dans la suite. Le don de ma main lui fait un beau rang; mais il peut avoir le cœur pris.

SCENE VI.

LÉLIO, HORTENSE, LA PRINCESSE.

LÉLIO.

JE me rends à vos ordres, Madame. Arlequin m'a dit que vous souhaitiez me parler.

LA PRINCESSE.

Je vous attendois, Lélio. Vous sçavez quelle est la commission de l'Ambassadeur du Roi de Castille; qu'on est convenu d'en délibérer aujourd'hui. Frédéric s'y trouvera; mais c'est à vous seul à décider. Il s'agit de ma main que le Roi de Castille demande; vous pouvez l'accorder ou la refuser. Je ne vous dirai point quelles seroient mes intentions là-dessus; je m'en tiens à souhaiter que vous les deviniez. J'ai quelques ordres à donner, je vous laisse un moment avec Hortense.

A peine vous connoiſſez-vous encore : elle eſt mon amie, & je ſuis bien-aiſe que l'eſtime que j'ai pour vous, ait ſon aveu.

SCENE VII.

HORTENSE, LÉLIO.

LÉLIO.

Enfin, Madame, il eſt temps que vous décidiez de mon ſort ; il n'y a point de moments à perdre. Vous venez d'entendre la Princeſſe ; elle veut que je prononce ſur le mariage qu'on lui propoſe. Si je refuſe de le conclure, c'eſt entrer dans ſes vues, & lui dire que je l'aime ; ſi je le conclus, c'eſt lui donner des preuves d'une indifférence dont elle cherchera les raiſons. La conjoncture eſt preſſante : que réſolvez-vous en ma faveur ? Il faut que je me dérobe d'ici inceſſamment : mais, vous, Madame, y reſterez-vous ? Je puis vous offrir un aſyle où vous ne craindrez perſonne. Oſerai-je eſpérer que vous conſentiriez aux meſures promptes & néceſſaires....?

HORTENSE.

Non, Monsieur; n'espérez rien, je vous prie. Ne parlons plus de votre cœur, & laissez le mien en repos: vous le troublez, je ne sçais ce qu'il est devenu. Je n'entends parler que d'amour à droite & à gauche: il m'environne, il m'obsede; & le vôtre, au bout du compte, est celui qui me presse le plus.

LÉLIO.

Quoi, Madame! c'en est donc fait? mon amour vous fatigue, & vous me rebutez?

HORTENSE.

Si vous cherchez à m'attendrir, je vous avertis que je vous quitte; je n'aime point qu'on exerce mon courage.

LÉLIO.

Ah, Madame! il ne vous en faut pas beaucoup pour résister à ma douleur.

HORTENSE.

Ah, Monsieur! je ne sçais point ce qu'il m'en faut, & ne trouve point à propos de le sçavoir. Laissez-moi me gouverner, chacun se sent; brisons là-dessus.

LÉLIO.

Il n'est que trop vrai que vous pouvez m'écouter sans aucun risque.

HORTENSE.

Il n'eſt que trop vrai ! Oh ! je ſuis plus difficile en vérité que vous ; & ce qui eſt trop vrai pour vous, ne l'eſt pas aſſez pour moi. Je crois que j'irois loin avec vos ſûretés, ſur-tout avec un garant comme vous. En vérité, Monſieur, vous n'y ſongez pas : il n'eſt que trop vrai ! Si cela étoit ſi vrai, j'en ſçaurois quelque choſe : car vous me forcez à vous dire plus que je ne veux ; & je ne vous le pardonnerai pas.

LÉLIO.

Si vous ſentez quelque heureuſe diſpoſition pour moi, qu'ai-je fait depuis tantôt qui puiſſe mériter que vous la combattiez ?

HORTENSE.

Ce que vous avez fait ? Pourquoi me rencontrez-vous ici ? Qu'y venez-vous chercher ? Vous êtes arrivé à la Cour, vous avez plû à la Princeſſe, elle vous aime. Vous dépendez d'elle, j'en dépends de même. Elle eſt jalouſe de moi : voilà ce que vous avez fait, Monſieur ; & il n'y a point de remede à cela, puiſque je n'en trouve point.

LÉLIO, *étonné.*

La Princeſſe eſt jalouſe de vous ?

HORTENSE.

Oui; très-jalouse. Peut-être actuellement sommes-nous observés l'un & l'autre: & après cela vous venez me parler de votre passion, vous voulez que je vous aime; vous le voulez, & je tremble de ce qui en peut arriver: car enfin on se lasse. J'ai beau vous dire que cela ne se peut pas, que mon cœur vous seroit inutile; vous ne m'écoutez point, vous vous plaisez à me pousser à bout. Eh! Lélio, qu'est-ce que c'est que votre amour? Vous ne me ménagez point: aime-t-on les gens, quand on les persécute; quand ils sont plus à plaindre que nous; quand ils ont leurs chagrins & les nôtres; quand ils ne nous font un peu de mal que pour éviter de nous en faire davantage? Je refuse de vous aimer: qu'est-ce que j'y gagne? Vous imaginez-vous que j'y prends plaisir? Non, Lélio, non, le plaisir n'est pas grand. Vous êtes un ingrat; vous devriez me remercier de mes refus, vous ne les méritez pas. Dites-moi, qu'est ce qui m'empêche de vous aimer? Cela est-il si difficile? N'ai-je pas le cœur libre? N'êtes-vous pas aimable? Ne m'aimez-vous pas assez? Que vous manque-t-il? Vous n'êtes pas raisonnable. Je vous refuse mon cœur avec le péril qu'il y a de l'avoir; mon amour vous perdroit. Voilà pourquoi vous

ne

ne l'aurez point; voilà d'où me vient ce courage que vous me reprochez. Et vous vous plaignez de moi, & vous me demandez encore que je vous aime. Expliquez-vous donc : que me demandez-vous ? Que vous faut-il ? Qu'appellez-vous aimer ? Je n'y comprends rien.

LÉLIO, *vivement.*

C'est votre main qui manque à mon bonheur.

HORTENSE, *tendrement.*

Ma main !... Ah ! je ne périrois pas seule, & le don que je vous en ferois, me coûteroit mon époux ; & je ne veux pas mourir, en perdant un homme comme vous. Non, si je faisois jamais votre bonheur, je voudrois qu'il durât long-temps.

LÉLIO, *animé.*

Mon cœur ne peut suffire à toute ma tendresse, Madame, prêtez-moi de grâce un moment d'attention ; je vais vous instruire.

HORTENSE.

Arrêtez, Lélio ; j'envisage un malheur qui me fait frémir, je ne sçache rien de si cruel que votre obstination : il me semble que tout ce que vous me dites, m'entretient de votre mort. Je vous avois prié de laisser mon cœur en repos ; vous n'en faites rien : voilà qui est fini ; poursui-

vez, je ne vous crains plus. Je me ſuis d'abord contentée de vous dire que je ne pouvois pas vous aimer, cela ne vous a pas épouvanté : mais je ſçais des façons de parler plus poſitives, plus intelligibles, & qui aſſurément vous guériront de toute eſpérance. Voici donc, à la lettre, ce que je penſe, & ce que je penſerai toujours. C'eſt que je ne vous aime point, & que je ne vous aimerai jamais. Ce diſcours eſt net, je le crois ſans réplique; il ne reſte plus de queſtion à faire : je ne ſortirai point de-là, je ne vous aime point, vous ne me plaiſez point. Si je ſçavois une maniere de m'expliquer plus dure, je m'en ſervirois pour vous punir de la douleur que je ſouffre à vous en faire. Je ne penſe pas qu'à préſent vous ayez envie de parler de votre amour; ainſi changeons de ſujet.

LÉLIO.

Oui, Madame, je vois bien que votre réſolution eſt priſe. La ſeule eſpérance d'être uni pour jamais avec vous, m'arrêtoit encore ici : je m'étois flatté, je l'avoue ; mais c'eſt bien peu de choſe que l'intérêt que l'on prend à un homme à qui l'on peut parler comme vous le faites. Quand je vous apprendrois qui je ſuis, cela ne ſerviroit de rien; vos refus n'en ſeroient que plus affli-

geants. Adieu, Madame: il n'y a plus de séjour ici pour moi; je pars dans l'instant, & ne vous oublierai jamais. (*Il s'éloigne.*)

HORTENSE, *pendant qu'il s'en-va.*

Oh ! je ne sçais plus où j'en suis, je n'avois pas prévu ce coup là. (*Elle l'appelle*) Lélio !

LÉLIO, *revenant.*

Que me voulez-vous, Madame ?

HORTENSE.

Je n'en sçais rien : vous êtes au désespoir, vous m'y mettez; je ne sçais encore que cela.

LÉLIO.

Vous me haïrez, si je ne vous quitte.

HORTENSE.

Je ne vous haïs plus, quand vous me quittez.

LÉLIO.

Daignez donc consulter votre cœur.

HORTENSE.

Vous voyez bien les conseils qu'il me donne; vous partez, je vous rappelle : je vous rappellerai, si je vous renvoie : mon cœur ne finira rien.

LÉLIO.

Eh ! Madame ! ne me renvoyez plus; nous échapperons aisément à tous les malheurs que

vous craignez : laiſſez-moi vous expliquer mes meſures, & vous dire que ma naiſſance....

HORTENSE, *vivement.*

Non : je me retrouve enfin, je ne veux plus rien entendre. Echapper à nos malheurs ! ne s'agit-il pas de ſortir d'ici ? Le pourrons-nous ? N'a-t-on pas les yeux ſur nous ? Ne ſerez-vous pas arrêté ? Adieu ; je vous dois la vie : je ne vous devrai rien, ſi vous ne ſauvez la vôtre. Vous dites que vous m'aimez : non ; je n'en crois rien, ſi vous ne partez. Partez donc, ou ſoyez mon ennemi mortel : partez, ma tendreſſe vous l'ordonne ; ou reſtez ici l'homme du monde le plus haï de moi, & le plus haïſſable que je connoiſſe. (*Elle s'en-va comme en colere*).

LÉLIO, *d'un ton de dépit.*

Je partirai donc, puiſque vous le voulez : mais vous prétendez me ſauver la vie, & vous n'y réuſſirez pas.

HORTENSE, *ſe retournant de loin.*

Vous me rappellez donc à votre tour ?

LÉLIO.

J'aime autant mourir que de ne vous plus voir.

HORTENSE.

Ah ! voyons donc les meſures que vous voulez prendre.

LÉLIO, *transporté de joie.*

Quel bonheur! je ne sçaurois retenir mes transports.

HORTENSE, *nonchalamment.*

Vous m'aimez beaucoup, je le sçais bien; passons votre reconnoissance: nous dirons cela une autre fois. Venons aux mesures...

LÉLIO.

Que n'ai-je, au lieu d'une couronne qui m'attend, l'Empire de la terre à vous offrir?

HORTENSE, *avec une surprise modeste.*

Vous étes né Prince? mais vous n'avez qu'à me garder votre cœur, vous ne me donnerez rien qui le vaille : achevons.

LÉLIO.

J'attends demain *incognitò* un Courier du Roi de Léon mon pere.

HORTENSE.

Arrêtez, Prince; Frédéric vient, l'Ambassadeur le suit sans doute. Vous m'informerez tantôt de vos résolutions.

LÉLIO.

Je crains encore vos inquiétudes.

HORTENSE.

Et moi, je ne crains plus rien: je me sens l'im-

prudence la plus tranquille du monde : vous me l'avez donnée, je m'en trouve bien. C'eſt à vous à me la garantir: faites comme vous pourrez.

LÉLIO.

Tout ira bien, Madame : je ne conclurai rien avec l'Ambaſſadeur pour gagner du temps ; je vous reverrai tantôt.

SCENE VIII.

L'AMBASSADEUR, LÉLIO, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *à part à l'Ambaſſadeur.*

Vous ſentirez (j'en ſuis ſûr) juſqu'où va l'audace de ſes eſpérances.

L'AMBASSADEUR, *à Lélio.*

Vous ſçavez, Monſieur, ce qui m'amène ici ; & votre habileté me répond du ſuccès de ma commiſſion. Il s'agit d'un mariage entre votre Princeſſe & le Roi de Caſtille mon maître. Tout invite à le conclure, jamais union ne fut peut-être plus néceſſaire. Vous n'ignorez pas les juſtes

droits que les Rois de Castille prétendent avoir sur une partie de cet État, par les alliances...

LÉLIO.

Laissons-là ces droits historiques, Monsieur : je sçais ce que c'est ; & quand on voudra, la Princesse en produira de même valeur sur les États du Roi votre maître. Nous n'avons qu'à relire aussi les alliances passées, vous verrez qu'il y aura quelqu'une de vos Provinces qui nous appartiendra.

FRÉDÉRIC.

Effectivement vos droits ne sont pas fondés ; & il n'est pas besoin d'en appuyer le mariage dont il s'agit.

L'AMBASSADEUR.

Laissons-les donc pour le présent, j'y consens : mais la trop grande proximité des deux États entretient depuis vingt ans des guerres qui ne finissent que pour des instants, & qui recommenceront bientôt entre deux nations voisines, & dont les intérêts se croiseront toujours. Vos peuples sont fatigués, mille occasions vous ont prouvé que vos ressources sont inégales aux nôtres. La paix que nous venons de faire avec vous, vous la devez à des circonstances qui ne

se rencontreront pas toujours. Si la Castille n'avoit été occupée ailleurs, les choses auroient bien changé de face.

LÉLIO.

Point du tout; il en auroit été de cette guerre comme de toutes les autres. Depuis tant de siècles que cet État se défend contre le vôtre, où sont vos progrès? Je n'en vois point qui puissent justifier cette grande inégalité de forces dont vous parlez.

L'AMBASSADEUR.

Vous ne vous êtes soutenus que par des secours étrangers.

LÉLIO.

Ces mêmes secours dans bien des occasions vous ont aussi rendu de grands services; & voilà comment subsistent les États; la politique de l'un arrête l'ambition de l'autre.

FRÉDÉRIC.

Retranchons-nous sur des choses plus effectives, sur la tranquillité durable que ce mariage assûreroit aux deux peuples qui ne seroient plus qu'un, & qui n'auroient plus qu'un même maître.

LÉLIO.

Fort-bien; mais nos peuples n'ont-ils pas leurs

loix particulieres ? Êtes-vous sûr, Monsieur, qu'ils voudront bien passer sous une domination étrangere, & peut-être se soumettre aux coutumes d'une nation qui leur est antipathique ?

L'AMBASSADEUR.

Désobéiront-ils à leur Souveraine ?

LÉLIO.

Ils lui désobéiront par amour pour elle.

FRÉDÉRIC.

En ce cas-là, il ne sera pas difficile de les réduire.

LÉLIO.

Y pensez-vous, Monsieur ? S'il faut les opprimer pour les rendre tranquilles comme vous l'entendez, ce n'est pas de leur Souveraine que doit leur venir un pareil repos ; il n'appartient qu'à la fureur d'un ennemi, de leur faire un présent si funeste.

FRÉDÉRIC, *à part, à l'Ambassadeur.*

Vous voyez des preuves de ce que je vous ai dit.

L'AMBASSADEUR, *à Lélio.*

Votre avis est donc de rejetter le mariage que je propose ?

LÉLIO.

Je ne le rejette point: mais il mérite réflexion. Il faut examiner mûrement les choses; après quoi, je conseillerai à la Princesse ce que je jugerai de mieux pour sa gloire, & pour le bien de ses peuples: le Seigneur Frédéric dira ses raisons, & moi les miennes.

FRÉDÉRIC.

On décidera sur les vôtres.

L'AMBASSADEUR, *à Lélio.*

Me permettrez-vous de vous parler à cœur ouvert?

LÉLIO.

Vous êtes le maître.

L'AMBASSADEUR.

Vous êtes ici dans une belle situation, & vous craignez d'en sortir, si la Princesse se marie: mais le Roi mon maître est assez grand Seigneur pour vous dédommager; & j'en réponds pour lui.

LÉLIO, *froidement.*

Ah! de grâce ne citez point ici le Roi votre maître: soupçonnez moi tant que vous voudrez de manquer de droiture, mais ne l'associez point à vos soupçons. Quand nous faisons parler les Princes, Monsieur, que ce soit toujours d'une maniere

noble & digne d'eux; c'eſt un reſpect que nous leur devons, & vous me faites rougir pour le Roi de Caſtille.

L'AMBASSADEUR.

Arrêtons-là. Une diſcuſſion là-deſſus nous meneroit trop loin; il ne me reſte qu'un mot à vous dire; & ce n'eſt plus le Roi de Caſtille, c'eſt moi qui vous parle à préſent. On m'a averti que je vous trouverois contraire au mariage dont il s'agit, tout convenable, tout néceſſaire qu'il eſt, ſi jamais la Princeſſe veut épouſer un Prince. On a prévu les difficultés que vous faites, & l'on prétend que vous avez vos raiſons pour les faire: raiſons ſi hardies que je n'ai pu les croire, & qui ſont fondées, dit-on, ſur la confiance dont la Princeſſe vous honore.

LÉLIO.

Vous m'allez encore parler à cœur ouvert, Monſieur; & ſi vous m'en croyez, vous n'en ferez rien. La franchiſe ne vous réuſſit pas: le Roi votre maître s'en eſt mal trouvé tout à l'heure, & vous m'inquiettez pour la Princeſſe.

L'AMBASSADEUR.

Ne craignez rien. Loin de manquer moi-même,

à ce que je lui dois, je ne veux que l'apprendre à ceux qui l'oublient.

LÉLIO.

Voyons ; j'en ſçais tant là-deſſus que je ſuis en état de corriger vos leçons-mêmes. Que dit-on de moi ?

L'AMBASSADEUR.

Des choſes hors de toute vraiſemblance.

FRÉDÉRIC.

Ne les expliquez point ; je crois ſçavoir ce que c'eſt. On me les a dites auſſi, & j'en ai ri comme d'une chimere.

LÉLIO, *regardant Frédéric.*

N'importe : je ſerai bien-aiſe de voir juſqu'où va la lâche inimitié de ceux dont je bleſſe ici les yeux, que vous connoiſſez comme moi, & à qui j'aurois fait bien du mal, ſi j'avois voulu ; mais qui ne valent pas la peine qu'un honnête-homme ſe venge. Revenons.

L'AMBASSADEUR.

Non ; le Seigneur Frédéric a raiſon ; n'expliquons rien : ce ſont des illuſions. Un homme d'eſprit comme vous, dont la fortune eſt déja ſi prodigieuſe, & qui la mérite, ne ſçauroit avoir des ſentiments auſſi périlleux que ceux qu'on

vous attribue. La Princeſſe n'eſt ſans doute que l'objet de vos reſpects; mais le bruit qui court ſur votre compte, vous expoſe; & pour le détruire, je vous conſeillerois de porter la Princeſſe à un mariage avantageux à l'État.

LÉLIO.

Je vous ſuis très-obligé de vos conſeils, Monſieur; mais j'ai regret à la peine que vous prenez de m'en donner. Juſqu'ici les Ambaſſadeurs n'ont jamais été les Précepteurs des Miniſtres chez qui ils vont, & je n'ôſe renverſer l'ordre. Quand je verrai votre nouvelle méthode bien établie, je vous promets de la ſuivre.

L'AMBASSADEUR.

Je n'ai pas tout dit. Le Roi de Caſtille a pris de l'inclination pour la Princeſſe ſur un portrait qu'il en a vu; c'eſt en amant que ce jeune Prince ſouhaite un mariage, que la raiſon, l'égalité d'âge & la politique doivent preſſer de part & d'autre. S'il ne s'acheve pas, ſi vous en détournez la Princaſſe par des motifs qu'elle ne ſçait pas, faites du moins qu'à ſon tour ce Prince ignore les ſecrettes raiſons qui s'oppoſent en vous à ce qu'il ſouhaite. La vengeance des Princes peut porter loin; ſouvenez-vous-en.

LÉLIO.

Encore une fois, je ne rejette point votre propoſition ; nous l'examinerons plus à loiſir : mais ſi les raiſons ſecrettes que vous voulez dire, étoient réelles, Monſieur, je ne laiſſerois pas que d'embarraſſer le reſſentiment de votre Prince. Il ſeroit plus difficile de ſe venger de moi que vous ne penſez.

L'AMBASSADEUR, *outré.*

De vous ?

LÉLIO, *froidement.*

Oui, de moi.

L'AMBASSADEUR.

Doucement ; vous ne ſçavez pas à qui vous parlez.

LÉLIO.

Je ſçais qui je ſuis ; en voilà aſſez.

L'AMBASSADEUR.

Laiſſez-là ce que vous êtes, & ſoyez ſûr que vous me devez reſpect.

LÉLIO.

Soit ; & moi je n'ai, ſi vous le voulez, que mon cœur pour tout avantage : mais les égards que l'on doit à la ſeule vertu, ſont auſſi légitimes que les reſpects que l'on doit aux Princes ; &

fussiez-vous le Roi de Castille même, si vous êtes généreux, vous ne sçauriez penser autrement. Je ne vous ai point manqué de respect, supposé que je vous en doive : mais les sentiments que je vous montre depuis que je vous parle, méritoient de votre part plus d'attention que vous ne leur en avez donné. Cependant je continuerai à vous respecter, puisque vous dites qu'il le faut, sans pourtant en examiner moins si le mariage dont il s'agit, est vraiment convenable. (*Il sort fierement.*)

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, L'AMBASSADEUR.

FREDÉRIC.

LA maniere dont vous venez de lui parler, me fait présumer bien des choses. Peut-être sous le titre d'Ambassadeur nous cachez-vous....

L'AMBASSADEUR.

Non, Monsieur; il n'y a rien à présumer : c'est un ton que j'ai cru pouvoir prendre avec un aventurier que le sort a élevé.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! que dites-vous de cet homme-là ?

L'AMBASSADEUR.

Je dis que je l'estime.

FRÉDÉRIC.

Cependant si nous ne le renversons, vous ne pouvez réussir. Ne joindrez-vous pas vos efforts aux nôtres?

L'AMBASSADEUR.

J'y consens, à condition que nous ne tenterons rien qui soit indigne de nous. Je veux le combattre généreusement, comme il le mérite.

FRÉDÉRIC.

Toutes actions sont généreuses, quand elles tendent au bien général.

L'AMBASSADEUR.

Ne vous en fiez pas à vous. Vous haïssez Lélio; & la haîne entend mal à faire des maximes d'honneur. Je tâcherai de voir aujourd'hui la Princesse. Je vous quitte, j'ai quelques dépêches à faire: nous nous reverrons tantôt.

SCENE X.

FRÉDÉRIC; ARLEQUIN, *arrivant tout essoufflé.*

FRÉDÉRIC, *à part.*

MONSIEUR l'Ambassadeur me paroît bien scrupuleux! mais voici Arlequin qui accourt à moi.

ARLEQUIN.

Par la mardi! Monsieur le Conseiller, il y a long-temps que je galope après vous. Vous êtes plus difficile à trouver qu'une botte de foin dans une aiguille.

FRÉDÉRIC.

Je ne me suis pourtant pas écarté; as-tu quelque chose à me dire?

ARLEQUIN.

Attendez, je crois que j'ai laissé ma respiration par les chemins; ouf!...

FRÉDÉRIC.

Reprends haleine.

ARLEQUIN.

Oh dame ! cela ne se prend pas avec la main. Ohi, ohi ! Je vous ai été chercher au Palais, dans les salles, dans les cuisines ; je trottois par-ci, je trotois par-là, je trottois par-tout ; & y allons vîte, & boute & garre, n'avez-vous pas vu le Seigneur Frédéric ?... Hé non, mon ami !... Où diable est-il donc ? que la peste l'étouffe ! & puis je cours encore, patati patata : je jure ; je rencontre un porteur d'eau, je renverse son eau : n'avez-vous pas vu le Seigneur Frédéric ?... Attends, attends, je vais te donner du Seigneur Frédéric par les oreilles... Moi je m'enfuis. Par la sambleu ! morbleu ! ne seroit-il pas au cabaret ? J'y entre, je trouve du vin, je bois chopine ; je m'appaise & puis je reviens ; & puis vous voilà.

FRÉDÉRIC.

Acheve ; sçais-tu quelque chose ? tu me donnes bien de l'impatience.

ARLEQUIN.

Cent-mille écus ne seroient pas dignes de me payer ma peine : pourtant j'en rabattrai beaucoup.

FRÉDERIC.

Je n'ai point d'argent sur moi ; mais je t'en promets au sortir d'ici.

ARLEQUIN.

Pourquoi eſt-ce que vous laiſſez votre bourſe à la maiſon ? Si j'avois ſçu cela, je ne vous aurois pas trouvé ; car pendant que j'y ſuis, il faut que je vous tienne.

FRÉDÉRIC.

Tu n'y perdras rien. Parle : que ſçais-tu ?

ARLEQUIN.

De bonnes choſes ; c'eſt du nanan.

FRÉDÉRIC.

Voyons.

ARLEQUIN.

Cet argent promis m'envoie des ſcrupules : ſi vous pouviez me donner des gages ; ce petit diamant qui eſt à votre petit doigt, par exemple : Quand cela promet de l'argent, cela tient parole.

FRÉDÉRIC.

Prends ; le voilà pour garant de la mienne ; ne me fais plus languir.

ARLEQUIN.

Vous êtes honnête-homme, & votre bague auſſi. Or donc, tantôt Monſieur Lélio, qui vous mépriſe que c'eſt une bénédiction ; il parloit à lui tout ſeul...

FRÉDERIC.

Bon.

ARLEQUIN.

Oui, bon! Voilà la Princesse qui vient. Dirai-je tout devant elle.

FRÉDÉRIC, *après avoir rêvé.*

Tu m'en fais venir l'idée. Oui; mais ne dis rien de tes engagements avec moi. Je vais parler le premier, conforme-toi à ce que tu m'entendras dire.

SCENE IX.

LA PRINCESSE, HORTENSE. FRÉDÉRIC, ARLEQUIN.

LA PRINCESSE.

EH bien! Frédéric, qu'a-t-on conclu avec l'Ambassadeur?

FRÉDÉRIC.

Madame, Monsieur Lélio penche à croire que sa proposition est recevable.

LA PRINCESSE.

Lui! ſon ſentiment eſt que j'épouſe le Roi de Caſtille?

FRÉDÉRIC.

Il n'a demandé que le temps d'examiner un peu la choſe.

LA PRINCESSE.

Je n'aurois pas cru qu'il dût penſer comme vous le dites.

ARLEQUIN, *derriere elle.*

Il en penſe ma foi bien d'autres.

LA PRINCESSE, *à Arlequin.*

Ah, te voilà! (*à Fréderic.*) Que faites vous de ſon valet ici?

FRÉDÉRIC.

Quand vous êtes arrivée, Madame, il venoit, diſoit-il, me déclarer quelque choſe qui vous concerne; & que le zèle qu'il a pour vous l'oblige de découvrir. Monſieur Lélio y eſt mêlé; mais je n'ai pas eu encore le temps de ſçavoir ce que c'eſt.

LA PRINCESSE.

Sçachons-le? de quoi s'agit-il?

ARLEQUIN.

C'eſt que, voyez-vous! Madame, il n'y a mardi!.

point de chanſon à cela; je ſuis bon ſerviteur de votre Principauté.

HORTENSE.

Eh quoi ! Madame : pouvez-vous prêter l'oreille aux diſcours de pareilles gens?

LA PRINCESSE.

On s'amuſe de tout: continue.

ARLEQUIN.

Je n'entends ni à dia, ni à huriau, quand on ne vous rend pas la révérence qui vous appartient.

LA PRINCESSE.

A merveille. Mais viens au fait ſans compliment.

ARLEQUIN.

Oh ! dame; quand on vous parle, à vous autres, ce n'eſt pas le tout que d'ôter ſon chapeau; il faut bien mettre en avant quelque petite faribole au bout: à cette heure voilà mon hiſtoire. Vous ſçaurez donc, avec votre permiſſion, que tantôt j'écoutois Monſieur Lélio, qui faiſoit la converſation des fous; car il parloit tout ſeul. Il étoit devant moi, & moi derriere. Or, ne vous déplaiſe, il ne ſçavoit pas que j'étois là; il ſe viroit, je me virois, c'étoit une farce. Tout d'un coup il ne

s'eſt plus viré, & puis s'eſt mis à dire comme cela : ouf ! je ſuis diablement embarraſſé. Moi, j'ai deviné qu'il avoit de l'embarras. Quand il a eu dit cela, il n'a rien dit davantage : il s'eſt promené ; enſuite il lui a pris un grand friſſon.

HORTENSE.

En vérité, Madame, vous m'étonnez.

LA PRINCESSE.

Que veux-tu dire, un friſſon ?

ARLEQUIN.

Oui, il a dit, je tremble ; & ce n'étoit pas pour des prunes, le gaillard ! car, a-t-il repris ; j'ai lorgné ma gentille maitreſſe pendant cette belle fête. Et ſi cette Princeſſe, qui eſt plus fine qu'un merle, a vu trotter ma prunelle, mon affaire va mal, j'en dis du mirlirot. Là-deſſus autre promenade, enſuite autre converſation. Par la ventrebleu ! a-t-il dit, j'ai du guignon : je ſuis amoureux de cette gracieuſe perſonne, & ſi la Princeſſe vient à le ſçavoir, & y allons donc, nous verrons beau train, je ſerai un joli mignon : elle ſera capable de me friponner m'amie. Jour de Dieu ! ai-je dit en moi-même, friponner, c'eſt le fait des larrons, & non pas d'une Princeſſe qui eſt fidelle comme l'or. Vertuchou ! qu'eſt-ce que c'eſt que

tout ce tripotage-là ? toutes ces paroles-là ont mauvaiſe mine ; mon patron ſonge à malice ; & il faut avertir cette pauvre Princeſſe, à qui on en feroit paſſer quinze pour quatorze. Je ſuis donc venu comme un honnête-garçon, & voilà que je vous découvre le pot aux roſes : mais je vous dis la ſignification du diſcours, & le tout *gratis*, ſi cela vous plaît.

HORTENSE, *à part.*

Quelle aventure !

FRÉDÉRIC, *à la Princeſſe.*

Madame, vous m'avez dit quelquefois que je préſumois mal de Lélio ; voyez l'abus qu'il fait de votre eſtime.

LA PRINCESSE.

Taîſez-vous ; je n'ai que faire de vos réflexions. (*à Arlequin.*) Pour toi, je vais t'apprendre à trahir ton maître, à te mêler de choſes que tu ne devois pas entendre, & à me compromettre dans l'impertinente répétition que tu fais : une étroite priſon me répondra de ton ſilence.

ARLEQUIN, *ſe mettant à genoux.*

Ah ! ma bonne Dame, ayez pitié de moi ; arrachez-moi la langue, & laiſſez-moi la clef des champs. Miſéricorde, ma Reine ! je ne ſuis qu'un

butord ; & c'eſt ce miſérable Conſeiller de malheur qui m'a brouillé avec votre charitable perſonne.

LA PRINCESSE.

Comment cela ?

FRÉDÉRIC.

Madame, c'eſt un valet qui vous parle, & qui cherche à ſe ſauver ; je ne ſçais ce qu'il veut dire.

HORTENSE.

Laiſſez, laiſſez-le parler, Monſieur.

ARLEQUIN, *à Frédéric.*

Allez ; je vous ai bien dit que vous ne valiez rien, & vous ne m'avez pas voulu croire. Je ne ſuis qu'un chétif valet, & ſi pourtant je voulois être homme de bien ; & lui qui eſt riche & grand Seigneur, il n'a jamais eu le cœur d'être honnête-homme.

FRÉDÉRIC.

Il va vous en impoſer, Madame.

LA PRINCESSE.

Taîſez-vous, vous dis-je ; je veux qu'il parle.

ARLEQUIN.

Tenez, Madame ; voilà comme cela eſt venu. Il m'a trouvé comme j'allois tout droit devant

moi. Veux-tu me faire un plaiſir, m'a-t-il dit? Hélas! de tout mon cœur; car je ſuis bon & ſerviable, de mon naturel. Tiens, voilà une piſtole. Grand merci. En voilà encore une autre. Donnez, mon brave homme. Prends encore cette poignée de piſtoles. Et oui-da, mon bon Monſieur. Veux-tu me rapporter ce que tu entendras dire à ton maître? Et pourquoi cela? Pour rien, par curioſité. Oh! mon Compere, non. Mais je te donnerai tant de bonnes drogues, je te ferai ci, je te ferai cela; je ſçais une fille qui eſt jolie, qui eſt dans ſes meubles; je la tiens dans ma manche; je te la garde. Oh, oh! montrez-la pour voir. Je l'ai laiſſée au logis; mais, ſuis-moi, tu l'auras. Non, non, Brocanteur, non. Quoi! tu ne veux pas d'une jolie fille?. A la vérité, Madame, cette fille-là me trottoit dans l'âme; il me ſembloit que je la voyois, qu'elle étoit blanche, potelée. Quelle ſatisfaction! je trouvois cela bien friand. Je bataillois, je bataillois comme un Céſar; vous m'auriez mangé de plaiſir en voyant mon courage; à la fin je ſuis chû. Il me doit encore une penſion de cent écus par an, & j'ai déjà reçu la fillette, que je ne puis pas vous montrer, parce qu'elle n'eſt pas là. Sans compter une prophétie qui a parlé, à ce

qu'ils disent, de mon argent, de ma fortune & de ma friponnerie.

LA PRINCESSE.

Comment s'appelle-t-elle, cette fille?

ARLEQUIN.

Lisette. Ah! Madame, si vous voyiez sa face, vous seriez ravie; avec cette créature-là, il faut que l'honneur d'un homme plie bagage; il n'y a pas moyen.

FREDÉRIC.

Un misérable comme celui-là peut-il imaginer tant d'impostures?

ARLEQUIN.

Tenez, Madame; voilà encore sa bague qu'il m'a mise en gage pour de l'argent qu'il me doit donner tantôt. Regardez mon innocence. Vous qui êtes une Princesse, si on vous donnoit tant d'argent, de pensions, de bagues & un joli garçon, est-ce que vous y pourriez tenir? mettez la main sur la conscience. Je n'ai rien inventé; j'ai dit ce que Monsieur Lélio a dit.

HORTENSE, *à part.*

Juste ciel!

LA PRINCESSE, *à Frédéric, en s'en-allant.*

Je verrai ce que je dois faire de vous, Frédéric : mais vous êtes le plus indigne & le plus lâche de tous les hommes.

ARLEQUIN.

Hélas ! délivrez-moi de la prison.

LA PRINCESSE.

Laisse-moi.

HORTENSE, *déconcertée.*

Voulez-vous que je vous suive, Madame ?

LA PRINCESSE.

Non, Madame ; restez, je suis bien-aise d'être seule : mais ne vous écartez point.

SCENE XII.

ARLEQUIN, FRÉDÉRIC, HORTENSE.

ARLEQUIN.

ME voilà bien accommodé ! je suis un bel oiseau ! j'aurai bon air en cage ! & puis après cela

ſiez-vous aux prophéties ; prenez des penſions, & aimez les filles. Pauvre Arlequin ! adieu la joie, je n'uſerai plus de ſouliers ; on va m'enfermer dans un étui à cauſe de ce Sarraſin-là. (*en montrant Frédéric.*)

FRÉDÉRIC.

Que je ſuis malheureux ! Madame, vous n'avez jamais paru me vouloir du mal : dans la ſituation où m'a mis un zele imprudent pour les intérêts de la Princeſſe, puis-je eſpérer de vous une grâce ?

HORTENSE, *outrée.*

Oui-dà, Monſieur. Faut-il demander qu'on vous ôte la vie, pour vous délivrer du malheur d'être déteſté de tous les hommes ? Voilà, je penſe, tout le ſervice qu'on peut vous rendre ; & vous pouvez compter ſur moi.

SCENE XIII.

LÉLIO, HORTENSE, FRÉDÉRIC, ARLEQUIN.

FRÉDÉRIC.

QUE vous ai-je fait, Madame?

ARLEQUIN, *voyant Lélio.*

Ah! mon maître bien-aimé. Venez que je vous baise les pieds; je ne suis pas digne de vous baiser les mains. Vous sçavez bien le privilége que vous m'avez donné tantôt; hé bien! ce privilége est ma perdition. Pour deux ou trois petites miettes de paroles que j'ai lâchées de vous à la Princesse; elle veut que je garde la chambre; & j'allois faire mes fiançailles.

LÉLIO.

Que signifient les paroles qu'il a dites, Madame? Je m'apperçois qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans le Palais: les Gardes m'ont reçu avec une froideur qui m'a surpris: qu'est-il arrivé?

HORTENSE.

Votre valet, payé par Frédéric, a rapporté à la Princeſſe ce qu'il vous a entendu dire dans un moment où vous vous croyiez ſeul.

LÉLIO.

Eh! qu'a-t-il rapporté?

HORTENSE.

Que vous aimiez certaine Dame; que vous aviez peur que la Princeſſe ne vous l'eût vu regarder pendant la fête, & ne vous l'ôtât, ſi elle ſçavoit que vous l'aimiez.

LÉLIO.

Et cette Dame l'a-t-on nommée?

HORTENSE.

Non: mais apparemment on la connoît bien; & voilà l'obligation que vous avez à Frédéric, dont les préſents ont corrompu votre valet.

ARLEQUIN.

Oui; c'eſt fort bien dit, il m'a corrompu. J'avois le cœur plus net qu'une perle; j'étois tout-à-fait gentil: mais depuis que je l'ai fréquenté, je vaux moins d'écus que je ne valois de mailles.

FRÉDÉRIC, *ſe retirant de ſon abſtraction.*

Oui, Monſieur, (je vous l'avouerai encore une fois;) j'ai cru bien ſervir l'Etat & la Princeſſe en

tâchant d'arrêter votre fortune ; ſuivez ma conduite, elle me juſtifie. Je vous ai prié de travailler à me faire premier Miniſtre, il eſt vrai : mais quel pouvoit être mon deſſein ? ſuis je dans un âge à ſouhaiter un emploi ſi fatiguant ? Non, Monſieur ; trente années d'exercice m'ont raſſaſié d'emplois & d'honneurs ; il ne me faut que du repos : mais je voulois m'aſſurer de vos idées, & voir ſi vous aſpiriez vous-même au rang que je feignois de ſouhaiter. J'allois dans ce cas parler à la Princeſſe, & la détourner, autant que j'aurois pu, de remettre tant de pouvoir entre des mains dangereuſes, & tout-à-fait inconnues. Pour achever de vous pénétrer, je vous ai offert ma fille ; vous l'avez refuſée, je l'avois prévu : & j'ai tremblé du projet dont je vous ai ſoupçonné ſur ce refus, & du ſuccès que pouvoit avoir ce projet même : car enfin, vous avez la faveur de la Princeſſe ; vous êtes jeune & aimable. Tranchons le mot ; vous pouvez lui plaire, & jetter dans ſon cœur de quoi lui faire oublier ſes véritables intérêts & les nôtres, qui étoient qu'elle épouſât le Roi de Caſtille. Voilà ce que j'appréhendois, & la raiſon de tous les efforts que j'ai faits contre vous. Vous m'avez cru jaloux de vous, quand je n'étois inquiet que pour le bien public. Je ne

vous

vous le reproche pas. Les vues jalouses & ambitieuses ne sont que trop ordinaires à mes pareils; & ne me connoissant pas, il vous étoit permis de me confondre avec eux, de méconnoître un zèle assez rare, qui d'ailleurs se montroit par des actions équivoques. Quoi qu'il en soit, tout louable qu'il est ce zèle, je me vois près d'en être la victime: j'ai combattu vos desseins, parce qu'ils m'ont paru dangereux. Peut-être êtes-vous digne qu'ils réussissent; & la maniere dont vous en userez avec moi dans l'état où je suis, l'usage que vous ferez de votre crédit auprès de la Princesse; enfin la destinée que j'éprouverai, décidera de l'opinion que je dois avoir de vous. Si je péris après d'aussi louables intentions que les miennes, je ne me serai point trompé sur votre compte: je périrai du moins avec la consolation d'avoir été l'ennemi d'un homme qui en effet n'étoit pas vertueux. Si je ne péris pas au contraire, mon estime, ma reconnoissance & mes satisfactions vous attendent.

ARLEQUIN.

Il n'y aura donc que moi qui resterai un fripon, faute de sçavoir faire une harangue.

LÉLIO, *à Frédéric.*

Je vous sauverai si je puis, Frédéric; vous

me faites du tort: mais l'honnête-homme n'eſt pas méchant, & je ne ſçaurois refuſer ma pitié aux opprobres dont vous couvre votre caractere.

FRÉDÉRIC.

Votre pitié !.... Adieu, Lélio; peut-être à votre tour aurez vous beſoin de la mienne.

(Il s'en-va.)

LELIO, *à Arlequin.*

Va m'attendre.

(Arlequin ſort en pleurant.)

SCENE XIV.

LÉLIO, HORTENSE.

LÉLIO.

Vous l'avez prévu, Madame, mon amour vous met dans le péril; & je n'ôſe preſque vous regarder.

HORTENSE.

Quoi! l'on va peut-être me ſéparer d'avec vous, & vous ne voulez pas me regarder, ni voir combien je vous aime! Montrez-moi du moins combien vous m'aimez; je veux vous voir,

LÉLIO, *lui baisant la main.*

Je vous adore.

HORTENSE.

J'en dirai autant que vous, si vous le voulez, cela ne tient à rien. Je ne vous verrai plus; je ne me gêne point, je dis tout.

LÉLIO.

Quel bonheur! mais qu'il est traversé! Cependant, Madame, ne vous allarmez point. Je vais déclarer qui je suis à la Princesse, & lui avouer.....

HORTENSE.

Lui dire qui vous êtes!.... Je vous le défends; c'est une âme violente, elle vous aime, elle se flattoit que vous l'aimiez, elle vous auroit épousé, tout inconnu que vous lui êtes; elle verroit à présent que vous lui convenez. Vous êtes dans son Palais sans secours, vous m'avez donné votre cœur; tout cela seroit affreux pour elle: vous péririez, j'en suis sûre. Elle est déja jalouse, elle deviendroit furieuse, elle en perdroit l'esprit; elle auroit raison de le perdre. Je le perdrois comme elle, & toute la terre le perdroit: je sens cela, mon amour le dit; fiez-vous à lui, il vous connoît bien. Se voir enlever un homme comme vous! vous ne sçavez pas ce que c'est; j'en frémis, n'en parlons

plus. Laiſſez-vous gouverner ; réglons-nous ſur les évènements, je le veux. Peut-être allez-vous être arrêté : ne reſtons point ici, je ſuis mourante de frayeur pour vous. Mon cher Prince, que vous m'avez donné d'amour ! N'importe, je vous le pardonne ; ſauvez - vous, je vous en promets encore davantage. Adieu, ne reſtons point à préſent enſemble : peut-être nous verrons-nous plus libres.

LÉLIO.

Je vous obéis : mais ſi l'on s'en prend à vous, vous devez me laiſſer faire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, *seule.*

LA Princeſſe m'envoie chercher; que je crains la converſation que nous aurons enſemble! Que me veut-elle? auroit-elle découvert quelque choſe? Il a fallu me ſervir d'Arlequin, qui m'a paru fidele. On n'a permis qu'à lui de voir Lélio; m'auroit-il trahie? L'auroit-on ſurpris? Voici quelqu'un, retirons-nous: c'eſt peut-être la Princeſſe, & je ne veux pas qu'elle me voie dans ce moment-ci.

SCENE II.

ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

IL semble que vous vous défiiez de moi, Arlequin; vous ne m'apprenez rien de ce qui vous regarde. La Princesse vous a envoyé tantôt chercher; est-elle encore fâchée contre nous? Qu'a-t-elle dit?

ARLEQUIN.

D'abord elle ne m'a rien dit, elle m'a regardé d'un air suffisant: moi, la peur m'a pris, je me tenois comme cela tout dans un tas; ensuite elle m'a dit, approche; j'ai donc avancé un pied, & puis un autre pied, & puis un troisieme pied, & de pied en pied je me suis trouvé vers elle mon chapeau sur mes deux mains.

LISETTE.

Après?....

ARLEQUIN.

Après, nous sommes entrés en conversation. Elle m'a dit; veux-tu que je te pardonne ce que

tu as fait. Tout comme il vous plaira, ai-je dit: Je n'ai rien à vous commander, ma bonne Dame. Elle a répondu: va-t-en dire à Hortense que ton maître, à qui on t'a permis de parler, t'a donné en secret ce billet pour elle. Tu me rapporteras sa réponse. Madame dormez en repos, & tenez-vous gaillarde: vous voyez le premier homme du monde pour donner une bourde, vous ne la donneriez pas mieux que moi; car je ments à faire plaisir, foi de garçon d'honneur.

LISETTE.

Vous avez pris le billet?

ARLEQUIN.

Oui, bien promptement.

LISETTE,

Et vous l'avez porté à Hortense?

ARLEQUIN.

Oui: mais la prudence m'a pris, & j'ai fait une réflexion. J'ai dit, par la mardi! c'est que cette Princesse avec Hortense veut éprouver si je serai encore un coquin.

LISETTE.

Hé bien! à quoi vous a conduit cette réflexion-là? Avez-vous dit à Hortense que ce billet venoit de la Princesse, & non pas de Monsieur Lélio?

ARLEQUIN.

Vous l'avez deviné, m'amie.

LISETTE.

Et vous croyez qu'Hortenſe eſt de concert avec la Princeſſe, & qu'elle lui rendra compte de votre ſincérité ?

ARLEQUIN.

Et quoi donc ? elle ne l'a pas dit : mais plus fin que moi n'eſt pas bête.

LISETTE.

Qu'a-t-elle répondu à votre meſſage ?

ARLEQUIN.

Oh ! elle a voulu m'enjôler, en me diſant que j'étois un honnête-garçon : enſuite elle a fait ſemblant de griffonner un papier pour Monſieur Lélio.

LISETTE.

Qu'elle vous a recommandé de lui rendre ?

ARLEQUIN.

Oui : mais il n'aura pas beſoin de lunettes pour le lire ; c'eſt encore une attrape qu'on me fait.

LISETTE.

Et qu'en ferez-vous donc ?

ARLEQUIN.

Je n'en sçais rien; mon cœur est dans l'embarras là-dessus.

LISETTE.

Il faut absolument le remettre à la Princesse, Arlequin; n'y manquez pas. Son intention n'étoit pas que vous avouassiez que ce billet venoit d'elle: par bonheur que votre aveu n'a servi qu'à persuader à Hortense qu'elle pouvoit se fier à vous; peut-être même ne vous auroit-elle pas donné un billet pour Lélio sans cela: votre imprudence a réussi; mais, encore une fois, remettez la réponse à la Princesse; elle ne vous pardonnera qu'à ce prix.

ARLEQUIN.

Votre foi?

LISETTE.

J'entends du bruit; c'est peut-être elle qui vient pour vous le demander. Adieu; vous me direz ce qui en sera arrivé.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

TANTÔT on vouloit m'emprisonner pour une fourberie; & à cette heure pour une fourberie, on me pardonne. Quel galimathias que l'honneur de ce pays-ci!

LA PRINCESSE.

As-tu vu Hortense?

ARLEQUIN.

Oui, Madame; je lui ai menti, suivant votre ordonnance.

LA PRINCESSE.

A-t-elle fait réponse?

ARLEQUIN.

Notre tromperie va à merveille; j'ai un billet doux pour Monsieur Lélio.

LA PRINCESSE.

Juste Ciel! donne vîte & retire-toi.

ARLEQUIN, *après avoir fouillé dans toutes ses poches, les vuide, & en tire toutes sortes de brimborions.*

Ah! le maudit Tailleur! qui m'a fait des poches percées. Vous verrez que la Lettre aura passé par ce trou là. Attendez, attendez, j'oubliois une poche; la voilà. Non: peut-être que je l'aurai oublié à l'Office, où j'ai été pour me rafraîchir.

LA PRINCESSE.

Va la chercher, & me l'apporte sur le champ.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, *seule.*

INDIGNE amie, tu lui fais réponse, & me voici convaincue de ta trahison: tu ne l'aurois jamais avoué sans ce malheureux stratagême qui ne m'instruit que trop. Allons, poursuivons mon projet, privons l'ingrat de ses honneurs; qu'il ait la douleur de voir son ennemi en sa place, promettons ma main au Roi de Castille, & punissons après les deux perfides de la honte dont ils me couvrent. La voici; contraignons-nous en attendant le billet qui doit la convaincre.

SCENE V.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

HORTENSE.

JE me rends à vos ordres, Madame; on m'a dit que vous vouliez me parler.

LA PRINCESSE.

Vous jugez bien que dans l'état où je ſuis, j'ai beſoin de conſolation, Hortenſe; & ce n'eſt qu'à vous ſeule que je puiſſe ouvrir mon cœur.

HORTENSE.

Hélas! Madame, je n'ôſe vous aſſurer que vos chagrins ſont les miens.

LA PRINCESSE, *à part.*

Je le ſçais bien, perfide.... (*haut.*) Je vous ai confié mon ſecret comme à la ſeule amie que j'aie au monde. Lélio ne m'aime point, vous le ſçavez.

HORTENSE.

On auroit de la peine à ſe l'imaginer; & à votre place, je voudrois encore m'éclaircir. Il

entre peut-être dans son cœur plus de timidité que d'indifférence.

LA PRINCESSE.

De la timidité, Madame! votre amitié pour moi vous fournit des motifs de consolation bien foibles, ou vous êtes bien distraite.

HORTENSE.

On ne peut être plus attentive que je le suis, Madame.

LA PRINCESSE.

Vous oubliez pourtant les obligations que je vous ai : lui, n'ôser me dire qu'il m'aime! Eh! ne l'avez-vous pas informé de ma part des sentiments que j'avois pour lui?

HORTENSE.

J'y pensois tout-à-l'heure, Madame : mais je crains de l'en avoir mal informé. Je parlois pour une Princesse; la matiere étoit délicate. Je vous aurai peut-être un peu trop ménagée, je me serai expliquée d'une maniere obscure : Lélio ne m'aura pas entendue; & ce sera ma faute.

LA PRINCESSE.

Je crains, à mon tour, que votre ménagement pour moi n'ait été plus loin que vous ne dites : peut-être ne l'avez-vous pas entretenu de

mes ſentiments; peut-être l'avez-vous trouvé prévenu pour une autre; & vous qui prenez à mon cœur un intérêt ſi tendre, ſi généreux, vous m'avez fait un myſtere de tout ce qui s'eſt paſſé. C'eſt une diſcrétion prudente, dont je vous crois très-capable.

HORTENSE.

Je lui ai dit que vous l'aimiez, Madame; ſoyez-en perſuadée.

LA PRINCESSE.

Vous lui avez dit que l'aimois; & il ne vous a pas entendue, dites-vous! ce n'eſt pourtant pas s'expliquer d'une maniere énigmatique. Je ſuis outrée, trahie, mépriſée, & par qui, Hortenſe?

HORTENSE.

Madame, je puis vous être importune en ce moment-ci; je me retirerai, ſi vous voulez.

LA PRINCESSE.

C'eſt moi qui vous ſuis à charge; notre converſation vous fatigue, je le ſens bien: mais cependant reſtez, vous me devez un peu de complaiſance.

HORTENSE.

Hélas! Madame, ſi vous liſiez dans mon cœur, vous verriez combien vous m'inquiettez.

LA PRINCESSE, *à part.*

Ah ! je n'en doute pas.... Arlequin ne vient point... (*haut.*) Calmez cependant vos inquiétudes ſur mon compte : ma ſituation eſt triſte, à la vérité : j'ai été le jouet de l'ingratitude & de la perfidie ; mais j'ai pris mon parti. Il ne me reſte plus qu'à découvrir ma rivale, & cela va être fait. Vous auriez pu me la faire connoître, ſans doute ; mais vous la trouvez trop coupable, & vous avez raiſon.

HORTENSE.

Votre rivale ! mais en avez-vous une, ma chere Princeſſe ? Ne ſeroit-ce pas moi que vous ſoupçonneriez encore ? parlez-moi franchement, c'eſt moi : vos ſoupçons continuent. Lélio, diſiez-vous tantôt, m'a regardée pendant la fête ; Arlequin en dit autant : vous me condamnez là-deſſus ; vous n'enviſagez que moi : voilà comment l'amour juge. Mais mettez-vous l'eſprit en repos ; ſouffrez que je me retire, comme je le voulois. Je ſuis prête à partir tout-à-l'heure : indiquez-moi l'endroit où vous voulez que j'aille. Otez-moi la liberté, s'il eſt néceſſaire ; rendez-la enſuite à Lélio, faites-lui un accueil obligeant, rejettez ſa détention ſur quelques faux avis ; montrez-lui dès aujourd'hui plus d'eſtime, plus d'amitié que jamais, & de

cette amitié qui le frappe, qui l'avertiſſe de vous étudier: & dans trois jours, dans vingt-quatre heures peut-être ſçaurez-vous à quoi vous en tenir avec lui. Vous voyez comment je m'y prends avec vous; voilà de mon côté tout ce que je puis faire. Je vous offre tout ce qui dépend de moi pour vous calmer, bien mortifiée de n'en pouvoir faire davantage.

LA PRINCESSE.

Non, Madame, la vérité même ne peut s'expliquer d'une maniere plus naïve. Et que feroit-ce donc que votre cœur, ſi vous étiez coupable après cela? Calmez-vous, j'attends des preuves inconteſtables de votre innocence. A l'égard de Lélio, je donne ſa place à Frédéric, qui n'a péché, j'en ſuis ſûre, que par excès de zèle. Je l'ai envoyé chercher, & je veux le charger du ſoin de mettre Lélio où il ne pourra me nuire. Il m'échapperoit s'il étoit libre, & me rendroit la fable de toute la terre.

HORTENSE.

Ah! voilà d'étranges réſolutions, Madame.

LA PRINCESSE.

Elles ſont judicieuſes.

SCENE

SCENE VI.

LA PRINCESSE, HORTENSE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MADAME, c'eſt-là le billet que Madame Hortenſe m'a donné..... la voilà pour le dire elle-même.

HORTENSE.

O Ciel!

LA PRINCESSE.

Va-t-en.

(Il s'en-va.)

HORTENSE.

Souvenez-vous que vous êtes généreuſe.

LA PRINCESSE *lit.*

« Arlequin eſt le ſeul par qui je puiſſe vous » avertir de ce que j'a à vous dire, tout dan- » gereux qu'il eſt peut-être de s'y fier. Il vient » de me donner une preuve de fidélité, ſur laquelle » je crois pouvoir haſarder ce billet pour vous,

» dans le péril où vous êtes. Demandez à parler » à la Princeſſe, plaignez-vous avec douleur de » votre ſituation; calmez ſon cœur, & n'oubliez » rien de ce qui pourra lui faire eſpérer qu'elle » touchera le vôtre.... Devenez libre, ſi vous » voulez que je vive; fuyez après, & laiſſez à » mon amour le ſoin d'aiſurer mon bonheur & le » vôtre ».

LA PRINCESSE *continue.*

Je ne ſçais où j'en ſuis.

HORTENSE.

C'eſt lui qui m'a ſauvé la vie.

LA PRINCESSE.

Et c'eſt vous qui m'arrachez la mienne. Adieu; je vais me réſoudre à ce que je dois faire.

HORTENSE.

Arrêtez un moment, Madame: je ſuis moins coupable que vous ne penſez....Elle fuit.... elle ne m'écoute point. Cher Prince, qu'allez-vous devenir?... Je me meurs; c'eſt moi, c'eſt mon amour qui vous perd! Mon amour! ah! juſte Ciel! mon ſort ſera-t-il de vous faire périr? cherchons-lui par-tout du ſecours. Voici Frédéric; eſſayons de le gagner lui-même.

SCENE VIII.

FRÉDÉRIC, HORTENSE.

HORTENSE.

SEIGNEUR, je vous demande un moment d'entretien.

FRÉDÉRIC.

J'ai ordre d'aller trouver la Princeſſe, Madame.

HORTENSE.

Je le ſçais, & je n'ai qu'un mot à vous dire. Je vous apprends que vous allez remplir la place de Lélio.

FRÉDÉRIC.

Je l'ignorois : mais ſi la Princeſſe le veut, il faudra bien obéir.

HORTENSE.

Vous haïſſez Lélio : il ne mérite plus votre haîne, il eſt à plaindre aujourd'hui.

FRÉDÉRIC.

J'en ſuis fâché : mais ſon malheur ne me ſur-

prend point ; il devoit même lui arriver plutôt. Sa conduite étoit si hardie....

HORTENSE.

Moins que vous ne croyez, Seigneur ; c'est un homme estimable, plein d'honneur.

FRÉDÉRIC.

A l'égard de l'honneur, je n'y touche pas. J'attends toujours à la derniere extrémité pour décider contre les gens là-dessus.

HORTENSE.

Vous ne le connoissez pas ; soyez persuadé qu'il n'avoit nulle intention de vous nuire.

FRÉDÉRIC.

J'aurois besoin pour cet article-là d'un peu plus de crédulité que je n'en ai, Madame.

HORTENSE.

Laissons donc cela, Seigneur ; mais me croyez-vous sincere?

FRÉDÉRIC.

Oui, Madame, très-sincere ; c'est un titre que je ne pourrois vous disputer sans injustice. Tantôt, quand je vous ai demandé votre protection, vous m'avez donné des preuves de franchise qui ne souffrent pas un mot de réplique.

HORTENSE.

Je vous regardois alors comme l'auteur d'une intrigue qui m'étoit fâcheuse : mais achevons. La Princesse a des desseins contre Lélio, dont elle doit vous charger : détournez-la de ses desseins, obtenez d'elle que Lélio sorte dès-à-présent de ses Etats ; vous n'obligerez point un ingrat. Ce service que vous lui rendrez, que vous me rendrez à moi-même, le fruit n'en sera pas borné pour vous au seul plaisir d'avoir fait une bonne action. Je vous en garantis des récompenses au-dessus de ce que vous pourriez vous imaginer ; & telles enfin que je n'ôse vous le dire.

FRÉDÉRIC.

Des récompenses, Madame ! Quand j'aurois l'âme intéressée, que pourrois-je attendre de Lélio ? Mais, grâces au Ciel, je n'envie ni ses biens, ni ses emplois. J'en accepterai l'embarras, s'il le faut, par dévouement aux intérêts de la Princesse : à l'égard de ses biens, l'acquisition en a été trop aisée à faire ; je n'en voudrois pas, quand il ne tiendroit qu'à moi de m'en saisir : je rougirois de les mêler avec les miens : c'est à l'Etat qu'ils appartiennent, & c'est à l'Etat à les reprendre.

HORTENSE.

Ah, Seigneur! que l'Etat s'en saisisse, de ces biens dont vous parlez, si on les lui trouve.

FRÉDÉRIC.

Si on les lui trouve! c'est fort-bien dit, Madame; car les aventuriers prennent leurs mesures. Il est vrai que, lorsqu'on les tient, on peut les engager à révéler leur secret.

HORTENSE.

Si vous sçaviez de qui vous parlez, vous changeriez bien de langage : je n'ôse en dire plus, je jetterois peut-être Lélio dans un nouveau péril. Quoi qu'il en soit, les avantages que vous trouveriez à le servir, n'ont point de rapport à sa fortune présente : ceux dont je vous entretiens, sont d'une autre sorte, & bien supérieurs. Je vous le répéte; vous ne ferez jamais rien qui puisse vous en apporter de si grands, je vous en donne ma parole; croyez-moi, vous m'en remercierez.

FRÉDERIC.

Madame, modérez l'intérêt que vous prenez à lui; supprimez des promesses dont vous ne remarquez pas l'excès, & qui se décréditent d'elles-mêmes. La Princesse a fait arrêter Lélio, & elle

ne pouvoit se déterminer à rien de plus sage. Si, avant que d'en venir là, elle m'avoit demandé mon avis, ce qu'elle a fait, j'aurois cru, je vous jure, être obligé en conscience de lui conseiller de le faire. Cela posé, vous voyez quel est mon devoir dans cette occasion-ci, Madame; la conséquence est aisée à tirer.

HORTENSE.

Très-aisée, Seigneur Frédéric; vous avez raison : dès que vous me renvoyez à votre conscience, tout est dit : je sçais quelle espece de devoirs sa délicatesse peut vous dicter.

FRÉDÉRIC.

Sur ce pied-là, Madame, loin de conseiller à la Princesse de laisser échapper un homme aussi dangereux que Lélio, & qui pourroit le devenir encore, vous approuverez que je lui montre la nécessité qu'il y a de m'en laisser disposer d'une maniere qui sera douce pour Lélio, & qui pourtant remédiera à tout.

HORTENSE.

Qui remédiera à tout !... (*à part.*) Le scélérat ! (*haut.*) Je suis curieuse, Seigneur Frédéric, de sçavoir par quelles voies vous rendriez Lélio suspect; voyons de grâce jusqu'où l'industrie de

votre iniquité pourroit tromper la Princesse sur un homme aussi ennemi du mal que vous l'êtes du bien: car voilà son portrait & le vôtre.

FRÉDÉRIC.

Vous vous emportez sans sujet, Madame; encore une fois, cachez vos chagrins sur le sort de cet inconnu; ils vous feroient tort, & je ne voudrois pas que la Princesse en fût informée. Vous êtes du sang de nos Souverains : Lélio travailloit à se rendre maître de l'Etat; son malheur vous consterne : tout cela ameneroit des réflexions qui pourroient vous embarrasser.

HORTENSE.

Allez, Frédéric, je ne vous demande plus rien: vous êtes trop méchant pour être à craindre; votre méchanceté vous met hors d'état de nuire à d'autres qu'à vous-même. A l'égard de Lélio, sa destinée, non plus que la mienne, ne relevera jamais de la lâcheté de vos pareils.

FRÉDÉRIC.

Madame, je crois que vous voudrez bien me dispenser d'en écouter davantage: je puis me passer de vous entendre achever mon éloge. Voici Monsieur l'Ambassadeur, & vous me permettrez de le joindre.

SCENE VII.

L'AMBASSADEUR, HORTENSE, FRÉDÉRIC.

HORTENSE.

IL me fera raiſon de vos refus. Seigneur, daignez m'accorder une grâce; je vous la demande avec la confiance que l'Ambaſſadeur d'un Roi ſi vanté me paroît mériter. La Princeſſe eſt irritée contre Lélio; elle a deſſein de le mettre entre les mains du plus grand ennemi qu'il ait ici, c'eſt Frédéric. Je réponds cependant de ſon innocence: vous en dirai-je encore plus, Seigneur? Lélio m'eſt cher; c'eſt un aveu que je donne au péril où il eſt, le temps vous prouvera que j'ai pu le faire. Sauvez Lélio, Seigneur; engagez la Princeſſe à vous le confier. Vous ſerez charmé de l'avoir ſervi quand vous le connoîtrez, & le Roi de Caſtille même vous ſçaura gré du ſervice que vous lui rendrez.

FRÉDÉRIC.

Dès que Lélio eſt déſagréable à la Princeſſe,

& qu'elle l'a jugé coupable, Monſieur l'Ambaſſadeur n'ira point lui faire une priere qui lui déplairoit.

L'AMBASSADEUR.

J'ai meilleure opinion de la Princeſſe; elle ne déſapprouvera pas une action qui d'elle-même eſt louable. Oui, Madame; la confiance que vous avez en moi, me fait honneur. Je ferai tous mes efforts pour la rendre heureuſe.

HORTENSE.

Je vois la Princeſſe qui arrive; & je me retire, ſûre de vos bontés.

SCENE IX.

LA PRINCESSE, FRÉDÉRIC, L'AMBASSADEUR.

LA PRINCESSE.

Qu'on diſe à Hortenſe de venir, & qu'on amene Lélio.

L'AMBASSADEUR.

Madame, puis-je eſpérer que vous voudrez bien obliger le Roi de Caſtille? Ce Prince, en

me chargeant des intérets de ſon cœur auprès de vous, m'a recommandé encore d'être ſecourable à tout le monde ; c'eſt donc en ſon nom que je vous prie de pardonner à Lélio les ſujets de colere que vous pouvez avoir contre lui. Quoiqu'il ait mis quelque obſtacle aux deſirs de mon maître, il faut que je lui rende juſtice : il m'a paru très-eſtimable ; & je ſaiſis avec plaiſir l'occaſion qui s'offre de lui être utile.

FRÉDÉRIC.

Rien de plus beau que ce que fait Monſieur l'Ambaſſadeur pour Lélio, Madame ; mais je m'expoſe encore à vous dire qu'il y a du riſque à le rendre libre.

L'AMBASSADEUR.

Je le crois incapable de rien de criminel.

LA PRINCESSE.

Laiſſez-nous, Frédéric.

FRÉDERIC.

Souhaitez-vous que je revienne, Madame ?

LA PRINCESSE.

Il n'eſt pas néceſſaire.

SCENE X.

L'AMBASSADEUR, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

LA priere que vous me faites auroit suffi, Monsieur, pour m'engager à rendre la liberté à Lélio, quand même je n'y aurois pas été déterminée : mais votre recommandation doit hâter mes résolutions, & je ne l'envoie chercher que pour vous satisfaire.

SCENE DERNIERE.

LÉLIO, HORTENSE, *entrent.*

LA PRINCESSE.

LÉLIO, je croyois avoir à me plaindre de vous : mais je me suis détrompée. Pour vous faire oublier le chagrin que je vous ai donné,

vous aimez Hortense, elle vous aime, & je vous unis ensemble. (*A l'Ambassadeur.*) Pour vous, Monsieur, qui m'avez priée si généreusement de pardonner à Lélio, vous pouvez informer le Roi votre maître, que je suis prête à recevoir sa main, & à lui donner la mienne. J'ai grande idée d'un Prince qui sçait se choisir des Ministres aussi estimables que vous l'êtes; & son cœur......

L'AMBASSADEUR.

Madame, il ne me siéroit pas d'en entendre davantage : c'est le Roi de Castille lui-même qui reçoit le bonheur dont vous le comblez.

LA PRINCESSE.

Vous, Seigneur ! ma main est bien dûe à un Prince qui la demande d'une maniere si galante & si peu attendue.

LÉLIO.

Pour moi, Madame, il ne me reste plus qu'à vous jurer une reconnoissance éternelle. Vous trouverez dans le Prince de Léon tout le zele qu'il eut pour vous en qualité de Ministre. Je me flatte qu'à son tour le Roi de Castille voudra bien accepter mes remerciemens.

LE ROI DE CASTILLE.

Prince, votre rang ne me surprend point: il

répond aux ſentiments que vous m'avez montrés.

LA PRINCESSE, *à Hortenſe.*

Allons, Madame, de ſi grands évènements méritent bien qu'on ſe hâte de les terminer.

ARLEQUIN.

Pourtant ſans moi, il y auroit eu encore du tapage.

LELIO.

Suis-moi; j'aurai ſoin de toi.

FIN.

LA FAUSSE SUIVANTE,

OU

LE FOURBE PUNI,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Représentée par les Comédiens Italiens.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LÉLIO.

LE CHEVALIER.

TRIVELIN, Valet du Chevalier.

ARLEQUIN, Valet de Lélio.

FRONTIN, autre Valet du Chevalier.

PAYSANS & PAYSANNES.

DANSEURS & DANSEUSES.

La Scene est devant le Château de la Comtesse.

LA

LA FAUSSE SUIVANTE

OU

LE FOURBE PUNI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, TRIVELIN.

FRONTIN.

JE pense que voilà le Seigneur Trivelin: c'est lui-même. Eh! comment te portes-tu, mon cher ami?

TRIVELIN.

A merveille, mon cher Frontin, à merveille. Je n'ai rien perdu des vrais biens que tu me connoiſſois; ſanté admirable, & grand appétit. Mais toi, que fais-tu à préſent? Je t'ai vu dans un petit négoce qui t'alloit bientôt rendre citoyen de Paris: l'as-tu quitté?

FRONTIN.

Je ſuis culbuté, mon enfant: mais toi-même, comment la fortune t'a-t-elle traité depuis que je ne t'ai vu?

TRIVELIN.

Comme tu ſçais qu'elle traite tous les gens de mérite.

FRONTIN.

Cela veut dire très-mal?

TRIVELIN.

Oui. Je lui ai pourtant une obligation: c'eſt qu'elle m'a mis dans l'habitude de me paſſer d'elle. Je ne ſens plus ſes diſgrâces, je n'envie point ſes faveurs; & cela me ſuffit: un homme raiſonnable n'en doit pas demander davantage. Je ne ſuis pas heureux; mais je ne me ſoucie pas de l'être. Voilà ma façon de penſer.

FRONTIN.

Diantre ! je t'ai toujours connu pour un garçon d'esprit, & d'une intrigue admirable ; mais je n'aurois jamais soupçonné que tu deviendrois Philosophe. Malpeste ! que tu es avancé ! tu méprises déja les biens de ce monde !

TRIVELIN.

Doucement, mon ami, doucement : ton admiration me fait rougir, j'ai peur de ne la pas mériter. Le mépris que je crois avoir pour les biens, n'est peut-être qu'un beau verbiage ; &, à te parler confidemment, je ne conseillerois encore à personne de laisser les siens à la discrétion de ma Philosophie. J'en prendrois, Frontin, je le sens bien ; j'en prendrois à la honte de mes réflexions. Le cœur de l'homme est un grand fripon.

FRONTIN.

Hélas ! je ne sçaurois nier cette vérité-là, sans blesser ma conscience.

TRIVELIN.

Je ne le dirois pas à tout le monde ; mais je sçais bien que je ne parle pas à un profane.

FRONTIN.

Eh ! dis moi, mon ami ; qu'est-ce que c'est que ce paquet-là que tu portes ?

TRIVELIN.

C'eſt le triſte bagage de ton ſerviteur; ce paquet enferme toutes mes poſſeſſions.

FRONTIN.

On ne peut pas les accuſer d'occuper trop de terrein.

TRIVELIN.

Depuis quinze ans que je roule dans le monde, tu ſçais combien je me ſuis tourmenté; combien j'ai faits d'efforts pour arriver à un état fixe. J'avois entendu dire que les ſcrupules nuiſoient à la fortune; je fis trève avec les miens, pour n'avoir rien à me reprocher. Etoit-il queſtion d'avoir de l'honneur? j'en avois. Falloit-il être fourbe? j'en ſoupirois, mais j'allois mon train. Je me ſuis vu quelquefois à mon aiſe; mais le moyen d'y reſter avec le jeu, le vin & les femmes? Comment ſe mettre à l'abri de ces fléaux-là?

FRONTIN.

Cela eſt vrai.

TRIVELIN.

Que te dirai-je enfin? tantôt maître, tantôt valet; toujours prudent, toujours induſtrieux; ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes-gens par goût; traité poliment ſous une figure,

menacé d'étrivieres ſous une autre; changeant à propos de métier, d'habit, de caracteres, de mœurs; riſquant beaucoup; réſiſtant peu; libertin dans le fond; réglé dans la forme; démaſqué par les uns, ſoupçonné par les autres, à la fin équivoque à tout le monde : j'ai tâté de tout. Je dois par-tout. Mes créanciers ſont de deux eſpeces: les uns ne ſçavent pas que je leur dois; les autres le ſçavent & le ſçauront long-temps. J'ai logé par-tout, ſur le pavé, chez l'aubergiſte, au cabaret, chez le bourgeois, chez l'homme de qualité, chez moi: chez la Juſtice, qui m'a ſouvent recueilli dans mes malheurs; mais ſes appartements ſont trop triſtes, & je n'y faiſois que des retraites: enfin, mon ami, après quinze ans de ſoins, de travaux & de peines, ce malheureux paquet eſt tout ce qui me reſte; voilà ce que le monde m'a laiſſé. L'ingrat! après ce que j'ai fait pour lui! Tout ce paquet ne vaut pas une piſtole.

FRONTIN.

Ne t'afflige point, mon ami. L'article de ton récit qui m'a paru le plus déſagréable, ce ſont les retraites chez la Juſtice; mais ne parlons plus de cela. Tu arrives à propos; j'ai un parti à te propoſer. Cependant qu'as-tu fait depuis deux ans que je ne t'ai vu? & d'où ſors-tu à préſent?

TRIVELIN.

Primò. Depuis que je ne t'ai vu, je me suis jetté dans le service.

FRONTIN.

Je t'entends; tu t'es fait soldat: ne serois-tu pas déserteur par hasard?

TRIVELIN.

Non, mon habit d'ordonnance étoit une livrée.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN.

Avant que de me réduire tout-à-fait à cet état humiliant, je commençai par vendre ma garde-robe.

FRONTIN.

Toi, une garde-robe?

TRIVELIN.

Oui, c'étoient trois ou quatre habits que j'avois trouvés convenables à ma taille chez les Fripiers, & qui m'avoient servi à figurer en honnête-homme: je crus devoir m'en défaire, pour perdre de vue tout ce qui pouvoit me rappeller ma grandeur passée. Quand on renonce à la vanité, il n'en faut pas faire à deux fois. Qu'est-ce que c'est que se ménager des ressources? Point de quartier; je vendis tout: ce n'est pas assez, j'allai tout boire.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN.

Oui, mon ami, j'eus le courage de faire deux ou trois débauches ſalutaires, qui me vuiderent ma bourſe & me garantirent ma perſévérance dans la condition que j'allois embraſſer; de ſorte que j'avois le plaiſir de penſer en m'enivrant que c'étoit la raiſon qui me verſoit à boire. Quel nectar! Enſuite, un beau matin, je me trouvai ſans un ſol: comme j'avois beſoin d'un prompt ſecours, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre, un de mes amis que je rencontrai me propoſa de me mener chez un honnête particulier qui étoit marié, & qui paſſoit ſa vie à étudier des langues mortes; cela me convenoit aſſez, car j'ai de l'étude. Je reſtai donc chez lui. Là, je n'entendis parler que de Sciences: & je remarquai que mon maître étoit épris de paſſion pour certains quidams, qu'il appelloit des Anciens, & qu'il avoit une ſouveraine antipathie pour d'autres, qu'il appelloit des Modernes: je me fis expliquer tout cela.

FRONTIN.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que les Anciens & les Modernes?

TRIVELIN.

Des anciens... Attends ; il y en a un dont je sçais le nom, & qui est le capitaine de la bande ; c'est comme qui te diroit un Homere. Connois-tu cela ?

FRONTIN.

Non.

TRIVELIN.

C'est dommage ; car c'étoit un homme qui parloit bien grec.

FRONTIN.

Il n'étoit donc pas François cet homme-là ?

TRIVELIN.

Oh ! que non : je pense qu'il étoit de Québec, quelque part dans cette Egypte ; & qu'il vivoit du temps du déluge. Nous avons encore de lui de fort belles Satyres ; & mon maître l'aimoit beaucoup, lui & tous les honnêtes gens de son temps ; comme Virgile, Néron, Plutarque, Ulysse & Diogene.

FRONTIN.

Je n'ai jamais entendu parler de cette race-là : mais voilà de vilains noms.

TRIVELIN.

De vilains noms ! c'est que tu n'y es pas accoutumé. Sçais-tu bien qu'il y a plus d'esprit dans ces noms-là que dans le Royaume de France ?

FRONTIN.

Je le crois. Et que veulent dire les Modernes?

TRIVELIN.

Tu m'écartes de mon sujet; mais n'importe: les Modernes, c'est comme qui diroit.... toi, par exemple.

FRONTIN.

Ho, ho! je suis un Moderne, moi!

TRIVELIN.

Oui, vraiment, tu es un Moderne, & des plus Modernes: il n'y a que l'enfant qui vient de naître qui l'est plus que toi; car il ne fait que d'arriver.

FRONTIN.

Eh! pourquoi ton maître nous haïssoit-il.

TRIVELIN.

Parce qu'il vouloit qu'on eût quatre-mille ans sur la tête pour valoir quelque chose. Oh! moi, pour gagner son amitié, je me mis à admirer tout ce qui me paroissoit ancien; j'aimois les vieux meubles, je louois les vieilles modes, les vieilles especes, les médailles, les lunettes; je me coiffois chez les crieuses de vieux chapeaux; je n'avois commerce qu'avec des vieillards: il étoit charmé de mes inclinations; j'avois la clef de la cave, où logeoit un certain vin vieux qu'il appelloit son vin

grec : il m'en donnoit quelquefois, & j'en détournois aussi quelques bouteilles, par amour louable pour tout ce qui étoit vieux ; non que je négligeâsse le vin nouveau : je n'en demandois point d'autre à sa femme, qui vraiment estimoit bien autrement les Modernes que les Anciens ; &, par complaisance pour son goût, j'en emplissois aussi quelques bouteilles, sans lui en faire ma cour.

FRONTIN.

A merveille.

TRIVELIN.

Qui n'auroit pas cru que cette conduite auroit dû me concilier ces deux esprits ? Point du tout ; ils s'apperçurent du ménagement judicieux que j'avois pour chacun d'eux ; ils m'en firent un crime. Le mari crut les Anciens insultés par la quantité du vin nouveau que j'avois bu : il m'en fit mauvaise mine. La femme me chicana sur le vin vieux ; j'eus beau m'excuser, les gens de parti n'entendent point de raison : il fallut les quitter, pour avoir voulu me partager entre les Anciens & les Modernes. Avois-je tort ?

FRONTIN.

Non : tu avois observé toutes les regles de la prudence humaine. Mais je ne puis en écouter

davantage. Je dois aller coucher ce ſoir à Paris, où l'on m'envoie; & je cherchois quelqu'un qui tînt ma place auprès de mon maître pendant mon abſence; veux-tu que je te préſente?

TRIVELIN.

Oui-dà. Et qu'eſt-ce que c'eſt que ton maître? fait-il bonne chere? car dans l'état où je ſuis, j'ai beſoin d'une bonne cuiſine.

FRONTIN.

Tu ſeras content; tu ſerviras la meilleure fille....

TRIVELIN.

Pourquoi donc l'appelles-tu ton maître?

FRONTIN.

Ah! foin de moi! Je ne ſçais ce que je dis, je rêve à autre choſe.

TRIVELIN.

Tu me trompes, Frontin.

FRONTIN.

Ma foi, oui, Trivelin. C'eſt une fille habillée en homme dont il s'agit. Je voulois te le cacher; mais la vérité m'eſt échappée; & je me ſuis blouſé comme un ſot. Sois diſcret, je te prie.

TRIVELIN.

Je le ſuis dès le berceau. C'eſt donc une in-

trigue que vous conduisez tous deux ici, cette fille-là & toi.

FRONTIN.

Oui. (*à part.*) Cachons-lui son rang. Mais la voilà qui vient; retire-toi à l'écart, afin que je lui parle.

SCENE II.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

EH bien! m'avez-vous trouvé un domestique?

FRONTIN.

Oui, Mademoiselle: j'ai rencontré...

LE CHEVALIER.

Vous m'impatientez avec votre demoiselle: ne sçauriez-vous m'appeller Monsieur?

FRONTIN.

Je vous demande pardon, Mademoiselle... je veux dire, Monsieur. J'ai trouvé un de mes amis qui est fort brave garçon: il sort actuellement de chez un bourgeois de campagne qui vient de mourir;

& il eſt là qui attend que je l'appelle pour vous offrir ſes reſpects.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez peut-être pas eu l'imprudence de lui dire qui j'étois.

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, mettez-vous l'eſprit en repos ; je ſçais garder un ſecret, (*bas.*) pourvu qu'il ne m'échappe pas. (*haut.*) Souhaitez-vous que mon ami s'approche.

LE CHEVALIER.

Je le veux bien ; mais partez ſur le champ pour Paris.

FRONTIN.

Je n'attends que vos dépêches.

LE CHEVALIER.

Je ne trouve point à propos de vous en donner, vous pourriez les perdre. Ma ſœur à qui je les adreſſerois pourroit les égarer auſſi, & il n'eſt pas beſoin que mon aventure ſoit ſçue de tout le monde. Voici votre commiſſion, écoutez-moi. Vous direz à ma ſœur, qu'elle ne ſoit point en peine de moi : qu'à la derniere partie de bal où mes amies m'amenerent dans le déguiſement où me voilà, le haſard me fit connoître le Gen-

tilhomme que je n'avois jamais vu, qu'on disoit être encore en Province; & qui est ce Lélio avec qui par lettres le mari de ma sœur a presqu'arrêté mon mariage: que, surprise de le trouver à Paris sans que nous le sçussions, & le voyant avec une dame, je résolus sur le champ de profiter de mon déguisement pour me mettre au fait de l'état de son cœur & de son caractere: qu'enfin nous liâmes amitié ensemble aussi promptement que des cavaliers peuvent le faire; & qu'il m'engagea à le suivre le lendemain à une partie de campagne chez la Dame avec qui il étoit, & qu'un de ses parents accompagnoit: que nous y sommes actuellement: que j'ai déja découvert des choses qui méritent que je les suive avant que de me déterminer à épouser Lélio: que je n'aurai jamais d'intérêt plus sérieux. Partez; ne perdez point de temps. Faites venir ce domestique que vous avez arrêté: dans un instant, j'irai voir si vous êtes parti.

SCENE III.

LE CHEVALIER, *seul.*

JE regarde le moment où j'ai connu Lélio, comme une faveur du Ciel dont je veux profiter, puisque je suis ma maitresse, & que je ne dépends de personne. L'aventure où je me suis mise, ne surprendra point ma sœur : elle sçait la singularité de mes sentiments. J'ai du bien ; il s'agit de le donner avec ma main & mon cœur : ce sont de grands présens ; & je veux sçavoir à qui je les donne.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, FRONTIN, TRIVELIN.

FRONTIN, *au Chevalier.*

LE voilà, Monsieur. (*bas à Trivelin.*) Garde-moi le secret.

TRIVELIN.

Je te le rendrai mot pour mot, comme tu me l'as donné, quand tu voudras.

SCENE V.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

LE CHEVALIER.

APPROCHEZ; comment vous appellez-vous?

TRIVELIN.

Comme vous voudrez, Monſieur; Bourguignon, Champagne, Poitevin, Picard, tout cela m'eſt indifférent: le nom ſous lequel j'aurai l'honneur de vous ſervir, ſera toujours le plus beau nom du monde.

LE CHEVALIER.

Sans compliment, quel eſt le tien à toi?

TRIVELIN.

Je vous avoue que je ferois quelque difficulté de le dire, parce que dans ma famille je ſuis le premier du nom qui n'ait pas diſpoſé de la couleur de ſon habit: mais peut-on porter rien de plus

plus galant que vos couleurs ? Il me tarde d'en être chamarré sur toutes les coutures.

LE CHEVALIER, *à part.*

Qu'est-ce que c'est que ce langage-là ? Il m'inquiète.

TRIVELIN.

Cependant, Monsieur, j'aurai l'honneur de vous dire que je m'appelle Trivelin. C'est un nom que j'ai reçu de pere en fils très-correctement, & dans la derniere fidélité ; & de tous les Trivelins qui furent jamais, votre serviteur en ce moment s'estime le plus heureux.

LE CHEVALIER.

Laissez-là vos politesses. Un maître ne demande à son valet que l'attention dans ce à quoi il l'emploie.

TRIVELIN.

Son valet ! le terme est dur ; il frappe mes oreilles d'un son disgracieux : ne purgera-t-on jamais le discours de tous ces noms odieux ?

LE CHEVALIER.

La délicatesse est singuliere !

TRIVELIN.

De grâce ajustons-nous, convenons d'une formule plus douce.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il se moque de moi. (*haut.*) Vous riez, je pense ?

TRIVELIN.

C'est la joie que j'ai d'être à vous, qui l'emporte sur sa petite mortification que je viens d'essuyer.

LE CHEVALIER.

Je vous avertis, moi, que je vous renvoie ; & que vous ne m'êtes bon à rien.

TRIVELIN.

Je ne vous suis bon à rien ! ah ! ce que vous dites-là ne peut pas être sérieux.

LE CHEVALIER.

(*A part.*) Cet homme-là est un extravagant. (*à Trivelin.*) Retirez-vous.

TRIVELIN.

Non, vous m'avez piqué ; je ne vous quitterai point, que vous ne soyez convenu avec moi que je vous suis bon à quelque chose.

LE CHEVALIER.

Retirez-vous, vous dis-je.

TRIVELIN.

Où vous attendrai-je ?

LE CHEVALIER.

Nulle part.

TRIVELIN.

Ne badinons point : le temps se passe, & nous ne décidons rien.

LE CHEVALIER.

Sçavez-vous bien, mon ami, que vous risquez beaucoup ?

TRIVELIN.

Je n'ai pourtant qu'un écu à perdre.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ce coquin-là m'embarrasse. (*Il fait comme s'il s'en-alloit.*) Il faut que je m'en-aille. (*haut.*) Tu me suis ?

TRIVELIN.

Vraiment oui, je soutiens mon caractere : ne vous ai-je pas dit que j'étois opiniâtre ?

LE CHEVALIER.

Insolent !

TRIVELIN.

Cruel !

LE CHEVALIER.

Comment, cruel !

TRIVELIN.

Oui, cruel ; c'est un reproche tendre que je

vous fais. Continuez, vous n'y êtes pas : j'en viendrai jusqu'aux soupirs; vos rigueurs me l'annoncent.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je ne sçais plus que penser de tout ce qu'il me dit.

TRIVELIN.

Ah, ah, ah! vous rêvez, mon cavalier, vous délibérez; votre ton baisse, vous devenez traitable, & nous nous accommoderons, je le vois bien. La passion que j'ai de vous servir est sans quartier : premierement cela est dans mon sang, je ne sçaurois me corriger.

LE CHEVALIER, *mettant la main sur la garde de son épée.*

Il me prend envie de te traiter comme tu le mérites.

TRIVELIN.

Fi! ne gesticulez point de cette maniere-là; ce geste-là n'est point de votre compétence. Laissez-là cette arme qui vous est étrangere. Votre œil est plus redoutable que ce fer inutile qui vous pend au côté.

LE CHEVALIER.

Ah! je suis trahie.

TRIVELIN.

Masque, venons au fait; je vous connoîs.

LE CHEVALIER.

Toi?

TRIVELIN.

Oui; Frontin vous connoissoit pour nous deux.

LE CHEVALIER.

Le coquin! Et t'a-t-il dit qui j'étois?

TRIVELIN.

Il m'a dit que vous étiez une fille, & voilà tout: & moi je l'ai cru; car je ne chicane pas sur la qualité de personne.

LE CHEVALIER.

Puisqu'il m'a trahie, il vaut autant que je t'instruise du reste.

TRIVELIN.

Voyons: pourquoi êtes-vous dans cet équipage-là?

LE CHEVALIER.

Ce n'est point pour faire du mal.

TRIVELIN.

Je le crois bien: si c'étoit pour cela, vous ne déguiseriez pas votre sexe; ce seroit perdre vos commodités.

LE CHEVALIER.

(*A part.*) Il faut le tromper. (*haut.*) Je t'avoue que j'avois envie de te cacher la vérité, parce que mon déguisement regarde une Dame de condition, ma maitresse, qui a des vues sur un M. Lélio, que tu verras, & qu'elle voudroit détacher d'une inclination qu'il a pour une Comtesse à qui appartient ce château.

TRIVELIN.

Eh! quelle espece de commission vous donne-t-elle auprès de ce Lélio? L'emploi me paroît gaillard, Soubrette de mon âme.

LE CHEVALIER.

Point du tout. Ma charge, sous cet habit-ci, est d'attaquer le cœur de la Comtesse. Je puis passer, comme tu vois, pour un assez joli Cavalier; & j'ai déja vu les yeux de la Comtesse s'arrêter plus d'une fois sur moi. Si elle vient à m'aimer, je la ferai rompre avec Lélio: il reviendra à Paris, on lui proposera ma maitresse qui y est; elle est aimable, il la connoît, & les noces seront bientôt faites.

TRIVELIN.

Parlons à présent à rez-de-chaussée. As-tu le cœur libre?

LE CHEVALIER.

Oui.

TRIVELIN.

Et moi aussi. Ainsi de compte arrêté, cela fait deux cœurs libres, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Ergò, je conclus que nos deux cœurs soient désormais camarades.

LE CHEVALIER.

Bon.

TRIVELIN.

Et je conclus encore, toujours aussi judicieusement, que, comme deux amis doivent s'obliger en tout ce qu'ils peuvent, tu m'avances deux mois de récompense sur l'exacte discrétion que je promets d'avoir. Je ne parle point du service domestique, que je te rendrai sur cet article: c'est à l'amour à me payer mes gages.

LE CHEVALIER, *lui donnant de l'argent.*

Tiens, voilà déjà six louis d'or d'avance pour ta discrétion; & en voilà déjà trois pour tes services.

TRIVELIN, *d'un air indifférent.*

J'ai aſſez de cœur pour refuſer ces trois derniers louis-là : mais donne; la main qui me les préſente, étourdit ma générosité.

LE CHEVALIER.

Voici Monſieur Lélio : retire-toi, & va-t-en m'attendre à la porte de ce Château où nous logeons.

TRIVELIN.

Souviens-toi, ma friponne, à ton tour, que je ſuis ton valet ſur la ſcène, & ton amant dans les couliſſes. Tu me donneras des ordres en public, & des ſentiments dans le tête-à-tête.

(Il ſe retire en arriere, quand Lélio entre avec Arlequin. Les valets, ſe rencontrant, ſe ſaluent.)

SCENE VI.

LÉLIO, LE CHEVALIER; ARLEQUIN, TRIVELIN, *derriere leurs maîtres.*

LÉLIO, *vient d'un air rêveur.*

LE CHEVALIER, *à part.*

Le voilà plongé dans une grande rêverie.

ARLEQUIN, *à Trivelin, derriere eux.*

Vous m'avez l'air d'un bon vivant.

TRIVÉLIN.

Mon air ne vous ment pas d'un mot, & vous êtes fort bon physionomiste.

LÉLIO, *se retournant vers Arlequin, & appercevant le Chevalier.*

Arlequin.... Ah! Chevalier, je vous cherchois.

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous, Lélio? je vous vois enveloppé dans une distraction qui m'inquiète.

LÉLIO.

Je vous dirai ce que c'est. (*à Arlequin.*) Arle-

quin, n'oublie pas d'avertir les Musiciens de se rendre ici tantôt.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur. (*à Trivelin.*) Allons boire pour faire aller notre amitié plus vîte.

TRIVELIN.

Allons, la recette est bonne; j'aime assez votre maniere de hâter le cœur.

SCENE VII.

LÉLIO, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH bien! mon cher, de quoi s'agit-il? qu'avez-vous? puis-je vous être utile à quelque chose?

LÉLIO.

Très-utile.

LE CHEVALIER.

Parlez.

LÉLIO.

Etes-vous mon ami?

LE CHEVALIER.

Vous méritez que je vous dise non, puisque vous me faites cette question-là.

LÉLIO.

Ne te fâche point, Chevalier ; ta vivacité m'oblige : mais passe-moi cette question-là, j'en ai encore une à te faire.

LE CHEVALIER.

Voyons.

LÉLIO.

Es-tu scrupuleux?

LE CHEVALIER.

Je le suis raisonnablement.

LÉLIO.

Voilà ce qu'il me faut : tu n'as pas un honneur mal entendu sur une infinité de bagatelles qui arrêtent les sots?

LE CHEVALIER, *à part*.

Fi! voilà un vilain début.

LÉLIO.

Par exemple, un amant qui dupe sa maitresse pour se débarrasser d'elle, en est-il moins honnête-homme à ton gré?

LE CHEVALIER.

Quoi! il ne s'agit que de tromper une femme?

LÉLIO.

Non, vraiment.

LE CHEVALIER.

De lui faire une perfidie?

LÉLIO.

Rien que cela.

LE CHEVALIER.

Je croyois pour le moins que tu voulois mettre le feu à une Ville. Eh ! comment donc! trahir une femme, c'est avoir une action glorieuse pardevers soi.

LÉLIO, *gaiement.*

Oh! parbleu; puisque tu le prends sur ce ton-là, je te dirai que je n'ai rien à me reprocher; & sans vanité, tu vois un homme couvert de gloire.

LE CHEVALIER, *étonné, & comme charmé.*

Toi, mon ami? Ah! je te prie, donne-moi le plaisir de te regarder à mon aise; laisse-moi contempler un homme chargé de crimes si honorables. Ah! petit traître, vous êtes bien heureux d'avoir de si brillantes indignités sur votre compte.

LÉLIO, *riant.*

Tu me charmes de penser ainsi; viens que je t'embrasse. Ma foi, à ton tour, tu m'as tout l'air d'avoir été l'écueil de bien des cœurs. Fripon, combien de réputations as-tu blessées à mort dans ta vie? Combien as-tu désespéré d'Arianes? Dis.

LE CHEVALIER.

Hélas! tu te trompes: je ne connoîs point d'aventures plus communes que les miennes; j'ai toujours eu le malheur de ne trouver que des femmes très-sages.

LÉLIO.

Tu n'as trouvé que des femmes très-sages! où diantre t'es tu donc fourré? tu as fait là des découvertes bien singulieres! Après cela, qu'est-ce que ces femmes-là gagnent à être si sages? il n'en est ni plus ni moins. Sommes-nous heureux; nous le disons: ne le sommes-nous pas; nous mentons: cela revient au même pour elles. Quant à moi, j'ai toujours dit plus de vérités que de mensonges.

LE CHEVALIER.

Tu traites ces matieres-là avec une légèreté qui m'enchante.

LÉLIO.

Revenons à mes affaires. Quelque jour je te

dirai de mes espiégleries qui te feront rire. Tu es un cadet de maison ; & par conséquent, tu n'es pas extrêmement riche.

LE CHEVALIER.

C'est raisonner juste.

LÉLIO.

Tu es beau & bien fait : devine à quel dessein je t'ai engagé à nous suivre avec tous tes agréments : c'est pour te prier de vouloir bien faire ta fortune.

LE CHEVALIER.

J'exauce ta priere. A présent dis-moi la fortune que je vais faire.

LÉLIO.

Il s'agit de te faire aimer de la Comtesse ; & d'arriver à la conquête de sa main par celle de son cœur.

LE CHEVALIER.

Tu badines : ne sçais-je pas que tu l'aimes, la Comtesse ?

LÉLIO.

Non : je l'aimois ces jours passés ; mais j'ai trouvé à propos de ne plus l'aimer.

LE CHEVALIER.

Quoi ! lorsque tu as pris de l'amour, & que tu

n'en veux plus, il s'en retourne comme cela sans plus de façon? tu lui dis, va-t-en, & il s'en va? Mais, mon ami, tu as un cœur impitoyable!

LÉLIO.

En fait d'amour; j'en fais assez ce que je veux. J'aimois la Comtesse, parce qu'elle est aimable; je devois l'épouser, parce qu'elle est riche, & que je n'avois rien de mieux à faire: mais dernièrement, pendant que j'étois à ma Terre, on m'a proposé en mariage une demoiselle de Paris, que je ne connoîs point, & qui me donne douze-mille livres de rente; la Comtesse n'en a que six. J'ai donc calculé que six valoient moins que douze. Oh! l'amour que j'avois pour elle pouvoit-il honnêtement tenir bon contre un calcul si raisonnable? Cela auroit été ridicule. Six doivent reculer devant douze; n'est-il pas vrai? Tu ne me réponds rien!

LE CHEVALIER.

Et que diantre! veux-tu que je réponde à une regle d'arithmétique. Il n'y a qu'à sçavoir compter pour voir que tu as raison.

LÉLIO.

C'est cela même.

LE CHEVALIER.

Mais qu'est-ce qui t'embarrasse là-dedans?

Faut-il tant de cérémonie pour quitter la Comtesse ? Il s'agit d'être infidèle, d'aller la trouver, de lui porter ton calcul, de lui dire : Madame, comptez vous-même, voyez si je m'trompe ; voilà tout. Peut-être qu'elle pleurera, qu'elle maudira l'arithmétique, qu'elle te traitera d'indigne, de perfide ; cela pourroit arrêter un poltron : mais un brave homme comme toi, au-dessus des bagatelles de l'honneur, ce bruit-là l'amuse ; il écoute, s'excuse négligemment, & se retire en faisant une révérence très-profonde, en Cavalier poli, qui sçait avec quel respect il doit recevoir, en pareil cas, les titres de fourbe & d'ingrat.

LÉLIO.

Oh, parbleu ! de ces titres-là, j'en suis fourni ; & je sçais faire la révérence. Madame la Comtesse auroit déjà reçu la mienne, s'il ne tenoit plus qu'à cette politesse : mais il y a une petite épine qui m'arrête ; c'est que, pour achever l'achat que j'ai fait d'une nouvelle Terre il y a quelque temps, Madame la Comtesse m'a prêté dix mille-écus, dont elle a mon billet.

LE CHEVALIER.

Ah ! tu as raison, c'est une autre affaire. Je ne sçache point de révérence qui puisse acquitter ce

billet-là.

billet-là. Le titre de débiteur est bien sérieux ; vois-tu ! celui d'infidele n'expose qu'à des reproches, l'autre à des assignations ; cela est différent ; & je n'ai point de recette pour ton mal.

LÉLIO.

Patience. Madame la Comtesse croit qu'elle va m'épouser : elle n'attend plus que l'arrivée de son frere ; & outre la somme de dix-mille écus dont elle a mon billet, nous avons encore fait antérieurement à cela un dédit entr'elle & moi de la même somme. Si c'est moi qui romps avec elle, je lui devrai le billet & le dédit ; & je voudrois bien ne payer ni l'un ni l'autre : m'entends-tu ?

LE CHEVALIER.

(*A part.*) Ah, l'honnête-homme ! (*haut.*) Oui, je commence à te comprendre. Voici ce que c'est : si je donne de l'amour à la Comtesse, tu crois qu'elle aimera mieux payer le dédit, en te rendant ton billet de dix-mille écus, que de t'épouser ; de façon que tu gagneras dix-mille écus avec elle : n'est-ce pas cela ?

LÉLIO.

Tu entres on ne peut pas mieux dans mes idées.

LE CHEVALIER.

Elles ſont très-ingénieuſes, très-lucratives, & dignes de couronner ce que tu appelles tes eſpiègleries. En effet, l'honneur que tu as fait à la Comteſſe en ſoupirant pour elle, vaut dix-mille écus comme un ſol.

LÉLIO.

Elle n'en donneroit pas cela, ſi je m'en fiois à ſon eſtimation.

LE CHEVALIER.

Mais crois-tu que je puiſſe ſurprendre le cœur de la Comteſſe ?

LELIO.

Je n'en doute pas.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je n'ai pas lieu d'en douter non plus.

LÉLIO.

Je me ſuis apperçu qu'elle aime ta compagnie; elle te loue ſouvent, te trouve de l'eſprit; il n'y a qu'à ſuivre cela.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas une grande vocation pour ce mariage-là.

LÉLIO.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Par mille raisons; parce que je ne pourrai jamais avoir de l'amour pour la Comtesse. Si elle ne vouloit que de l'amitié, je serois à son service; mais n'importe.

LÉLIO.

Eh! qui est-ce qui te prie d'avoir de l'amour pour elle? Est-il besoin d'aimer sa femme? Si tu ne l'aimes pas, tant-pis pour elle; ce sont ses affaires, & non pas les tiennes.

LE CHEVALIER.

Bon! mais je croyois qu'il falloit aimer sa femme, fondé sur ce qu'on vivoit mal avec elle, quand on ne l'aimoit pas.

LÉLIO.

Eh! tant mieux quand on vit mal avec elle: cela vous dispense de la voir; c'est autant de gagné.

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fait; me voilà prêt à exécuter ce que tu souhaites. Si j'épouse la Comtesse, j'irai me fortifier avec le brave Lélio dans le dédain qu'on doit à son épouse.

LÉLIO.

Je t'en donnerai un vigoureux exemple, je t'en

assûre. Crois-tu, par exemple, que j'aimerai la Demoiselle de Paris, moi? Une quinzaine de jours tout au plus; après quoi, je crois que j'en serai bien las.

LE CHEVALIER.

Eh! donne-lui le mois tout entier à cette pauvre femme, à cause de ses douze-mille livres de rente.

LÉLIO.

Tant que le cœur m'en dira.

LE CHEVALIER.

T'a-t-on dit qu'elle fût jolie?

LÉLIO.

On m'écrit qu'elle est belle; mais, de l'humeur dont je suis, cela ne l'avance pas de beaucoup. Si elle n'est pas laide, elle le deviendra, puisqu'elle sera ma femme; cela ne lui peut manquer.

LE CHEVALIER.

Mais, dis-moi; une femme se dépite quelquefois.

LÉLIO.

En ce cas-là, j'ai une Terre écartée qui est le plus beau désert du monde, où Madame iroit calmer son esprit de vengeance.

LE CHEVALIER.

Oh ! dès que tu as un désert, à la bonne heure ; voilà son affaire. Diantre ! l'âme se tranquillise beaucoup dans une solitude. On y jouit d'une certaine mélancolie, d'une douce tristesse, d'un repos de toutes les couleurs ; elle n'aura qu'à choisir.

LÉLIO.

Elle en sera la maitresse.

LE CHEVALIER.

L'heureux tempérament ! Mais j'apperçois la Comtesse. Je te recommande une chose ; feins toujours de l'aimer. Si tu te montrois inconstant, cela intéresseroit sa vanité ; elle courroit après toi, & me laisseroit-là.

LÉLIO.

Je me gouvernerai bien ; je vais au-devant d'elle. (*Il va au-devant de la Comtesse qui ne paroît pas encore.*)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, *seul.*

SI j'avois épousé le Seigneur Lélio, je serois tombée en de bonnes mains! Donner douze-mille livres de rente pour acheter le séjour d'un désert. Oh! vous êtes trop cher, Monsieur Lélio; & j'aurai mieux que cela au même prix. Mais puisque je suis en train, continuons pour me divertir & punir ce fourbe-là, & pour en débarrasser la Comtesse.

SCENE IX.

LA COMTESSE, LÉLIO, LE CHEVALIER.

LELIO, *en entrant, à la Comtesse.*

J'ATTENDOIS nos Musiciens, Madame, & je cours les presser moi-même. Je vous laisse le Chevalier; il veut nous quitter; son séjour ici l'embar-

raſſe. Je crois qu'il vous craint ; cela eſt de bon ſens, & je ne m'en inquiette point. Je vous connoîs ; mais il eſt mon ami : notre amitié doit durer plus d'un jour ; & il faut bien qu'il ſe faſſe au danger de vous voir. Je vous prie de le rendre plus raiſonnable : je reviens dans l'inſtant.

SCENE X.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Quoi ! Chevalier, vous prenez de pareils prétextes pour nous quitter ? Si vous nous diſiez les véritables raiſons qui preſſent votre retour à Paris, on ne vous retiendroit peut-être pas.

LE CHEVALIER.

Mes véritables raiſons, Comteſſe ? ma foi, Lélio vous les a dites.

LA COMTESSE.

Comment ! que vous vous défiez de votre cœur auprès de moi ?

LE CHEVALIER.

Moi, m'en défier ! je m'y prendrois un peu tard.

est-ce que vous m'en avez donné le temps ? non, Madame : le mal est fait ; il ne s'agit plus que d'en arrêter le progrès.

LA COMTESSE, *riant.*

En vérité, Chevalier, vous êtes bien à plaindre ; & je ne sçavois pas que j'étois si dangereuse.

LE CHEVALIER.

Oh ! que si ; je ne vous dis rien là dont tous les jours votre miroir ne vous accuse d'être capable : il doit vous avoir dit que vous aviez des yeux qui violeroient l'hospitalité avec moi, si vous m'ameniez ici.

LA COMTESSE.

Mon miroir ne me flatte pas, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Parbleu ! je l'en défie ; il ne vous prêtera jamais rien. La Nature y a mis bon ordre ; & c'est elle qui vous a flattée.

LA COMTESSE.

Je ne vois point que ce soit avec tant d'excès.

LE CHEVALIER.

Comtesse, vous m'obligeriez beaucoup de me donner votre façon de voir ; car, avec la mienne, il n'y a pas moyen de vous rendre justice.

LA COMTESSE, *riant.*

Vous êtes bien galant.

LE CHEVALIER.

Ah! je ſuis mieux que cela; ce ne ſeroit-là qu'une bagatelle.

LA COMTESSE.

Cependant ne vous gênez point, Chevalier. Quelqu'inclination, ſans doute, vous rappelle à Paris, & vous vous ennuieriez avec nous.

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai point d'inclination à Paris, ſi vous n'y venez pas. (*Il lui prend la main.*) A l'égard de l'ennui, ſi vous ſçaviez l'art de m'en donner auprès de vous, ne me l'épargnez pas, Comteſſe: c'eſt un vrai préſent que vous me ferez; ce ſera même une bonté; mais cela vous paſſe, & vous ne donnez que de l'amour: voilà tout ce que vous ſçavez faire.

LA COMTESSE.

Je le fais aſſez mal.

SCENE XI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LÉLIO, &c.

LÉLIO.

Nous ne pouvons avoir notre divertiſſement que tantôt, Madame ; mais en revanche, voici une noce de village, dont tous les acteurs viennent pour vous divertir. (*au Chevalier.*) Ton valet & le mien ſont à la tête, & menent le branle.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

CHANTONS tous l'agriable emplette
Que Lucas a fait de Colette.
Qu'il eſt heureux ce garçon-là !
J'aimerois bien le mariage,
Sans un petit défaut qu'il a.
Par lui la fille la plus ſage,
Zeſte, vous vient entre les bras.
Et boute, & garre, allons, courage :
Rien n'eſt ſi biau que le tracas
Des fins premiers jours du ménage.
Mais, morgué ! ça ne dure pas ;
Le cœur vous faille, & c'eſt dommage.

UN PAYSAN.

Que dis-tu, gente Mathurine,
De cette noce que tu vois ?
T'agace-t-elle un peu ? Pour moi
Il me ſemble voir à ta mine
Que tu ſens un je ne ſçais quoi.

L'ami Lucas & la Cousine
Riront tant qu'ils pourront tous deux,
En se gaussant des médiseux.
Dis la vérité, Mathurine;
Ne serois-tu pas bien comme eux?

MATHURINE.

Voyez le biau discours à faire,
De demander en pareil cas :
Que fais-tu, que ne fais-tu pas?
Eh! Colin, sans tant de mystere,
Marions-nous; tu le sçauras.
A présent si j'étois sincere,
Je vais souvent dans le vallon,
Tu m'y suivrois, malin garçon :
On n'y trouve point de Notaire;
Mais on y trouve du gazon.

(*On danse.*)

BRANLE.

Qu'on dise tout ce qu'on voudra,
Tout-ci, tout-ça,
Je veux tâter du mariage.
En arrive ce qui pourra,
Tout-ci, tout-ça;
Par la sangué! j'ons bon courage.
Ce courage, dit-on, s'en-va;
Tout-ci, tout-ça:
Morguenne il nous faut voir cela.

Ma Claudine, un jour me conta,
Tout-ci, tout-ça,
Que sa mere en courroux contr'elle
Lui défendoit qu'elle m'aimât,
Tout-ci, tout-ça;
Mais aussi-tôt me dit la belle,
Entrons dans ce bocage-là;
Tout-ci, tout-ça;
Nous verrons ce qu'il en fera.

Quand elle y fut, elle chanta,
Tout-ci, tout-ça:
Berger, dis-moi que ton cœur m'aime;
Et le mien aussi te dira,
Tout-ci, tout-ça,
Combien son amour est extrême.
Après, elle me regarda,
Tout-ci, tout-ça,
D'un doux regard qui m'acheva.

Mon cœur, à son tour, lui chanta,
Tout-ci, tout-ça,
Une chanson qui fut si tendre,
Que cent fois elle soupira,
Tout-ci, tout-ça,
Du plaisir qu'elle eut de m'entendre:
Ma chanson tant recommença,
Tout-ci, tout-ça,
Tant qu'enfin la voix me manqua.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, *seul.*

ME voici comme de moitié dans une intrigue assez douce, & d'un assez bon rapport; car il m'en revient déjà de l'argent & une maitresse. Ce beau commencement-là promet encore une plus belle fin. Or, moi qui suis un habile homme, est-il naturel que je reste ici les bras croisés? ne ferai-je rien qui hâte le succès du projet de ma chere Suivante? Si je disois au Seigneur Lélio que le cœur de la Comtesse commence à capituler pour le Chevalier, il se dépiteroit plus vîte, & partiroit pour Paris où on l'attend. Je lui ai déjà témoigné que je souhaiterois avoir l'honneur de lui parler. Mais le voilà qui s'entretient avec la Comtesse; attendons qu'il ait fait avec elle.

SCENE II.

LÉLIO, LA COMTESSE.

(*Ils entrent tous deux comme continuant de se parler.*)

LA COMTESSE.

NON, Monsieur, je ne vous comprends point. Vous liez amitié avec le Chevalier, vous me l'amenez; & vous voulez ensuite que je lui fasse mauvaise mine? Qu'est-ce que cette idée-là? Vous m'avez dit vous-même que c'étoit un homme aimable, amusant; & effectivement j'ai jugé que vous aviez raison.

LÉLIO.

Effectivement! Cela est donc bien effectif? Eh bien! je ne sçais que vous dire: mais voilà un *effectivement* qui ne devroit pas se trouver là, par exemple.

LA COMTESSE.

Par malheur il s'y trouve.

LÉLIO

LÉLIO.

Vous me raillez, Madame.

LA COMTESSE.

Voulez-vous que je respecte votre antipathie pour *effectivement* ? Est-ce qu'il n'est pas bon François ? L'a-t-on proscrit de la langue ?

LÉLIO.

Non, Madame ; mais il marque que vous êtes un peu trop persuadée du mérite du Chevalier.

LA COMTESSE.

Il marque cela ? Oh ! il a tort, & le procès que vous lui faites est raisonnable : mais vous m'avouerez qu'il n'y a point de mal à sentir suffisamment le mérite d'un homme, quand le mérite est réel ; & c'est comme j'en use avec le Chevalier.

LÉLIO.

Tenez ; *sentir* est encore une expression qui ne vaut pas mieux : *sentir* est trop ; c'est, *connoître*, qu'il faudroit dire.

LA COMTESSE.

Je suis d'avis de ne dire plus mot, & d'attendre que vous m'ayez donné la liste des termes sans reproche que je dois employer. Je crois

que c'est le plus court : il n'y a que ce moyen-là qui puisse me mettre en état de m'entretenir avec vous.

LÉLIO.

Eh ! Madame, faites grâce à mon amour.

LA COMTESSE.

Supportez donc mon ignorance ; je ne sçavois pas la différence qu'il y avoit entre *connaître* & *sentir*.

LÉLIO.

Sentir, Madame, c'est le style du cœur ; & ce n'est pas dans ce style-là que vous devez parler du Chevalier.

LA COMTESSE.

Écoutez : le vôtre ne m'amuse point ; il est froid, il glace ; &, si vous voulez même, il me rebute.

LÉLIO, *à part*.

Bon : je retirerai mon billet.

LA COMTESSE.

Quittons-nous, croyez-moi : je parle mal, vous ne me répondez pas mieux ; cela ne fait pas une conversation amusante.

LÉLIO.

Allez-vous rejoindre le Chevalier ?

LA COMTESSE.

Lélio, pour prix des leçons que vous venez de me donner, je vous avertis, moi, qu'il y a des moments où vous feriez bien de ne pas vous montrer; entendez-vous?

LÉLIO.

Vous me trouvez donc bien insupportable?

LA COMTESSE.

Épargnez-vous ma réponse; vous auriez à vous plaindre de la valeur de mes termes, je le sens bien.

LÉLIO.

Et moi je sens que vous vous retenez; vous me diriez de bon cœur que vous me haïssez.

LA COMTESSE.

Non; mais je vous le dirai bientôt, si cela continue; & cela continuera sans doute.

LÉLIO.

Il semble que vous le souhaitiez.

LA COMTESSE.

Hum! vous ne feriez pas languir mes souhaits.

LÉLIO, *d'un air fâché & vif.*

Vous me désolez, Madame.

LA COMTESSE.

Je me retiens, Monſieur ; je me retiens.

(Elle veut s'en-aller.)

LÉLIO.

Arrêtez, Comteſſe ; vous m'avez fait l'honneur d'accorder quelque retour à ma tendreſſe.

LA COMTESSE.

Ah ! le beau détail où vous entrez-là !

LÉLIO.

Le dédit même qui eſt entre nous.....

LA COMTESSE, *fâchée.*

Eh bien ! ce dédit vous chagrine ; il n'y a qu'à le rompre. Que ne me diſiez-vous cela ſur le champ ? Il y a une heure que vous biaiſez pour arriver là.

LÉLIO.

Le rompre ! J'aimerois mieux mourir : ne m'aſſûre-t-il pas votre main ?

LA COMTESSE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que ma main ſans mon cœur ?

LÉLIO.

J'eſpere avoir l'un & l'autre.

LA COMTESSE.

Pourquoi me déplaiſez-vous donc ?

LÉLIO.

En quoi donc ai-je pu vous déplaire? Vous aurez de la peine à le dire vous-même.

LA COMTESSE.

Vous êtes jaloux, premièrement.

LÉLIO.

Eh morbleu! Madame, quand on aime.....

LA COMTESSE.

Ah, quel emportement!

LÉLIO.

Peut-on s'empêcher d'être jaloux? Autrefois vous me reprochiez que je ne l'étois pas assez; vous me trouviez trop tranquille: me voici inquiet; & je vous déplaîs.

LA COMTESSE.

Achevez, Monsieur; concluez que je suis une capricieuse: voilà ce que vous voulez dire, je vous entends bien. Le compliment que vous me faites, est digne de l'entretien dont vous me régalez depuis une heure: & après cela vous me demandez en quoi vous me déplaisez! Ah, l'étrange caractere!

LÉLIO.

Mais je ne vous appelle pas capricieuse, Ma-

dame; je dis ſeulement que vous vouliez que je fuſſe jaloux: aujourd'hui je le ſuis; pourquoi le trouvez-vous mauvais?

LA COMTESSE.

Eh bien! vous direz encore que vous ne m'appellez pas fantaſque!

LÉLIO.

De grâce, répondez.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, on n'a jamais dit à une femme ce que vous me dites-là; & je n'ai vu que vous dans la vie qui m'ayiez trouvé ſi ridicule.

LÉLIO, *regardant autour de lui.*

Je chercherois volontiers à qui vous parlez, Madame; car ce diſcours-là ne peut pas s'adreſſer à moi.

LA COMTESSE.

Fort-bien! me voilà devenue viſionnaire à préſent. Continuez, Monſieur, continuez; vous ne voulez pas rompre le dédit; cependant c'eſt moi qui ne veux plus: n'eſt-il pas vrai?

LÉLIO.

Que d'induſtrie pour vous ſauver d'une queſtion fort ſimple, à laquelle vous ne pouvez répondre!

LA COMTESSE.

Oh! je n'y sçaurois tenir : capricieuse, ridicule, visionnaire & de mauvaise foi! le portrait est flatteur! Je ne vous connoissois pas, Monsieur Lélio; je ne vous connoissois pas : vous m'avez trompée. Je vous passerois de la jalousie; je ne parle pas de la vôtre, elle n'est pas supportable : c'est une jalousie terrible, odieuse, qui vient du fond du tempérament, du vice de votre esprit. Ce n'est pas délicatesse chez vous; c'est mauvaise humeur naturelle; c'est précisément caractere. Oh! ce n'est pas là la jalousie que je vous demandois; je voulois une inquiétude douce, qui a sa source dans un cœur timide & bien touché, & qui n'est qu'une louable méfiance de soi-même. Avec cette jalousie-là, Monsieur, on ne dit point d'invectives aux personnes que l'on aime; on ne les trouve ni ridicules, ni fourbes, ni fantasques : on craint seulement de n'être pas toujours aimé, parce qu'on ne croit pas être digne de l'être. Mais cela vous passe : ces sentiments-là ne sont pas du ressort d'une âme comme la vôtre. Chez vous, c'est des emportements, des fureurs, ou pur artifice : vous soupçonnez injurieusement; vous manquez d'estime, de respect, de soumission; vous vous appuyez sur un dédit; vous fondez vos

droits ſur des raiſons de contrainte. Un dédit, Monſieur Lélio ! des ſoupçons ! & vous appellez cela de l'amour ! C'eſt un amour à faire peur. Adieu.

LÉLIO.

Encore un mot. Vous êtes en colere ; mais vous reviendrez ; car vous m'eſtimez dans le fond.

LA COMTESSE.

Soit ; j'en eſtime tant d'autres ! Je ne regarde pas cela comme un grand mérite d'être eſtimable ; on n'eſt que ce qu'on doit être.

LÉLIO.

Pour nous accommoder, accordez-moi une grâce. Vous m'êtes chere ; le Chevalier vous aime ; ayez pour lui un peu plus de froideur ; inſinuez-lui qu'il nous laiſſe, qu'il s'en retourne à Paris.

LA COMTESSE.

Lui inſinuer qu'il nous laiſſe ? c'eſt-à-dire, lui gliſſer tout doucement une impertinence qui me fera tout doucement paſſer dans ſon eſprit pour une femme qui ne ſçait pas vivre. Non, Monſieur ; vous m'en diſpenſerez, s'il vous plaît. Toute la ſubtilité poſſible n'empêchera pas un compliment d'être ridicule, quand il l'eſt ; vous me le prouvez par le vôtre. C'eſt un avis que je vous

insinue tout doucement, pour vous donner un petit essai de ce que vous appellez maniere insinuante. (*Elle se retire.*)

SCENE III.

LÉLIO, TRIVELIN.

LÉLIO, *en riant.*

ALLONS, allons, cela va très-rondement; j'épouserai les douze-mille livres de rente. Mais voilà le valet du Chevalier. (*à Trivelin.*) Il m'a paru tantôt que tu avois quelque chose à me dire?

TRIVELIN.

Oui, Monsieur; pardonnez à la liberté que je prends. L'équipage où je suis ne prévient pas en ma faveur : cependant, tel que vous me voyez, il y a là-dedans le cœur d'un honnête-homme, avec une extrême inclination pour les honnêtes-gens.

LÉLIO.

Je le crois.

TRIVELIN.

Moi-même, (& je le dis avec un souvenir mo-

deste ;) moi-même autrefois j'ai été du nombre de ces honnêtes-gens : mais vous sçavez, Monsieur ; à combien d'accidents nous sommes sujets dans la vie. Le sort m'a joué ; il en a joué bien d'autres : l'histoire est remplie du récit de ses mauvais tours. Princes, Héros ; il a tout mal mené ; & je me console de mes malheurs avec de tels confreres.

LÉLIO.

Tu mo 'bligeroisde retrancher tes réflexions, & de venir au fait.

TRIVELIN.

Les infortunés sont un peu babillards, Monsieur ; ils s'attendrissent aisément sur leurs aventures. Mais je coupe court ; & ce petit préambule me servira, s'il vous plaît, à m'attirerun peu d'estime, & donnera du poids à ce que je vais vous dire.

LÉLIO.

Soit.

TRIVELIN.

Vous sçavez que je fais la fonction de domestique auprès de Monsieur le Chevalier.

LÉLIO.

Oui.

TRIVELIN.

Je ne demeurerai pas long-temps avec lui, Monsieur; son caractere donne trop de scandale au mien.

LÉLIO.

Eh ! que lui trouves-tu de mauvais ?

TRIVELIN.

Que vous êtes différent de lui ! A peine vous ai-je vu, vous ai-je entendu parler, que j'ai dit en moi-même : ah, quelle âme franche ! que de netteté dans ce cœur-là !

LÉLIO.

Tu vas encore t'amuser à mon éloge ; tu ne finiras point.

TRIVELIN.

Monsieur, la vertu vaut bien une petite parenthèse en sa faveur.

LÉLIO.

Venons donc au reste à présent.

TRIVELIN.

De grâce, souffrez qu'auparavant nous convenions d'un petit article.

LÉLIO.

Parle.

TRIVELIN.

Je suis fier, mais je suis pauvre; qualités, comme vous jugez bien, très-difficiles à accorder l'une avec l'autre, & qui pourtant ont la rage de se trouver presque toujours ensemble : voilà ce qui me passe.

LÉLIO.

Poursuis. A quoi nous menent ta fierté & ta pauvreté?

TRIVELIN.

Elles nous menent à un combat qui se passe entr'elles. La fierté se défend d'abord à merveille; mais son ennemie est bien pressante : bientôt la fierté plie, recule, fuit, & laisse le champ de bataille à la pauvreté, qui ne rougit de rien, & qui sollicite en ce moment votre libéralité.

LÉLIO.

Je t'entends; tu me demandes quelque argent pour récompense de l'avis que tu vas me donner.

TRIVELIN.

Vous y êtes. Les âmes généreuses ont cela de bon, qu'elles devinent ce qu'il vous faut, & vous épargnent la honte d'expliquer vos besoins : que cela est beau!

LÉLIO.

Je consens à ce que tu demandes, à une condition, à mon tour; c'est que le secret que tu m'apprendras, vaudra la peine d'être payé; & je serai de bonne-foi là-dessus. Dis à présent.

TRIVELIN.

Pourquoi faut-il que la rareté de l'argent ait ruiné la générosité de vos pareils? Quelle misere! Mais n'importe: votre équité me rendra ce que votre économie me retranche; & je commence. Vous croyez le Chevalier votre intime & fidele ami; n'est-ce pas?

LÉLIO.

Oui, sans doute.

TRIVELIN.

Erreur.

LÉLIO.

En quoi donc?

TRIVELIN.

Vous croyez que la Comtesse vous aime toujours?

LÉLIO.

J'en suis persuadé.

TRIVELIN.

Erreur; trois fois erreur.

LÉLIO.

Comment?

TRIVELIN.

Oui, Monsieur; vous n'avez ni ami, ni maîtresse. Quel brigandage dans ce monde! La Comtesse ne vous aime plus, le Chevalier vous a escamoté son cœur. Il l'aime; il en est aimé. C'est un fait; je le sçais, je l'ai vu, je vous en avertis: faites-en votre profit & le mien.

LÉLIO.

Eh! dis-moi; as-tu remarqué quelque chose qui te rende sûr de cela?

TRIVELIN.

Monsieur, on peut se fier à mes observations. Tenez, je n'ai qu'à regarder une femme entre deux yeux; je vous dirai ce qu'elle sent & ce qu'elle sentira, le tout à une virgule près. Tout ce qui se passe dans son cœur, s'écrit sur son visage; & j'ai tant étudié cette écriture-là, que je la lis tout aussi couramment que la mienne. Par exemple, tantôt pendant que vous vous amusiez dans le jardin à cueillir des fleurs pour la Comtesse, je raccommodois près d'elle une palissade & je voyois

le Chevalier, sautillant, rire & folâtrer avec elle. Que vous êtes badin, lui disoit elle, en souriant négligemment à ses enjouements! Tout autre que moi n'auroit rien remarqué dans ce sourire-là; c'étoit un chiffre. Sçavez-vous ce qu'il signifioit? Que vous m'amusez agréablement, Chevalier! que vous êtes aimable dans vos façons! Ne sentez-vous pas que vous me plaisez?

LÉLIO.

Cela est bon: mais rapporte-moi quelque chose que je puisse expliquer, moi, qui ne suis pas si sçavant que toi.

TRIVELIN.

En voici qui ne demande nulle condition. Le Chevalier continuoit, lui voloit quelques baisers, dont on se fâchoit, & qu'on n'esquivoit pas. Laissez-moi donc, disoit-elle, avec un visage indolent, qui ne faisoit rien pour se tirer d'affaire; qui avoit la paresse de rester exposé à l'injure. Mais en vérité vous n'y songez pas, ajoutoit-elle ensuite. Et moi tout en raccommodant ma palissade, j'expliquois ce *vous n'y songez pas*, & ce *laissez-moi donc*; & je voyois que cela vouloit dire: courage, Chevalier; encore un baiser sur le même ton; surprenez-moi toujours, afin de

ſauver les bienſéances : je ne dois conſentir à rien ; mais ſi vous êtes adroit, je n'y ſçaurois que faire : ce ne ſera pas ma faute.

LÉLIO.

Oui-dà ; c'eſt quelque choſe que des baiſers.

TRIVELIN.

Voici le plus touchant. Ah, la belle main ! s'écrie-t-il enſuite ; ſouffrez que je l'admire. Il n'eſt pas néceſſaire. De grâce. Je ne veux point. Ce non-obſtant, la main eſt priſe, admirée, careſſée, cela va tout de ſuite. Arrêtez-vous. Point de nouvelles. Un coup d'éventail par là-deſſus, coup galant qui ſignifie, ne lâchez point. L'éventail eſt ſaiſi ; nouvelles pirateries ſur la main qu'on tient. L'autre vient à ſon ſecours ; autant de pris encore par l'ennemi. Mais je ne vous comprends point, finiſſez donc. Vous en parlez bien à votre aiſe, Madame. Alors la Comteſſe de s'embarraſſer, le Chevalier de la regarder tendrement : elle de rougir, lui de s'animer : elle de ſe fâcher ſans colere, lui de ſe jetter à ſes genoux ſans repentance : elle de pouſſer honteuſement un demi-ſoupir, lui de ripoſter effrontément par un tout entier : & puis vient du ſilence ; & puis des regards qui ſont bien tendres ; & puis d'autres qui n'oſent

pas

pas l'être, & puis... Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur? Vous le voyez bien, Madame. Levez-vous donc. Me pardonnez-vous? Ah! je ne sçais. Le procès en étoit-là, quand vous êtes venu; mais je crois maintenant les parties d'accord. Qu'en dites-vous?

LÉLIO.

Je dis que ta découverte commence à prendre forme.

TRIVELIN.

Commence à prendre forme! Et jusqu'où prétendez-vous donc que je la conduise pour vous persuader? Je désespere de la pousser jamais plus loin: j'ai vu l'amour naissant; quand il sera grand garçon, j'aurai beau l'attendre auprès de la palissade; au diable s'il y vient badiner: or, il grandira s'il n'est déjà grandi; car il m'a paru aller bon train, le gaillard.

LÉLIO.

Fort bon train, ma foi.

TRIVELIN.

Que dites-vous de la Comtesse? Ne l'auriez-vous pas épousée sans moi? Si vous aviez vu de quel air elle abandonnoit sa main blanche au Chevalier!..

LÉLIO.

En vérité ! te paroissoit-il qu'elle y prît goût ?

TRIVELIN.

Oui, Monsieur. (*à part.*) On diroit qu'il en prend aussi, lui. (*à Lélio.*) Eh bien ! trouvez-vous que mon avis mérite salaire

LÉLIO.

Sans difficulté. Tu es un coquin

TRIVELIN, *à pa*

Sans difficulté, tu es un coquin : voila un prélude de reconnoissance bien bisarre.

LÉLIO.

Le Chevalier te donneroit cent coups de bâton si je lui disois que tu le trahis. Oh ! ces coups d bâton que tu mérites, ma bonté te les épargne. Je ne dirai mot.

Adieu : tu dois être content ; te voilà pay

SCENE IV.

TRIVELIN, *ſeul.*

JE n'avois jamais vu de monnoie frappée à ce coin-là. Adieu, Monſieur; je ſuis votre ſerviteur: que le Ciel veuille vous combler des faveurs que je mérite. De toutes les grimaces que m'a fait la Fortune, voilà certes la plus comique. Me payer en exemption de coups de bâton ! c'eſt ce qu'on appelle faire argent de tout. Je n'y comprends rien : je lui dis que ſa maitreſſe le plante-là; il me demande ſi elle y prend goût. Eſt-ce que notre Chevalier m'en feroit accroire? Et ſeroient-ils tous deux meilleurs amis que je ne penſe ?

SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à part.*

INTERROGEONS un peu Arlequin là-deſſus. (*haut.*) Ah, te voilà ! où vas-tu ?

ARLEQUIN.

Voir s'il y a des lettres pour mon maître.

TRIVELIN.

Tu me paroîs occupé : à quoi eſt-ce que tu rêves ?

ARLEQUIN.

A des louis d'or.

TRIVELIN.

Diantre ! tes réflexions ſont de riche étoffe.

ARLEQUIN.

Et je te cherchois auſſi pour te parler.

TRIVELIN.

Et que veux-tu de moi ?

ARLEQUIN.

T'entretenir de louis d'or.

TRIVELIN.

Encore des louis d'or ! Mais tu as une mine d'or dans la tête.

ARLEQUIN.

Dis-moi, mon ami ; où as-tu pris toutes ces piſtoles que je t'ai vu tantôt tirer de ta poche pour payer la bouteille de vin que nous avons bue au cabaret du Bourg ? Je voudrois bien ſçavoir le ſecret que tu as, pour en faire.

TRIVELIN.

Mon ami, je ne pourrai guères te donner le ſecret d'en faire; je n'ai jamais poſſédé que le ſecret de les dépenſer.

ARLEQUIN.

Oh! j'ai auſſi un ſecret qui eſt bon pour cela; moi; je l'ai appris au cabaret en perfection.

TRIVELIN.

Oui-dà; on fait ſon affaire avec du vin, quoique lentement: mais en y joignant une pincée d'inclination pour le beau ſexe, on y réuſſit bien autrement.

ARLEQUIN.

Ah, le beau ſexe! on ne trouve point de cet ingrédient-là ici.

TRIVELIN.

Tu n'y demeureras pas toujours. Mais de grâce, inſtruis-moi d'une choſe à ton tour. Ton maître & Monſieur le Chevalier s'aiment-ils beaucoup?

ARLEQUIN.

Oui.

TRIVELIN.

Fi! Se témoignent-il de grands empreſſemens? ſe font-ils beaucoup d'amitié?

ARLEQUIN.

Ils ſe diſent; comment te portes-tu?.. A ton ſer-

vice... Et moi aussi... J'en suis bien-aise. Après cela ils dînent & soupent ensemble ; & puis : bon soir ; je te souhaite une bonne nuit ; & puis ils se couchent, & puis ils dorment, & puis le jour vient. Est-ce que tu veux qu'ils se disent des injures ?

TRIVELIN.

Non, mon ami ; c'est que j'avois quelque petite raison de te demander cela, par rapport à quelqu'aventure qui m'est arrivée ici.

ARLEQUIN.

Toi ?

TRIVELIN.

Oui, j'ai touché le cœur d'une aimable personne ; & l'amitié de nos maîtres prolongera notre séjour ici.

ARLEQUIN.

Et où est-ce que cette rare personne-là habite avec son cœur ?

TRIVELIN.

Ici, te dis-je : malpeste ! c'est une affaire qui m'est de conséquence.

ARLEQUIN.

Quel plaisir ! Elle est jeune ?

TRIVELIN.

Je lui crois dix-neuf à vingt ans.

ARLEQUIN.

Ah, le tendron! Elle eſt jolie?

TRIVELIN.

Jolie! quelle maigre épithete! Vous lui manquez de reſpect: ſçachez qu'elle eſt charmante, adorable, digne de moi.

ARLEQUIN, *touché.*

Ah, m'amour! friandiſe de mon âme!

TRIVELIN.

Et c'eſt de ſa main mignonne que je tiens ces louis d'or dont tu parles, & que le don qu'elle m'en a fait me rend ſi précieux.

ARLEQUIN, *à ce mot, laiſſe aller ſes bras.*

Je n'en puis plus.

TRIVELIN, *à part.*

Il me divertit; je veux le pouſſer juſqu'à l'évanouïſſement. (*haut.*) Ce n'eſt pas le tout, mon ami. Ses diſcours ont charmé mon cœur; de la maniere dont elle m'a peint, j'avois honte de me trouver ſi aimable. M'aimerez-vous, me diſoit-elle? puis-je compter ſur votre cœur?

ARLEQUIN, *tranſporté.*

Oui, ma Reine.

TRIVELIN.

A qui parles-tu?

ARLEQUIN.

A elle ; j'ai cru qu'elle m'interrogeoit.

TRIVELIN, *riant.*

Ah, ah, ah. Pendant qu'elle me parloit, ingénieuse à me prouver sa tendresse, elle fouilloit dans sa poche pour en tirer cet or qui fait mes délices. Prenez, m'a-t-elle dit, en me le glissant dans la main ; & comme poliment j'ouvrois ma main avec lenteur : prenez-donc, s'est-elle écriée ; ce n'est-là qu'un échantillon du coffre-fort que je vous destine. Alors je me suis rendu ; car un échantillon ne se refuse point.

ARLEQUIN *jette sa batte & sa ceinture à terre ; & se jettant à genoux, il dit :*

Ah ! mon ami, je tombe à tes pieds pour te supplier en toute humilité, de me montrer seulement la face royale de cette incomparable fille, qui donne un cœur & des louis d'or du Pérou avec. Peut-être me fera-t-elle aussi présent de quelque échantillon ; je ne veux que la voir, l'admirer, & puis mourir content.

TRIVELIN.

Cela ne se peut pas, mon enfant ; il ne faut pas régler tes espérances sur mes aventures, vois-tu

bien ! entre le baudet & le cheval d'Eſpagne, il y a quelque différence.

ARLEQUIN.

Hélas ! je te regarde comme le premier cheval du monde.

TRIVELIN.

Tu abuſes de mes comparaiſons : je te permets de m'eſtimer, Arlequin ; mais ne me loue jamais.

ARLEQUIN.

Montre-moi donc cette fille....

TRIVELIN.

Cela ne ſe peut pas ; mais je t'aime, & tu te ſentiras de ma bonne fortune. Dès aujourd'hui je te fonde une bouteille de Bourgogne pour autant de jours que nous ſerons ici.

ARLEQUIN, *demi-pleurant.*

Une bouteille par jour, cela fait trente bouteilles par mois. Pour me conſoler dans ma douleur, donne-moi en argent la fondation du premier mois.

TRIVELIN.

Mon fils, je ſuis bien-aiſe d'aſſiſter à chaque paiement.

ARLEQUIN, *en s'en-allant, & pleurant.*

Je ne verrai donc point ma Reine ? Où êtes-

vous donc, petit louis d'or de mon âme ? Hélas ! je m'en vais vous chercher par-tout : hi, hi, hi, hi. (*puis d'un ton net :*) Veux-tu aller boire le premier mois de fondation ?

TRIVELIN.

Voilà mon maître, je ne sçaurois ; mais va m'attendre. (*Arlequin s'en-va, en recommençant : hi, hi, hi, hi.*)

SCENE VI.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

TRIVELIN.

JE lui ai renversé l'esprit : ha, ha, ha, ha, le pauvre garçon ! il n'est pas digne d'être associé à notre intrigue.

(*Le Chevalier vient, & Trivelin dit :*)

Ah ! vous voilà, Chevalier sans pareil. Eh bien ! notre affaire va-t-elle bien ?

LE CHEVALIER, *comme en colere.*

Fort bien, Mons Trivelin ; mais je vous cherchois pour vous dire que vous ne valez rien.

TRIVELIN.

C'eſt bien peu de choſe que rien : & vous me cherchiez tout exprès pour me dire cela ?

LE CHEVALIER.

En un mot, tu es un coquin.

TRIVELIN.

Vous voilà dans l'erreur de tout le monde.

LE CHEVALIER.

Un fourbe, de qui je me vengerai.

TRIVELIN.

Mes vertus ont cela de malheureux, qu'elles n'ont jamais été connues de perſonne.

LE CHEVALIER.

Je voudrois bien ſçavoir de quoi vous vous mêlez, d'aller dire à Monſieur Lélio que j'aime la Comteſſe ?

TRIVELIN.

Comment ! il vous a rapporté ce que je lui ai dit ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Vous me faites plaiſir de m'en avertir. Pour payer mon avis, il avoit promis de ſe taire : il a parlé, la dette ſubſiſte.

LE CHEVALIER.

Fort bien ! C'étoit donc pour tirer de l'argent de lui, Monſieur le faquin?

TRIVELIN.

Monſieur le faquin ! Retranchez ces petits agréments-là de votre diſcours; ce ſont des fleurs de Rhétorique qui m'entêtent. Je voulois avoir de l'argent, cela eſt vrai.

LE CHEVALIER.

Eh! ne t'en avois-je pas donné?

TRIVELIN.

Ne l'avois-je pas pris de bonne grâce? De quoi vous plaignez-vous? Votre argent eſt il inſociable? ne pouvoit-il pas s'accommoder avec celui de Monſieur Lélio?

LE CHEVALIER.

Prends-y garde; ſi tu retombes encore dans la moindre impertinence, j'ai une maitreſſe qui aura ſoin de toi; je t'en aſſûre.

TRIVELIN.

Arrêtez, ma diſcrétion s'affoiblit, je l'avoue; je la ſens infirme: il ſera bon de la rétablir par un baiſer ou deux.

LE CHEVALIER.

Non.

TRIVELIN.

Convertiſſons donc cela en autre choſe.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçaurois.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez point ; je ne puis me réſoudre à vous dire le mot de l'énigme. (*Le Chevalier tire ſa montre.*) Ah, ah ! tu la devineras ; tu n'y es plus. Le mot n'eſt pas une montre ; la montre en approche pourtant, à cauſe du métal.

LE CHEVALIER.

Eh ! je vous entends à merveille ; qu'à cela ne tienne.

TRIVELIN.

J'aime pourtant mieux un baiſer.

LE CHEVALIER.

Tiens ; mais obſerve ta conduite.

TRIVELIN.

Ah, friponne ! tu triches ma flamme ; tu t'eſquives, mais avec tant de grâce, qu'il faut me rendre.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, TRIVELIN; ARLEQUIN *qui vient, a écouté la fin de la Scene par derriere. Dans le temps que le Chevalier donne de l'argent à Trivelin, d'une main il prend l'argent, & de l'autre il embrasse le Chevalier.*

ARLEQUIN.

AH! je la tiens! ah, m'amour! je me meurs! cher petit lingot d'or, je n'en puis plus. Ah, Trivelin! je suis heureux.

TRIVELIN.

Et moi volé.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je suis au déseſpoir, mon ſecret eſt découvert.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi vous contempler, caſſette de mon âme. Qu'elle eſt jolie! mignarde, mon cœur s'en

va, je me trouve mal: vîte un échantillon pour me remettre; ah, ah, ah, ah!

LE CHEVALIER, *à Trivelin.*

Débarrasse-moi de lui; que veut-il dire avec son échantillon?

TRIVELIN.

Bon, bon! c'est de l'argent qu'il demande.

LE CHEVALIER.

S'il ne tient qu'à cela pour venir à bout du dessein que je poursuis, emmene-le, & engage-le au secret: voilà de quoi le faire taire. (*à Arlequin.*) Mon cher Arlequin, ne me découvre point; je te promets des échantillons tant que tu voudras. Trivelin va t'en donner: suis-le, & ne dis mot; tu n'aurois rien, si tu parlois.

ARLEQUIN.

Malpeste! je serai sage. M'aimerez-vous, petit homme?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Allons, mon fils: tu te souviens bien de la bouteille de fondation; allons la boire.

ARLEQUIN, *sans bouger.*

Allons.

TRIVELIN.

Viens donc. (*au Chevalier.*) Allez votre chemin, & ne vous embarrassez de rien.

ARLEQUIN, *en s'en-allant.*

Ah! la belle trouvaille, la belle trouvaille!

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *seul un moment.*

A TOUT hasard, continuons ce que j'ai commencé. Je prends trop de plaisir à mon projet pour l'abandonner: dût-il m'en coûter encore vingt pistoles, je veux tâcher d'en venir à bout. Voici la Comtesse: je la crois dans de bonnes dispositions pour moi; achevons de la déterminer. Vous me paroissez bien triste, Madame; qu'avez-vous?

LA COMTESSE, *à part.*

Eprouvons ce qu'il pense. (*au Chevalier.*) Je viens vous faire un compliment qui me déplaît; mais je ne sçaurois m'en dispenser.

LE

LE CHEVALIER.

Ah! notre converſation débute mal, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez pu remarquer que je vous voyois ici avec plaiſir; & s'il ne tenoit qu'à moi, j'en aurois encore beaucoup à vous y voir.

LE CHEVALIER.

J'entends; je vous épargne le reſte, & je vais coucher à Paris.

LA COMTESSE.

Ne vous en prenez pas à moi, je vous le demande en grâce.

LE CHEVALIER.

Je n'examine rien; vous ordonnez, j'obéis.

LA COMTESSE.

Ne dites point que j'ordonne.

LE CHEVALIER.

Eh! Madame, je ne vaux pas la peine que vous vous excuſiez; & vous êtes trop bonne.

LA COMTESSE.

Non, vous dis-je; & ſi vous voulez reſter, en vérité... vous êtes le maître.

LE CHEVALIER.

Vous ne riſquez rien à me donner carte blan-

che; je sçais le respect que je dois à vos véritables intentions.

LA COMTESSE.

Mais, Chevalier, il ne faut pas respecter des chimeres.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien de plus poli que ce discours-là.

LA COMTESSE.

Il n'y a rien de plus désagréable que votre obstination à me croire polie; car il faudra, malgré moi, que je le sois. Je suis d'un sexe un peu fier. Je vous dis de rester, je ne sçaurois aller plus loin; aidez-vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Sa fierté se meurt, je veux l'achever. (*haut.*) Adieu, Madame. Je craindrois de prendre le change, je suis tenté de demeurer, & je fuis le danger de mal interpréter vos honnêtetés. Adieu; vous renvoyez mon cœur dans un terrible état.

LA COMTESSE.

Vit-on jamais un pareil esprit, avec son cœur qui n'a pas le sens commun?

LE CHEVALIER, *se retournant.*

Du moins, Madame, attendez que je sois parti, pour marquer un dégoût à mon égard.

LA COMTESSE.

Allez, Monsieur; je ne sçaurois attendre: allez à Paris chercher des femmes qui s'expliquent plus précisément que moi, qui vous prient de rester en termes formels, qui ne rougissent de rien. Pour moi, je me ménage; je sçais ce que je me dois; & vous partirez, puisque vous avez la fureur de prendre tout de travers.

LE CHEVALIER.

Vous ferai-je plaisir de rester?

LA COMTESSE.

Peut-on mettre une femme entre le oui & le non? Quelle brusque alternative! Y a-t-il rien de plus haïssable qu'un homme qui ne sçauroit deviner? Mais allez-vous-en, je suis lasse de tout faire.

LE CHEVALIER, *faisant semblant de s'en-aller.*

Je devine donc; je me sauve.

LA COMTESSE.

Il devine, dit-il; il devine, & s'en-va: la belle pénétration! Je ne sçais pourquoi cet homme m'a plu. Lélio n'a qu'à le suivre; je le congédie; je ne veux plus de ces importuns-là chez moi. Ah!

que je haïs les hommes à présent! qu'ils sont insupportables! j'y renonce de bon cœur.

LE CHEVALIER, *comme revenant sur ses pas.*

Je ne songeois pas, Madame, que je vais dans un pays où je puis vous rendre quelque service; n'avez-vous rien à m'y commander?

LA COMTESSE.

Oui-dà; oubliez que je souhaitois que vous restassiez ici : voilà tout.

LE CHEVALIER.

Voilà une commission qui m'en donne une autre, c'est celle de rester; & je m'en tiens à la derniere.

LA COMTESSE.

Comment! vous comprenez cela? quel prodige! En vérité, il n'y a pas moyen de s'étourdir sur les bontés qu'on a pour vous; il faut se résoudre à les sentir, ou vous laisser-là.

LE CHEVALIER.

Je vous aime, & ne présume rien en ma faveur.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas que vous présumiez rien non plus.

LE CHEVALIER.

Il eſt donc inutile de me retenir, Madame?

LA COMTESSE.

Inutile! Comme il prend tout! mais il faut bien obſerver ce qu'on vous dit.

LE CHEVALIER.

Mais auſſi, que ne vous expliquez-vous franchement? Je pars, vous me retenez; je crois que c'eſt pour quelque choſe qui en vaudra la peine, point du tout; c'eſt pour me dire : je n'entends pas que vous préſumiez rien de plus. N'eſt-ce pas-là quelque choſe de bien tentant? Et moi, Madame, je n'entends point vivre comme cela; je ne ſçaurois, je vous aime trop.

LA COMTESSE.

Vous avez-là un amour bien mutin; il eſt bien preſſé.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ma faute; il eſt comme vous me l'avez donné.

LA COMTESSE.

Voyons donc. Que voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Vous plaire.

LA COMTESSE.

Hé bien ! il faut espérer que cela viendra.

LE CHEVALIER.

Moi, me jetter dans l'espérance ! Oh que non ! je ne donne pas dans un pays perdu ; je ne sçaurois où marcher.

LA COMTESSE.

Marchez, marchez ; on ne vous égarera pas.

LE CHEVALIER.

Donnez-moi votre cœur pour compagnon de voyage, & je m'embarque.

LA COMTESSE.

Hum ! nous n'irons peut-être pas loin ensemble.

LE CHEVALIER.

Hé ! par où devinez-vous cela ?

LA COMTESSE.

C'est que je vous crois volage.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez fait peur ; j'ai cru votre soupçon plus grave ; mais pour volage, s'il n'y a que cela qui vous retienne, partons. Quand vous me connoîtrez mieux, vous ne me reprocherez pas ce défaut-là.

LA COMTESSE.

Parlons raisonnablement ; vous pourrez me-

plaire, je n'en diſconviens pas; mais eſt-il naturel que vous plaiſiez tout-d'un-coup ?

LE CHEVALIER.

Non; mais ſi vous vous réglez avec moi ſur ce qui eſt naturel, je ne tiens rien; je ne ſçaurois obtenir votre cœur que *gratis*. Si j'attends que je l'aie gagné, nous n'aurons jamais fait; je connoîs ce que vous valez & ce que je vaux.

LA COMTESSE.

Fiez-vous à moi : je ſuis généreuſe, je vous ferai peut-être grâce.

LE CHEVALIER.

Rayez le *peut-être* ; ce que vous dites en ſera plus doux.

LA COMTESSE.

Laiſſons-le; il n'eſt peut-être là que par bienſéance.

LE CHEVALIER.

Le voilà un peu mieux placé, par exemple.

LA COMTESSE.

C'eſt que j'ai voulu vous raccommoder avec lui.

LE CHEVALIER.

Venons au fait : m'aimerez-vous ?

LA COMTESSE.

Mais, au bout du compte, m'aimez-vous, vous-même?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame; j'ai fait ce grand effort-là.

LA COMTESSE.

Il y a si peu de temps que vous me connoissez, que je ne laisse pas d'en être surprise.

LE CHEVALIER.

Vous, surprise! Il fait jour, le soleil nous luit, cela ne vous surprend-il pas aussi? car je ne sçais que répondre à de pareils discours, moi. Eh! Madame, faut-il vous voir plus d'un moment pour apprendre à vous adorer?

LA COMTESSE.

Je vous crois, ne vous fâchez point; ne me chicanez pas davantage.

LE CHEVALIER.

Oui, Comtesse, je vous aime; & de tous les hommes qui peuvent aimer, il n'y en a pas un dont l'amour soit si pur, si raisonnable. Je vous en fais serment sur cette belle main, qui veut bien se livrer à mes caresses. Regardez-moi, Madame; tournez vos beaux yeux sur moi; ne me volez point le doux embarras que j'y fais naître. Ah,

quels regards! qu'ils sont charmants! Qui est-ce qui auroit jamais dit qu'ils tomberoient sur moi?

LA COMTESSE.

En voilà assez : rendez-moi ma main; elle n'a que faire-là; vous parlerez bien sans elle.

LE CHEVALIER.

Vous me l'avez laissé prendre, laissez-moi la garder.

LA COMTESSE.

Courage; j'attends que vous ayez fini.

LE CHEVALIER.

Je ne finirai jamais.

LA COMTESSE.

Vous me faites oublier ce que j'avois à vous dire : je suis venue tout exprès, & vous m'amusez toujours. Revenons : vous m'aimez, voilà qui va fort bien; mais comment ferons-nous? Lélio est jaloux de vous.

LE CHEVALIER.

Moi, je le suis de lui; nous voilà quittes.

LA COMTESSE.

Il a peur que vous ne m'aimiez.

LE CHEVALIER.

C'est un nigaud d'en avoir peur; il devroit en être sûr.

LA COMTESSE.

Il craint que je ne vous aime.

LE CHEVALIER.

Eh! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas? je le trouve plaisant! il falloit lui dire que vous m'aimiez, pour le guérir de sa crainte.

LA COMTESSE.

Mais, Chevalier, il faut le penser pour le dire.

LE CHEVALIER.

Comment! ne m'avez-vous pas dit tout-à-l'heure, que vous me ferez grâce?

LA COMTESSE.

Je vous ai dit peut-être.

LE CHEVALIER.

Ne sçavois-je pas bien que le maudit *peut-être* me joueroit un mauvais tour? Eh! que faites-vous donc de mieux, si vous ne m'aimez pas? Est-ce encore Lélio qui triomphe?

LA COMTESSE.

Lélio commence bien à me déplaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il acheve donc, & nous laisse en repos.

LA COMTESSE.

C'est le caractere le plus singulier!

LE CHEVALIER.

L'homme le plus ennuyant !

LA COMTESSE.

Et brusque avec cela ; toujours inquiet. Je ne sçais quel parti prendre avec lui.

LE CHEVALIER.

Le parti de la raison.

LA COMTESSE.

La raison ne plaide plus pour lui, non plus que le cœur.

LE CHEVALIER.

Il faut qu'il perde son procès.

LA COMTESSE.

Me le conseillez-vous ? Je crois qu'effectivement il en faut venir là.

LE CHEVALIER.

Oui : mais de votre cœur, qu'en ferez-vous après ?

LA COMTESSE.

De quoi vous mêlez-vous ?

LE CHEVALIER.

Parbleu ! de mes affaires.

LA COMTESSE.

Vous le sçaurez trop tôt.

LE CHEVALIER.

Morbleu !

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous ?

LE CHEVALIER.

C'eſt que vous avez des longueurs qui me déſeſperent.

LA COMTESSE.

Mais vous êtes bien impatient, Chevalier ! perſonne n'eſt comme vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi ! Madame, on eſt ce que l'on peut, quand on vous aime.

LA COMTESSE.

Attendez ; je veux vous connoître mieux.

LE CHEVALIER.

Je ſuis vif, & je vous adore : me voilà tout entier ; mais trouvons un expédient qui vous mette à votre aiſe. Si je vous déplaîs, dites-moi de partir, & je pars ; il n'en ſera plus parlé. Si je puis eſpérer quelque choſe, ne me dites rien, je vous diſpenſe de me répondre ; votre ſilence ſera ma joie, & il ne vous en coûtera pas une ſyllabe. Vous ne ſçauriez prononcer à moins de frais.

LA COMTESSE.

Ah !

LE CHEVALIER.

Je ſuis content.

LA COMTESSE.

J'étois pourtant venue pour vous dire de nous quitter ; Lélio m'en avoit priée.

LE CHEVALIER.

Laiſſons-là Lélio ; ſa cauſe ne vaut rien.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE ; LÉLIO *arrive, en faiſant au Chevalier des ſignes de joie.*

LÉLIO.

Tout beau, Monſieur le Chevalier, tout beau : laiſſons-là Lélio, dites vous ! vous le mépriſez bien ! Ah ! grâces au Ciel, & à la bonté de Madame, il n'en ſera rien, s'il vous plaît. Lélio, qui vaut mieux que vous, reſtera, & vous vous en-irez. Comment morbleu ! que dites-vous de lui, Madame ? Ne ſuis-je pas entre les mains

d'un ami bien ſcrupuleux? ſon procédé n'eſt-il pas édifiant?

LE CHEVALIER.

Eh! que trouvez-vous de ſi étrange à mon procédé, Monſieur? Quand je ſuis devenu votre ami, ai-je fait vœu de rompre avec la beauté, les grâces & tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde? Non, parbleu! votre amitié eſt belle & bonne, mais je m'en paſſerai mieux que d'amour pour Madame. Vous trouvez un rival: eh bien! prenez patience; en êtes-vous étonné? Si Madame n'a pas la complaiſance de s'enfermer pour vous, vos étonnements ont tout l'air d'être fréquents; & il faudra bien que vous vous y accoutumiez.

LÉLIO.

Je n'ai rien à vous répondre: Madame aura ſoin de me venger de vos louables entrepriſes. (*à la Comteſſe.*) Voulez-vous bien que je vous donne la main, Madame? car je ne vous crois pas extrêmement amuſée des diſcours de Monſieur.

LA COMTESSE, *ſérieuſe, & ſe retirant.*

Où voulez-vous que j'aille? nous pouvons nous promener enſemble; je ne me plains pas du Che-

vaiior. S'il m'aime, je ne sçaurois me fâcher de la maniere dont il le dit; & je n'aurois tout au plus à lui reprocher que la médiocrité de son goût.

LE CHEVALIER.

Ah! j'aurai plus de partisans de mon goût, que vous n'en aurez de vos reproches, Madame.

LÉLIO, *en colere.*

Cela va le mieux du monde, & je joue ici un fort aimable personnage! Je ne sçais quelles sont vos vues, Madame; mais...

LA COMTESSE.

Ah! je n'aime pas les emportés; je vous reverrai, quand vous serez plus calme.

(Elle sort.)

SCENE X.

LE CHEVALIER, LÉLIO.

LELIO *regarde aller la Comtesse. Quand elle ne paroît plus, il se met à éclater de rire.*

AH, ah, ah, ah. Voilà une femme bien dupe! Qu'en dis-tu? ai-je bonne grâce à faire le jaloux?

(La Comtesse reparoît seulement pour voir ce qui se passe.)

LÉLIO *dit bas :*

Elle revient pour nous observer... (*haut.*) Nous verrons ce qu'il en fera, Chevalier ; nous verrons.

LE CHEVALIER.

(*Bas.*) Ah, l'excellent fourbe !... (*haut.*) Adieu, Lélio. Vous le prendrez sur le ton qu'il vous plaira ; je vous en donne ma parole. Adieu. *(Ils s'en-vont chacun de leur côté.)*

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉLIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *entre en pleurant.*

Hi, hi, hi, hi.

LÉLIO.

Dis-moi donc pourquoi tu pleures; je veux le sçavoir absolument.

ARLEQUIN, *plus fort.*

Hi, hi, hi, hi.

LÉLIO.

Mais quel est le sujet de ton affliction?

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, voilà qui est fini, je ne serai plus gaillard.

LÉLIO.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Faute d'avoir envie de rire.

LÉLIO.

Et d'où vient que tu n'as plus envie de rire, imbécille ?

ARLEQUIN.

A cause de ma triſteſſe.

LÉLIO.

Je te demande ce qui te rend triſte.

ARLEQUIN.

C'eſt un grand chagrin, Monſieur.

LÉLIO.

Il ne rira plus, parce qu'il eſt triſte ; & il eſt triſte à cauſe d'un grand chagrin. Te plaira-t-il de t'expliquer mieux ? Sçais-tu bien que je me fâcherai à la fin.

ARLEQUIN.

Hélas ! je vous dis la vérité. (*Il ſoupire.*)

LÉLIO.

Tu me le dis ſi ſottement, que je n'y comprends rien. T'a-t-on fait du mal ?

ARLEQUIN.

Beaucoup de mal.

LÉLIO.

Eſt-ce qu'on t'a battu ?

ARLEQUIN.

Pu! bien pis que tout celà, ma foi.

LÉLIO.

Bien pis que tout cela?

ARLEQUIN.

Oui, quand un pauvre homme perd de l'or, il faut qu'il meure; & je mourrai aussi, je n'y manquerai pas.

LÉLIO.

Que veut dire de l'or?

ARLEQUIN.

De l'or du Pérou; voilà comme on dit qu'il s'appelle.

LÉLIO.

Est-ce que tu en avois?

ARLEQUIN.

Eh! vraiment oui: voilà mon affaire. Je n'en ai plus, je pleure: quand j'en avois, j'étois bien-aise.

LÉLIO.

Qui est-ce qui te l'avoit donné, cet or?

ARLEQUIN.

C'est Monsieur le Chevalier qui m'avoit fait présent de cet échantillon-là.

LÉLIO.

De quel échantillon ?

ARLEQUIN.

Eh ! je vous le dis.

LÉLIO.

Quelle patience il faut avoir avec ce nigaud-là ! Sçachons pourtant ce que c'eſt. Arlequin, fais trêve à tes larmes : ſi tu te plains de quelqu'un, j'y mettrai ordre : mais éclaircis-moi la choſe. Tu me parles d'un or du Pérou : après cela d'un échantillon. Je n'entends point ; réponds-moi préciſément : le Chevalier t'a-t-il donné de l'or ?

ARLEQUIN.

Pas à moi : mais il l'avoit donné devant moi à Trivelin pour me le rendre en main propre : mais cette main propre n'en a point tâté ; le fripon a tout gardé dans la ſienne, qui n'étoit pas plus propre que la mienne.

LÉLIO.

Cet or étoit-il en quantité? Combien de louis y avoit-il?

ARLEQUIN.

Peut-être quarante ou cinquante : je ne les ai pas comptés.

LÉLIO.

Quarante ou cinquante! Et pourquoi le Chevalier te faisoit-il ce présent-là?

ARLEQUIN.

Parce que je lui avois demandé un échantillon.

LÉLIO.

Encore un échantillon!

ARLEQUIN.

Eh! vraiment oui: Monsieur le Chevalier en avoit aussi donné à Trivelin.

LÉLIO.

Je ne sçaurois débrouiller ce qu'il veut dire: il y a cependant quelque chose là-dedans qui peut me regarder. Réponds moi. Avois-tu rendu au Chevalier quelque service qui l'engageât à te récompenser?

ARLEQUIN.

Non; mais j'étois jaloux de ce qu'il aimoit Trivelin, de ce qu'il avoit charmé son cœur, & mis de l'or dans sa bourse; & moi, je voulois aussi avoir le cœur charmé & la bourse pleine.

LÉLIO.

Quel étrange galimathias me fais-tu là?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant rien de plus vrai que tout cela.

LÉLIO.

Quel rapport y a-t-il entre le cœur de Trivelin & le Chevalier ? Le Chevalier a-t-il de ſi grands charmes ? Tu parles de lui comme d'une femme.

ARLEQUIN.

Tant y a qu'il eſt raviſſant, & qu'il fera auſſi raffle de votre cœur, quand vous le connoîtrez. Allez, pour voir, lui dire : je vous connois, & je garderai le ſecret. Vous verrez ſi ce n'eſt pas un échantillon qui vous viendra ſur le champ ; & vous me dirai ſi je ſuis fou.

LÉLIO.

Je ny comprends rién. Mais qui eſt-il, le Chevalier ?

ARLEQUIN.

Voilà juſtement le ſecret qui fait avoir un préſent, quand on le garde.

LÉLIO.

Je prétends que tu me le diſes, moi.

ARLEQUIN.

Vous me ruineriez ; Monſieur : il ne me donneroit plus rien, ce charmant petit ſemblant d'homme ; & je l'aime trop pour le fâcher.

LÉLIO.

Ce petit ſemblant d'homme ! Que veut-il dire ?

& que signifie son transport? En quoi le trouves-tu donc plus charmant qu'un autre?

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, on ne voit point d'homme comme lui: il n'y en a point dans le monde; c'est folie que d'en chercher: mais sa mascarade empêche de voir cela.

LÉLIO.

Sa mascarade! Ce qu'il me dit là me fait naître une pensée que toutes mes réflexions fortifient: le Chevalier a de certains traits, un certain minois... Mais voici Trivelin: je veux le forcer à me dire la vérité, s'il la sçait; j'en tirerai meilleure raison que de ce butord là. (*à Arlequin.*) Va-t-en; je tâcherai de te faire r'avoir ton argent. (*Arlequin part en lui baisant la main & se plaignant.*)

SCENE II.

LÉLIO, TRIVELIN.

TRIVELIN *entre en rêvant ; &, voyant Lélio, il dit à part :*

VOICI ma mauvaise paye : la physionomie de cet homme-là m'est devenue fâcheuse ; promenons-nous d'un autre côté.

LÉLIO *l'appelle.*

Trivelin ; je voudrois bien te parler.

TRIVELIN.

A moi, Monsieur ? ne pourriez-vous pas remettre cela ? j'ai actuellement un mal de tête qui ne me permet de conversation avec personne.

LÉLIO.

Bon, bon ! c'est bien à toi à prendre garde à un petit mal de tête : approche.

TRIVELIN.

Je n'ai, ma foi, rien de nouveau à vous apprendre, au moins.

LÉLIO *va à lui & le prend par le bras.*

Viens donc.

TRIVELIN.

Eh bien, de quoi s'agit-il? Vous reprocheriez-vous la récompense que vous m'avez donnée tantôt? Je n'ai jamais vu de bienfait dans ce goût-là. Voulez-vous rayer ce petit trait-là de votre vie? Tenez, ce n'est qu'une vétille; mais les vétilles gâtent tout.

LÉLIO.

Ecoute; ton verbiage me déplaît.

TRIVELIN.

Je vous disois bien que je n'étois pas en état de paroître en compagnie.

LÉLIO.

Et je veux que tu répondes positivement à ce que je te demanderai: je réglerai mon procédé sur le tien.

TRIVELIN.

Le vôtre sera donc court; car le mien sera bref. Je n'ai vaillant qu'une réplique, qui est que je ne sçais rien: vous voyez bien que je ne vous ruinerai pas en interrogations.

LÉLIO.

Si tu me dis la vérité, tu n'en seras pas fâché.

TRIVELIN.

Sçauriez-vous encore quelques coups de bâton à m'épargner ?

LÉLIO, *fièrement.*

Finissons.

TRIVELIN, *en s'en-allant.*

J'obéis.

LÉLIO.

Où vas-tu ?

TRIVELIN.

Pour finir une conversation, il n'y a rien de mieux que de la laisser-là ; c'est le plus court, ce me semble.

LÉLIO.

Tu m'impatientes, & je commence à me fâcher. Tiens-toi là ; écoute, & me réponds.

TRIVELIN, *à part.*

A qui en a ce diable d'homme-là ?

LÉLIO.

Je crois que tu jures entre tes dents ?

TRIVELIN.

Cela m'arrive quelquefois par distraction.

LÉLIO.

Crois-moi, traitons avec douceur ensemble, Trivelin ; je t'en prie.

TRIVELIN.

Oui-da, comme il convient à d'honnêtes-gens.

LÉLIO.

Y a-t-il long-temps que tu connoîs le Chevalier ?

TRIVELIN.

Non ; c'eſt une nouvelle connoiſſance : la vôtre & la mienne ſont de la même date.

LÉLIO.

Sçais-tu qui il eſt ?

TRIVELIN.

Il ſe dit cadet d'un aîné Gentil-homme ; mais les titres de cet aîné, je ne les ai point vus : ſi je les vois jamais, je vous en promets copie.

LÉLIO.

Parle-moi à cœur ouvert.

TRIVELIN.

Je vous la promets, vous dis-je ; je vous en donne ma parole : il n'y a point de ſûreté de cette force-là nulle part.

LÉLIO.

Tu me caches la vérité ; le nom de Chevalier qu'il porte eſt un faux nom.

TRIVELIN.

Seroit-il l'aîné de sa famille? Je l'ai cru réduit à une légitime: voyez ce que c'est!

LÉLIO.

Tu bats la campagne: ce Chevalier mal nommé, avoue-moi que tu l'aimes.

TRIVELIN.

Eh! je l'aime par la règle générale qu'il faut aimer tout le monde: voilà ce qui le tire d'affaire auprès de moi.

LÉLIO.

Tu t'y ranges avec plaisir, à cette règle-là.

TRIVELIN.

Ma foi, Monsieur, vous vous trompez; rien ne me coûte tant que mes devoirs: plein de courage pour les choses inutiles, je suis d'une tiédeur pour les nécessaires qui passe l'imagination. Qu'est-ce que c'est que nous! N'êtes-vous pas comme moi, Monsieur?

LÉLIO, *avec dépit.*

Fourbe! tu as de l'amour pour ce faux Chevalier.

TRIVELIN.

Doucement, Monsieur: diantre! ceci est sérieux.

LÉLIO.

Tu ſçais quel eſt ſon ſexe.

TRIVELIN.

Expliquons-nous : de ſexe, je n'en connoîs que deux ; l'un qui ſe dit raiſonnable, l'autre qui nous prouve que cela n'eſt pas vrai. Duquel des deux le Chevalier eſt-il ?

LÉLIO, *le prenant par le bouton.*

Puiſque tu m'y forces, ne perds rien de ce que je vais te dire. Je te ferai périr ſous le bâton, ſi tu me joues davantage : m'entends-tu ?

TRIVELIN.

Vous êtes clair.

LÉLIO.

Ne m'irrite point. J'ai dans cette affaire-ci un intérêt de la derniere conſéquence ; il y va de ma fortune : & tu parleras, ou je te tue.

TRIVELIN.

Vous me tuerez, ſi je ne parle ? Hélas ! Monſieur, ſi les babillards ne mouroient point, je ſerois éternel, ou perſonne ne le ſeroit.

LÉLIO.

Parle donc.

TRIVELIN.

Donnez-moi un ſujet : quelque petit qu'il ſoit, je m'en contente ; & j'entre en matiere.

LÉLIO, *tirant son épée.*

Ah, tu ne veux pas ! voici qui te rendra plus docile.

TRIVELIN, *faisant l'effrayé.*

Fi donc ! Sçavez-vous bien que vous me feriez peur, sans votre physionomie d'honnête-homme.

LÉLIO, *le regardant.*

Coquin que tu es !

TRIVELIN.

C'est mon habit qui est un coquin ; pour moi je suis un brave homme : mais avec cet équipage-là, on a de la probité en pure perte ; cela ne fait ni honneur, ni profit.

LÉLIO, *remettant son épée.*

Va, je tâcherai de me passer de l'aveu que je te demandois ; mais je te retrouverai ; & tu me répondras de ce qui m'arrivera de fâcheux.

TRIVELIN.

En quelqu'endroit que nous nous rencontrions, Monsieur, je sçais ôter mon chapeau de bonne grâce, je vous en garantis la preuve ; & vous serez content de moi.

LÉLIO, *en colere.*

Retire-toi.

TRIVELIN, *s'en-allant.*

Il y a une heure que je vous l'ai proposé.

SCENE III.

LE CHEVALIER; LÉLIO, *rêveur.*

LE CHEVALIER.

EH bien! mon ami, la Comteſſe écrit actuellement des lettres pour Paris; elle deſcendra bientôt, & veut ſe promener avec moi, m'a t-elle dit. Sur cela, je viens t'avertir de ne nous pas interrompre, [illegible] nous ſerons enſemble, & d'aller bouder d'un [illegible] comme il appartient à un jaloux. Dans c[illegible] conver[illegible]tion-ci, je vais mettre la derniere main à notre g[illegible]d-œuvre, & achever de la réſoudre. Mais je voudrois que toutes tes eſpérances fuſſent remplies; & j'ai ſongé à une choſe: le dédit que tu as d'elle, eſt-il bon? il y a des dédits mal conçus & qui ne ſervent de rien: en cas qu'il y manquât quelque choſe, on pourroit prendre des meſures.

LÉLIO, *à part.*

Tâchons de le démaſquer.

LE CHEVALIER.

Réponds-moi donc : à qui en as-tu ?

LÉLIO.

Je n'ai point le dédit sur moi : mais parlons d'autre chose.

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il de nouveau ? Songes-tu encore à me faire épouser quelqu'autre femme avec la Comtesse ?

LÉLIO.

Non. Je pense à quelque chose de plus sérieux ; je veux me couper la gorge.

LE CHEVALIER.

Diantre ! quand tu te mêl[illegible] sérieux, tu le traites à fond : & [illegible] ut ta gorge, pour la couper ?

LÉLIO.

Point de plaisanterie.

LE CHEVALIER.

(*A part.*) Arlequin auroit-il parlé ! (*à Lélio.*) Si ta résolution tient, tu me feras ton légataire, peut-être ?

LÉLIO.

Vous serez de la partie dont je parle.

LE

LE CHEVALIER.

Moi ! je n'ai rien à reprocher à ma gorge : & ſans vanité, je ſuis content d'elle.

LÉLIO.

Et moi, je ne ſuis point content de vous ; & c'eſt avec vous que je veux m'égorger.

LE CHEVALIER.

Avec moi ?

LÉLIO.

Vous-même ?

LE CHEVALIER, *riant & le pouſſant de la main.*

Ah, ah, ah, ah. Va te mettre au lit & te faire ſaigner ; tu es malade.

LÉLIO.

Suivez-moi.

LE CHEVALIER, *lui tâtant le pouls.*

Voilà un pouls qui dénote un tranſport au cerveau ; il faut que tu aies reçu un coup de ſoleil.

LÉLIO.

Point tant de raiſons ; ſuivez-moi, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Encore un coup, va te coucher, mon ami.

LÉLIO.

Je vous regarde commeun lâche, ſi vous ne marchez.

LE CHEVALIER, *avec pitié.*

Pauvre homme ! après ce que tu me dis-là, tu es du moins heureux de n'avoir plus le bon-sens.

LÉLIO.

Oui, vous êtes aussi poltron qu'une femme.

LE CHEVALIER.

(*A part.*) Tenons ferme. (*à Lélio.*) Lélio, je vous crois malade ; tant-pis pour vous, si vous ne l'êtes pas.

LÉLIO, *avec dédain.*

Je vous dis que vous manquez de cœur, & qu'une quenouille siéroit mieux à votre côté qu'une épée.

LE CHEVALIER.

Avec une quenouille mes pareils vous battroient encore.

LÉLIO.

Oui, dans une ruelle.

LE CHEVALIER.

Par-tout. Mais ma tête s'échauffe ; vérifions un peu votre état. Regardez-moi entre deux yeux : je crains encore que ce ne soit un accès de fievre. (*Lélio le regarde.*) Oui, vous avez quelque chose de fou dans le regard ; & je n'ai pu m'y tromper.

Allons, allons : mais que je sçache du moins en vertu de quoi je vais vous rendre sage.

LÉLIO.

Non. Passons dans ce petit bois, je vous le dirai là.

LE CHEVALIER.

Hâtons-nous donc. (*à part.*) S'il me voit résolue, il sera peut-être poltron. (*Ils marchent tous deux. Quand ils sont près de sortir du Théâtre,* LÉLIO *se retourne, regarde le Chevalier, & dit :*

Vous me suivez donc ?

LE CHEVALIER.

Qu'appellez-vous, je vous suis ! qu'est-ce que cette réflexion ? Est-ce qu'il vous plairoit à présent de prendre le transport au cerveau pour excuse. Oh ! il n'est plus temps, raisonnable ou fou, malade ou sain, marchez ; je veux filer ma quenouille. Je vous arracherois morbleu ! d'entre les mains des Médécins, voyez-vous ! Poursuivons.

LÉLIO, *le regardant avec attention.*

C'est donc tout de bon ?

LE CHEVALIER.

Ne nous amusons point, vous dis-je; vous devriez être expédié.

LÉLIO, *revenant au Théâtre.*

Doucement, mon ami; expliquons-nous à présent.

LE CHEVALIER, *lui serrant la main.*

Je vous regarde comme un ladre, si vous hésitez davantage.

LÉLIO, *à part.*

Je me suis, ma foi, trompé; c'est un Chevalier, & des plus résolus.

LE CHEVALIER.

Vous êtes plus poltron qu'une femme.

LÉLIO.

Parbleu! Chevalier, je t'en ai cru une; voilà la vérité. De quoi t'avises-tu aussi d'avoir un visage à toilette? il n'y a point de femme à qui ce visage-là n'allât comme un charme: tu es masqué en coquette.

LE CHEVALIER.

Masque vous-même: vîte au bois.

LÉLIO.

Non: je ne voulois faire qu'une épreuve. Tu

as chargé Trivelin de donner de l'argent à Arlequin, je ne sçais pourquoi.

LE CHEVALIER, *sérieusement.*

Parce qu'étant seul, il m'avoit entendu dire quelque chose de notre projet, qu'il pouvoit rapporter à la Comtesse; voilà pourquoi, Monsieur....

LÉLIO.

Je ne devinois pas. Arlequin m'a tenu aussi des discours qui signifioient que tu étois fille; ta beauté me l'a fait d'abord soupçonner: mais je me rends. Tu es beau, & encore plus brave: embrassons-nous, & reprenons notre intrigue.

LE CHEVALIER.

Quand un homme comme moi est en train, il a de la peine à s'arrêter.

LÉLIO.

Tu as encore cela de commun avec la femme.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en soit, je ne suis curieux de tuer personne; je vous passe votre méprise: mais elle vaut bien une excuse.

LÉLIO.

Je suis ton serviteur, Chevalier; & je te prie d'oublier mon incartade.

LE CHEVALIER.

Je l'oublie, & suis ravi que notre reconciliation m'épargne une affaire épineuse, & sans doute un homicide. Notre duel étoit positif; & si j'en fais jamais un, il n'aura rien à démêler avec les Ordonnances.

LÉLIO.

Ce ne sera pas avec moi, je t'en assûre.

LE CHEVALIER.

Non, je te le promets.

LÉLIO, *lui donnant la main.*

Touche-là: je t'en garantis autant.

(*Arlequin arrive & se trouve-là.*)

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LÉLIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE vous demande pardon, si je vous suis importun, Monsieur le Chevalier; mais ce larron de Trivelin ne veut pas me rendre l'argent que

vous lui avez donné pour moi : j'ai pourtant été bien diſcret. Vous m'avez ordonné de ne pas dire que vous étiez fille : demandez à Monſieur Lélio ſi je lui en ai dit un mot. Il n'en ſçait rien ; & je ne le lui apprendrai jamais.

LE CHEVALIER, *étonné.*

Peſte ſoit du faquin ! je n'y ſçaurois plus tenir.

ARLEQUIN, *triſtement.*

Comment, faquin ! C'eſt donc comme cela que vous m'aimez ? (*à Lélio.*) Tenez, Monſieur, écoutez mes raiſons : je ſuis venu tantôt, que Trivelin lui diſoit : que tu es charmante, ma poule ! Baiſe-moi. Non. Donne-moi donc de l'argent. Enſuite il a avancé la main pour prendre cet argent : mais la mienne étoit là ; & il eſt tombé dedans. Quand le Chevalier a vu que j'étois là : mon fils, m'a-t-il dit, n'apprends pas au monde que je ſuis une fillette. Non, m'amour ; mais donnez-moi votre cœur. Prends, a-t-elle repris. Enſuite elle a dit à Trivelin de me donner de l'or. Nous avons été boire enſemble : le cabaret en eſt témoin ; & je reviens exprès pour avoir l'or & le cœur : & voilà qu'on m'appelle un faquin ! (*Le Chevalier rêve.*)

LÉLIO.

Va-t'en, laiſſe-nous, & ne dis-mot à perſonne.

ARLEQUIN *ſort.*

Ayez donc ſoin de mon bien. Hé, hé, hé.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LÉLIO.

LÉLIO.

EH bien! Monſieur le Duéliſte, qui ſe battra ſans bleſſer les Ordonnances, je vous crois; qu'avez-vous à me répondre?

LE CHEVALIER.

Rien. Il ne ment pas d'un mot.

LÉLIO.

Vous voilà bien déconcertée, m'amie.

LE CHEVALIER.

Moi déconcertée! pas un petit brin, grâces au ciel; je ſuis une femme, & je ſoutiendrai mon caractere.

LÉLIO.

Ah, ah! il s'agit de ſçavoir à qui vous en voulez ici.

LE CHEVALIER.

Avouez que j'ai du guignon. J'avois bien conduit tout cela; rendez-moi juſtice : je vous ai fait peur avec mon minois de coquette; c'eſt le plus plaiſant.

LÉLIO.

Venons au fait : j'ai eu l'imprudence de vous ouvrir mon cœur.

LE CHEVALIER.

Qu'importe ? je n'ai rien vu dedans qui me faſſe envie.

LÉLIO.

Vous ſçavez mes projets.

LE CHEVALIER.

Qui n'avoient pas beſoin d'un confident comme moi; n'eſt-il pas vrai?

LÉLIO.

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Ils ſont pourtant beaux ! j'aime ſur-tout cet hermitage & cette laideur immanquable dont vous gratifierez votre épouſe quinze jours après votre mariage; il n'y a rien de tel.

LÉLIO.

Votre mémoire eſt fidelle; mais paſſons. Qui êtes-vous ?

LE CHEVALIER.

Je suis fille ; assez jolie, comme vous voyez ; & dont les agréments seront de quelque durée, si je trouve un mari qui me sauve le désert & le terme des quinze jours : voilà ce que je suis ; & par-dessus le marché, presqu'aussi méchante que vous.

LÉLIO.

Oh ! pour celui-là, je vous le cede.

LE CHEVALIER.

Vous avez tort ; vous méconnoissez vos forces.

LÉLIO.

Qu'êtes-vous venue faire ici ?

LE CHEVALIER.

Tirer votre portrait, afin de le porter à certaine Dame qui l'attend pour sçavoir ce qu'elle fera de l'original.

LÉLIO.

Belle mission !

LE CHEVALIER.

Pas trop laide. Par cette mission-là, c'est une tendre brebis qui échappe au loup, & douze-mille livres de rente de sauvées, qui prendront parti ailleurs : petites bagatelles, qui valoient bien la peine d'un déguisement.

LÉLIO, *intrigué.*

Qu'est-ce que c'est que tout cela signifie?

LE CHEVALIER.

Je m'explique: la brebis, c'est ma maitresse; les douze-mille livres de rente, c'est son bien qui produit ce calcul si raisonnable de tantôt; & le loup qui eût dévoré tout cela, c'est vous, Monsieur.

LÉLIO.

Ah! je suis perdu.

LE CHEVALIER.

Non: vous manquez votre proie, voilà tout: il est vrai qu'elle étoit assez bonne; mais aussi pourquoi êtes-vous loup? ce n'est pas ma faute. On a sçu que vous étiez à Paris *incognitò*; on s'est défié de votre conduite. Là-dessus on vous suit, on sçait que vous êtes au bal: j'ai de l'esprit & de la malice, on m'y envoie; on m'équipe comme vous me voyez, pour me mettre à portée de vous connoître: j'arrive, je fais ma charge, je deviens votre ami, je vous connois, je trouve que vous ne valez rien: j'en rendrai compte; il n'y a pas un mot à redire.

LÉLIO.

Vous êtes donc la femme-de-chambre de la Demoiselle en question?

LE CHEVALIER.

Et votre très-humble ſervante.

LÉLIO.

Il faut avouer que je ſuis bien malheureux!

LE CHEVALIER.

Et moi bien adroite. Mais, dites-moi, vous repentez-vous du mal que vous vouliez faire, ou de celui que vous n'avez pas fait?

LÉLIO.

Laiſſons cela. Pourquoi votre malice m'a-t-elle encore ôté le cœur de la Comteſſe? Pourquoi conſentir à jouer auprès d'elle le perſonnage que vous y faites?

LE CHEVALIER.

Pour d'excellentes raiſons. Vous cherchiez à gagner dix-mille écus avec elle; n'eſt-ce pas? Pour cet effet, vous reclamiez mon induſtrie; & quand j'aurois conduit l'affaire près de ſa fin, avant de terminer je comptois vous rançonner un peu, & avoir ma part au pillage; ou bien tirer finement le dédit d'entre vos mains, ſous prétexte de le voir, pour vous le revendre une centaine de piſtoles payées comptant, ou en billets payables au porteur; ſans quoi j'aurois menacé de vous perdre auprès de douze-mille livres

de rente, & de réduire votre calcul à zéro. Oh! mon projet étoit fort bien entendu: moi payée, crac, je décampois avec mon petit gain, & le portrait qui m'auroit encore valu quelque petit revenant-bon auprès de ma maitresse. Tout cela joint à mes petites économies, tant sur mon voyage que sur mes gages, je devenois, avec mes agréments, un petit parti d'assez bonne défaite, sauf le loup. J'ai manqué mon coup, j'en suis bien fâchée: cependant vous me faites pitié, vous.

LÉLIO.

Ah! si tu voulois.....

LE CHEVALIER.

Vous vient-il quelqu'idée? cherchez.

LÉLIO.

Tu gagnerois encore plus que tu n'espérois.

LE CHEVALIER.

Tenez, je ne fais point l'hypocrite ici: je ne suis pas, non plus que vous, à un tour de fourberie près: je vous ouvre aussi mon cœur; je ne crains pas de scandaliser le vôtre; & nous ne nous soucierons pas de nous estimer: ce n'est pas la peine entre gens de notre caractere. Pour conclusion, faites ma fortune; & je dirai que

vous êtes un honnête-homme. Mais convenons de prix pour l'honneur que je vous fournirai : il vous en faut beaucoup.

LÉLIO.

Eh ! demande-moi ce qu'il te plaira, je te l'accorde.

LE CHEVALIER.

Motus au moins ! gardez-moi un ſecret éternel. Je veux deux mille-écus, je n'en rabattrois pas un ſol ; moyennant quoi, je vous laiſſe ma maitreſſe, & j'acheve avec la Comteſſe. Si nous nous accommodons, dès ce ſoir j'écris une lettre à Paris, que vous dicterez vous-même : vous vous y ferez tout auſſi beau qu'il vous plaira, je vous mettrai à même. Quand le mariage ſera fait, devenez ce que vous pourrez : je ſerai nantie & vous auſſi ; les autres prendront patience.

LÉLIO.

Je te donne les deux-mille écus, avec mon amitié.

LE CHEVALIER.

Oh ! pour cette nippe-là, je vous la troquerai contre cinquante piſtoles, ſi vous voulez.

LÉLIO.

Contre cent, ma chere fille.

LE CHEVALIER.

C'eſt encore mieux ; j'avoue même qu'elle ne les vaut pas.

LELIO.

Allons, ce ſoir nous écrirons.

LE CHEVALIER.

Oui. Mais mon argent, quand me le donnerez-vous ?

LÉLIO, *tirant une bague.*

Voici une bague pour les cent piſtoles du troc, d'abord.

LE CHEVALIER.

Bon. Venons aux deux-mille écus.

LÉLIO.

Je te ferai mon billet tantôt.

LE CHEVALIER.

Oui, tantôt ! Madame la Comteſſe va venir, & je ne veux point finir avec elle que je n'aie toutes mes ſûretés. Mettez-moi le dédit en main ; je vous le rendrai tantôt pour votre billet.

LÉLIO, *le tirant.*

Tiens, le voilà.

LE CHEVALIER.

Ne me trahiſſez jamais.

LÉLIO.

Tu es folle.

LE CHEVALIER.

Voici la Comteſſe. Quand j'aurai été quelque temps avec elle, revenez en colere la preſſer de décider hautement entre vous & moi; & allez-vous-en, de peur qu'elle ne nous voie enſemble.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'ALLOIS vous trouver, Comteſſe.

LA COMTESSE.

Vous m'avez inquiétée, Chevalier. J'ai vu de loin Lélio vous parler; c'eſt un homme emporté: n'ayez point d'affaire avec lui, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, c'eſt un original. Sçavez-vous qu'il ſe vante de vous obliger à me donner mon congé?

LA COMTESSE.

Lui? s'il se vantoit d'avoir le sien, cela seroit plus raisonnable.

LE CHEVALIER.

Je lui ai promis qu'il l'auroit, & vous dégagerez ma parole. Il est encore de bonne heure; il peut gagner Paris, & y arriver au soleil couchant: expédions-le, ma chere âme.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes qu'un étourdi, Chevalier; vous n'avez point de raison.

LE CHEVALIER.

De la raison! que voulez-vous que j'en fasse avec de l'amour? Il va trop son train pour elle. Est-ce qu'il vous en reste encore de la raison, Comtesse? me feriez-vous ce chagrin-là? Vous ne m'aimeriez guères.

LA COMTESSE.

Vous voilà dans vos petites folies; vous sçavez qu'elles sont aimables, & c'est ce qui vous rassûre: il est vrai que vous m'amusez. Quelle différence de vous à Lélio, dans le fond!

LE CHEVALIER.

Oh! vous ne voyez rien. Mais revenons à

Lélio : je vous difois de le renvoyer aujourd'hui : l'Amour vous y condamne ; il parle, il faut obéir.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je me révolte : qu'en arrivera-t-il ?

LE CHEVALIER.

Non : vous n'oferiez.

LA COMTESSE.

Je n'oferois ! Mais voyez avec quelle hardieffe il me dit cela !

LE CHEVALIER.

Non, vous dis-je, je fuis fûr de mon fait ; car vous m'aimez ; votre cœur eft à moi. J'en ferai ce que je voudrai, comme vous ferez du mien ce qu'il vous plaira : c'eft la régle ; & vous l'obferverez, c'eft moi qui vous le dis.

LA COMTESSE.

Il faut avouer que voilà un fripon bien fûr de ce qu'il vaut. Je l'aime ! mon cœur eft à lui ! Il vous dit cela avec une aifance admirable : on ne peut pas être plus perfuadé qu'il l'eft.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas le moindre petit doute ; c'eft une confiance que vous m'avez donnée. J'en ufe fans façon, comme vous voyez : & je conclus toujours que Lélio partira.

LA COMTESSE.

Eh! vous n'y songez pas. Dire à un homme qu'il s'en-aille!

LE CHEVALIER.

Me refuser son congé, à moi qui le demande, comme s'il ne m'étoit pas dû?

LA COMTESSE.

Badin!

LE CHEVALIER.

Tiède amante!

LA COMTESSE.

Petit tyran!

LE CHEVALIER.

Cœur révolté, vous rendrez-vous?

LA COMTESSE.

Je ne sçaurois, mon cher Chevalier; j'ai quelques raisons pour en agir plus honnêtement avec lui.

LE CHEVALIER.

Des raisons, Madame, des raisons! & qu'est-ce que c'est que cela?

LA COMTESSE.

Ne vous alarmez point; c'est que je lui ai prêté de l'argent.

LE CHEVALIER.

Eh bien! vous en auroit-il fait une reconnoiſſance qu'on n'ôſe montrer en Juſtice?

LA COMTESSE.

Point du tout; j'en ai ſon billet.

LE CHEVALIER.

Joignez-y un Sergent; vous voilà payée.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai; mais....

LE CHEVALIER.

Hai! hai! voilà un *mais* qui a l'air honteux.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc que je vous diſe? Pour m'aſſurer de cet argent-là, j'ai conſenti que nous fiſſions lui & moi un dédit de la ſomme.

LE CHEVALIER.

Un dédit, Madame! Ah! c'eſt un vrai tranſport d'amour que ce dédit-là; c'eſt une faveur. Il me pénetre; il me trouble; je n'en ſuis pas le maître.

LA COMTESSE.

Ce miſérable dédit! pourquoi faut-il que je l'aie fait? Voilà ce que c'eſt que ma facilité pour un homme haïſſable, que j'ai toujours deviné que

je haïrois : j'ai toujours eu certaine antipathie pour lui ; & je n'ai jamais eu l'esprit d'y prendre garde.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, il s'est bien accommodé de cette antipathie-là : il en a fait un amour bien tendre ! Tenez, Madame, il me semble que je le vois à vos genoux ; que vous l'écoutez avec plaisir ; qu'il vous jure de vous adorer toujours ; que vous le payez du même serment ; que sa bouche cherche la vôtre, & que la vôtre se laisse trouver : car voilà ce qui arrive. Enfin je vous vois soupirer ; je vois vos yeux s'arrêter sur lui, tantôt vifs, tantôt languissants ; toujours pénétrés d'amour, & d'un amour qui croît toujours. Et moi je me meurs. Ces objets-là me tuent ; comment ferai-je pour les perdre de vue ? Cruel dédit ! te verrai-je toujours ? qu'il me va coûter de chagrins ! (*à part.*) Et qu'il me fait dire de folies !

LA COMTESSE.

Courage, Monsieur ; rendez-nous tous deux la victime de vos chimeres. Que je suis malheureuse, d'avoir parlé de ce maudit dédit ! Pourquoi faut-il que je vous aie cru raisonnable ? Pourquoi vous ai-je vu ? Est-ce que je mérite tout ce que vous me dites ? Pouvez-vous vous plaindre de

moi? ne vous aimé-je pas assez? Lélio doit-il vous chagriner? l'ai-je aimé autant que je vous aime? Où est l'homme plus chéri que vous l'êtes? plus sûr, plus digne de l'être toujours? Et rien ne vous persuade; & vous vous chagrinez; vous n'entendez rien; vous me désolez: que voulez-vous que nous devenions? comment vivre avec cela? dites-moi donc.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le succès de mes impertinences me surprend. (*haut.*) C'en est fait, Comtesse; votre douleur me rend mon repos & ma joie: combien de choses tendres ne venez-vous pas de me dire! Cela est inconcevable; je suis charmé: reprenons notre humeur gaie; allons, oublions tout ce qui s'est passé.

LA COMTESSE.

Mais, pourquoi est-ce que je vous aime tant? qu'avez-vous fait pour cela?

LE CHEVALIER.

Hélas! moins que rien; tout vient de votre bonté.

LA COMTESSE.

C'est que vous êtes plus aimable qu'un autre, apparemment.

LE CHEVALIER.

Pour tout ce qui n'eſt pas comme vous, je le ſerois peut-être aſſez : mais je ne ſuis rien pour ce qui vous reſſemble. Non, je ne pourrai jamais payer votre amour ; en verité je n'en ſuis pas digne.

LA COMTESSE.

Comment donc faut-il être fait pour le mériter ?

LE CHEVALIER.

Oh ! voilà ce que je ne vous dirai pas.

LA COMTESSE.

Aimez-moi toujours ; & je ſuis contente.

LE CHEVALIER.

Pourrez-vous ſoutenir un goût ſi ſobre ?

LA COMTESSE.

Ne m'affligez plus ; tout ira bien.

LE CHEVALIER.

Je vous le promets : mais que Lélio s'en-aille.

LA COMTESSE.

J'aurois ſouhaité qu'il prît ſon parti de lui-même, à cauſe du dédit : ce ſeroient dix-mille écus que je vous ſauverois, Chevalier : car enfin, c'eſt votre bien que je ménage.

LE CHEVALIER.

Périſſent tous les biens du monde, & qu'il

parte : rompez avec lui la premiere; voilà mon bien.

LA COMTESSE.

Faites-y réflexion.

LE CHEVALIER.

Vous hésitez encore ; vous avez peine à me le sacrifier ! Est-ce-là comme on aime ? Oh ! qu'il vous manque encore de choses, pour ne laisser rien à souhaiter à un homme comme moi !

LA COMTESSE.

Eh bien ! il ne me manquera plus rien ; consolez-vous.

LE CHEVALIER.

Il vous manquera toujours pour moi.

LA COMTESSE.

Non : je me rends ; je renverrai Lélio ; & vous dicterez son congé.

LE CHEVALIER.

Lui direz-vous qu'il se retire sans cérémonie ?

LA COMTESSE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Non, ma chere Comtesse, vous ne le renverrez pas. Il me suffit que vous y consentiez ; votre

amour eſt à toute épreuve, & je diſpenſe votre politeſſe d'aller plus loin; c'en ſeroit trop: c'eſt à moi à avoir ſoin de vous, quand vous vous oubliez pour moi.

LA COMTESSE.

Je vous aime: cela veut tout dire.

LE CHEVALIER.

M'aimer, cela n'eſt pas aſſez, Comteſſe: diſtinguez-moi un peu de Lélio, à qui vous l'avez dit peut-être auſſi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc que je vous diſe?

LE CHEVALIER.

Un *je vous adore*: auſſi bien il vous échappera demain; avancez-le moi d'un jour: contentez ma petite fantaiſie; dites.

LA COMTESSE.

Je veux mourir, s'il ne me donne envie de le dire. Vous devriez être honteux d'exiger cela, au moins.

LE CHEVALIER.

Quand vous me l'aurez dit, je vous en demanderai pardon.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il me perſuadera.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher amour, régalez ma tendresse de ce petit trait-là; vous ne risquez rien avec moi: laissez sortir ce mot-là de votre belle bouche; voulez-vous que je lui donne un baiser pour l'encourager?

LA COMTESSE.

Ah, çà! laissez-moi: ne serez-vous jamais content? Je ne vous plaindrai rien, quand il en sera temps.

LE CHEVALIER.

Vous êtes attendrie, profitez de l'instant; je ne veux qu'un mot. Voulez-vous que je vous aide? dites comme moi: Chevalier, je vous adore.

LA COMTESSE.

Chevalier, je vous adore. Il me fait faire tout ce qu'il veut.

LE CHEVALIER, *à part.*

Mon sexe n'est pas mal foible. (*haut.*) Ah! que j'ai de plaisir, mon cher amour! Encore une fois.

LA COMTESSE.

Soit: mais ne me demandez plus rien après.

LE CHEVALIER.

Hé! que craignez-vous que je vous demande?

LA COMTESSE.

Que sçais-je, moi ? Vous ne finissez point. Taisez-vous.

LE CHEVALIER.

J'obéis, je suis de bonne composition ; & j'ai pour vous un respect que je ne sçaurois violer.

LA COMTESSE.

Je vous épouse : en est-ce assez ?

LE CHEVALIER.

Bien plus qu'il ne me faut, si vous me rendez justice.

LA COMTESSE.

Je suis prête à vous jurer une fidélité éternelle ; & je perds les dix-mille écus de bon cœur.

LE CHEVALIER.

Non, vous ne les perdrez point, si vous faites ce que je vais vous dire. Lélio viendra certainement vous presser d'opter entre lui & moi ; ne manquez pas de lui dire que vous consentez à l'épouser. Je veux que vous le connoissiez à fond ; laissez-moi vous conduire, & sauvons le dédit : vous verrez ce que c'est que cet homme-là. Le voici ; je n'ai pas le temps de m'expliquer davantage.

LA COMTESSE.

J'en agirai comme vous le souhaitez.

SCENE VII.

LÉLIO, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LÉLIO.

PERMETTEZ, Madame, que j'interrompe pour un moment votre entretien avec Monsieur. Je ne viens point me plaindre; & je n'ai qu'un mot à vous dire. J'aurois cependant un assez beau sujet de parler: & l'indifférence avec laquelle vous vivez avec moi, depuis que Monsieur, qui ne me vaut pas....

LE CHEVALIER.

Il a raison.

LÉLIO.

Finissons. Mes reproches sont raisonnables, mais je vous déplais; je me suis promis de me taire, & je me tais, quoi qu'il m'en coûte. Que ne pourrois-je pas vous dire? pourquoi me trou-

vez-vous haïssable? pourquoi me fuyez-vous? que vous ai-je fait? Je suis au désespoir.

LE CHEVALIER.

Ah, ah, ah, ah, ah.

LÉLIO.

Vous riez, Monsieur le Chevalier; mais vous prenez mal votre temps, & je prendrai le mien pour vous répondre.

LE CHEVALIER.

Ne te fâche point, Lélio. Tu n'avois qu'un mot à dire, qu'un petit mot; & en voilà plus de cent de bon compte, & rien ne s'avance: cela me réjouit.

LA COMTESSE.

Remettez-vous, Lélio; & dites-moi tranquillement ce que vous voulez?

LÉLIO.

Vous prier de m'apprendre qui de nous deux il vous plaît de conserver, de Monsieur ou de moi: prononcez, Madame; mon cœur ne peut plus souffrir d'incertitude.

LA COMTESSE.

Vous êtes vif, Lélio; mais la cause de votre vivacité est pardonnable, & je vous veux plus de bien que vous ne pensez. Chevalier, nous avons

jusqu'ici plaisanté ensemble, il est temps que cela finisse. Vous m'avez parlé de votre amour, je serois fâchée qu'il fût sérieux: je dois ma main à Lélio, & je suis prête à recevoir la sienne. Vous plaindrez-vous encore?

LÉLIO.

Non, Madame, vos réfléxions sont à mon avantage; & si j'ôsois....

LA COMTESSE.

Je vous dispense de me remercier, Lélio; je suis sûre de la joie que je vous donne. (*à part.*) Sa contenance est plaisante.

UN VALET.

Voilà une lettre qu'on vient d'apporter de la poste, Madame.

LA COMTESSE.

Donnez. Voulez-vous bien que je me retire un moment pour la lire? C'est de mon frere.

SCENE VIII.

LÉLIO, LE CHEVALIER.

LÉLIO.

Que diantre signifie cela? elle me prend au mot: que dites-vous de ce qui se passe là?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en dis? rien: je crois que je rêve, & je tâche de me réveiller.

LÉLIO.

Me voilà en belle posture, avec sa main qu'elle m'offre, que je lui demande avec fracas, & dont je ne me soucie point. Mais ne me trompez-vous point?

LE CHEVALIER.

Ah! que dites-vous-là? Je vous sers loyalement, ou je ne suis pas soubrette. Ce que nous voyons-là, peut venir d'une chose: pendant que nous nous parlions, elle me soupçonnoit d'avoir quelque inclination à Paris: je me suis contenté de lui répondre galamment là-dessus: elle a tout d'un coup pris son sérieux; vous êtes entré sur le

champ ; & ce qu'elle en fait, n'eſt ſans doute qu'un reſte de dépit, qui va ſe paſſer ; car elle m'aime.

LÉLIO.

Me voilà fort embarraſſé.

LE CHEVALIER.

Si elle continue à vous offrir ſa main, tout le remede que j'y trouve, c'eſt de lui dire que vous l'épouſerez, quoique vous ne l'aimiez plus. Tournez lui cette impertinence-là d'une maniere polie : ajoutez que, ſi elle ne le veut pas, le dédit ſera ſon affaire.

LÉLIO.

Il y a bien du biſarre dans ce que tu me propoſes là.

LE CHEVALIER.

Du biſarre ! Depuis quand êtes-vous ſi délicat ? Eſt-ce que vous reculez pour un mauvais procédé de plus qui vous ſauve dix-mille écus ? Je ne vous aime plus, Madame : cependant je veux vous épouſer. Ne le voulez-vous pas ? payez le dédit : donnez-moi votre main ou de l'argent. Voilà tout.

SCENE

SCENE DERNIERE.

LÉLIO, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

LÉLIO, mon frere ne viendra pas si-tôt. Ainsi il n'est plus question de l'attendre ; & nous finirons quand vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Courage ; encore une impertinence : & puis c'est tout.

LÉLIO.

Ma foi, Madame, oserai-je vous parler franchement ? Je ne trouve plus mon cœur dans sa situation ordinaire.

LA COMTESSE.

Comment donc ! expliquez-vous : ne m'aimez-vous plus ?

LÉLIO.

Je ne dis pas cela tout-à-fait ; mais mes inquiétudes ont un peu rebuté mon cœur.

LA COMTESSE.

Et que ſignifie donc ce grand étalage de tranſports que vous venez de me faire ? Qu'eſt devenu votre déſeſpoir ? N'étoit-ce qu'une paſſion de Théâtre ? Il ſembloit que vous alliez mourir, ſi je n'y avois mis ordre. Expliquez-vous, Madame; je n'en puis plus, je ſouffre....

LÉLIO.

Ma foi, Madame, c'eſt que je croyois que je ne riſquerois rien, & que vous me refuſeriez.

LA COMTESSE.

Vous êtes un excellent Comédien. Et le dédit, qu'en ferons-nous, Monſieur?

LÉLIO.

Nous le tiendrons, Madame; j'aurai l'honneur de vous épouſer.

LA COMTESSE.

Quoi donc! vous m'épouſerez, & vous ne m'aimez plus!

LÉLIO.

Cela n'y fait de rien, Madame; cela ne doit pas vous arrêter.

LA COMTESSE.

Allez, je vous mépriſe, & ne veux point de vous.

LÉLIO.

Et le dédit, Madame? vous voulez donc bien l'acquitter?

LA COMTESSE.

Qu'entends-je, Lélio? où est la probité?

LE CHEVALIER.

Monsieur ne pourra guères vous en dire des nouvelles. Je ne crois pas qu'elle soit de sa connoissance; mais il n'est pas juste qu'un misérable dédit vous brouille ensemble. Tenez, ne vous gênez plus ni l'un ni l'autre: le voilà rompu. Ha, ha, ha.

LÉLIO.

Ah, fourbe!

LE CHEVALIER.

Ha, ha, ha; consolez-vous, Lélio; il vous reste une Demoiselle de douze-mille livres de rente: ha, ha. On vous a écrit qu'elle étoit belle: on vous a trompé; car la voilà: mon visage est l'original du sien.

LA COMTESSE.

Ah, juste ciel!

LE CHEVALIER.

Ma métamorphose n'est pas du goût de vos tendres sentiments, ma chere Comtesse. Je vous

aurois menée assez loin, si j'avois pu vous tenir compagnie. Voilà bien de l'amour de perdu ; mais en revanche voilà une bonne somme de sauvée. Je vous conterai le joli petit tour qu'on vouloit vous jouer.

LA COMTESSE.

Je n'en connois point de plus triste que celui que vous me jouez vous-même.

LE CHEVALIER.

Consolez-vous. Vous perdez d'aimables espérances. Je ne vous les avois données que pour votre bien. Regardez le chagrin qui vous arrive comme une petite punition de votre inconstance. Vous avez quitté Lélio moins par raison que par légèreté, & cela mérite un peu de correction. A votre égard, Seigneur Lélio, voici votre bague. Vous me l'avez donnée de bon cœur, & j'en dispose en faveur de Trivelin & d'Arlequin. Tenez, mes enfants : vendez cela, & partagez-en l'argent.

TRIVELIN, & ARLEQUIN.

Grand-merci.

TRIVELIN.

Voici les musiciens qui viennent vous donner la fête qu'ils ont promise.

LE CHEVALIER.

Voyez-la, puiſque vous êtes ici. Vous partirez après ; ce ſera toujours autant de pris.

DIVERTISSEMENT.

CET amour dont nos cœurs ſe laiſſent enflammer ;
Ce charme ſi touchant, ce doux plaiſir d'aimer,
Eſt le plus grand des biens que le ciel nous diſpenſe.
Livrons-nous donc ſans réſiſtance
A l'objet qui vient nous charmer.
Au milieu des tranſports dont il remplit notre âme,
Jurons-lui mille fois une éternelle flamme.
Mais n'inſpire-t-il plus ces aimables tranſports :
Trahiſſons auſſitôt nos ſerments ſans remords.
Ce n'eſt plus à l'objet qui ceſſe de nous plaire ;
Que doivent s'adreſſer les ſerments qu'on a faits :
C'eſt à l'Amour qu'on les vit faire,
C'eſt lui qu'on a juré de ne quitter jamais.

PREMIER COUPLET.

JURER d'aimer toute ſa vie,
N'eſt pas un rigoureux tourment.

Sçavez-vous ce qu'il ſignifie?
Ce n'eſt ni Philis, ni Sylvie,
Que l'on doit aimer conſtamment:
C'eſt l'objet qui nous fait envie.

DEUXIEME COUPLET.

Amants, ſi votre caractere,
Tel qu'il eſt, ſe montroit à nous,
Quel parti prendre, & comment faire?
Le célibat eſt bien auſtere;
Faudroit-il ſe paſſer d'Époux?
Mais il nous eſt trop néceſſaire.

TROISIEME COUPLET.

Meſdames, vous allez conclure.
Que tous les hommes ſont maudits:
Mais doucement & point d'injure;
Quand nous ferons votre peinture,
Elle eſt, je vous en avertis,
Cent fois plus drôle, je vous jure.

Fin du quatrieme Volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

L'ÉPREUVE, *Comédie en un Acte*, Pag. 3.

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR, *Comédie en un Acte*, 83.

LA SURPRISE DE L'AMOUR, *Comédie en trois Actes*, 143.

LA DOUBLE INCONSTANCE, *Comédie en trois Actes*, 271.

LE PRINCE TRAVESTI, *Comédie en trois Actes*, 429.

LA FAUSSE SUIVANTE, *Comédie en trois Actes*, 577.

00100405

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 July, 2016